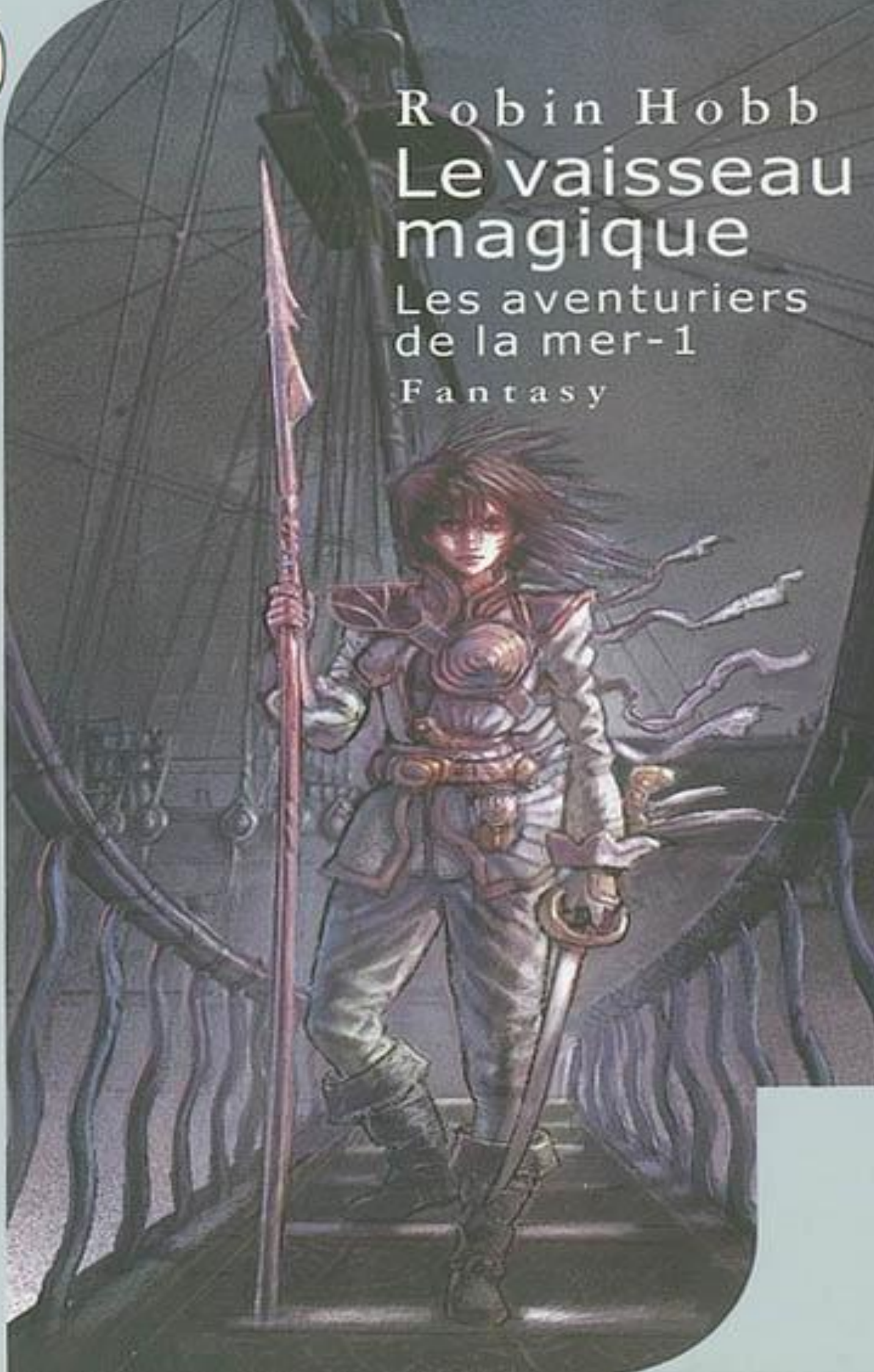
J'AI LU

Robin Hobb

Le vaisseau magique

Les aventuriers de la mer-1

Fantasy



ROBIN HOBB

LE VAISSEAU MAGIQUE

Les Aventuriers de la mer

*

Roman

Traduit de l'anglais par
A. Mousnier-Lompré

Pygmalion
Gérard Watelet
Paris

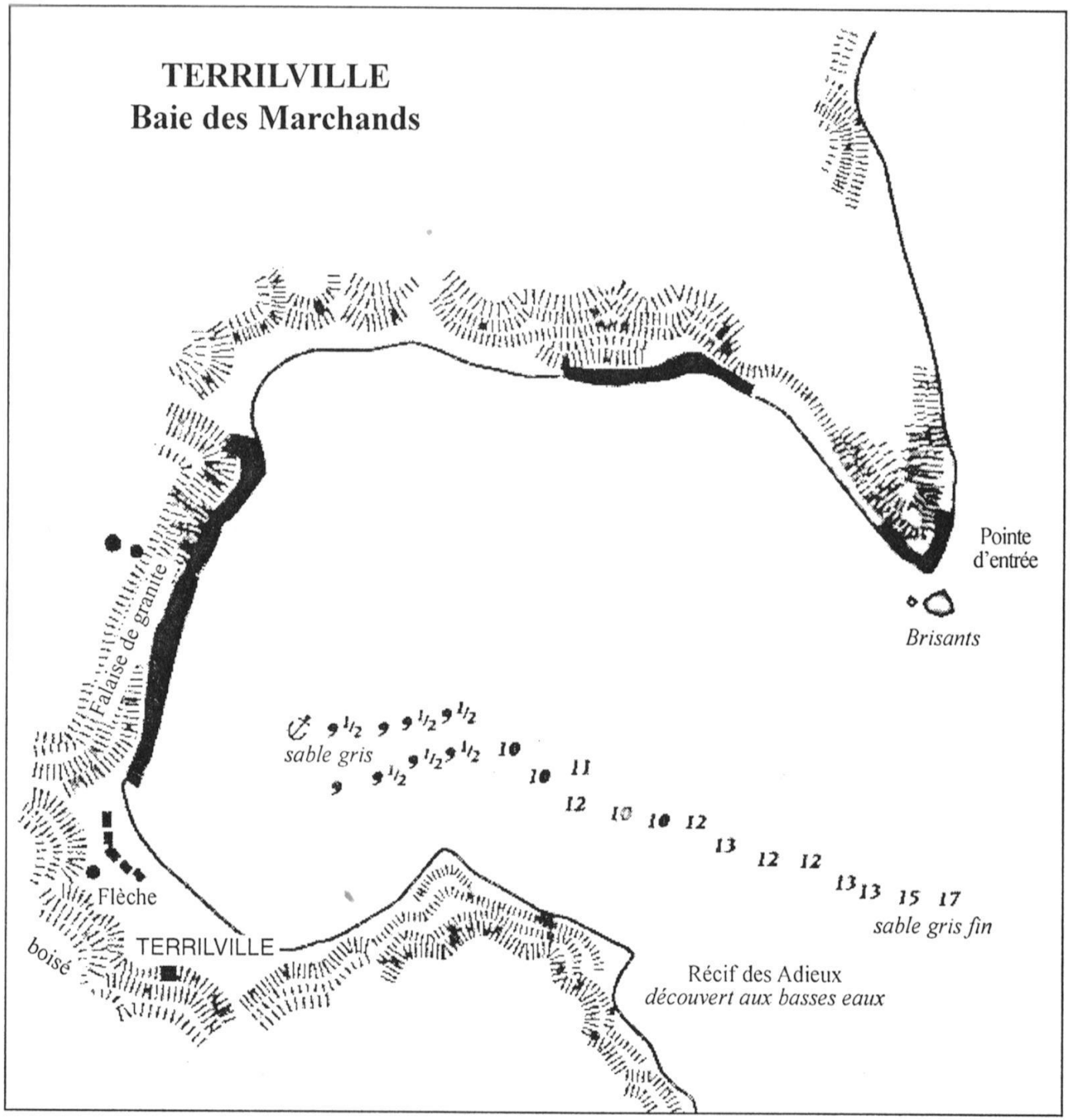
Titre original :
SHIP OF MAGIC
(première partie)
The Liveship Traders

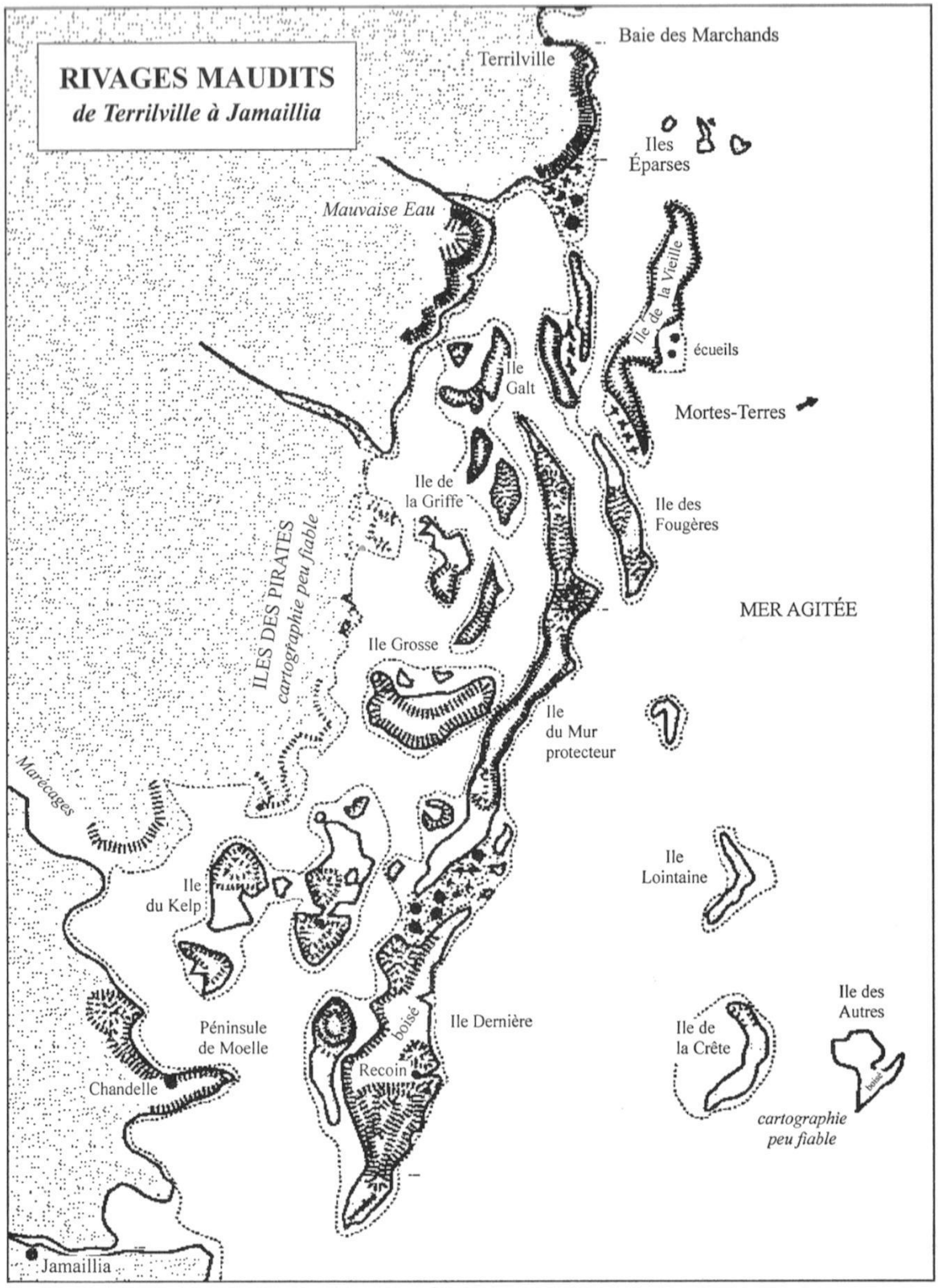
© 1998, Robin Hobb
© 2001 Editions Pygmalion / Gérard Watelet à Paris pour la traduction française
ISBN : 2-85704-708-8

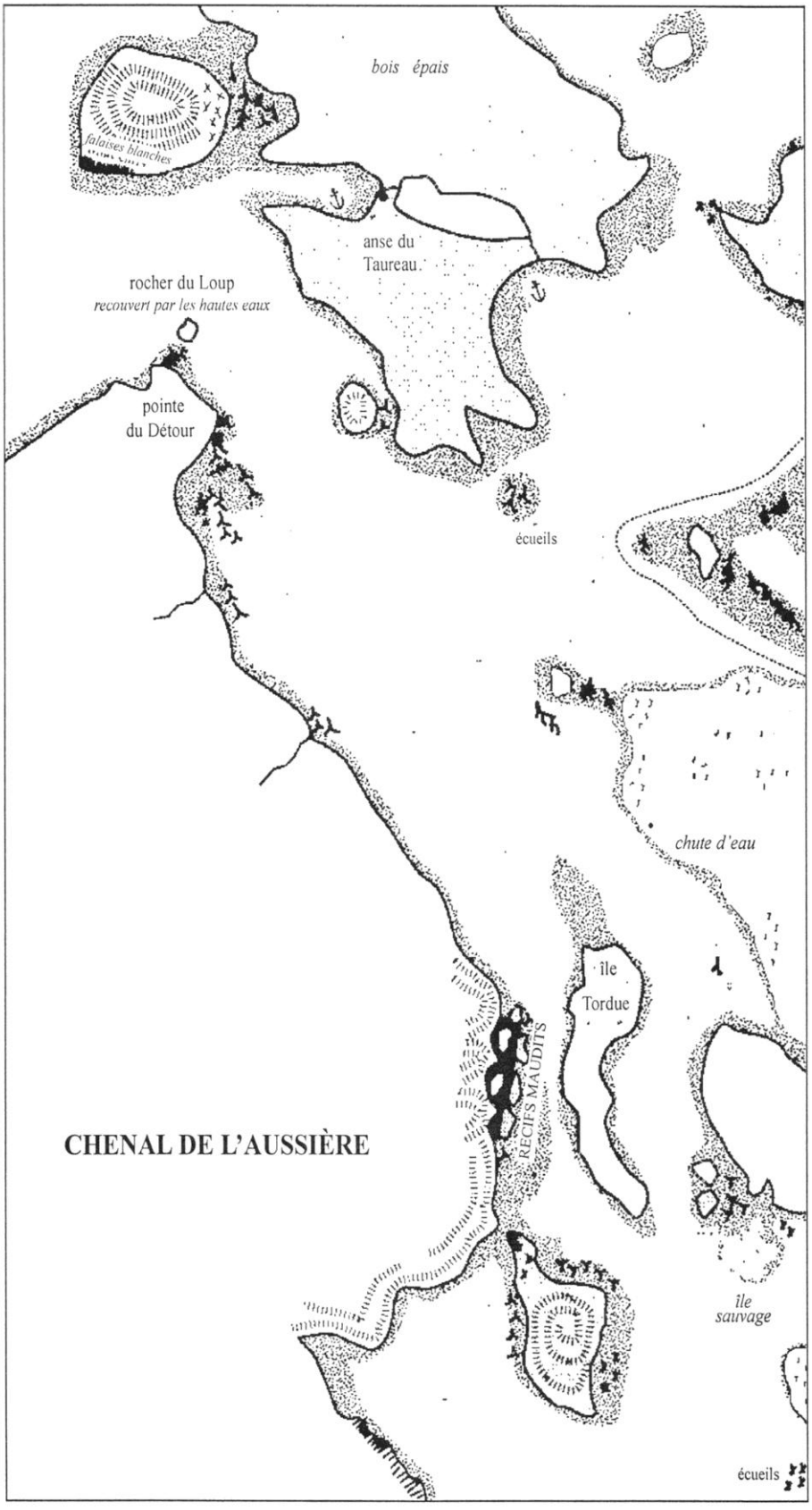
CET OUVRAGE EST DÉDIÉ

Au *Devil's Paw*
Au *Totem*
Au *E J Bruce*
Au *Free Lunch*
Au *Labrador* (Des écailles ! Des écailles !)
Au (bien nommé) *Massacre Bay*
Au *Faithful* (Ohé des Ours en Gélatine !)
A *l'Entrance Point*
Au *Cape St. John*
A *l'American Patriot* (et cap'taine Wookie)
Au *Lesbian Warmonger*
A *l'Anita J* et au *Marcy J*
Au *Tarpon*
Au *Capelin*
Au *Dolphin*
Au *Good. News Bay* (pas très bonnes, les nouvelles !)
Et même au *Chicken Little*

Mais particulièrement à *Rain Lady*
où qu'elle soit aujourd'hui


TERRILVILLE
Baie des Marchands
Pointe d'entrée
Brisants
Falaise de granite
sable gris
9 1/2 9 9 1/2 9 1/2
9 9 1/2 9 1/2 9 1/2 10
10 11
12 10 10 12
13 12 12
13 13 15 17
sable gris fin
Flèche
TERRILVILLE
boisé
Récif des Adieux
découvert aux basses eaux


RIVAGES MAUDITS
de Terrilville à Jamaillia
Baie des Marchands
Terrilville
Iles
Éparses
Mauvaise Eau
Ile de la Vieille
écueils
Ile
Galt
Mortes-Terres
Ile de
la Griffe
Ile des
Fougères
ILES DES PIRATES
cartographie peu fiable
MER AGITÉE
Ile Grosse
Ile
du Mur
protecteur
Marécages
Ile
Lointaine
Ile
du Kelp
Ile des
Autres
Ile de
la Crête
boisé
Ile Dernière
Péninsule
de Moelle
Recoin
Chandelle
cartographie
peu fiable
Jamaillia


bois épais
falaises blanches
anse du
Taureau
rocher du Loup
recouvert par les hautes eaux
pointe
du Détour
écueils
chute d'eau
île
Tordue
RECIFS MAUDITS
CHENAL DE L'AUSSIÈRE
île
sauvage
écueils

PROLOGUE

LE NŒUD

D'un mouvement puissant qui souleva un épais nuage de débris, Maulkin s'éleva de la fange dans laquelle il se vautrait ; des lambeaux de mue s'éloignèrent de lui, emportés par les tourbillons de sable et de boue, tels les vestiges d'un songe au réveil. Paresseusement, son long corps sinueux dessina une boucle et se frotta contre lui-même pour arracher les derniers restes de son ancienne peau. Tandis que la vase retombait lentement, il se tourna vers la vingtaine d'autres serpents étendus dans les sédiments qui les grattaient agréablement. Il secoua la crinière de sa grande tête puis banda son long corps musclé. « Il est temps, trompeta-t-il de sa voix profonde. L'heure est venue. » Du fond de la mer, tous levèrent dans sa direction leurs grands yeux verts, or et cuivre qui ne cillaient jamais. Shriver, parlant au nom du groupe, demanda : « Pourquoi ? L'eau est chaude, ici, et la nourriture abondante. L'hiver n'est pas venu depuis cent ans. Pourquoi faut-il partir ? » Maulkin s'enroula de nouveau sur lui-même. Ses écailles nouvellement mises à nu étincelaient dans la lumière bleue et tamisée du soleil. Le frottement aviva les teintes des faux yeux couleur or qui couraient tout le long de son corps et le désignaient comme l'un des détenteurs de la vision d'autrefois : Maulkin possédait des souvenirs, des souvenirs du temps d'avant le temps d'aujourd'hui ; ses perceptions manquaient de logique et de clarté car, comme beaucoup de ceux qui se trouvaient pris entre les époques, il était souvent distrait et incohérent. Il secoua sa crinière jusqu'à ce que son poison paralysant forme un nuage pâle autour de sa tête ; alors il avala sa propre toxine et la recracha par les ouïes pour affirmer la véracité de ses dires. « Parce qu'il est temps ! » lança-t-il d'un

ton pressant, et il fît brusquement volte-face pour foncer droit vers la surface, s'élevant plus vite que les bulles d'air. Très loin au-dessus du groupe, il creva le plafond, bondit brièvement dans le grand Vide avant de replonger et de se mettre à nager éperdument en rond, rendu muet par le sentiment d'urgence qu'il éprouvait. « Certains nœuds sont déjà partis, dit Shriver d'un ton pensif. Pas tous, pas même la plupart, mais assez pour constater leur absence quand nous montons chanter dans le Vide. Il est peut-être temps. » Sessuréa s'enfonça davantage dans la boue. « Ou bien non, répondit-il d'une voix indolente. A mon sens, nous devrions attendre que le nœud d'Aubren s'en aille. Aubren est plus… stable que Maulkin. »

Près de lui, Shriver s'extirpa brusquement de la vase. Sa nouvelle peau avait une saisissante couleur écarlate par contraste avec les lambeaux marron qui pendaient encore de son corps. Elle en attrapa un grand morceau dans sa gueule et l'engloutit avant de répliquer : « Il vaudrait peut-être mieux que tu rallies le nœud d'Aubren si tu doutes de la parole de Maulkin. Pour ma part, je compte le suivre vers le Nord. Je préfère partir trop tôt que trop tard, si cela doit nous éviter d'arriver en même temps que des vingtaines d'autres nœuds et d'être obligés de nous battre pour manger. » Souplement, elle fit une boucle de son corps pour arracher les derniers fragments de sa mue, puis elle secoua sa crinière et dressa la tête. Son barrissement strident ébranla les eaux : « Je viens, Maulkin ! Je t'accompagne ! » Et elle s'élança pour rejoindre le chef qui poursuivait sa danse tournoyante au-dessus d'elle.

Alors, l'un après l'autre, les grands serpents quittèrent la boue collante en y laissant leur peau morte. Tous, même Sessuréa, montèrent des profondeurs pour se joindre au ballet du nœud dans l'eau chaude juste en dessous du plafond du Plein. Ils allaient partir vers le Nord pour retrouver les eaux d'où ils étaient venus, dans le temps lointain dont bien peu se souvenaient.

PLEIN ÉTÉ

1

PRÊTRES ET PIRATES

Kennit marchait le long de la ligne de marée sans prêter attention aux vagues salées qui venaient baigner ses bottes en effaçant ses empreintes sur la plage. Il ne quittait pas des yeux l'alignement désordonné d'algues, de coquillages et de morceaux de bois qui indiquait la plus haute limite de la mer. La marée commençait à redescendre et les vagues implorantes relâchaient peu à peu leur emprise sur la terre. A mesure que l'eau se retirait du sable noir, elle allait découvrir les molaires d'ardoise usée et les enchevêtrements de kelp encore dissimulés sous les flots.

Sur le côté opposé de l'île des Autres, son deux-mâts était mouillé dans la baie Trompeuse. Il y avait ancré le *Marietta* en profitant des vents matinaux qui avaient débarrassé le ciel des derniers vestiges de la tempête ; la marée montait encore à ce moment-là, et les récifs acérés de la baie de sinistre renom disparaissaient à contrecœur sous sa verte dentelle d'écume. Après avoir raclé les rochers tapissés de bernacles, le canot du navire avait déposé Kennit et Gankis sur un petit croissant de plage noire que les vagues engloutissaient quand les vents de tempête les poussaient au-delà de la ligne de marée haute. Au-dessus d'eux se dressaient des falaises d'ardoise, et des conifères si sombres qu'ils en semblaient presque noirs se penchaient dans le vide comme pour défier les vents dominants. Malgré ses nerfs d'acier, Kennit avait eu l'impression de s'avancer dans une gueule à demi ouverte.

Ils avaient posté le mousse, Opale, près du canot pour le protéger des accidents bizarres qui survenaient si souvent aux embarcations lorsqu'on les laissait sans surveillance dans la baie Trompeuse. Kennit avait ordonné à Gankis de

l'accompagner, au grand désarroi du jeune garçon, inquiet de se retrouver seul. Au dernier coup d'œil que lui avait jeté Kennit, le mousse, perché sur le canot échoué, lançait tour à tour des regards effrayés au sommet boisé de la falaise et au *Marietta* qui tirait sur son ancre pour rejoindre le rapide courant à l'entrée de la baie.

Les dangers d'une visite sur l'île étaient légendaires ; ils ne s'arrêtaient pas à l'hostilité du « meilleur » mouillage de ce bout de terre ni aux curieux malheurs réputés advenir aux navires et aux explorateurs : toute l'île baignait dans l'étrange magie des Autres. Kennit en avait perçu l'attraction sur le chemin qui menait de la baie Trompeuse à la plage aux Trésors ; nulle feuille morte, nulle plante n'encombrait le sentier de gravier noir, pourtant peu fréquenté ; de part et d'autre, les arbres se ressuyaient de la pluie de la tempête nocturne sur des fougères déjà surchargées de gouttelettes cristallines. L'air était frais et vif ; des fleurs aux couleurs éclatantes, qui ne poussaient jamais à moins d'une longueur d'homme du chemin, défiaient la pénombre de la forêt, et leurs parfums capiteux flottaient dans la brise matinale comme pour inciter les deux hommes à oublier le but de leur venue et à explorer leur monde. Plus malsains d'aspect, des champignons orange s'étageaient le long de nombreux troncs ; leur éclat outrageux évoquait pour Kennit des parasites affamés. Une toile d'araignée, alourdie comme les fougères de gouttelettes scintillantes, était tendue en travers du chemin et obligea les deux hommes à se courber pour passer en dessous ; l'araignée immobile à l'extrémité des fils était orange comme les champignons et presque aussi grosse qu'un poing de bébé. Une grenouille verte, habitante des arbres, se débattait dans les fils gluants de la toile, sans pour autant paraître intéresser l'araignée. Gankis émit un petit gémissement d'effroi en passant sous le piège.

Le sentier traversait le cœur du royaume des Autres ; là, pour peu qu'il eût l'audace de quitter la route clairement délimitée attribuée aux humains, le visiteur pouvait franchir les frontières nébuleuses de leur territoire et aller à leur recherche dans la forêt. Dans l'ancien temps, selon la tradition, des héros se rendaient sur l'île, non pour suivre le chemin mais pour s'en

écarter et aller braver les Autres dans leurs tanières, trouver la sagesse de leur déesse emprisonnée dans sa caverne ou exiger des dons, manteaux d'invisibilité ou épées bordées de feu, capables de pourfendre n'importe quel bouclier. Les bardes qui avaient eu cette hardiesse s'en étaient retournés chez eux dotés d'une voix si puissante qu'elle pouvait crever les tympans, ou si bien maîtrisée qu'elle faisait fondre le cœur des auditeurs. Chacun connaissait l'histoire de Kaven Bouclecorbel qui avait séjourné un demi-siècle chez les Autres et qui était revenu comme s'il ne s'était écoulé pour lui qu'une journée, mais avec les cheveux dorés, des yeux comme des braises et des chansons qui parlaient de l'avenir en rimes entrelacées. Kennit eut un petit rire ironique à part lui : tout le monde racontait de telles fables d'autrefois, mais, si quelqu'un s'était risqué à s'écarter du chemin du vivant de Kennit, il n'en avait jamais dit mot ; peut-être n'était-il jamais revenu pour s'en vanter. Le pirate chassa le sujet de son esprit : il ne s'était pas rendu sur l'île pour quitter le sentier, mais pour le suivre jusqu'à son extrémité, où chacun savait ce qui se trouvait.

Kennit et Gankis avaient cheminé sur la piste de gravier qui serpentait entre les collines boisées de l'intérieur de l'île jusqu'à une pente menant à un replat d'herbe rude qui bordait une vaste plage incurvée. Ils avaient atteint l'autre côté de l'îlot. D'après les légendes, le navire qui mouillait là n'avait plus d'autre destination que les enfers, et Kennit n'avait trouvé nulle part mention d'un bâtiment qui eût osé braver cette rumeur. Si cela s'était produit, le bateau avait emporté sa témérité vers les enfers.

Le ciel était d'un bleu vif, lavé de tout nuage par la tempête de la nuit précédente. Seul un ruisseau d'eau douce, tranchant la haute berge herbue, interrompait la longue courbe de pierre et de sable de la plage, et, sinuant, allait se perdre dans la mer. Au loin, de grandes falaises d'ardoise noire fermaient le croissant de la grève ; semblable à un croc, une tour de schiste s'élevait au large de l'île, raccordée à la falaise par une étroite bande de sable ; entre les deux apparaissait un ciel d'azur au-dessus d'une mer agitée.

« On a eu un gros grain la nuit dernière, capitaine. Il y en a qui disent que le meilleur endroit de la plage aux Trésors, c'est sur les dunes herbues, là-haut… D'après eux, pendant une bonne tempête, les vagues y rejettent des choses, des trucs fragiles que les pierres mettraient en mille morceaux, mais qui atterrissent tout en douceur sur les joncs. » Gankis haletait, obligé d'allonger le pas pour rester à la hauteur du grand pirate. « Un de mes oncles – enfin, il était marié à ma tante, la sœur de ma mère – disait qu'il connaissait un homme qui avait trouvé un petit coffre en bois là-haut, noir, luisant et tout décoré de fleurs. Dedans, il y avait une statuette de femme en verre avec des ailes de papillon ; mais elles n'étaient pas transparentes, non : les couleurs des ailes faisaient comme des tourbillons dans le verre lui-même. » Gankis s'interrompit et pencha la tête en jetant un regard circonspect à son capitaine. « Vous savez ce que ça voulait dire, d'après l'Autre ? » demanda-t-il d'un ton prudent.

Du bout de la botte, Kennit éventra doucement une ride du sable humide et fut récompensé par un éclat doré. D'un air détaché, il se baissa et glissa les doigts dans une chaînette en or ; comme il la tirait à lui, un médaillon surgit de sa tombe sableuse. Le pirate l'essuya sur son pantalon de toile fine, puis, à gestes adroits, fit jouer le petit crochet de fermeture ; l'objet s'ouvrit en deux moitiés. L'eau salée avait réussi à s'infiltrer, mais le portrait d'une jeune femme sourit néanmoins au capitaine avec une expression à la fois joyeuse, sévère et réservée. Avec un grognement, Kennit fourra sans autre forme de procès le médaillon dans la poche de son gilet broché.

« Cap'taine, vous ne pourrez pas le garder, vous le savez bien. Personne ne rapporte rien de la plage aux Trésors, observa Gankis, mal à l'aise.

— Ah oui ? » répondit Kennit. Il avait glissé une note d'amusement dans sa réplique afin d'obliger Gankis à se demander s'il s'agissait d'autodérision ou d'une menace. Le vieux marin se déplaça subrepticement afin de se mettre hors de portée du poing de Kennit.

« C'est ce que tout le monde dit, cap'taine, fit-il d'un ton hésitant. Qu'on n'emporte pas ce qu'on trouve sur la plage aux

Trésors. Ce que je sais, moi, c'est que c'est arrivé à un ami de mon oncle : l'Autre a regardé ce qu'il avait découvert, il lui a dit la bonne aventure et puis il l'a conduit à une falaise au bout de la plage – sans doute celle-là, là-bas. » Gankis tendit le doigt vers les lointains à-pics d'ardoise. « Et dans la pierre il y avait des milliers de petits trous, des… comment ça s'appelle, déjà…

— Des alcôves, intervint Kennit d'une voix presque rêveuse. Ça s'appelle des alcôves, comme tu le saurais si tu étais capable de parler ta propre langue.

— Oui, cap'taine, des alcôves. Et, dans chacune, il y avait un trésor, sauf dans celles qu'étaient vides. L'Autre l'a laissé se promener le long de la falaise pour voir tous les trésors, et il y avait des trucs qu'on ne peut même pas imaginer : des tasses en porcelaine toutes décorées de boutons de rose, des coupes en or bordées de pierres précieuses, des petits jouets en bois peints de couleurs vives, bref, des centaines de choses incroyables, et une dans chaque alcôve, cap'taine. Et puis l'ami en question a trouvé un trou qui avait la bonne forme et la bonne taille, il y a mis la dame-papillon, et il a dit à mon oncle que jamais il n'avait eu l'impression de faire aussi bien qu'en déposant ce petit trésor dans cette niche. Il l'a laissé là et il a quitté l'île pour rentrer chez lui. »

Kennit s'éclaircit la gorge, et il y avait dans ce simple bruit plus de mépris et de dédain que dans tout un chapelet d'injures. Gankis baissa les yeux. « C'est lui qui le raconte, cap'taine, pas moi. » Il remonta son pantalon usé et ajouta presque malgré lui : « Il rêve un peu, ce type-là : il donne le septième de ce qu'il gagne au temple de Sa, et il y a placé aussi ses deux aînés. Un gars comme ça, il ne pense pas comme nous, cap'taine.

— Quand il t'arrive de penser, Gankis », repartit Kennit. De ses yeux pâles, il suivit au loin la ligne de marée en plissant les paupières contre le soleil du matin qui se reflétait sur les vagues. « Monte donc sur la berge, Gankis, et suis-la en fouillant les joncs. Tu me rapporteras tout ce que tu découvriras.

— Bien, cap'taine. » Le pirate s'en fut à pas lourds, jeta pardessus son épaule un regard lugubre à son jeune commandant, puis escalada avec agilité la levée de terre pour

gagner le replat qui bordait la plage. Il se mit en marche parallèlement à la berge en examinant le terrain devant lui, et repéra presque aussitôt un objet. Il courut vers lui, s'en saisit et le leva à hauteur de ses yeux. L'objet jetait des éclats dans la lumière du soleil, et le visage sillonné de rides du pirate était illuminé d'admiration. « Cap'taine ! Cap'taine, vous devriez voir ce que j'ai trouvé !

— Je le verrais peut-être si tu me l'apportais comme je te l'ai ordonné ! » répliqua Kennit d'un ton irrité.

Tel un chien bien dressé, Gankis revint auprès de son capitaine. Dans ses yeux bruns brillait une étincelle enfantine, tandis qu'il descendait de la berge d'un pas alerte, sa découverte serrée entre ses mains. Dans sa course, ses souliers bas soulevaient de petits nuages de sable. Le front de Kennit se plissa fugitivement : le vieux marin était toujours prêt à courber l'échiné devant lui, mais il n'aimait pas plus partager son butin que quiconque dans le métier. Kennit n'avait pas prévu que Gankis lui rapporterait de son plein gré ses trouvailles, et il avait même projeté de l'en délester à la fin de leur visite ; aussi, voir Gankis se hâter vers lui, rayonnant comme un jeune campagnard qui s'apprête à donner un bouquet de fleurs à sa fille de ferme bien-aimée, était tout à fait inattendu.

Néanmoins, Kennit conserva son habituel sourire ironique sans laisser transparaître son étonnement. Sa pose soigneusement étudiée suggérait la grâce languissante d'un félin en chasse ; non seulement sa haute taille lui permettait de dominer Gankis mais l'expression amusée qu'il affichait toujours persuadait son entourage que nul ne pouvait le prendre par surprise. Son but était de convaincre ses hommes qu'il était en mesure d'anticiper leurs moindres mouvements et leurs moindres pensées : les risques de mutinerie étaient ainsi réduits, et, même si la révolte grondait, nul membre de l'équipage n'aurait envie de faire le premier pas.

Il garda donc son air détaché pendant que Gankis s'approchait de lui et laissa le marin lui présenter le trésor dans ses mains tendues ; même alors, il ne fit pas un geste pour s'en emparer et examina l'objet d'un œil amusé.

Pourtant, dès l'instant où il le vit, Kennit dut faire appel à toute sa maîtrise de soi pour ne pas s'en saisir aussitôt : jamais il n'avait eu sous les yeux une œuvre aussi artistement réalisée. C'était une bulle de verre, une sphère absolument parfaite dont la surface ne portait pas la moindre égratignure ; la matière avait une légère teinte bleue, insuffisante néanmoins pour occulter la merveille qu'elle recelait : trois figurines, vêtues d'habits bariolés et le visage peint, qui se tenaient sur une scène minuscule et devaient être liées les unes aux autres car, quand Gankis faisait bouger la boule dans ses mains, les personnages se mettaient en mouvement ; l'un pirouettait sur la pointe des pieds, l'autre exécutait une série de soleils autour d'une barre, et le troisième hochait la tête au rythme de leurs évolutions, comme si tous trois réagissaient à quelque joyeuse mélodie audible uniquement à l'intérieur de la sphère.

Kennit laissa Gankis lui en faire la démonstration à deux reprises, puis, sans un mot, il tendit d'un geste gracieux une main aux longs doigts, et le marin déposa le trésor au creux de sa paume. Le capitaine pirate conserva fermement son sourire pensif en mirant d'abord la boule au soleil, puis en faisant danser à son tour les petits personnages. L'objet n'emplissait pas complètement sa main. « Un jouet d'enfant, fit-il d'un ton dédaigneux.

— Si l'enfant était le prince le plus riche du monde, observa Gankis non sans audace. C'est trop fragile pour le laisser à un gamin ; il suffirait qu'il le laisse tomber pour…

— Et pourtant cette boule a survécu aux vagues d'une tempête et à une arrivée brutale sur une plage, rétorqua Kennit avec une affabilité calculée.

— C'est vrai, cap'taine, c'est vrai, mais c'est la plage aux Trésors, ici. Presque tout ce que la mer y dépose est intact, à ce que j'ai entendu dire ; ça fait partie de la magie de cette île.

— La magie… » Kennit se permit un sourire un peu plus large tout en fourrant la sphère dans la vaste poche de sa veste indigo. « Tu crois donc que c'est la magie qui apporte ce genre de babiole sur ce rivage ?

— Que voulez-vous que ce soit d'autre, cap'taine ? Normalement, ce truc devrait être en mille morceaux, ou au

moins complètement éraflé par le sable ; et pourtant il a l'air de sortir de chez le joaillier. »

Kennit secoua la tête d'un air attristé. « La magie ? Non, Gankis, il n'y a pas plus de magie ici que dans les mascarets des hauts-fonds d'Orte ou le courant des Epices qui pousse en avant les navires en route pour les îles et les freine au retour. C'est un effet du vent, du courant et des marées, rien de plus, et c'est par le même effet qu'un bateau qui tente de mouiller de ce côté-ci de l'île a toutes les chances de se retrouver à terre et brisé avant la marée suivante.

— Oui, cap'taine », répondit Gankis, docilement mais sans conviction, et il ne put empêcher ses yeux de se porter vers la poche où son commandant avait enfoui la boule de verre. Le sourire de Kennit s'élargit imperceptiblement.

« Eh bien, ne reste pas ici à traînasser. Retourne sur la berge et vois ce que tu peux dénicher d'autre.

— A vos ordres, cap'taine. » Et, avec un dernier regard de regret en direction de la bosse que faisait la sphère dans la veste de Kennit, le marin remonta vivement sur le replat. Le chef pirate glissa la main dans sa poche et caressa la boule de verre froid en reprenant sa marche sur la plage, imité par les mouettes qui, dans le ciel, glissaient sur le vent en cherchant du regard quelque friandise dans les vagues. Kennit ne se pressait pas, mais il n'oubliait pas non plus que, de l'autre côté de l'île, son navire l'attendait dans des eaux traîtresses ; il parcourrait toute la longueur de la plage comme le voulait la tradition, mais, une fois qu'il aurait entendu l'oracle de l'Autre, il n'avait pas l'intention de s'attarder – ni d'abandonner les trésors qu'il pourrait découvrir. Un vrai sourire tirailla les coins de sa bouche.

Tout en marchant, il retira sa main de sa poche et toucha distraitement son poignet. Sous la manchette en dentelle de sa chemise de soie blanche se dissimulait une double lanière de fin cuir noir qui maintenait une plaquette de bois au contact de la peau. Un visage y était sculpté, percé au front et à la mâchoire inférieure afin de l'appliquer fermement contre le poignet, exactement sur le pouls. Autrefois, le visage était peint en noir ; avec le temps, la teinture avait presque entièrement disparu,

mais les traits demeuraient parfaitement visibles : ils composaient un visage moqueur, gravé avec un soin exquis, sosie de celui de Kennit. La commande lui avait coûté extraordinairement cher : même s'ils avaient le courage d'en voler un morceau, tous ceux qui savaient sculpter le bois-sorcier n'acceptaient pas tous les travaux.

Kennit se rappelait nettement l'artisan qui avait gravé le visage minuscule, car il était resté assis de longues heures dans son atelier, sous la froide lumière du matin, tandis que l'artiste imprimait laborieusement ses traits dans le bois dur comme le fer. Ils n'avaient pas parlé : le sculpteur en était incapable, Kennit s'en était abstenu. L'homme avait besoin du silence absolu pour se concentrer, car il ne travaillait pas seulement le bois, mais élaborait en même temps un sortilège destiné à obliger l'amulette à protéger des enchantements celui qui la portait. De toute façon, Kennit n'avait rien à lui dire ; il lui avait versé une avance exorbitante des mois auparavant, puis il avait attendu le message lui annonçant que l'artiste s'était procuré un morceau du bois précieux et jalousement gardé, après quoi l'homme avait eu le front d'exiger encore de l'argent avant de commencer la sculpture et la préparation du charme ; Kennit en avait été indigné, mais il avait souri de son petit sourire ironique et déposé dans la balance des pièces, des pierres précieuses, des chaînes d'or et d'argent jusqu'à ce que, d'un signe de tête, l'artisan indique qu'il avait atteint le prix requis. Comme nombre de ses confrères de Terrilville qui travaillaient dans des domaines illicites, l'homme avait fait depuis longtemps le sacrifice de sa langue pour assurer sa discrétion à ses clients. Bien que n'étant pas convaincu de l'efficacité d'une telle mutilation, Kennit appréciait le geste. C'est pourquoi l'artiste, lorsqu'il eut achevé son œuvre et attaché l'ornement au poignet du pirate, ne put que hocher la tête avec véhémence pour exprimer son extrême satisfaction devant la qualité de son propre travail, tout en touchant avidement le bois du bout des doigts.

Ensuite, Kennit l'avait tué. C'était la seule mesure raisonnable à prendre, et Kennit était un homme éminemment raisonnable. Il avait récupéré la somme supplémentaire que

l'artisan lui avait extorquée, car il ne supportait pas qu'on ne respecte pas les termes d'un marché ; pourtant, ce n'était pas pour ce motif qu'il l'avait tué mais afin de préserver son secret : si ses hommes apprenaient qu'il portait un fétiche pour écarter les enchantements, ils risqueraient de s'imaginer qu'il craignait son propre équipage ; or il ne pouvait laisser croire qu'il redoutait quoi que ce fut. Sa bonne fortune était légendaire ; tous ceux qui lui obéissaient s'y fiaient, certains davantage que Kennit lui-même, et c'était pourquoi ils lui obéissaient. Jamais ils ne devaient avoir l'impression qu'il avait peur de perdre sa chance.

Depuis un an qu'il avait assassiné l'artiste, il se demandait si ce meurtre n'avait pas abîmé l'amulette, car elle ne s'était pas animée ; quand, à l'origine, il avait demandé au sculpteur combien de temps il faudrait pour que la gravure s'éveille à la vie, l'homme avait eu un haussement d'épaules éloquent et indiqué avec force gesticulations que ni lui ni personne ne pouvait le prédire. Kennit avait patienté un an dans l'espoir que la gravure prendrait vie afin d'être sûr que le charme était complètement activé, mais, passé ce délai, il n'avait plus pu attendre : il avait senti instinctivement qu'il était temps de se rendre sur la plage aux Trésors et de voir ce que l'océan lui apporterait. Ayant décidé de courir le risque sans attendre l'éveil de l'amulette, il avait dû s'en remettre une fois de plus à sa chance pour le protéger, comme elle l'avait toujours fait ; après tout, ne l'avait-elle pas aidé le jour où il avait tué l'artiste ? De façon imprévisible, l'homme s'était retourné à l'instant où Kennit dégainait son épée. Le capitaine avait la conviction que, si le sculpteur avait encore eu sa langue, il aurait crié beaucoup plus fort.

Kennit chassa ce souvenir de son esprit. Ce n'était pas le moment de songer à l'artisan ; il n'était pas sur la plage aux Trésors pour ressasser le passé, mais pour trouver un objet précieux qui assurerait son avenir. Les yeux fixés sur la ligne de marée sinueuse, il continua sa marche. Il n'accordait nulle attention aux coquillages luisants, aux pinces de crabe, aux enchevêtrements d'algues ni aux morceaux de bois, grands ou petits, rejetés par la mer : son pâle regard bleu ne s'intéressait

qu'aux objets manufacturés et aux épaves. Au bout de quelques pas, son application fut récompensée : dans un petit coffre de bois en mauvais état, il découvrit tout un service de tasses ; elles n'étaient sans doute pas de main d'homme et nul humain ne les avait jamais touchées. Au nombre de douze, faites d'os d'oiseaux évidés, elles étaient décorées de minuscules images bleues aux lignes si fines qu'on les eût dites dessinées à l'aide d'un pinceau à un seul poil.

Elles avaient visiblement beaucoup servi : les représentations étaient si effacées qu'il était impossible d'en reconnaître le motif original, et les anses en os étaient affinées par l'usure. Kennit prit la petite boîte au creux de son bras et poursuivit sa déambulation.

Il avançait sous le soleil et contre le vent, et ses bottes élégantes laissaient des empreintes nettes dans le sable humide. De temps en temps, il levait un regard détaché sur l'étendue de la plage, sans laisser paraître ses espérances sur son visage. Soudain, alors qu'il ramenait ses regards sur le sable devant lui, il découvrit un petit coffret en cèdre gauchi par son séjour dans l'eau salée, si bien que, pour l'ouvrir, le pirate dut le frapper sur une pierre comme une noix. A l'intérieur, il trouva des ongles de nacre munis de minuscules agrafes pour les fixer sur les ongles ordinaires, et d'un évidement à l'extrémité qui permettait peut-être d'y conserver une dose de poison. Il y en avait douze. Kennit les fourra dans sa poche où ils cliquetèrent au rythme de ses pas.

Les objets qu'il avait découverts n'étaient manifestement pas de facture humaine et n'étaient pas conçus pour des hommes, mais Kennit n'en était pas étonné : il avait eu beau se moquer de Gankis et de sa croyance en la magie de la plage, il savait comme tout un chacun que les vagues qui s'échouaient sur ces rivages rocheux ne provenaient pas toutes du même océan. Un navire qui avait la mauvaise idée de faire relâche près de l'île avait toutes les chances de disparaître sans laisser la moindre trace, et les vieux marins disaient qu'il avait été enlevé de ce monde pour être déposé sur les mers d'un autre. Kennit était convaincu qu'ils ne se trompaient pas. Il jeta un coup d'œil vers le ciel qui demeurait d'un bleu immaculé ; le vent était vif,

mais le pirate ne doutait pas que le beau temps se maintiendrait en lui laissant le loisir d'arpenter toute la plage aux Trésors, puis de retraverser l'île pour regagner son navire ancré dans la baie Trompeuse. La chance ne l'abandonnerait pas, il en était sûr.

Le troisième objet qu'il trouva fut le plus troublant de tous : c'était un sac de cuir cousu, rouge et bleu, à demi enfoui dans le sable. Le cuir, solide et fait pour durer, avait été taché par l'eau de mer qui avait fondu les couleurs l'une dans l'autre, bloqué les boucles de cuivre qui fermaient le sac et raidi les sangles qui les reliaient. A l'aide de son poignard, Kennit défit une couture et découvrit une portée de chatons parfaitement formés, avec de longues griffes et des taches de poil irisé derrière les oreilles. Tous les six étaient morts. Maîtrisant son dégoût, le pirate saisit le plus petit et retourna le corps flasque dans ses mains ; il avait la fourrure bleu pervenche, les paupières roses, et il était très menu. L'avorton de la portée, probablement. Le petit cadavre était trempé, glacé et répugnant. Un clou en rubis, semblable à une grosse tique, décorait une de ses oreilles. Kennit avait envie de se débarrasser de l'animal sans attendre, mais c'était ridicule ; il défit le clou d'oreille et le laissa tomber dans sa poche. Puis, mû par une impulsion qu'il ne comprit pas, il remit les petits corps bleus dans le sac qu'il abandonna près de la ligne de marée, et il reprit sa marche.

*

L'émerveillement et la révérence circulaient en lui au rythme de son sang. Arbre. Ecorce et sève, odeur du bois et parfum des feuilles qui tremblaient au-dessus de lui. Arbre. Mais aussi terre et eau, air et lumière ; tout allait et venait au travers de l'être connu sous le nom d'arbre. Il se déplaçait avec ces éléments et connaissait par intervalles une existence d'écorce, de feuille, de racine, d'air et d'eau.

« Hiémain. »

Lentement, le jeune garçon quitta des yeux l'arbre qui se dressait devant lui. Par un effort de volonté, il porta son regard sur le visage souriant du jeune prêtre. De la tête, Bérandol lui fit

un signe d'encouragement. Hiémain ferma un instant les paupières, retint sa respiration et s'arracha à sa tâche. Quand il rouvrit les yeux, il inspira brusquement comme s'il émergeait d'une plongée profonde. Les mouchetures de lumière, l'eau douce et la brise caressante disparurent soudain, et il se retrouva dans la salle de travail du monastère, vaste pièce fraîche aux murs et au sol de pierre. Le pavé froid glaçait ses pieds nus. Une dizaine de tables de pierre meublaient la grande salle, et, à trois d'entre elles, de jeunes garçons comme lui travaillaient avec des mouvements lents qui trahissaient leur état de transe. L'un tressait un panier, les deux autres façonnaient de la glaise entre leurs mains grises d'argile.

Hiémain regarda les morceaux de verre scintillant et de plomb éparpillés sur la table devant lui. La beauté du vitrail qu'il avait composé l'étonna lui-même, bien qu'elle n'atteignit pas à l'émerveillement d'avoir été l'arbre représenté dans le verre. Il caressa son œuvre du bout des doigts, suivit le tronc et les branches gracieuses. Il connaissait si bien l'image qu'en suivre les contours était comme toucher son propre corps. Derrière lui, il entendit le petit hoquet d'admiration de Bérandol. Dans l'état de conscience élevée où il se trouvait encore, il sentit la révérence qu'éprouvait le prêtre s'unir à la sienne, et ils demeurèrent quelque temps muets à se réjouir des miracles de Sa.

« Hiémain », répéta Bérandol à mi-voix ; il tendit la main pour suivre du bout de l'index la silhouette du petit dragon qui pointait la tête parmi les plus hautes branches, puis la courbe luisante d'un serpent presque entièrement dissimulé par les racines tortueuses. Enfin, il posa la main sur l'épaule du jeune garçon et l'éloigna avec douceur de la table. Comme il le faisait sortir de la salle de travail, il le gourmanda sans méchanceté. « Tu es trop jeune pour demeurer dans un tel état toute une matinée. Tu dois apprendre à mesurer tes efforts. »

Hiémain frotta ses yeux soudain piquants. « Je suis resté là tout ce temps ? demanda-t-il d'un air hébété. Je n'en ai pas eu l'impression, Bérandol.

— Je m'en doute, mais la fatigue que tu ressens à présent va sûrement t'en convaincre. Il faut être prudent, Hiémain.

Demain, prie un surveillant de te réveiller au milieu de la matinée. Un talent comme le tien est trop précieux pour le consumer d'un seul coup.

— J'ai des courbatures, maintenant, en effet », fit Hiémain. Il se passa la main sur le front, repoussa de ses yeux une mèche de cheveux noirs et fins et sourit. « Mais l'arbre en valait la peine, Bérandol. »

Le prêtre acquiesça lentement de la tête. « A plus d'un titre : la vente d'un tel vitrail rapportera assez d'argent pour refaire la toiture de la maison des novices – si la mère Delliti consent à laisser le monastère se séparer d'un tel chefs-d'œuvre. » Il hésita, puis ajouta : « J'ai constaté que le dragon et le serpent sont de nouveau apparus. Tu n'as toujours aucune idée… » Il se tut, laissant la question en suspens.

« Je ne me rappelle même pas les avoir intégrés au vitrail, répondit Hiémain.

— Bon. » Il n'y avait pas trace de jugement dans le ton de Bérandol ; on n'y sentait que de la patience.

Dans un silence amical, ils suivirent un moment les couloirs de pierre froide du monastère. Peu à peu, les sens de Hiémain s'émoussèrent jusqu'à un niveau normal : il ne percevait plus l'odeur du sel des murs, il n'entendait plus les infimes mouvements des vieux blocs de roche taillée. Le contact râpeux de sa robe de bure redevint supportable sur sa peau nue. Quand ils franchirent la grande porte de bois et pénétrèrent dans les jardins, il était rentré dans son corps ; il se sentait vacillant comme s'il venait de s'éveiller d'un long sommeil, et pourtant épuisé comme s'il avait passé une journée à biner les pommes de terre. Comme le voulait la coutume du monastère, il marchait en silence à côté de Bérandol ; ils croisèrent des hommes et des femmes vêtus de la coule verte des prêtres confirmés et d'autres habillés de blanc, couleur des acolytes. A chaque rencontre, chacun hochait la tête en guise de salut.

Comme ils se dirigeaient vers la remise à outils, Hiémain eut soudain la certitude inquiétante qu'il allait passer le reste du jour à s'occuper du jardin baigné de soleil. En toute autre occasion, il aurait accueilli cette perspective avec plaisir, mais ses récents efforts dans la salle de travail avaient rendu ses yeux

sensibles à la lumière. Il ralentit le pas et Bérandol lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

« Hiémain, fit-il d'un ton de doux reproche, refuse l'appréhension. Quand tu t'inquiètes de l'avenir, tu oublies l'instant présent dont tu dois jouir. Celui qui craint ce qui risque d'advenir perd le moment qu'il vit par peur du suivant, qu'il empoisonne par ses préjugés. » La voix de Bérandol se fit un peu plus tranchante. « Tu te laisses aller trop souvent à préjuger. Si la prêtrise t'est refusée, c'en sera sans doute la cause. »

Hiémain regarda Bérandol avec des yeux horrifiés, et, l'espace d'un instant, son visage fut un masque de pure affliction. Puis, il vit le piège et il répondit avec un grand sourire auquel Bérandol fit écho : « Mais si je m'inquiète de cette éventualité, j'aurai préjugé de mon échec. »

Bérandol donna un coup de coude bon enfant à l'adolescent élancé. « Exactement. Ah, que tu grandis et apprends vite ! J'étais beaucoup plus âgé que toi – j'avais au moins vingt ans – quand j'ai appris à appliquer cette Contradiction à la vie quotidienne. » Hiémain haussa les épaules d'un air embarrassé. « Je l'ai méditée hier soir avant de m'endormir. « Il faut faire des projets et anticiper l'avenir sans le craindre. » Vingt-Septième Contradiction de Sa.

— Treize ans, c'est bien jeune pour en être déjà à la Vingt-Septième Contradiction, remarqua Bérandol.

— A laquelle en es-tu ? demanda ingénument Hiémain.

— A la Trente-Troisième. Toujours la même depuis deux ans. » Hiémain eut un petit haussement d'épaules. « Je n'en suis pas encore là de mes études. » Ils déambulaient à l'ombre de pommiers dont les feuilles pendaient sous la chaleur du soleil. Des fruits mûrissants alourdissaient les branches. Au bout du verger, des acolytes passaient d'arbre en arbre avec à la main des seaux d'eau tirée de la rivière.

Un prêtre ne doit pas se croire permis de juger s'il ne sait pas juger comme Sa, avec une justice et une compassion absolues. Bérandol secoua la tête. « J'avoue ne pas voir comment cela est possible. » Le jeune garçon avait déjà tourné son regard vers l'intérieur et seul un mince pli barrait son front.

« Tant que tu crois cela impossible, tu fermes ton esprit à la compréhension. » Il s'exprimait d'une voix distante. « A moins, naturellement, que ce ne soit justement ce que nous devons découvrir : qu'en tant que prêtres nous ne pouvons pas juger, car nous n'avons pas en nous le sens de la justice et de la compassion absolues. Notre rôle se borne peut-être à pardonner et à consoler. »

Bérandol hocha la tête avec étonnement. « En quelques instants, tu as atteint le point auquel il m'a fallu six mois pour parvenir. Néanmoins, quand je regarde autour de moi, je constate que de nombreux prêtres se font juges ; les Errants de notre ordre ne font guère que résoudre les différends qui opposent les gens –, ils doivent donc avoir, j'ignore comment, maîtrisé la Trente-Troisième Contradiction. »

Le garçon leva vers lui un regard empreint de curiosité. Comme il s'apprêtait à parler, il rougit soudain et garda le silence.

Bérandol observa son protégé. « Je ne sais pas ce que tu voulais dire, mais vas-y. Je ne te rabrouerai pas.

— L'ennui, c'est que c'est moi qui allais te rabrouer », avoua Hiémain. Puis son visage s'illumina quand il ajouta : « Mais je me suis retenu à temps.

— Et qu'allais-tu me dire ? » insista Bérandol. Comme le garçon secouait la tête, son tuteur éclata de rire. « Allons, Hiémain, je t'ai demandé de me révéler ce que tu avais sur le cœur ! Me crois-tu injuste au point de mal prendre tes paroles ? A quoi pensais-tu ?

— J'allais te dire que tu devrais calquer ton attitude sur les préceptes de Sa et non sur ce que tu vois les autres faire. » L'enfant s'était exprimé avec franchise, mais il baissa soudain les yeux. « Ce n'est pas à moi de te le faire remarquer, je le sais. »

Bérandol paraissait trop perdu dans ses réflexions pour se froisser des propos de Hiémain. « Si je suis les préceptes et que mon cœur m'affirme qu'il est impossible pour un homme de juger comme Sa, avec une justice et une compassion absolues, je dois conclure… » Son débit se ralentit comme si sa pensée renâclait à se manifester. « Je dois conclure que les Errants

possèdent une profondeur spirituelle bien supérieure à la mienne – ou bien qu'ils n'ont pas davantage que moi le droit de juger. » Il regarda le verger sans le voir. « Se pourrait-il que toute une branche de notre ordre existe sans rectitude ? Cette idée même n'est-elle pas preuve de déloyauté ? » Son regard troublé se posa de nouveau sur le jeune garçon à ses côtés.

Hiémain lui adressa un sourire serein. « Si les pensées d'un homme suivent les préceptes de Sa, elles ne peuvent s'égarer.

— Il faut que j'y réfléchisse davantage, conclut Bérandol avec un soupir, et il contempla Hiémain avec une affection non feinte. Je bénis le jour où l'on t'a confié à moi comme étudiant, même si, en vérité, je me demande souvent qui est l'élève et qui est le professeur entre nous. Tu me manqueras. »

Une brusque inquiétude envahit le regard de Hiémain. « Je te manquerai ? Tu t'en vas ? On t'envoie si vite en mission ?

— Il ne s'agit pas de moi. J'aurais dû t'annoncer la nouvelle avec plus de ménagement mais, comme toujours, tes propos ont conduit mes pensées loin de leur point de départ. Ce n'est pas moi qui pars, mais toi. Si je suis venu te chercher aujourd'hui, c'est pour te demander de faire tes paquets, car ta présence est requise chez toi. Un message est arrivé de ta grand-mère et ta mère pour annoncer que ton grand-père est mourant ; elles désirent t'avoir auprès d'elles en cette circonstance. » Devant le visage décomposé du jeune garçon, Bérandol ajouta : « Pardonne ma brutalité ; tu parles rarement de ta famille et je ne te croyais pas si attaché à ton grand-père.

— Ce n'est pas le cas, répondit Hiémain avec simplicité. A dire le vrai, je le connais à peine. Quand j'étais petit, il se trouvait toujours en mer, et, quand il revenait à terre, il me terrifiait, non pas à cause de sa cruauté mais de… de sa puissance. Tout en lui paraissait trop grand, depuis sa voix jusqu'à sa barbe. Même quand j'étais enfant et que j'entendais d'autres personnes parler de lui, on aurait dit qu'elles évoquaient une légende ou un héros. Autant que je me souvienne, jamais je ne l'ai appelé Bon-Papa ni même Grand-Père. Quand il rentrait de ses voyages, j'avais l'impression que le vent du nord se mettait à souffler dans la maison, et, la plupart du temps, je me cachais de lui au lieu de me réjouir de sa

présence ; lorsqu'on me traînait de force devant lui, tout ce que je me rappelle, c'est qu'il trouvait toujours à redire sur ma taille. « Pourquoi cet enfant est-il si chétif ? demandait-il d'un ton mécontent. Il ressemble à mes mousses, mais en deux fois plus petit ! Ne lui donnez-vous donc pas de viande ? Ne mange-t-il pas bien ? » Puis il m'attirait près de lui et me tâtait les bras, comme si on m'engraissait pour la table ; je me sentais alors honteux de ma taille comme si c'était une tare. Depuis qu'on m'a destiné à la prêtrise, je l'ai vu encore moins souvent mais l'impression qu'il m'a laissée n'a pas changé. Cependant, ce n'est pas de revoir mon grand-père que je redoute, ni même de le veiller sur son lit de mort : c'est de retourner chez moi, Bérandol. C'est trop… bruyant. »

Le jeune prêtre fit une mimique compatissante.

« Je n'avais même pas appris à réfléchir avant de venir ici, je crois, poursuivit Hiémain. La maison n'était pas assez silencieuse et trop pleine d'agitation ; je n'avais pas le temps de penser. Du moment où Nana nous tirait du lit le matin à celui où nous avions pris notre bain, enfilé notre chemise de nuit et réintégré nos draps pour la nuit, nous n'arrêtions pas un instant : on nous habillait pour sortir, il y avait les leçons, les repas, les amis en visite, et puis on nous changeait de vêtements et nous assistions à d'autres repas… c'était sans fin. Tu sais, quand je suis arrivé ici, je n'ai pas quitté ma cellule de deux jours : sans Nana, Grand-Mère ou maman toujours sur mes talons, je ne savais plus quoi faire. Et puis ma sœur et moi ne faisions qu'un depuis toujours. « Les enfants » doivent faire leur sieste, « les enfants » doivent déjeuner. J'ai eu l'impression de perdre la moitié de moi-même quand on nous a séparés. »

Bérandol souriait d'un air entendu. « C'est donc ça, l'existence d'un petit Vestrit. Je me suis toujours demandé comment vivaient les enfants des Premiers Marchands de Terrilville. Dans mon cas, c'était très différent et en même temps très semblable. Nous étions porchers dans ma famille. Je n'avais pas de nounou pour m'emmener en promenade, mais il y avait tant de corvées que nous n'avions pas le temps de nous ennuyer. Maintenant que j'y pense, nous passions notre temps à essayer de survivre, tout simplement : nous faisions plusieurs

repas d'un seul, nous réparions des objets dont n'importe qui d'autre se serait débarrassé depuis longtemps, nous nous occupions des porcs… Chez nous, les cochons étaient mieux soignés que nous-mêmes. Personne n'avait jamais songé à se séparer d'un enfant pour la prêtrise ; et puis ma mère est tombée malade, et mon père a promis que, si elle se rétablissait, il donnerait un de ses enfants à Sa. Alors, quand elle s'est remise, c'est moi qu'on a choisi. J'étais l'avorton de la portée, si l'on peut dire, le plus jeune enfant qui ait survécu, et avec un bras mal formé. Ç'a été un sacrifice pour eux, je n'en doute pas, mais pas aussi grand que s'il s'était agi d'un de mes solides grands frères.

— Un bras mal formé ? fit Hiémain, étonné.

— Autrefois, oui. Je suis tombé dessus étant petit, il a mis longtemps à guérir, et, une fois guéri, il n'a plus jamais été aussi fort qu'il aurait dû l'être. Mais les prêtres m'ont traité : ils m'ont fait entrer dans l'équipe d'arrosage du verger, et le prêtre qui nous supervisait m'a fourni des seaux de contenance inégale, en me faisant porter le plus lourd de mon bras le plus faible. Je l'ai d'abord cru fou : mes parents m'avaient toujours appris à me servir du plus fort en toute occasion. Ç'a été ma première introduction aux préceptes de Sa. »

Hiémain fronça un instant les sourcils, puis un grand sourire illumina son visage. « *Car il suffit au faible d'éprouver sa force, et alors il sera fort.*

— Exactement. » D'un geste, le prêtre désigna le bâtiment long et bas devant eux. Ils se dirigeaient vers les cellules des acolytes. « Le messager a été retardé en chemin. Tu vas devoir emballer rapidement tes affaires et te mettre en route sans tarder si tu veux arriver au port avant le départ de ton navire. La route est longue, à pied.

— Un navire ! » La consternation qui s'était un instant effacée des traits de Hiémain réapparut soudain. « Je n'y avais pas pensé. J'ai horreur de voyager par mer. Mais, de Jamaillia à Terrilville, il n'y a pas d'autre moyen. » Il fronça davantage les sourcils. « A pied ? Ne m'a-t-on pas envoyé une voiture et un cocher ?

— Reprends-tu donc si vite les habitudes de la fortune, Hiémain ? » ironisa Bérandol. Comme le garçon baissait le nez, penaud, il reprit : « Non, le message disait qu'un ami avait offert la traversée et que la famille l'avait acceptée avec reconnaissance. » D'un ton plus doux, il ajouta : « J'ai l'impression que l'argent n'est plus aussi abondant chez toi qu'il l'était naguère. La guerre du Nord a fait beaucoup de mal à de nombreux clans marchands, dont les produits ne descendaient plus la Cerf et ne se vendaient plus ici. » Il poursuivit, la voix rêveuse : « Et notre jeune Gouverneur n'accorde plus autant de grâces à Terrilville que son père et ses grands-pères ; de leur point de vue, apparemment, ceux qui avaient le courage de coloniser les Rivages Maudits avaient droit à une part généreuse des trésors qu'ils y découvraient. Ce n'est plus le cas avec Cosgo ; selon la rumeur, il trouve qu'ils ont assez longtemps récolté la récompense des risques pris, que les Rivages sont bien colonisés et que la malédiction s'est à présent dispersée ; il a non seulement exigé de nouvelles taxes des anciens colons, mais aussi accordé des terrains autour de Terrilville à certains de ses favoris. » Bérandol secoua la tête. « Il enfreint la promesse de ses ancêtres et impose des privations à un peuple qui a toujours respecté son serment avec lui. Il ne peut rien sortir de bon de cette situation.

— Je sais. Je devrais me réjouir de ne pas avoir à parcourir tout le chemin à pied. Mais il est dur, Bérandol, d'accepter un voyage pour une destination que je redoute, et surtout par mer. Je vais être en piteux état pendant tout le trajet.

— Tu souffres du mal de mer ? demanda Bérandol avec étonnement. Je ne pensais pas que les membres de familles de marins en étaient atteints.

— Le mauvais temps peut retourner l'estomac de n'importe qui. Mais non, il ne s'agit pas de ça. C'est le bruit, l'agitation, la presse, l'odeur – et les marins. Ce sont de braves gens à leur façon, mais… » Le jeune garçon haussa les épaules. « Ils ne sont pas comme nous. Ils n'ont pas le temps de parler de ce dont nous discutons ici, Bérandol ; et, même dans le cas contraire, ils auraient des idées aussi primaires que celles des plus jeunes acolytes. Ils vivent comme des animaux et raisonnent comme

des animaux. Je vais avoir l'impression de me trouver au milieu de bêtes. Mais ce n'est pas de leur faute, naturellement », ajouta-t-il en voyant le jeune prêtre froncer les sourcils.

Bérandol ouvrit la bouche comme pour se lancer dans un discours, puis il se ravisa et, au bout d'un moment, déclara d'un ton pensif : « Tu n'es pas retourné chez tes parents depuis deux ans, Hiémain. Deux ans au cours desquels tu n'as pas quitté le monastère, où tu ne t'es pas mêlé aux travailleurs. Ouvre les oreilles et les yeux, et, à ton retour, dis-moi si tu es toujours d'accord avec l'image que tu viens de dépeindre. Je te charge de t'en souvenir, car moi je ne l'oublierai pas.

— Je ne l'oublierai pas non plus, Bérandol, promit le garçon avec sincérité. Et tu vas me manquer.

— Sans doute, mais dans quelque jours, car je dois t'escorter jusqu'au port. Allons, viens, nous devons préparer nos affaires. »

*

Longtemps avant de parvenir à l'extrémité de la plage, Kennit avait senti que l'Autre l'observait. Même s'il s'y attendait, le fait l'intriguait, car il avait souvent entendu dire que c'étaient des créatures de l'aube et du crépuscule qui se déplaçaient rarement tant que le soleil était haut dans le ciel. Un autre que Kennit aurait pu ressentir de la crainte. Mais un autre que lui n'aurait pas joui de sa chance – ni de son talent à l'épée. Il poursuivit sa marche d'un pas mesuré le long de la plage sans cesser de ramasser çà et là quelque objet. Tout en feignant d'ignorer la présence de la créature, il avait l'étrange sensation que son attitude ne la trompait pas. Un jeu à l'intérieur d'un jeu, se dit-il, et il eut un petit sourire.

Aussi est-ce avec une profonde irritation qu'il accueillit quelques instants plus tard l'arrivée à pas lourds de Gankis, qui venait le prévenir d'une voix hachée qu'un Autre le surveillait.

« Je sais », répondit-il d'un ton sec au vieux marin. Une seconde après, il avait repris la maîtrise de sa voix et de son expression. D'un ton affable, il expliqua : « Et lui aussi sait que nous nous savons surveillés. Cela étant, je suggère que tu n'y

prêtes pas attention, comme moi, et que tu achèves de fouiller la berge. As-tu découvert autre chose d'intéressant ?

— Quelques trucs », avoua Gankis de mauvaise grâce. Kennit se redressa et attendit la suite. Le marin enfonça les mains dans les poches spacieuses de son manteau usé. « Il y a ça », dit-il en sortant à contrecœur un objet en bois peint de couleurs vives. Il s'agissait d'un enchevêtrement de tiges et de disques, dont certains portaient un trou en leur centre.

Pour Kennit, cela n'avait ni queue ni tête. « Sans doute une espèce de jeu d'enfant, jugea-t-il, puis il haussa les sourcils en regardant Gankis.

— J'ai trouvé ça aussi », dit le matelot, acculé, en tirant un bouton de rose de sa poche. Kennit le saisit délicatement, en évitant de se piquer sur les épines. Il l'avait cru réel jusqu'à l'instant où il l'avait pris en main et avait senti la dureté de la tige. Il soupesa l'objet : aussi léger qu'une véritable rose. Il le fit tourner dans sa main en s'efforçant de déterminer de quel matériau il était fait, mais il dut conclure qu'il n'en avait jamais rencontré de tel. Plus mystérieux encore que sa structure était son parfum, chaud et épicé comme celui d'une rose épanouie dans un jardin d'été. Avec un haussement de sourcils à l'intention de Gankis, il fixa la rose au revers de sa veste, où les épines aiguës la maintinrent fermement. Le marin pinça les lèvres mais il n'osa pas dire un mot.

Kennit jeta un coup d'œil au soleil, puis aux vagues qui descendaient peu à peu. Il lui faudrait plus d'une heure pour regagner l'autre côté de l'île ; il ne pouvait donc s'attarder trop longtemps sans risquer d'échouer son navire sur les écueils découverts par le reflux de la marée. L'indécision obscurcit ses pensées, chose qui lui arrivait rarement. Il ne s'était pas rendu sur la plage aux Trésors seulement pour y découvrir du butin ; non : il venait chercher l'oracle de l'Autre, assuré que la créature s'adresserait à lui. Il lui fallait la confirmation de l'oracle, et c'est pour cela qu'il s'était fait accompagner de Gankis en guise de témoin. Le marin était un des rares hommes du bord qui ne brodait pas sur ses aventures, et Kennit savait que, non seulement son équipage, mais tous les pirates de Partage accorderaient foi au récit de Gankis. En outre, si l'oracle dont

Gankis serait témoin ne convenait pas aux desseins de Kennit, il ne serait pas difficile de se débarrasser du vieux marin.

Une fois encore, il calcula le temps qui lui restait. Un homme prudent cesserait ses recherches sur la plage, affronterait l'Autre puis se hâterait de retourner à son bateau ; mais un homme prudent ne s'en remettait jamais à sa chance, tandis que Kennit avait décidé depuis longtemps de s'y fier afin qu'elle grandisse. C'était une conviction personnelle, qu'il avait découverte pour son propre usage et qu'il ne voyait pas de raison de partager avec autrui. Il n'avait jamais rien réussi de glorieux sans courir de risques ni se fier à sa chance. Peut-être, le jour où il deviendrait prudent et précautionneux, sa chance s'en offenserait-elle et le quitterait-elle. Avec un petit sourire ironique, il songea que c'était là le seul risque qu'il ne courrait jamais : il ne laisserait pas sa chance décider seule de l'abandonner.

Cette logique contournée lui plaisait. Il continua d'avancer à pas lents le long de la ligne de marée. Comme il approchait des crocs rocheux qui marquaient la fin de la plage incurvée, tous ses sens réagirent à la présence invisible de l'Autre. D'abord d'une suavité séduisante, l'odeur de la créature devint brusquement rance et cadavérique quand le vent tourna et forcit. Elle était si puissante qu'elle fit naître comme un goût âcre au fond de la gorge de Kennit, et il se sentit sur le point de vomir. En outre, il n'y avait pas que la puanteur de la créature : Kennit sentait son contact sur sa peau. Ses oreilles se débouchèrent et il perçut l'haleine de l'Autre comme une pression sur ses yeux et sur son cou. Il n'avait pas l'impression de transpirer, et pourtant il découvrit son visage soudain couvert de sueur, comme si le vent avait transporté une substance issue de la peau de l'Autre et l'avait plaquée sur la sienne. Kennit lutta contre le dégoût qu'il ressentait et qui confinait à l'horreur ; il refusait de laisser transparaître cette faiblesse en lui.

Il se redressa de toute sa taille et arrangea discrètement son gilet. La brise fit danser à la fois le panache de son chapeau et les boucles noires et luisantes de sa chevelure. Dans l'ensemble, il avait belle allure, il le savait, et il jouait

amplement de l'impression qu'il faisait sur les hommes et les femmes. Il était grand, et musclé en proportion ; la coupe de sa veste mettait en valeur ses épaules et sa poitrine larges et son ventre plat. Il appréciait également son visage. Il se sentait bel homme avec son front haut, sa mâchoire ferme et son nez droit au-dessus de lèvres finement dessinées. Sa barbe était taillée en pointe, comme le voulait la mode, et le bout de ses moustaches méticuleusement ciré. Le seul trait en lui qui lui déplaisait était ses yeux, qu'il tenait de sa mère, bleu pâle et délavés. Quand il croisait son propre regard dans le miroir, il y voyait sa mère malheureuse et larmoyante devant sa vie dissolue. Ses yeux lui paraissaient vides, comme ceux d'un idiot déplacés au milieu de son visage hâlé. D'un autre homme, on aurait dit qu'il avait le regard doux et interrogateur –, Kennit, lui, s'efforçait de cultiver un regard bleu de glace, tout en sachant que ses yeux étaient trop pâles pour y parvenir ; aussi ajouta-t-il une petite moue dédaigneuse à ses lèvres en posant le regard sur l'Autre qui l'attendait.

Apparemment peu impressionnée, la créature rendit son regard à Kennit d'une hauteur presque égale à celle du capitaine, lequel se sentit étrangement rassuré de constater l'exactitude des légendes. Les doigts palmés aux mains et aux pieds, la flexibilité évidente des membres, les yeux plats de poisson dans leurs orbites cartilagineuses, jusqu'à la peau écailleuse et souple : tout correspondait à ce qu'attendait Kennit. La tête de l'Autre, arrondie et chauve, était comme mal formée, ni humaine ni ichtyoïde. L'attache de la mâchoire inférieure se situait sous les trous auriculaires et formait une bouche assez vaste pour engloutir la tête d'un homme. Les lèvres minces ne dissimulaient pas les rangées de petites dents aiguës ; les épaules étaient courbées vers l'avant, mais cette attitude évoquait davantage la force brute que la mollesse. La créature portait une sorte de manteau d'un azur pâle et d'un tissage si fin qu'on n'y voyait pas plus de texture que sur un pétale de fleur, et qui la drapait d'une façon qui évoquait la fluidité d'un liquide. Oui, Kennit retrouvait bien tout ce qu'on lui avait décrit. En revanche, il ne s'était pas attendu à l'attraction qu'exerçait la créature ; quelque effet de la brise

avait dû jouer un tour à son flair, car l'odeur de la créature suggérait maintenant un jardin en plein été, son haleine, le bouquet subtil d'un vin rare ; ses yeux indéchiffrables recelaient toute la sagesse du monde. Kennit eut soudain envie de se distinguer devant elle afin de se montrer digne de sa considération ; il voulait l'impressionner par sa bonté et son intelligence et il souhaitait de toutes ses forces se faire bien voir d'elle.

Derrière lui, il entendit le léger crissement des pas de Gankis sur le sable. L'espace d'un instant, l'attention de l'Autre hésita : les yeux plats quittèrent Kennit et, à cette seconde, l'enchantement se rompit. Le pirate faillit sursauter, puis il croisa les bras de façon que le visage de bois-sorcier appuie fermement sur sa poitrine ; vivante ou non, l'amulette semblait avoir rempli sa fonction en tenant en respect l'attirance qu'exerçait la créature ; et, à présent que Kennit avait pris conscience du but de l'Autre, il était en mesure d'opposer sa volonté à cette manipulation. Alors même que la créature ramenait son regard sur Kennit pour ne plus l'en détacher, le capitaine vit la créature telle qu'elle était : froide et squameuse, issue des profondeurs. Elle parut sentir qu'elle avait perdu son emprise sur lui car, lorsqu'elle emplit d'air les poches situées derrière ses mâchoires et éructa ses premiers mots, Kennit y perçut une trace de sarcasme.

« Bienvenue, pèlerin. La mer a bien récompensé tes recherches, je vois. Veux-tu faire une offrande de bon cœur et entendre l'oracle déchiffrer le sens de tes trouvailles ? »

La créature avait une voix sifflante et hoquetante qui couinait comme une porte mal graissée. Une partie de Kennit admirait l'effort qu'elle avait dû faire pour apprendre à former des mots humains, mais une autre, plus dure, n'y voyait que servilité : il avait devant lui une créature étrangère à l'humanité dans tous les domaines, il se tenait sur son territoire, et pourtant elle se soumettait à ses ordres, elle parlait sa langue, elle implorait des aumônes en échange de prophéties. Néanmoins, si l'Autre le reconnaissait comme supérieur, pourquoi ce sarcasme dans son ton ?

Kennit chassa cette question de son esprit. Il prit sa bourse et en tira les deux pièces d'or qui constituaient l'offrande coutumière. Tout en paraissant aller au hasard afin que Gankis ne se doutât de rien, il avait recherché précisément ce à quoi il pouvait s'attendre : la chance opère mieux quand il n'y a pas de surprises. Aussi resta-t-il imperturbable quand l'Autre déroula une longue langue grisâtre pour recevoir les pièces, et c'est sans broncher qu'il les y plaça. La créature ramena brusquement sa langue dans sa gueule. Si elle fit autre chose qu'avaler l'or, Kennit n'en vit rien. Cela fait, l'Autre fit une sorte de révérence raide, puis aplanit une zone de sable afin d'y recevoir les objets que Kennit avait ramassés.

Le capitaine prit son temps pour les y déposer. Il sortit d'abord la boule de verre aux acrobates ; à côté, il plaça la rose, puis fit autour un demi-cercle soigneux des douze ongles. A l'extrémité de l'arc, il posa le coffret aux tasses minuscules, puis, dans un creux, une poignée de petites sphères de cristal. Il les avait ramassées en arrivant au bout de la plage. A côté d'elles, il mit une plume de cuivre qui semblait peser à peine plus qu'une vraie. Puis, de la tête, il fit signe qu'il avait fini et recula d'un pas. Avec un regard d'excuse à son capitaine, Gankis plaça d'un geste emprunté le jouet en bois peint à une extrémité de l'arc, puis il recula à son tour. L'Autre considéra un moment l'éventail d'objets déposés devant lui, puis il releva ses yeux étrangement plats et les planta dans ceux de Kennit. « C'est bien tout ce que vous avez trouvé ? » demanda-t-il enfin, avec une note d'insistance sur *tout*.

Kennit eut un infime mouvement des épaules et de la tête qui pouvait signifier aussi bien oui que non, ou encore rien du tout, mais il ne répondit pas. Gankis agita les pieds dans le sable, mal à l'aise. L'Autre remplit bruyamment ses sacs à air.

« Les hommes n'ont pas le droit d'accaparer ce que l'océan apporte ici. Les eaux rejettent les objets sur cette plage parce que c'est ici que les eaux veulent qu'ils se trouvent. Ne vous dressez pas contre la volonté des eaux, car nulle créature sage n'agit ainsi. Aucun humain n'a le droit de garder ce qu'il découvre sur la plage aux Trésors.

— Ces objets appartiennent donc aux Autres ? » demanda Kennit calmement.

Malgré leur différence d'espèce, Kennit observa sans difficulté qu'il avait déconcerté l'Autre, qui prit un instant pour se ressaisir, puis répondit gravement : « Ce que l'océan rejette sur la plage aux Trésors appartient toujours à l'océan. Nous ne sommes ici que des gardiens. »

Un mince sourire étira les lèvres fines de Kennit. « Dans ce cas, vous n'avez nulle inquiétude à avoir. Je suis le capitaine Kennit et je ne suis pas le seul à pouvoir vous affirmer que je puis écumer l'océan tout entier ; en conséquence, tout ce qui appartient à l'océan m'appartient aussi. Vous avez reçu votre or, faites votre prophétie et ne vous occupez plus de ce qui ne vous appartient pas. »

A ses côtés, Gankis émit un hoquet d'effroi, mais l'Autre ne manifesta aucune réaction à ces mots. Il inclina solennellement son buste vers Kennit, comme obligé de reconnaître le pirate comme maître ; puis il releva la tête et ses yeux de poisson se fixèrent sur l'âme de Kennit sans plus d'hésitation qu'un doigt sur une carte. Quand il parla, ce fut avec une note basse dans la voix, comme si ses propos venaient du plus profond de lui-même.

« Cette lecture est si évidente que même un membre de votre engeance pourrait l'effectuer. Vous prenez ce qui n'est pas à vous, capitaine Kennit, et vous vous l'appropriez. Quoi que vous ayez entre vos mains, vous n'êtes jamais rassasié. Ceux qui vous accompagnent doivent se contenter des babioles et des jouets que vous rejetez, tandis que vous conservez ce que vous percevez comme le plus précieux et le gardez pour vous-même. » Le regard de la créature se planta un instant dans les yeux exorbités de Gankis. « Par ses estimations, vous êtes à la fois trompé et appauvri. »

Kennit n'aimait pas du tout la tournure qu'avait prise la divination. « L'or que je vous ai remis me donne droit à une question, n'est-ce pas ? » demanda-t-il avec audace.

L'Autre ouvrit grand la bouche – non pas en signe d'étonnement, mais peut-être de menace, car ses rangées de dents étaient véritablement impressionnantes. Puis il la referma

brusquement, et ses lèvres minces bougèrent à peine lorsqu'il éructa : « Oui.

— Obtiendrai-je ce à quoi j'aspire ? »

Les sacs à air de l'Autre se mirent à palpiter, comme s'il réfléchissait. « Vous ne souhaitez pas préciser davantage votre question ?

— Les signes exigent-ils que je sois plus précis ? » demanda Kennit d'un ton patient.

L'Autre posa de nouveau le regard sur l'éventail d'objets posés devant lui : la rose, les tasses, les ongles, les acrobates dans leur boule de verre, la plume, les sphères de cristal. « Vous obtiendrez ce que votre cœur désire », dit-il succinctement. Comme un sourire apparaissait sur le visage de Kennit, la créature poursuivit d'un ton plus sinistre : « Vous réaliserez ce que vous êtes le plus poussé à réaliser. Cette mission, ce haut fait, cet exploit qui hante vos rêves fleurira entre vos mains.

— Suffit », gronda Kennit, soudain pressé. Il abandonna l'idée de demander audience à la déesse des Autres : il ne souhaitait pas pousser trop loin leurs dons de divination. Il se baissa pour ramasser les objets, mais la créature étendit soudain au-dessus d'eux ses mains aux longs doigts dans un geste protecteur. Une goutte de venin vert se mit à sourdre au bout de chaque doigt.

« Les trésors restent naturellement sur la plage aux Trésors. Je veillerai à les ranger moi-même.

— Eh bien, merci », répondit Kennit d'une voix pleine de mélodieuse sincérité. Il se redressa lentement, puis, comme la créature se détendait, il planta soudain le pied sur la boule de verre aux acrobates. Elle s'écrasa avec un tintement qui évoquait un carillon éolien. Gankis poussa un hurlement comme si Kennit venait d'assassiner son premier-né, et même l'Autre recula devant cet acte de destruction gratuite. « Quel dommage ! fit le capitaine en se détournant. Mais si je ne puis le posséder, pourquoi un autre l'aurait-il ? »

Sagement, il se retint de faire subir le même traitement à la rose : il soupçonnait sa délicate beauté d'être modelée dans un matériau qui ne céderait pas à la pression de sa botte, et il ne tenait pas à perdre sa dignité à essayer en vain de la piétiner.

Les autres objets avaient pour lui peu de valeur : l'Autre pouvait faire ce qu'il voulait de ces babioles. Il fit volte-face et s'éloigna.

Derrière lui, il entendit le sifflement rageur de l'Autre. La créature gonfla ses sacs à air et déclara : « Le talon qui détruit ce qui appartient à la mer appartiendra à son tour à la mer. » Puis ses mâchoires dentues se refermèrent sur cette dernière prophétie. Gankis se précipita aussitôt pour rattraper Kennit : celui-là préférerait toujours un danger connu à un péril inconnu. Au bout de cinq ou six enjambées, Kennit se retourna et cria à l'Autre, toujours accroupi au-dessus de ses trésors : « Ah, oui, il y avait encore un autre signe sur lequel vous auriez peut-être voulu méditer. Mais, à mon avis, l'océan l'a rejeté à votre intention, pas à la mienne, et c'est pourquoi je l'ai laissé où je l'avais découvert. Il est de notoriété publique, il me semble, que les Autres n'aiment pas les chats ? » De fait, la terreur que leur inspirait la gent féline était presque aussi légendaire que leur autorité en matière de prophétie. L'Autre ne daigna pas répondre, mais Kennit eut la satisfaction de voir ses sacs à air se gonfler d'inquiétude.

« Vous les trouverez plus loin sur la plage. Toute une portée de chatons rien que pour vous, avec un très joli pelage bleu, enfermés dans un sac en cuir. Il y avait sept ou huit de ces mignonnes petites créatures ; la plupart paraissaient en mauvais état après leur séjour dans l'océan, mais ceux que j'ai libérés se remettront sans doute très bien. N'oubliez pas qu'ils appartiennent à la mer et non à vous. Je suis sûr que vous les traiterez avec bonté. »

L'Autre émit un son étrange qui ressemblait à un coup de sifflet. « Emportez-les ! s'écria-t-il d'un ton implorant. Emportez-les tous, je vous en supplie !

— Emporter de la plage aux Trésors ce que l'océan a décidé d'y déposer ? Vous n'y pensez pas ! » rétorqua Kennit d'un ton outragé. Et, sans rire ni même sourire, il se détourna de l'être visiblement désemparé, et se surprit à fredonner une chanson assez leste à la mode à Partage. Il marchait à si grandes enjambées que Gankis ne tarda pas à haleter à ses côtés.

« Capitaine ? fit Gankis, le souffle court. Une question, si vous permettez, cap'taine Kennit.

— Pose ta question », répondit gracieusement Kennit. Il s'attendait à demi à ce que le marin le prie de ralentir, et il refuserait : ils devaient regagner en toute hâte le navire s'ils voulaient le manœuvrer jusqu'au large avant que les écueils émergent de la marée descendante.

« C'est quoi ce que vous allez réussir à obtenir ? »

Kennit faillit céder à la tentation de tout révéler au marin, mais non : il avait prévu son plan avec trop de soin, il l'avait trop souvent répété mentalement ; il attendrait que le *Marietta* soit en route et que Gankis ait eu le temps de fournir à l'équipage sa version des événements de l'île. Cela ne devrait pas prendre longtemps : le vieux matelot était bavard et, après leur absence, les hommes seraient dévorés de curiosité sur leur visite dans l'île. Une fois qu'ils auraient le vent dans les voiles et qu'ils seraient bien en chemin pour Partage, Kennit ferait appeler l'équipage sur le pont. Emporté par son imagination, il se voyait le visage baigné de lune tandis qu'il s'adressait aux hommes réunis en dessous de lui dans le passavant. Ses yeux pâles s'allumaient à l'évocation de cette scène.

Ils traversèrent la plage beaucoup plus vite que lorsqu'ils y cherchaient des trésors, et, peu de temps après, ils escaladaient la sente escarpée qui menait à l'intérieur boisé de l'île. Kennit se gardait bien de manifester devant Gankis l'inquiétude que lui inspirait le *Marietta* : les marées montaient et descendaient dans la baie avec une amplitude qui ne devait rien aux phases de la lune. Un navire qu'on pensait ancré en sécurité dans la baie pouvait soudain se retrouver à racler des écueils qui n'étaient pas là lors de la précédente marée basse. Kennit ne voulait pas courir de risques avec son *Marietta* : le bateau aurait laissé la terre loin derrière lui bien avant que la marée de cette baie maléfique pût l'échouer.

A l'abri des arbres qui coupaient le vent de la plage, le jour avait toujours un aspect doré. La chaleur des rais de soleil qui traversaient les branches évasées se combinait aux parfums qui montaient de l'humus pour former un mélange qui incitait à la somnolence. Kennit sentit son pas se ralentir à mesure que la sérénité du bois doré pénétrait en lui. Plus tôt, alors que les feuilles s'égouttaient encore de la tempête, la forêt, humide,

encombrée de ronces et de branches qui giflaient le visiteur, semblait moins attirante. A présent, il avait la certitude absolue que c'était un lieu de merveilles, qui recelait des trésors et des secrets tout aussi tentants et inaccessibles que ceux de la plage aux Trésors.

L'impatience de retrouver le *Marietta* s'évanouit, rejetée, et il se planta au milieu du chemin de gravillons. Aujourd'hui, il allait explorer l'île ; les lieux magiques des Autres s'ouvriraient pour lui, pleins de prodiges, parmi lesquels un homme pouvait passer cent ans en une seule nuit sublime. Bientôt, il connaîtrait l'île et en serait le maître ; mais, pour le moment, il devait se contenter de rester immobile et de respirer l'air doré. Rien ne venait contrarier son plaisir, sauf Gankis, qui ne cessait de jacasser à propos de la marée et du *Marietta*, et moins Kennit faisait attention à lui, plus le marin le bombardait de questions. « Pourquoi on s'est arrêtés ici, cap'taine Kennit ? Vous allez bien, cap'taine ? » L'intéressé voulut le chasser d'un geste de la main, mais le vieux loup de mer n'en tint pas compte ; Kennit chercha alors quelque mission qui éloignerait de lui le marin bruyant et son fumet. Comme il fouillait ses poches, il sentit sous ses doigts le médaillon et la chaîne. Avec un sourire sournois, il sortit l'objet.

Il interrompit les bavardages imbéciles de Gankis. « Ah, c'est trop bête ! Regarde ce que j'ai emporté de la plage par accident. Sois gentil, cours rapporter ça à l'Autre et veille à ce qu'il le mette en sécurité. »

Gankis le regarda, bouche bée. « On n'a plus le temps ! Laissez ce truc ici, cap'taine ! Il faut retourner au navire avant qu'il s'échoue sur les écueils ou que l'équipage doive appareiller sans nous ! Il n'y aura pas d'autre marée qui permette au *Marietta* de mouiller avant un mois dans la baie Trompeuse. Et on ne survit pas à une nuit sur cette île. »

L'homme commençait à porter sur les nerfs de Kennit ; sa voix forte avait effrayé un petit oiseau vert qui s'apprêtait à se poser non loin. « Va, te dis-je ! Va ! » Il fit claquer le fouet et tinter les fers dans son ordre, et, à son grand soulagement, le vieux marin s'empara du médaillon et partit en courant sur le chemin qu'ils venaient de suivre.

Une fois son compagnon hors de vue, Kennit sourit largement, puis il se mit en marche d'un pas vif sur le sentier qui montait vers l'intérieur boisé de l'île. Il comptait mettre quelque distance avec l'endroit où il avait quitté Gankis, et alors il s'écarterait de la piste. Gankis ne le retrouverait jamais, il serait obligé de partir sans lui, et, de cet instant, toutes les merveilles de l'île des Autres appartiendraient à lui seul.

« Pas exactement : c'est toi qui leur appartiendrais. »

C'était sa propre voix qui avait parlé, dans un murmure si bas que l'ouïe fine de Kennit l'avait à peine capté. Il se passa la langue sur les lèvres et promena son regard autour de lui. Les mots avaient vibré en lui comme un réveil brutal. Il avait été sur le point de faire quelque chose, mais quoi ?

« Tu étais sur le point de te jeter dans leurs bras. Le pouvoir opère dans les deux sens sur ce chemin : la magie t'encourage à y demeurer, mais elle ne peut être pratiquée pour attirer un humain sans qu'elle repousse également l'Autre. La magie qui met leur monde à l'abri du tien te protège aussi tant que tu ne quittes pas le sentier. S'ils te persuadent de t'en écarter, tu te trouveras à leur portée. Ce ne serait pas très malin. »

Kennit leva le poignet à hauteur de ses yeux : sa propre miniature lui adressait un sourire moqueur. A l'activation de l'amulette, le bois avait pris des couleurs : les anneaux gravés étaient aussi noirs que les siens, le visage aussi hâlé, et les yeux d'un bleu tout aussi trompeur. « Je commençais à me demander si tu n'étais pas un mauvais marché, finalement », dit Kennit à l'amulette.

Le petit visage eut un rictus dédaigneux. « Si tu me considères comme un mauvais marché, j'en ai autant à ton service, fit-il. J'avais fini par me croire attaché au poignet d'un crétin naïf, destiné à mourir sous peu. Mais, apparemment, tu t'es débarrassé des effets du charme – ou, plus précisément, je l'ai réduit à néant.

— Quel charme ? » demanda Kennit d'une voix tendue.

Les lèvres de l'amulette se retroussèrent en un sourire méprisant. « L'inverse de celui que tu as senti en venant ici. Tous ceux qui suivent ce chemin y succombent. La magie des

Autres est si puissante que nul ne peut traverser leur territoire sans la percevoir et en ressentir l'attraction ; alors ils ont imprégné ce sentier d'un charme de temporisation : le visiteur sait que leur pays l'appelle, mais il remet son exploration au lendemain. Toujours au lendemain, et, par conséquent, à jamais. Mais ta petite menace avec les chatons les a un peu troublés ; toi, ils aimeraient te détourner du chemin et t'employer comme moyen de se débarrasser des chats. »

Kennit se permit un petit sourire de satisfaction. « Ils n'avaient pas prévu que je disposais d'une amulette qui me protégerait de leur magie. »

Le petit visage fit la moue. « Je n'ai fait que te rendre conscient du charme. Avoir conscience d'un charme est la meilleure arme contre ses effets. Par moi-même, je ne possède pas de magie pour contre-attaquer ni pour annuler la leur. » Les yeux bleus regardèrent à droite, puis à gauche. « Et nous risquons encore notre vie si tu restes planté là à discuter avec moi. La marée descend ; bientôt, le second maître va devoir choisir entre t'abandonner ici ou laisser les rochers dévorer le *Marietta*. Tu ferais bien de te dépêcher de retourner à la baie Trompeuse.

— Gankis ! » s'exclama Kennit, consterné. Il émit un chapelet de jurons mais se mit à courir : inutile de retourner chercher le vieux marin ; il allait devoir le laisser sur place. Et il lui avait confié le médaillon d'or, en plus ! Quel fou il avait été de se laisser flouer par la magie des Autres ! Maintenant, il avait perdu son témoin et le souvenir qu'il comptait rapporter ; mais qu'il soit pendu s'il perdait en plus sa vie ou son navire ! Ses longues foulées avalaient le chemin sinueux. La journée jusque-là si attrayante et nimbée d'or s'était muée en un après-midi chaud qui semblait, malgré tous ses efforts, bloquer l'air dans ses poumons.

Devant lui, les arbres s'éclaircissant l'avertirent qu'il approchait de la baie. Quelques instants plus tard, il entendit le battement des pieds de Gankis derrière lui, et resta pantois quand l'homme le dépassa sans une hésitation. Kennit aperçut brièvement son visage ridé tordu de terreur, puis il ne vit plus que les bottes du marin qui faisaient sauter le gravier dans leur

course. Kennit s'était cru incapable de courir plus vite, pourtant il donna un brusque coup de collier et déboucha des arbres pour arriver sur la plage.

Il entendit Gankis crier au mousse de les attendre. Manifestement, le garçon avait désespéré du retour de son capitaine. car il avait poussé le canot par-dessus les algues échouées et les roches encroûtées de bernacles jusqu'au bord de la mer descendante. Une clameur monta du navire à la vue de Kennit et de Gankis sur la plage. Sur la dunette, un matelot se mit à leur faire des signes frénétiques pour qu'ils se hâtent. Le *Marietta* se trouvait en grave posture : dans son retrait, la marée l'avait laissé presque au sec, et des hommes s'échinaient déjà sur le guindeau. Kennit, le cœur serré, vit le *Marietta* s'incliner légèrement sur le bord, puis déraper sur un écueil découvert lorsqu'une vague le souleva brièvement. Après lui-même, c'était à son navire qu'il tenait le plus.

En glissant sur des kelps visqueux et des bernacles écrasées, il dévala la plage rocheuse en direction du mousse et du canot. Gankis l'avait déjà précédé. Sans qu'un seul ordre fût nécessaire, les trois marins saisirent les plats-bords et transportèrent l'embarcation jusque dans les vagues ; tous se retrouvèrent trempés avant que le dernier fût monté à bord. Gankis et le mousse s'emparèrent des avirons et les placèrent dans les tolets tandis que Kennit s'installait à la proue. L'ancre du *Marietta* remontait déjà, festonnée d'algues. Les rames rivalisaient avec les voiles et la distance qui séparait les deux embarcations diminuait peu à peu. Enfin, le canot se colla le long du navire, les palans furent descendus et accrochés, et quelques instants plus tard Kennit se retrouva sur son pont. Sorcor, le second maître, était à la barre et, dès qu'il vit son capitaine en sécurité à bord, il fit tourner la roue en beuglant les ordres qui donneraient son cap au navire. Le vent gonfla les voiles du *Marietta* et le projeta contre la marée inverse jusque dans le courant puissant qui le secouerait durement mais l'emporterait loin des crocs dénudés de la baie Trompeuse.

D'un coup d'œil, Kennit s'assura que tout était en ordre sur le pont. Le mousse se recroquevilla quand le regard du capitaine passa sur lui. Kennit se contenta de poser les yeux sur lui, et le

garçon comprit que son commandant n'oublierait pas et ne laisserait pas passer sa désobéissance. Quel dommage ! Cet enfant avait la peau du dos si douce et si lisse ; demain, il n'en serait plus ainsi. Demain, il serait bien assez tôt de s'en occuper ; que le mousse passe la nuit à imaginer ce qui l'attendait et savoure à l'avance les cinglures que sa lâcheté allait lui valoir. Kennit adressa un simple hochement de tête au second maître et se rendit dans ses quartiers. Malgré l'échec qui avait failli le frapper, il sentait son cœur cogner triomphalement : il avait battu les Autres à leur propre jeu ! Sa chance ne l'avait pas abandonné, comme toujours ; l'onéreuse amulette qu'il portait au poignet s'était éveillée et avait prouvé sa valeur. Et, plus important que tout, il disposait de l'oracle des Autres eux-mêmes pour habiller ses ambitions du manteau de la prophétie. Il allait devenir le premier roi des îles des Pirates.

2

VIVENEFS

Le serpent avançait sans effort dans le sillage du navire. Son corps écailleux luisait comme celui d'un dauphin, mais d'un bleu plus irisé. La tête qu'il levait au-dessus de l'eau était bordée de piquants agressifs et de barbillons qui rappelaient ceux d'un poisson-rat. Ses yeux croisèrent ceux de Brashen et s'agrandirent comme ceux d'une femme qui fait la coquette ; puis la gueule de la créature s'ouvrit tout grand, rouge vif et munie de plusieurs rangées de crocs incurvés vers l'intérieur. Béante, elle était assez vaste pour qu'un homme s'y tînt debout. Les barbillons se raidirent soudain autour de la tête du serpent, crinière léonine de dards empoisonnés. La gueule rouge fonça sur lui pour l'engloutir.

Les ténèbres entouraient Brashen, et il sentit la puanteur de charogne froide de la gueule de la créature. Il se rejeta éperdument en arrière en poussant un cri inarticulé. Sa main se posa sur du bois et, aussitôt, le soulagement l'envahit : ce n'était qu'un cauchemar. Il prit une inspiration tremblante, puis écouta les sons familiers du navire, les craquements des membrures de la *Vivacia*, la respiration des autres matelots endormis et le clapotis de l'eau contre la coque. Au-dessus de sa tête, il entendit le bruit des pas nus de quelqu'un qui se précipitait pour répondre à un ordre. Tout était normal, tout allait bien. Il s'emplit les poumons de l'air lourd d'odeurs de goudron des membrures, fumet d'hommes ayant vécu longtemps dans des quartiers exigus et, sous-jacentes, discrètes comme le parfum d'une femme, fragrances épicées de leur chargement. Il s'étira en poussant le plus possible ses épaules et ses pieds contre les bords étroits de sa couchette de bois, puis se renfouit dans ses

couvertures. Il n'était de quart que dans plusieurs heures, et, s'il ne dormait pas maintenant, il le regretterait plus tard.

Il ferma les yeux dans l'obscurité du gaillard d'avant, mais les rouvrit au bout d'un moment : Brashen sentait son rêve rôder juste sous la surface du sommeil en attendant de s'emparer à nouveau de lui. Il poussa un juron étouffé. Il avait besoin de dormir, mais il préférait ne pas se reposer s'il ne faisait que retomber dans les abîmes du rêve au serpent.

Le songe récurrent était désormais presque plus réel que le souvenir et venait le troubler aux moments les plus inattendus, en général quand il devait prendre une grande décision. Dans ces périodes, le rêve jaillissait des profondeurs de son sommeil pour planter ses longs crocs dans son âme et tenter de l'entraîner dans les abysses. Il avait beau être adulte, aussi bon marin que tous ceux qu'il avait côtoyés et meilleur que les neuf dixièmes d'entre eux, quand le cauchemar le saisissait, il régressait jusqu'à son enfance, à l'époque où chacun, et lui-même, le dédaignait.

Il s'efforça de déterminer ce qui le troublait le plus. Son capitaine le méprisait, c'était exact, mais Brashen n'en était pas moins bon marin pour autant. Il avait été second du navire avec le capitaine Vestrit auquel il avait démontré sa valeur ; quand Vestrit était tombé malade, Brashen avait osé espérer qu'on lui confierait le commandement de la *Vivacia*, mais le vieux marchand l'avait remise à son beau-fils, Kyle Havre. Bah, la famille passait avant tout, et Brashen pouvait accepter ce qui s'était passé ; mais alors le capitaine Havre avait usé de son droit de choisir son propre second, et il ne s'agissait pas de Brashen Trell. Néanmoins, on ne pouvait blâmer le nouveau capitaine de ce rude coup, et tous les matelots du navire – non, tous les marins de Terrilville – le savaient pertinemment. Il n'y avait pas de honte à avoir : Kyle désirait simplement choisir lui-même son second. Brashen, après réflexion, avait jugé préférable de servir comme lieutenant sur la *Vivacia* que comme second à bord de n'importe quel autre vaisseau. Il avait pris lui-même sa décision et ne pouvait en faire reproche à personne d'autre qu'à lui-même. Même après qu'ils eurent quitté le port et que le capitaine Havre eut tardivement décidé

de nommer lui-même son lieutenant, ce qui avait encore fait descendre Brashen d'un cran, le marin avait serré les dents et obéi à son capitaine. Mais, malgré les années passées à bord de la *Vivacia* et la gratitude qu'il éprouvait pour Ephron Vestrit, il pressentait que ce serait le dernier voyage qu'il ferait sur le navire.

Le capitaine Havre ne lui avait pas caché qu'en tant que membre d'équipage il n'était ni bienvenu ni respecté. Durant la dernière étape du voyage, rien de ce qu'il faisait ne satisfaisait le capitaine : s'il remarquait une corvée à effectuer et mettait des hommes à l'œuvre, il outrepassait son autorité ; s'il se contentait d'exécuter les tâches que son rôle lui assignait, ce n'était qu'un imbécile doublé d'un tire-au-flanc. Chaque jour passant, Terrilville se rapprochait, mais Havre se montrait aussi plus désagréable. Quand ils s'amarreraient au port d'attache et si Vestrit n'était pas prêt à reprendre le commandement, Brashen descendrait du pont de la *Vivacia* pour la dernière fois. Cette pensée lui serrait le cœur, mais il se rappelait alors qu'il existait d'autres navires, dont certains excellents, et Brashen jouissait désormais d'une bonne réputation. Le temps était passé où, débutant, il avait dû accepter n'importe quelle place à bord du premier rafiot venu ; à l'époque, survivre à un voyage était tout ce qui comptait. Cette première sortie, cette première traversée et le cauchemar étaient intimement liés dans son esprit.

Il avait quatorze ans la première fois qu'il avait vu un serpent de mer. C'était dix longues années plus tôt, et il était novice dans le métier : il y avait moins de trois semaines qu'il servait à bord de son premier navire, un sabot chalcédien qui roulait bord sur bord et se nommait l'*Embrun*. Même sur une mer d'huile, le bateau se déplaçait avec la grâce d'une femme enceinte en train de pousser un brouette, et, par une mer de l'arrière, nul ne pouvait prédire où allait se trouver le pont l'instant suivant. Brashen avait eu le mal de mer, et mal tout court aussi, à la fois à cause du travail auquel il n'était pas habitué et d'une raclée bien méritée que le second lui avait flanquée la veille. Il était fâché aussi, car, dans le noir, Farsé le visqueux était venu s'accroupir près de lui pendant qu'il dormait dans le coqueron avant, pour lui offrir quelques paroles de

compassion au sujet de ses meurtrissures, puis passer une main tâtonnante sous sa couverture. Brashen avait rembarré Farsé, mais non sans humiliation : le marin pansu avait une puissante musculature sous sa couche de lard, et il avait longuement tripoté le jeune garçon qui avait essayé de se défendre à coups de poing et en s'éloignant avec force tortillements. Aucun des autres marins qui dormaient dans le coqueron n'avait seulement frémi, encore moins proposé de lui venir en aide. Il n'était pas populaire auprès des autres matelots, car il manquait de cicatrices sur le corps et son langage était trop châtié pour eux. « L'étudiant », l'avaient-ils surnommé, sans se douter à quel point ils avaient touché juste et à quel point il en souffrait. Ils savaient qu'on ne pouvait pas lui faire confiance : il ne connaissait pas le métier, il ignorait comment le pratiquer, et un matelot de ce genre à bord d'un navire est un matelot qui provoque des accidents mortels.

Aussi, quand il eut fui le coqueron avant et Farsé, il se rendit sur la dunette où il s'assit, les genoux sous le menton, enveloppé dans sa couverture, et se mit à renifler. L'école, les maîtres et les leçons interminables qui lui avaient paru si insupportables avaient désormais pour lui l'attrait du chant des sirènes et lui rappelaient des lits moelleux, des repas chauds et des heures qui n'appartenaient qu'à lui seul. Sur *l'Embrun*, si on le surprenait à ne rien faire, il recevait un coup de fouet. Même en cet instant, si le second le rencontrait là, il lui donnerait l'ordre de redescendre ou une tâche à accomplir. Il aurait dû essayer de dormir, il le savait, mais non : il contemplait l'eau huileuse qui se soulevait dans leur sillage et sentait une agitation similaire dans l'estomac. Il aurait encore vomi s'il lui était resté quelque chose dans le ventre. Il appuya son front sur le bastingage et s'efforça de capter un souffle d'air qui n'eût pas un relent de goudron ni d'eau saline.

C'est alors qu'il regardait l'eau noire et brillante qui s'éloignait de l'étrave en roulant qu'il envisagea une autre possibilité. Il n'y avait jamais pensé jusque-là, mais, à présent, elle l'attirait, simple et logique : se laisser glisser dans l'eau. Quelques minutes désagréables, et puis tout serait fini. Il n'aurait plus jamais de comptes à rendre à quiconque ; il ne

sentirait plus jamais le coup de cordage sur son flanc ; il n'éprouverait plus ni humiliation, ni colère impuissante, ni impression de stupidité. Et, mieux que tout, sa décision ne prendrait qu'un instant et tout serait dit. Pas de tourments de l'âme, pas de prière pour s'en retenir : il lui suffisait de trouver une seule seconde de détermination.

Il se leva et se pencha par-dessus le bastingage en cherchant au fond de lui-même cette force qui lui permettrait de prendre en main son propre sort. Mais, alors qu'il inhalait profondément afin de se donner la volonté de se jeter par-dessus bord, il vit le serpent. Il glissait le long du navire, silencieux comme le temps, son grand organisme sinueux dissimulé par le bourrelet du sillage du navire. Le mur de son corps suivait à la perfection l'arc de l'eau déplacée : sans la lune qui avait trahi un instant un flanc aux écailles scintillantes, Brashen ne se serait jamais douté de la présence de la créature.

Le souffle se bloqua dans la poitrine de Brashen, dur et douloureux. Il avait envie de crier à la cantonade ce qu'il avait vu, d'appeler le second quart pour confirmer ses dires. A l'époque, apercevoir des serpents était rare, et beaucoup de terriens affirmaient qu'il ne s'agissait que de contes de matelots. Mais Brashen savait aussi ce que les marins disaient des grands serpents : celui qui en voit un voit sa propre mort. Avec une brutale certitude, Brashen comprit que, si quelqu'un apprenait la vision qu'il avait eue, l'équipage y verrait un mauvais présage pour le navire tout entier, et il n'y aurait qu'un seul moyen de contrer une telle malchance : peu après, Brashen dégringolerait du haut d'une vergue parce qu'un marin ne tendait pas assez la toile battante, il tomberait dans un panneau ouvert et se romprait le cou, ou bien il disparaîtrait purement et simplement pendant un long quart.

Alors qu'un instant auparavant, il jouait avec l'idée de suicide, Brashen eut soudain la certitude qu'il ne voulait pas mourir, ni de sa propre main, ni de celle d'un autre. Il désirait survivre à ce voyage trois fois maudit, retourner à terre et se débrouiller pour retrouver son ancienne existence. Il irait voir son père, il ramperait devant lui et supplierait comme il n'avait jamais fait auparavant, et on le réintégrerait dans la famille.

Peut-être perdrait-il sa place d'héritier de la fortune des Trell, mais cela lui était égal ; qu'elle revienne à Cerwin : Brashen se satisferait amplement de la part d'un puîné. Il cesserait de jouer, il cesserait de boire, il cesserait de prendre de la cindine ; il se plierait à tous les désirs de son père et de son grand-père. Il s'accrochait soudain à la vie aussi fort que ses mains couvertes d'ampoules s'agrippaient au bastingage, tandis qu'il regardait le cylindre de chair écailleuse glisser sans effort dans le sillage du navire.

Alors était venu le pire, ce qui restait le pire dans ses cauchemars. Le serpent avait senti sa défaite ; par quelque sens inconnu, il avait compris que Brashen ne succomberait pas à son artifice ; le jeune garçon, avec le même saisissement que quand il avait senti la main de Farsé sur son entrejambe, sut alors que sa volonté de suicide ne venait pas de lui, mais de la suggestion du serpent. D'une torsion, l'animal s'écarta du sillage qui le dissimulait pour exposer à la vue de Brashen toute la taille de son corps sinueux. Il faisait la moitié de la longueur de *l'Embrun* et brillait de couleurs scintillantes. Il se déplaçait sans effort, comme si le navire le tirait dans l'eau. Il n'avait pas la tête plate et triangulaire d'un serpent de terre, mais bombée, le front courbe comme celui d'un cheval, avec des yeux immenses de part et d'autre du crâne. Des piquants toxiques pendaient sous sa mâchoire.

Soudain, la créature roula de côté dans l'eau, exposant ses écailles ventrales aux teintes pâles, pour poser sur Brashen le regard d'un grand œil. C'est ce regard qui avait épouvanté le jeune garçon, l'avait fait s'écarter brusquement du bastingage et s'enfuir jusqu'au coqueron avant ; c'est ce regard qui le tirait encore en sursaut de ses cauchemars. Immense, dépourvu de sourcils et de cils, cet œil bleu et rond qui le regardait d'un air moqueur avait quelque chose d'horriblement humain.

*

Althéa mourait d'envie d'un bain d'eau douce. Comme elle gravissait péniblement l'escalier des cabines, elle se sentait des courbatures dans tous les muscles et l'air dense de la cale

arrière lui donnait la migraine. Mais enfin elle avait achevé sa tâche : elle allait se rendre à la cabine, se décrasser avec une serviette mouillée, changer de vêtements et peut-être même faire une petite sieste. Ensuite, elle irait affronter Kyle. Il y avait trop longtemps qu'elle remettait ce moment, et plus elle attendait, plus elle se sentait mal à l'aise. Elle dirait ce qu'elle avait à dire et supporterait ce que cela lui vaudrait.

« Maîtresse Althéa. » Elle avait à peine posé le pied sur le pont que Clément vint se planter devant elle. « Le cap'taine veut vous voir. » Et le mousse lui fit un grand sourire, moitié chagriné, moitié ravi d'avoir à transmettre une telle nouvelle.

« Très bien, Clément », répondit-elle à mi-voix. Très bien, répéta l'écho au fond d'elle-même. Pas de décrassage, pas de vêtements propres et pas de sieste avant l'affrontement. Très bien. Elle prit un moment pour ramener ses cheveux en arrière et renfoncer sa vareuse dans son pantalon ; avant de commencer la tâche qu'elle s'était fixée, c'était sa tenue de travail la plus propre ; à présent, sa vareuse en coton grossier lui collait au cou et dans le dos à cause de la transpiration, tandis que son pantalon était maculé d'étoupe et de goudron à force de se frotter dans les confins exigus de la cale. Et elle avait le visage barbouillé aussi, elle le savait. Eh bien, que Kyle jouisse de son avantage ! Elle se baissa comme pour renouer un lacet défait, mais plaqua la main sur le bois du pont. L'espace d'un instant, elle ferma les yeux et laissa la force de la *Vivacia* pénétrer en elle par sa paume. « Oh, navire, murmura-t-elle aussi bas que si elle priait. Aide-moi à lui résister. » Puis elle se redressa, sa résolution retrouvée.

Comme elle traversait le pont dans la pénombre du crépuscule, aucun regard ne voulut croiser le sien ; tous les marins avaient soudain trouvé une corvée urgente à accomplir ou bien avaient simplement les yeux tournés ailleurs. Elle se retint de se retourner pour voir si on l'observait par-derrière, carra les épaules, releva le menton et se dirigea vers son destin.

Elle frappa sèchement à la porte du capitaine et attendit sa réponse revêche. Quand elle l'entendit, elle entra, puis s'arrêta au milieu de la pièce en laissant ses yeux s'accommoder à la lumière jaune de la lanterne. A cet instant, elle fut soudain prise

de nostalgie, non pour une maison au bord de la mer, mais pour la pièce telle qu'elle était naguère. Un vertige de souvenirs l'envahit : les cirés de son père étaient pendus à ce crochet et l'odeur de son rhum préféré parfumait l'air ; il avait accroché le hamac d'Althéa dans ce coin, quand il lui avait permis de vivre sur la *Vivacia*, afin de pouvoir mieux la surveiller. Une brusque bouffée de colère la prit devant la pagaille de Kyle qui dissimulait l'aspect familier et douillet de ces quartiers. Un clou de botte avait laissé toutes sortes d'éraflures sur le plancher poli. Ephron Vestrit n'avait jamais laissé traîner de cartes, et n'aurait jamais toléré la présence d'une chemise sale négligemment jetée sur le dossier du fauteuil. Il ne supportait par le désordre sur son bateau, et cela incluait ses propres quartiers. Apparemment, son gendre Kyle ne partageait pas ces valeurs.

Althéa enjamba ostensiblement un pantalon étalé à terre pour se présenter devant son capitaine, assis à sa table. Kyle fit semblant de ne pas la remarquer et continua d'étudier une notation sur une carte – une notation rédigée de l'écriture précise de son père, comme l'observa Althéa, et elle y puisa quelque énergie alors même qu'elle brûlait de colère à l'idée que Kyle eût accès aux cartes de la famille. Les cartes d'une famille de Marchands faisaient partie de ses biens les plus jalousement gardés ; autrement, comment conserver pour soi les trajets les plus rapides pour traverser le Passage Intérieur, et les ports de commerce des villages les moins connus ? Néanmoins, père avait confié ces cartes à Kyle, et ce n'était pas à Althéa de mettre sa décision en cause.

Kyle feignait toujours de ne pas l'avoir vue, mais Althéa refusait de mordre à l'hameçon. Muette et patiente, elle ne se laissait pas démonter par l'apparent désintérêt du capitaine. Au bout d'un moment, il finit par lever les yeux vers elle ; leur couleur bleue était aussi différente du calme regard sombre de son père que ses cheveux blonds et indisciplinés l'étaient du catogan lisse et noir du capitaine Vestrit, et, une fois de plus, elle se demanda avec dégoût ce qui avait pris sa sœur aînée de désirer un tel homme. Son sang chalcédien transparaissait autant dans ses manières que dans son aspect. Elle s'efforçait

d'effacer toute trace de dédain de son visage, mais sa maîtrise de soi s'amenuisait : il y avait trop longtemps qu'elle était en mer en compagnie de cet homme.

Ce dernier voyage avait été interminable : Kyle avait transformé ce qui aurait dû être une simple tournée de deux mois le long des côtes chalcèdes en un trajet long et pénible de cinq mois, plein de haltes inutiles et de traversées tout juste profitables. Althéa était convaincue que Kyle s'efforçait ainsi de montrer à son père ce dont un marchand matois était capable – , elle, en tout cas, n'avait pas été impressionnée. A Défense, il avait fait relâche pour acheter des œufs de canards marins en saumure, cargaison toujours délicate, puis s'était arrêté à Pont le temps de les vendre avant qu'ils ne soient pourris ; à Pont, il avait embarqué des balles de coton en quantité suffisante non seulement pour remplir les cales à ras bord, mais aussi pour embarrasser en partie le pont du navire. Althéa n'avait pu que regarder sans rien dire l'équipage risquer sa vie à grimper sur les lourdes balles, puis un grain tardif était arrivé qui avait trempé et sans doute abîmé cette partie de la cargaison. Althéa n'avait même pas demandé à Kyle le montant du profit, si profit il y avait eu, quand il avait fait halte à Dursé pour la vendre aux enchères. Dursé avait été le dernier port où ils avaient fait relâche, et il avait fallu encore une fois déplacer les tonneaux de vin pour une cargaison achetée sur un coup de tête. A présent, en plus des vins et des eaux-de-vie qui constituaient leurs marchandises d'origine, la cale était bourrée de caisses de noix de comefère. Kyle avait longuement péroré sur le bon prix qu'elles rapporteraient, tant à cause de l'huile odorante de leur noyau que l'on employait pour fabriquer du savon que de la splendide teinte jaune qu'on pouvait tirer de leur coque. Althéa s'était dit que, s'il dissertait encore une fois sur le profit supplémentaire que cette cargaison rapporterait au voyage, elle allait l'étrangler. Mais il n'y avait nulle autosatisfaction dans le regard qu'il posa sur elle : il était froid comme l'eau de mer et scintillant de petites étincelles de colère.

Sans sourire ni proposer un siège, il demanda simplement : « Que faisiez-vous dans la cale arrière ? »

Quelqu'un était allé cafter au capitaine. Althéa conserva une voix ferme. « Je réarrimais la cargaison.

— Tiens donc. »

C'était presque une accusation en soi ; mais, comme il ne s'agissait pas d'une question, aucune réponse n'était nécessaire, et Althéa demeura parfaitement rigide sous le regard perçant du capitaine. Il s'attendait à ce que, comme Keffria, elle bredouille des explications et des excuses. Elle le savait ; mais elle n'était pas sa sœur ni l'épouse de Kyle. Il abattit brutalement la paume sur la table, et, bien qu'elle bronchât sous le bruit soudain, elle ne dit toujours rien. Elle l'observa qui espérait un mot d'elle, puis éprouva un étrange sentiment de victoire quand la colère du capitaine éclata.

« Avez-vous eu la présomption d'ordonner aux hommes de modifier l'arrimage de la cargaison ? »

Elle répondit doucement, d'un ton très calme : « Non. J'ai effectué le travail moi-même. Mon père m'a enseigné qu'à bord d'un navire chacun doit voir les tâches à exécuter et les exécuter. C'est ce que j'ai fait : j'ai disposé les tonneaux comme l'aurait fait mon père s'il était parmi nous. Ils sont maintenant arrimés comme l'a toujours été une cargaison de vin depuis que j'ai dix ans, bondonnés, à l'abri de l'eau de cale, à l'avant comme à l'arrière, et coincés contre les flancs. Ils ne bougeront pas, et, s'ils n'ont pas été gâtés à force d'être secoués, on pourra les mettre sur le marché en arrivant à Terrilville. »

Les joues de Kyle rougirent, et Althéa se demanda comment Keffria pouvait supporter un homme dont les joues rougissaient quand il était en colère. Elle se raidit, et, quand Kyle répondit, ce fut d'une voix égale mais saccadée dans laquelle on sentait l'envie de hurler.

« Votre père n'est pas ici, Althéa. C'est tout le problème. Je suis maître à bord de ce navire et j'ai donné des ordres sur la façon d'arrimer la cargaison ; mais, comme d'habitude, vous avez contremandé mes ordres dans mon dos. Cette interférence entre mon équipage et moi ne peut pas continuer. Vous semez la discorde.

— J'ai agi seule, de mon propre chef, répliqua-t-elle à mi-voix. Je n'ai donné aucun ordre à l'équipage ; je n'ai même pas

dit un mot de ce que je comptais faire. Je n'ai rien fait pour m'interposer entre l'équipage et vous. » Et elle ferma la bouche avant d'en dire davantage : que ce qui séparait Kyle de ses hommes était son propre manque de savoir-faire. Des marins qui auraient été prêts à donner leur vie pour le capitaine Vestrit parlaient maintenant ouvertement sur le gaillard d'avant de chercher un autre navire la prochaine fois qu'ils débarqueraient. Kyle risquait d'éparpiller l'équipage trié sur le volet que son père avait passé la dernière décennie à constituer.

Kyle paraissait furieux d'être ainsi contredit. « Il suffit que vous ayez agi contre mes ordres ! Il n'en faut pas plus pour défier mon autorité ! A cause de votre mauvais exemple, l'équipage s'agite et je suis forcé de lui imposer ma discipline. Vous devriez avoir honte de ce que vous lui infligez, mais non : ça vous est bien égal ! Vous êtes au-dessus du capitaine ! Althéa Vestrit est sans doute même au-dessus de Sa le tout-puissant ! Vous avez affiché devant l'équipage entier votre total irrespect de mes ordres. Si vous étiez un vrai matelot, je ferais un exemple de vous, qui prouverait que mes ordres sont les seuls valables sur ce navire ; mais vous n'êtes rien d'autre que la gosse gâtée d'un marchand. Je vais donc vous traiter en tant que telle et épargner la peau de votre échine, mais seulement tant que vous ne me mettrez plus de bâtons dans les roues. Prenez cet avertissement au sérieux, fillette. Je suis le maître de ce navire et ma parole y fait loi. »

Althéa ne répondit pas, mais ne détourna pas non plus les yeux. Elle soutint le regard de Kyle en s'efforçant de garder une expression la plus neutre possible. Le rouge s'étendit au front du capitaine, et il prit une inspiration pour récupérer son sang-froid. Ses yeux transpercèrent la jeune fille. « Et vous, qu'êtes-vous, Althéa ? »

Elle ne s'attendait pas à une telle question ; les accusations et les remontrances, elle pouvait les traiter par le silence ; mais, en l'interrogeant, il exigeait une réponse qui risquait, elle le savait, d'être considérée comme une provocation délibérée. Tant pis. « Je suis la maîtresse de ce navire, dit-elle avec toute la dignité qu'elle put rassembler.

— C'est faux ! » Cette fois, il avait crié ; mais il se ressaisit en un instant. Il se pencha sur la table et cracha presque les mots suivants. « Vous êtes la fille du propriétaire ! Et, même si vous étiez le propriétaire lui-même, ça ne ferait pas la moindre différence : ce n'est pas lui qui commande le navire, c'est le capitaine. Vous n'êtes pas le capitaine, vous n'êtes pas le second, vous n'êtes même pas un vrai matelot. Tout ce que vous faites à bord, c'est occuper une cabine qui devrait revenir au lieutenant et exécuter les tâches qui vous plaisent. Le propriétaire de ce navire est Ephron Vestrit, votre père ; c'est lui qui m'a donné le commandement de la *Vivacia*. Si vous êtes incapable de me respecter, moi, respectez au moins le choix de votre père !

— Si j'avais été plus âgée, c'est moi qu'il aurait choisie. Je connais la *Vivacia* ; c'est moi qui devrais la commander. »

A peine eut-elle prononcé ces mots qu'Althéa les regretta. Cette expression de ce qu'ils savaient tous les deux exact, c'était l'ouverture que Kyle attendait.

« Encore une fois, c'est faux. Vous devriez vous trouver à terre, mariée à quelque godelureau aussi gâté que vous. Vous ne possédez pas la moindre notion de la façon de commander un navire. Vous croyez que, parce que votre père vous a laissée jouer au matelot, vous connaissez toutes les ficelles du métier, et vous vous êtes convaincue que vous étiez destinée à commander le navire de votre père. Eh bien, vous vous trompiez : votre père vous a embarquée uniquement parce qu'il n'avait pas de fils ; c'est lui-même qui me l'a révélé, à la naissance de Hiémain. Si la *Vivacia* n'était pas une vivenef qui requiert un membre de la famille à son bord, je n'aurais pas toléré vos prétentions un seul instant ; mais n'oubliez pas ceci : tout ce qu'il faut au navire, c'est un membre de la famille, et ce n'est pas obligatoirement vous. Si ce bateau exige un Vestrit à bord, il peut en embarquer un qui s'appellera Havre. Dans les veines de mes fils coule autant du sang de votre sœur que du mien, et ils sont autant Vestrit que Havre. La prochaine fois que ce navire quittera le port de Terrilville, un de mes garçons prendra votre place à son bord. Vous, vous resterez à terre. »

Althéa se sentait devenue blême. Cet homme n'avait aucune idée de ce qu'il lui disait, du péril de sa menace, et cela

prouvait seulement qu'il ne possédait pas de vraie notion de ce qu'était une vivenef. Jamais on n'aurait dû lui confier l'autorité à bord de la *Vivacia* ; si seulement le père d'Althéa avait été en meilleure santé, il s'en serait rendu compte.

Son désespoir et son esprit de défi avaient dû transparaître sur ses traits, car la bouche de Kyle Havre se fit dure. Althéa se demanda s'il réprimait un sourire en ajoutant : « Vous êtes confinée dans vos quartiers pour le reste du voyage. A présent, sortez. »

Elle ne bougea pas. Autant tout déballer à présent, maintenant que la situation était claire. « Vous avez déclaré que je n'étais même pas matelot à bord de ce navire. Très bien : dans ce cas, s'il en est ainsi, je ne suis pas à vos ordres. Et j'ignore d'où vous tirez l'idée farfelue que vous aurez autorité sur la *Vivacia* lors de son prochain voyage. A notre retour à Terrilville, je m'attends que mon père se sera rétabli et reprendra son commandement et le conservera jusqu'au jour où le navire et son commandement seront à moi. »

Il posa sur elle un regard impassible. « En êtes-vous persuadée, Althéa ? »

Les joues de la jeune fille blêmirent de haine, car elle avait cru un instant qu'il se moquait de sa confiance dans le rétablissement de son père. Mais il poursuivit : « Votre père est un bon capitaine, et quand il apprendra vos frasques, à contremander mes ordres, à semer la zizanie parmi les hommes, à me ridiculiser dans mon dos…

— A vous ridiculiser ? » fit Althéa, effarée. Kyle eut un grognement dédaigneux. « Croyez-vous pouvoir vous enivrer à en perdre la tête et parler à tort et à travers dans Dursé sans que ça me revienne aux oreilles ? Cela ne fait que prouver votre sottise ! »

Frénétiquement, Althéa fouilla ses souvenirs erratiques de Dursé. Elle s'était enivrée, certes, mais une fois seulement, et elle se rappelait vaguement s'être plainte de sa situation à certains compagnons de bord. Mais qui ? Leurs visages étaient brouillés dans sa mémoire ; cependant, c'était Brashen qui l'avait réprimandée, elle en était sûre, en osant lui ordonner de fermer son écoutille et de garder pour elle ses problèmes privés.

Elle ne se souvenait plus exactement ce qu'elle avait répondu, mais à présent elle avait une idée assez précise de celui qui avait cancané.

« Alors, quelles histoires vous a racontées Brashen ? » demanda-t-elle d'un ton aussi calme que possible. Dieu des poissons, qu'avait-elle bien pu dire ? Si cela avait un rapport avec les affaires de la famille et que Kyle rapporte ces déclarations à la maison…

« Il ne s'agissait pas de Brashen ; mais cela confirme mon opinion de lui : il est prêt à vous écouter dégoiser des horreurs. En voilà un qui vous ressemble, un fils de Marchand qui joue au matelot. J'ignore pourquoi votre père l'a accepté à bord de ce navire, sinon peut-être pour en faire un parti pour vous. Eh bien, si j'ai les coudées franches, je le laisserai à terre à Terrilville, lui aussi ; ainsi, vous pourrez continuer à jouir de votre compagnie mutuelle. C'est probablement ce qui se rapprochera le plus d'un mari pour vous ; vous avez intérêt à le harponner tant que vous en avez l'occasion. »

Kyle se laissa aller contre le dossier de son fauteuil. Il paraissait s'amuser beaucoup du mutisme bouleversé qu'Althéa observait devant ses conclusions. Quand il reprit la parole, ce fut d'une voix douce où perçait la satisfaction. « Eh bien, petite sœur, on dirait que vous n'appréciez pas mes paroles ; vous comprendrez donc peut-être ma réaction quand le charpentier du bord, un peu éméché par le grog, est revenu en racontant à qui voulait l'entendre que, d'après vous, j'avais épousé votre sœur dans le seul but de m'approprier le navire familial, parce qu'autrement un homme comme moi n'aurait jamais l'occasion de commander une vivenef. » Sa voix jusque-là posée était devenue rauque de fureur.

Althéa reconnut ses propres paroles. Elle devait être beaucoup plus ivre qu'elle ne le croyait pour exprimer tout haut de telles pensées ! Tu peux te montrer lâche ou menteuse, se dit-elle. Tu peux accepter ces propos comme les tiens tout en feignant de les dédaigner, ou bien mentir et prétendre ne les avoir jamais prononcés. Mais, malgré tout ce que Kyle pouvait affirmer sur elle, elle était la fille d'Ephron Vestrit. Elle rassembla son courage.

« C'est vrai. Je l'ai dit, et c'est la vérité. Alors, en quoi la vérité vous ridiculise-t-elle ? »

Kyle se dressa brusquement et contourna la table. Il était grand et, alors même qu'Althéa commençait à battre en retraite, il lui assena une gifle qui la fit reculer en chancelant. Elle se retint à une cloison et demeura debout par pure volonté. Kyle, le visage blême, retourna s'asseoir dans son fauteuil. Trop loin : ils avaient été tous deux trop loin, comme Althéa l'avait toujours redouté. L'avait-il craint, lui aussi ? Il paraissait trembler aussi fort qu'elle.

« Ce n'était pas pour moi, dit-il d'une voix âpre. C'était pour votre sœur. Vous vous enivrez comme un soldat dans une taverne publique et vous la traitez pratiquement de putain ! Vous en rendez-vous compte ? Croyez-vous vraiment qu'elle aurait eu besoin, pour attirer un homme, de lui faire miroiter la possibilité de commander une vivenef ? C'est une épouse dont tout homme serait fier, même s'il n'y avait pas une pièce de cuivre attachée à son nom ! Ce n'est pas votre cas : vous, il faudra vous acheter un mari, et vous feriez bien de prier les dieux que les affaires de votre famille s'améliorent, car il vous faudrait offrir la moitié de la ville en dot avant qu'un homme digne de ce nom pose le regard sur vous ! Regagnez vos quartiers avant que ma colère n'éclate vraiment. Dehors ! »

Elle voulut se retourner pour s'avancer dignement vers la porte, mais Kyle se leva, fit le tour de la table et la propulsa d'une brutale poussée vers la sortie. Alors qu'elle quittait les quartiers du capitaine, elle vit Clément qui ponçait diligemment un bastingage proche. Ce garçon avait des oreilles de renard ; il avait dû tout entendre. Bah, elle n'avait rien fait ni dit dont elle pût avoir honte, tandis que Kyle ne pouvait sans doute pas en affirmer autant. La tête haute, elle se dirigea vers l'arrière pour retrouver la petite cabine qui était la sienne depuis qu'elle avait douze ans. Alors qu'elle refermait la porte derrière elle, elle prit soudain la pleine mesure de la menace de Kyle de la débarquer.

Elle était chez elle, ici ! Il ne pouvait pas l'obliger à s'en aller de chez elle, tout de même !

Elle adorait cette pièce depuis toujours, et elle n'oublierait jamais le sentiment de possession de droit qui l'avait saisie la

première fois qu'elle y était entrée et qu'elle avait déposé son sac de marin sur la couchette. Cela s'était passé presque sept ans plus tôt, et, pour elle, cette cabine symbolisait le logis et la sécurité. Elle grimpa sur la couchette et s'y roula en boule, le visage contre la cloison. La joue lui cuisait mais elle refusait d'y porter la main. Il l'avait frappée : qu'une meurtrissure apparaisse et s'assombrisse ! Peut-être alors, quand elle rentrerait à la maison, sa sœur et ses parents prendraient-ils conscience de la vermine qu'ils avaient accueillie dans leur sein quand ils avaient uni Keffria à Kyle Havre. Il n'était même pas d'origine marchande ; c'était un corniaud, moitié chalcédien, moitié rat des quais. S'il n'avait pas épousé la sœur d'Althéa, il n'aurait rien aujourd'hui.

Rien ! Ce n'était qu'une crotte de chien et il n'était pas digne de ses larmes, seulement de sa colère. Seulement de sa colère.

Au bout d'un moment, les battements désordonnés de son cœur se calmèrent. Sa main caressa distraitement le cache-nez que Nana lui avait tricoté. Puis elle se retourna pour regarder par le hublot de l'autre côté de la cabine : la mer grise et illimitée en bas, le vaste ciel dans le tiers supérieur. C'était la vision du monde qu'elle préférait, toujours la même et pourtant toujours changeante. Quittant le hublot, son regard se promena sur la cabine : le petit bureau fermement boulonné à la cloison, avec son rebord pour retenir les papiers par gros temps ; son étagère à livres et à manuscrits était fixée tout à côté, munie d'une barrière pour empêcher le contenu d'en tomber fût-ce dans les pires grains. Elle disposait même d'une petite table pliante et d'une sélection de cartes, car son père avait exigé qu'elle apprenne à naviguer et même à relever la position du navire ; les instruments destinés à cet usage étaient enfermés dans une petite boîte capitonnée qui s'accrochait à la paroi. Ses vêtements de mer pendaient à leurs crochets. La seule décoration de la pièce était un tableau de la *Vivacia* qu'elle avait commandé personnellement ; l'auteur en était Jared Pappas, ce qui en soi aurait suffi à donner de la valeur à la peinture, mais c'était son sujet qui le rendait cher au cœur d'Althéa. Telle

qu'elle était représentée, la *Vivacia* avait les voiles gonflées de vent et sa proue tranchait proprement les vagues.

Althéa tendit les bras vers le haut et appuya la paume de ses mains sur les membrures de la *Vivacia*. Elle sentit la quasi-vie frémir en elles ; il ne s'agissait pas seulement des vibrations du bois du navire qui fendait l'eau, du choc des pieds des matelots sur les ponts ni des cris des mouettes qui chantaient en réponse aux ordres du second. C'était la vie de la *Vivacia* elle-même, tout près de s'éveiller.

La *Vivacia* était une vivenef. Soixante-trois ans plus tôt, sa quille avait été déposée, et cette longue pièce d'un seul tenant était en bois-sorcier. Sa figure de proue était faite du même matériau, arraché au même grand arbre, tout comme les planches de sa coque. C'était l'arrière-grand-mère Vestrit qui avait commandé la fabrication du navire et signé le droit de nantissement contre les biens de la famille, droit que le père d'Althéa, Ephron, payait toujours. Cela se passait en une époque où les femmes pouvaient encore se permettre de telles attitudes sans soulever le moindre scandale, avant que la coutume stupide venue de Chalcède, voulant qu'on fît étalage de sa fortune en maintenant son épouse dans l'oisiveté, eût pris racine à Terrilville. Cette arrière-grand-mère, comme le père d'Althéa le répétait souvent avec affection, n'avait jamais laissé l'opinion d'autrui s'immiscer entre son navire et elle ; elle avait commandé la *Vivacia* trente-cinq ans durant, au-delà de son soixante-dixième anniversaire, et puis, par une étouffante journée d'été, elle s'était simplement assise sur le gaillard d'avant, avait déclaré : « Ça suffit, garçons », et elle était morte.

Bon-Papa avait alors pris le commandement du navire. Althéa se souvenait vaguement de lui : c'était un homme sombre, fort comme un taureau, la voix toujours pleine du rugissement de la mer même quand il se trouvait à la maison. Il était mort quatorze ans plus tôt, sur le pont de la *Vivacia* ; il avait soixante-deux ans, et Althéa quatre à peine, mais elle s'était tenue à côté de sa civière avec le reste de la famille Vestrit, avait assisté à son trépas, et avait perçu le vague frémissement qui avait traversé la *Vivacia* à cet instant. Elle avait compris que ce frémissement exprimait à la fois du regret

et un accueil ; la *Vivacia* pleurait son hardi capitaine, mais elle recevait avec plaisir le flux de son anma dans ses membrures. Par sa mort, le capitaine l'avait menée un peu plus près de l'éveil.

Et aujourd'hui, seule manquait la mort du père d'Althéa pour achever cet éveil. Comme toujours lorsqu'elle y songeait, la jeune fille se sentit en proie à des émotions contradictoires ; la mort de son père l'emplissait à l'avance de crainte et d'horreur ; elle ne se remettrait jamais de sa disparition. Et s'il passait avant qu'elle fût majeure et que l'autorité revînt à sa mère et à Kyle… En hâte, elle repoussa cette idée en touchant le bois de la *Vivacia* pour se protéger de la malchance que de si tristes pensées pouvaient lui apporter.

Pourtant, elle ne pouvait nier attendre avec impatience l'éveil de la *Vivacia*. Combien d'heures n'avait-elle pas passées, allongée sur le beaupré, aussi près de la figure de proue que possible alors que le navire labourait la mer, à regarder les paupières de bois qui fermaient les yeux de la *Vivacia* ? La sculpture n'était pas en bois peint comme la figure de proue d'un navire ordinaire : elle était en bois-sorcier. Elle était peinte, actuellement, c'était vrai, mais à l'instant de la mort d'Ephron Vestrit sur ses ponts, la dorure de ses cheveux en cascade se transformerait en boucles d'or et ses hautes pommettes perdraient leur maquillage pour rayonner du rose de la vie. Elle aurait les yeux verts, Althéa en était sûre ; naturellement, tout le monde affirmait impossible de connaître la couleur des yeux d'une vivenef avant que ses paupières s'ouvrent à la suite de la mort de trois générations. Mais Althéa en était certaine : la *Vivacia* aurait les yeux aussi verts que la laitue de mer. Déjà, rien qu'à songer à l'effet de ses yeux d'émeraude en train de s'ouvrir, Althéa ne put s'empêcher de sourire.

Mais son sourire s'effaça au souvenir des paroles de Kyle. Ses projets étaient évidents : débarquer Althéa et la remplacer par un de ses propres fils –, et quand Ephron mourrait, il tenterait de conserver le commandement du navire, il maintiendrait son fils à bord comme gage de la présence d'un Vestrit afin de satisfaire le navire. Mais c'était sûrement une

menace en l'air : aucun des deux garçons ne convenait. L'un était trop jeune, l'autre était destiné à la prêtrise. Althéa n'avait rien contre ses neveux mais, même s'il n'avait pas été trop petit pour vivre à bord d'un navire, Selden avait l'âme d'un fermier ; quant à Hiémain, Keffria l'avait donné aux prêtres des années plus tôt. Hiémain ne s'intéressait pas à la *Vivacia* et ne connaissait rien à la navigation ; Keffria y avait veillé. Et puis il devait devenir prêtre. Kyle n'en avait jamais été enthousiasmé, mais la dernière fois qu'Althéa avait vu le garçon, il lui était apparu évident qu'il ferait un bon prêtre. Petit, les membres grêles, le regard toujours lointain, un vague sourire aux lèvres, la tête pleine de Sa : tel était Hiémain.

Cependant, Kyle se soucierait comme d'une guigne des vœux du garçon, et n'hésiterait même pas à revenir sur le don de son fils aîné à Sa. Les enfants qu'il avait eus de Keffria n'étaient pour lui que des instruments, le sang dont il avait besoin pour obtenir la propriété du navire. Eh bien, il s'était un peu trop démasqué cette fois-ci : quand il regagnerait le port, Althéa ferait en sorte que son père soit mis au courant des manigances de Kyle et des mauvais traitements qu'elle avait dû subir de sa part. Peut-être alors son père reconsidérerait-il la décision selon laquelle Althéa était trop jeune pour commander le navire. Que Kyle aille se chercher un morceau de bois mort à promener sur les mers et remette la *Vivacia* aux bons soins d'Althéa, où elle trouverait abri et respect. Par les paumes de ses mains, elle eut la certitude de sentir une réaction du bateau : la *Vivacia* était à elle, en dépit de tous les coups bas que préparait Kyle. Il ne la posséderait jamais.

Elle s'agita de nouveau sur sa couchette, désormais trop petite pour elle. Il fallait qu'elle demande au charpentier de venir refaire la cabine. Si elle accrochait la couchette à la cloison, sous le hublot, elle pourrait y faire ajouter une main en longueur. Ce ne serait pas grand-chose, mais ce serait mieux que rien. Son bureau irait contre ce mur… Soudain, elle fronça les sourcils en se rappelant que le charpentier l'avait trahie. Bah, de toute façon, elle ne l'avait jamais apprécié, et c'était réciproque ; elle aurait dû se douter que, si quelqu'un devait

apporter le trouble entre Kyle et elle en rapportant, c'était bien lui.

Et elle aurait dû savoir aussi qu'il ne s'agissait pas de Brashen. Il n'était pas sournois, quoi que pût en penser Kyle. Non, Brashen avait dit à Althéa, bien en face et sans prendre de gants, qu'elle n'était qu'une petite morveuse fauteuse de troubles et qu'il lui saurait gré de ne pas l'approcher pendant son quart. Les souvenirs revenaient toujours plus nombreux de cette fameuse soirée à la taverne. Il lui avait frotté les oreilles comme à un novice, en l'avertissant qu'elle n'avait pas à critiquer le capitaine devant l'équipage, ni à évoquer ses affaires de famille en public. A cela, elle avait su répondre : « Tout le monde n'a pas honte de parler de sa famille, Brashen Trell ! » Elle n'avait rien d'autre à ajouter ; elle s'était levée de table et s'en était allée.

« Qu'il rumine ça et qu'il s'en étouffe ! » s'était-elle dit. Elle connaissait l'histoire de Brashen, et elle aurait gagé que c'était valable pour la moitié de l'équipage, même si personne n'osait en discuter devant lui. Le père d'Althéa l'avait secouru alors qu'il était déjà sur le seuil de la prison pour dettes. La seule façon d'en sortir aurait été de signer un contrat d'engagement, car chacun savait que sa famille ne supportait plus ses manières de propre à rien ; or nul n'ignorait ce qui attendait celui qui avait signé de force un contrat d'apprentissage : sans Ephron Vestrit, il aurait sans doute fini en Chalcède, le visage couvert de tatouages d'esclave. Et pourtant, il avait eu l'audace de s'exprimer ainsi devant Althéa ! Ce Brashen pensait beaucoup trop à lui-même, comme la plupart des Trell. Au bal des Moissons des Marchands, son cadet avait eu le front de demander deux fois à Althéa de danser avec lui. Même si Cerwin était aujourd'hui l'héritier Trell, il n'aurait pas dû se montrer si hardi. Althéa eut un petit sourire en revoyant la tête qu'il avait faite quand elle avait refusé froidement. Il avait poliment accepté la rebuffade, mais toute son éducation n'avait pas suffi à empêcher le rouge de lui monter aux joues. Cerwin avait des manières plus raffinées que Brashen, mais il était mince et ne possédait pas la musculature de son frère. D'un autre côté, le

cadet Trell avait eu le bon sens de ne rejeter ni le nom de sa famille ni sa fortune, à la différence de Brashen.

Althéa l'écarta de ses pensées. Elle éprouva un léger remords à l'idée que Kyle allait sans doute se débarrasser de lui à la fin du voyage, mais elle ne serait pas particulièrement attristée de le voir partir. En revanche, le sentiment de son père sur l'affaire était une autre paire de manches ; il avait toujours plus ou moins pris Brashen sous son aile, du moins à terre. La plupart des familles de Marchands avaient cessé de le recevoir quand les Trell l'avaient déshérité, mais Ephron Vestrit avait déclaré en haussant les épaules : « Héritier ou non, c'est un bon marin, et un marin de mon équipage qui n'a pas sa place chez moi n'a pas sa place sur mon pont. » Cependant, Brashen ne venait pas souvent à la maison, ni même ne partageait leur table ; et en mer, ses rapports avec le père d'Althéa restaient strictement ceux d'un matelot avec son capitaine. Ephron n'avait dû évoquer que devant sa fille son admiration pour le sens pratique qui avait permis au garçon de se reprendre et de faire quelque chose de lui-même, et elle n'en dirait rien à Kyle : qu'il commette encore une erreur devant son père, que son père constate tous les changements qu'il apporterait sur la *Vivacia* si on ne le retenait pas.

Elle était fort tentée de monter sur le pont rien que pour braver l'ordre de Kyle. Que pourrait-il y faire ? Ordonner à un matelot de la reconduire dans sa cabine ? Il n'y avait pas un homme sur le bateau qui oserait porter la main sur elle, et ce n'était pas seulement parce qu'elle s'appelait Althéa Vestrit : la plupart l'appréciaient et la respectaient, et, cela, elle l'avait gagné toute seule, elle ne le devait pas à son nom. Quoi qu'en dît Kyle, elle connaissait le navire mieux qu'aucun marin de son bord ; elle le connaissait comme seul peut connaître un bateau un enfant qui a grandi à bord ; elle savait des endroits des cales où un homme adulte ne pouvait s'introduire ; elle avait escaladé les mâts et s'était balancée sur les gréements comme d'autres enfants s'amusent dans les arbres. Même s'il ne lui avait pas été attribué de quart régulier, elle connaissait le travail de chaque marin et elle était capable de l'exécuter. Elle n'était pas en mesure d'épisser aussi vite que leurs meilleurs gabiers, mais elle

était capable de faire une belle épissure bien solide, de couper et de coudre de la toile aussi bien que n'importe quel matelot. Elle se doutait bien que telle était l'intention de son père en la prenant à son bord : lui faire apprendre le navire et toutes les tâches nécessaires pour le faire naviguer. Kyle, dans son mépris, pouvait bien ne la considérer que comme la fille de la famille, mais elle ne craignait pas que son père la plaçât en dessous des trois fils de la famille emportés par la Peste sanguine. Elle n'était pas le substitut d'un fils : elle devait devenir l'héritière d'Ephron Vestrit.

Elle savait pouvoir braver l'ordre de Kyle sans encourir le moindre risque ; mais il s'en prendrait alors sans doute aux matelots et les punirait de n'avoir pas obéi aussitôt à ses instructions de la confiner dans sa cabine. Non, elle ne leur imposerait pas ce sort. La dispute ne regardait que Kyle et elle, et elle la réglerait toute seule, car, malgré ce qu'il avait affirmé, elle ne pensait pas qu'à elle-même. La *Vivacia* méritait un bon équipage et, en dehors de Kyle, son père avait bien choisi chacun de ses éléments. Il les payait bien, plus que le taux habituel, pour conserver à son bord des marins capables et prêts à obéir. Althéa ne donnerait pas l'occasion à Kyle de débarquer aucun d'entre eux ; à nouveau, elle eut un élancement de remords à l'idée d'avoir joué un rôle dans le sort malheureux de Brashen.

Elle s'efforça de le chasser de ses pensées mais il refusa de bouger. Elle le voyait dressé devant elle, les bras croisés, les yeux baissés sur elle dans une attitude qu'elle connaissait bien, les lèvres pincées par la désapprobation, ses yeux bruns étrécis au point de n'être plus que des fentes, jusqu'au chaume hérissé de sa barbe qui trahissait son agacement. C'était peut-être un bon marin et un second prometteur, pourtant il possédait aussi un certain état d'esprit : il avait rejeté le nom des Trell mais pas leurs manières aristocratiques. Elle respectait le fait qu'il ait gravi les échelons jusqu'à la position de second, mais elle trouvait irritant qu'il ne pût s'empêcher de se déplacer et de parler comme si commander était chez lui un droit de naissance. Cela avait peut-être été vrai autrefois, mais, en

rejetant son passé, il aurait dû aussi se débarrasser de ses façons orgueilleuses.

Soudain, elle roula à bas de sa couchette et atterrit avec légèreté sur le plancher. Puis elle s'approcha de son coffre et ouvrit le couvercle. Là se trouvaient des affaires qui pourraient chasser toutes ces pensées déplaisantes de son esprit. Les babioles qu'elle avait achetées pour Selden et Malta l'agaçaient maintenant un peu : elle avait dépensé du bon argent pour ces présents destinés à ses neveux, mais, bien qu'elle les aimât beaucoup, elle ne voyait en eux pour l'instant que les enfants de Kyle et d'éventuels remplaçants. Elle déposa de côté la poupée aux habits élaborés qu'elle avait choisie pour Malta, ainsi que la toupie multicolore de Selden. En dessous apparurent les coupes de soie rapportées de Défense ; la gris argent était pour sa mère, la mauve pour Keffria ; encore en dessous se trouvait la soie verte qu'elle avait choisie pour elle-même.

Elle la caressa du dos de la main : le tissu était doux, presque liquide. Elle sortit la dentelle crème qui devait le border. Dès son arrivée à Terrilville, elle avait l'intention de se rendre à la rue des Tailleurs et de se faire confectionner une robe pour le bal de l'Eté par maîtresse Violette. Ses services n'étaient pas donnés, mais une soie de cette qualité méritait une couturière de talent. Althéa désirait une robe qui mette en valeur sa longue taille et ses hanches rondes, et lui permette ainsi d'attirer un partenaire de danse plus viril que le petit frère de Brashen. Pas trop serrée à la taille, se dit-elle : les danses du bal de l'Eté étaient vives, et elle souhaitait pouvoir respirer ; un bas ample qui ondoierait au rythme des pas complexes, mais pas trop large afin de ne pas se prendre les pieds dedans. La dentelle encadrerait son modeste décolleté et lui donnerait peut-être l'air plus avantageux. Elle porterait ses cheveux noirs relevés, cette année, et se servirait de ses barrettes d'argent pour les maintenir en place. Elle avait les cheveux aussi rudes que ceux de son père, mais leur épaisseur et leur somptueuse couleur compensaient amplement ce défaut. Peut-être sa mère lui permettrait-elle enfin de porter les perles d'argent que sa grand-mère lui avait léguées. Officiellement, elles appartenaient à Althéa, mais sa mère semblait rétive à renoncer à leur garde,

et donnait souvent leur rareté et leur valeur comme prétextes pour ne pas les arborer à n'importe quelle occasion. Elles iraient bien avec les boucles d'oreilles en argent qu'elle s'était offertes à Pont.

Elle se redressa, secoua la soie, puis la plaqua contre elle. Le miroir de la cabine était petit et elle ne voyait que son visage hâlé au-dessus du tissu vert drapé sur son épaule. Elle lissa la soie sur laquelle ses mains rugueuses accrochèrent. Elle secoua la tête : elle allait devoir les poncer tous les jours à la maison afin d'en effacer les cals. Elle adorait travailler sur la *Vivacia* et sentir le navire réagir aux tâches des marins ; mais ces voyages coûtaient cher à ses mains et à sa peau, sans parler des meurtrissures et contusions de ses jambes. C'était, en deuxième position, la grande objection de sa mère au fait qu'elle navigue avec son père : cela lui donnait un aspect affreux en société ; la principale était qu'Althéa aurait dû se trouver chez elle à s'instruire sur la gestion d'une maison et des terrains attenants. Le cœur serré, Althéa se demanda si sa mère obtiendrait un jour gain de cause. Elle laissa tomber la coupe de soie et tendit les mains vers le haut pour toucher les épais madriers qui soutenaient les ponts de la *Vivacia*.

« Oh, mon navire, on ne peut pas nous séparer, après toutes ces années, alors que tu es si près de t'éveiller ! Personne n'a le droit de nous faire ça ! » Elle murmurait, sachant l'inutilité de parler tout haut tant le bateau et elles étaient intimement liés. Elle aurait pu jurer sentir en réponse un frémissement de la *Vivacia*. « Ce lien qui nous unit était lui aussi voulu par mon père ; c'est pourquoi il m'a fait embarquer alors que j'étais encore toute jeune, afin que nous parvenions à l'âge adulte en nous connaissant déjà. »

Il y eut un nouveau frémissement des membrures du navire, si faible qu'un autre ne l'aurait pas perçu ; mais Althéa connaissait trop bien la *Vivacia* pour s'y laisser prendre. Elle ferma les yeux et livra à son bateau ses angoisses, sa colère et ses espoirs, et, en retour, elle éprouva la faible agitation de l'esprit encore inconscient de la *Vivacia*.

Dans les années à venir, une fois que la *Vivacia* se serait éveillée, c'est à elle que le navire préférerait s'adresser, ce serait

à sa main sur la barre que le bateau réagirait le plus vite. Althéa savait que, pour elle, il courrait avec plaisir devant le vent, qu'il combattrait des mers adverses de tout son cœur. Ensemble, ils rallieraient des ports de commerce et rapporteraient des cargaisons avec lesquelles aucune marchandise de Terrilville ne saurait rivaliser, des merveilles qui dépasseraient même celles des habitants du désert des Pluies. Et, quand elle mourrait, ce serait son fils ou sa fille qui monterait à la barre, et non un des rejetons de Kyle. Elle s'en fit la promesse, tant à elle-même qu'au navire. Elle essuya ses yeux pleins de larmes, puis ramassa la soie tombée à terre.

*

Il somnolait sur le sable. Somnoler : tel était le terme toujours employé par les humains, mais il n'avait jamais reconnu que son état pût être comparable au sommeil auquel ils se laissaient aller. Il ne pensait pas qu'une vivenef pût dormir. Non, même ce moyen d'évasion lui était interdit ; en revanche, il pouvait se rendre quelque part ailleurs dans son esprit et s'immerger si profondément dans ce moment du passé que l'ennui mortel du présent battait en retraite. Il existait un épisode de son passé dont il se servait le plus fréquemment pour cela, bien qu'il ne fût pas absolument certain de ce qu'il se rappelait : depuis qu'on lui avait pris ses journaux de bord, sa mémoire allait s'amincissant ; des brèches s'y ouvraient de plus en plus souvent, des endroits où il était incapable de relier les événements d'une année à ceux d'une autre. Il se disait parfois qu'il valait peut-être mieux s'en réjouir.

Ainsi, somnolant au soleil, il décida de se rappeler une sensation de satiété et de chaleur. Le doux raclement du sable sous sa coque se traduisit par une impression similaire mais fugitive qui refusa de remonter clairement à la surface de son esprit. Il ne s'y efforça pas très fort : il lui suffisait de se raccrocher à ce souvenir ancien où il se sentait rassasié, satisfait et au chaud.

Des voix d'hommes l'en tirèrent. « C'est ça ? Vous dites qu'il est là depuis combien de temps ? Trente ans ? » Un accent

faisait chanter les mots. « Jamaillien, songea *Parangon* ; et de la capitale, Jamaillia, elle-même. » Ceux des provinces du sud avalaient les consonnes finales ; il s'en souvenait sans savoir d'où il tenait sa science.

« C'est lui, répondit une autre voix, plus âgée.

— Il n'y a pas trente ans qu'il est là, affirma la plus jeune. Un bateau laissé à sec sur une plage pendant trente ans serait criblé de trous de vers et couvert de bernacles.

— Sauf s'il est en bois-sorcier, répliqua son interlocuteur. Les vivenefs ne pourrissent pas, Mingslai, et elles n'excitent pas l'appétit des bernacles ni des vers foreurs. C'est une des raisons qui rendent ces navires si chers et si recherchés : ils durent des générations entières sans les travaux d'entretien de la coque qu'exigent les autres bateaux, ou à peine. Sur les mers, ils veillent à leur propre sauvegarde, ils avertissent l'homme de barre s'ils aperçoivent un danger sur leur route ; certains même naviguent presque seuls. Quel autre type de navire peut vous prévenir qu'une cargaison s'est déplacée, ou que vous l'avez trop chargé ? Un bateau en bois-sorcier est une merveille à voir en mer ! Quel autre bateau…

— D'accord. Alors, dites-moi pourquoi on a tiré celui-ci à sec et qu'on l'a abandonné ? » Le plus jeune avait un ton extrêmement sceptique : Mingslai ne faisait pas confiance à son guide, cela était évident.

Parangon eut presque l'impression de voir l'aîné des deux hommes hausser les épaules. « Vous savez quels superstitieux sont les marins ; or ce navire a une réputation de malchance, de grande malchance. Autant que je vous le dise tout suite, parce que quelqu'un d'autre s'en chargera de toute façon : le *Parangon* a tué tout un tas d'hommes, y compris le propriétaire et son fils.

— Hum ! fit Mingslai d'un ton pensif. Ma foi, si je l'achète, ce ne sera pas pour le remettre à la mer. J'espère bien d'ailleurs ne pas payer le prix d'un navire. Pour être tout à fait franc, c'est le bois qui m'intéresse ; j'ai entendu raconter bien des choses étranges à ce propos, et pas seulement que les vivenefs s'éveillent un jour et se mettent à bouger et à parler. Ça, je l'ai vu dans le port ; un étranger comme moi n'est pas le bienvenu

sur la digue nord, là où s'amarrent les vivenefs, mais je les ai vues se déplacer et je les ai entendues parler. A mon sens, si on peut faire ça avec une figure de proue, on doit y arriver avec une sculpture plus petite du même bois. Avez-vous une idée de ce qu'on payerait pour un prodige pareil à Jamaillia ? Une sculpture qui bouge et qui s'exprime ?

— Non », répondit l'autre d'un ton hésitant.

Le plus jeune éclata d'un rire méprisant qui évoquait un reniflement. « Bien sûr que non ! Ça ne vous est jamais venu à l'idée, n'est-ce pas ? Allons, mon vieux, soyez franc : pourquoi ne l'a-t-on jamais fait jusqu'ici ?

— Je n'en sais rien. » L'homme avait répondu trop vite pour être crédible.

« Tiens donc ! répliqua Mingslai d'un ton sceptique. Depuis tout le temps qu'existe Terrilville sur les Rivages Maudits, personne n'a jamais pensé à vendre du bois-sorcier à d'autres qu'aux résidents de la ville ? Et seulement sous forme de bateaux ? Où est l'attrape ? Il faut que l'objet soit grand comme ça pour s'éveiller ? Doit-il rester immergé dans l'eau de mer un certain temps ? Quoi ?

— Ça… ça ne s'est jamais fait, c'est tout. Terrilville est une cité bizarre, Mingslai. Nous avons nos propres traditions, nos propres contes, nos propre superstitions. Quand nos ancêtres ont quitté Jamaillia il y a bien des années pour essayer de coloniser les Rivages Maudits, ma foi… la plupart sont partis parce qu'ils n'avaient pas le choix ; certains étaient des criminels, d'autres avaient déshonoré ou ruiné leur famille, d'autres encore n'étaient pas dans les petits papiers du Gouverneur lui-même. Ça a presque été un exil. On leur a dit que, s'ils survivaient, chaque famille pourrait s'approprier deux cents leffères de terre et verrait son passé amnistié. Le Gouverneur nous a aussi promis de nous laisser en paix, avec le monopole du commerce sur tout ce que nous pourrions trouver à marchander. En retour, il exigeait cinquante pour cent de nos profits. Ce marché a bien fonctionné pendant des années.

— Et aujourd'hui c'est fini. » Mingslai éclata d'un rire moqueur. « Comment pouvait-on croire qu'un tel marché tiendrait éternellement ? Les Gouverneurs sont humains, et le

Gouverneur Cosgo trouve le contenu de ses coffres trop réduit pour les habitudes de plaisir qu'il a acquises en attendant la mort de son père. Les herbes chalcédiennes ne sont pas données, et, une fois qu'on s'y est accoutumé, ma foi, celles de moindre qualité ne s'y comparent pas. C'est pourquoi il a vendu, à mes amis et à moi, de nouvelles concessions de commerce et de terres pour Terrilville et les Rivages Maudits ; nous nous y sommes rendus et vous nous avez très mal reçus : vous vous comportez comme si nous venions vous voler le pain de la bouche, alors que, chacun le sait, les affaires engendrent les affaires. Tenez, regardez-nous : ce bateau pourrit ici depuis trente ans, du moins le prétendez-vous, sans servir à rien ni à son propriétaire ni à personne ; mais, si je l'achète, le propriétaire en obtiendra un bon prix, vous vous taillerez vous-même sans doute une généreuse commission, et moi j'aurai une bonne quantité de ce mystérieux bois-sorcier. » Mingslai se tut et *Parangon* entendit le silence grandir entre les deux hommes.

Au bout d'un moment, Mingslai reprit d'un ton mécontent : « Mais j'avoue être déçu ; je croyais vous avoir entendu dire que le navire s'était éveillé ; je pensais qu'il allait nous parler. Vous n'aviez pas mentionné qu'il avait été mutilé. En est-il mort ?

— Le *Parangon* ne s'exprime que quand il en a envie ; mais ça m'étonnerait qu'un seul mot de notre conversation lui ait échappé.

— Hum ! Est-ce exact, le bateau ? As-tu entendu tout ce que nous avons dit ? »

Parangon ne vit pas de raison de répondre. Au bout d'un moment, le plus jeune des deux hommes émit un bruit de dégoût, et ses pas décrivirent un cercle lent autour du navire, tandis que son compagnon le suivait plus lourdement.

Peu après, Mingslai déclara : « Eh bien, mon ami, je crains bien de devoir rabaisser substantiellement mon offre pour le bateau. Mon estimation première se fondait sur l'idée que je pourrais décrocher la figure de proue, l'emporter à Jamaillia et vendre le bois éveillé pour une somme considérable ; ou, plus probablement, en faire « don » au Gouverneur en échange de plus grandes concessions de terres. Mais, dans les conditions présentes… bois-sorcier ou non, voici une sculpture

singulièrement laide ! Qu'est-ce qui a pris l'artiste de tailler ce visage comme à coups de hache ? Peut-être un autre artisan pourrait-il lui donner un aspect plus plaisant ?

— Peut-être, concéda son compagnon, mal à l'aise. Mais je ne sais si ce serait avisé. Je croyais que le *Parangon* vous intéressait en tant que tel, non comme source de bois-sorcier ; et vous devez ne pas oublier, comme je vous en ai prévenu, que je n'ai pas encore soumis aux Ludchance l'idée de le vendre. Je ne souhaitais pas aborder le sujet avant d'être sûr de votre intérêt.

— Allons, Davad, vous ne me croyez tout de même pas si naïf ? Qu'est-ce donc que ce bateau, sinon une carcasse échouée ? Les propriétaires seront sans doute soulagés de s'en débarrasser. Si ce navire était en état de naviguer, il ne serait sûrement pas laissé ainsi à l'abandon sur une plage !

— Hum ! » Un long silence. « A mon avis, rien ne saurait forcer même les Ludchance à le vendre s'il devait être découpé en morceaux. » Un silence. « Mingslai, je vous préviens, ne mettez pas votre projet en pratique. Acheter un navire et le réarmer est une chose ; ce que vous évoquez en est une autre. Aucun des Premiers Marchands n'acceptera de commercer avec vous si vous agissez comme vous l'entendez ; quant à moi, je serai totalement ruiné.

— Il vous faudra donc faire preuve de discrétion là-dessus quand vous présenterez mon offre, tout comme j'ai tu mon intention d'acheter cette coque. » Mingslai prit un ton condescendant. « Je sais que les Marchands de Terrilville ont de nombreuses superstitions bizarres, que je n'ai pas l'intention de railler. Si mon offre est acceptée, je remettrai le navire à flot et le ferai remorquer à l'écart avant de le démanteler. « Loin des yeux, loin de l'esprit », comme dit le proverbe. Cela vous satisfait-il ?

— Il faut bien, grommela l'autre. Il faut bien.

— Allons, ne prenez pas cet air morose ! Venez, retournons en ville, je vous invite à dîner chez Souska. Avouez que c'est une belle proposition, car je connais les prix qu'on y pratique et je vous ai vu manger. » Mingslai éclata de rire, très content de son propre humour. Son aîné ne l'imita pas. « Ensuite, ce soir, vous

vous rendrez chez les Ludchance et vous leur présenterez mon offre – discrètement. Tout le monde y trouve son compte : de l'argent pour les Ludchance, une commission pour vous, une vaste provision de bois rare pour mes commanditaires. Indiquez-moi où se trouve la malchance dans tout cela, Davad.

— Je ne le puis pas, répondit l'intéressé à mi-voix. Mais je crains que vous ne la découvriez vous-même. Qu'il s'exprime ou non, ce navire est conscient et il possède son propre esprit. Essayez de le découper en morceaux et je suis sûr qu'il ne gardera pas longtemps le silence. »

Le plus jeune éclata d'un rire joyeux. « Vous ne dites ça que pour piquer mon intérêt, Davad, je le sais bien ! Allons, rentrons en ville, chez Souska. Certains de mes commanditaires sont très impatients de faire votre connaissance.

— Vous aviez promis de rester discret ! s'exclama son aîné.

— Oh, mais je le suis resté, je vous l'assure ! Cependant, vous n'espérez tout de même pas qu'on m'avance de l'argent sur ma seule parole. Ces gens veulent savoir ce qu'ils achètent et à qui ; mais ils sont tous très discrets, je vous le promets. »

Parangon écouta longtemps décroître le bruit de leurs pas, qui finit par se perdre dans celui, plus présent, des vagues et les cris des mouettes.

« Découpé en morceaux. » *Parangon* prononça la phrase à voix haute. « Ma foi, voilà qui n'a pas l'air agréable. D'un autre côté, ce serait au moins plus intéressant que de rester inerte sur cette plage. Et cela me tuera peut-être. Peut-être. »

Cette perspective lui plaisait. Il laissa ses pensées dériver à nouveau et jouer avec cette idée nouvelle. Il n'avait rien d'autre pour s'occuper l'esprit.

3

EPHRON VESTRIT

Ephron Vestrit se mourait. Ronica regarda le visage émacié de son époux et grava cette image dans son esprit. Ephron Vestrit mourait. Elle sentit une vague de colère la balayer, suivie d'une autre d'agacement : comment pouvait-il lui faire cela ? Comment pouvait-il mourir en la laissant tout régir toute seule ?

Quelque part sous le flux et le reflux de ces émotions superficielles, elle savait que le profond courant de sa douleur cherchait à l'attirer et à la noyer, et elle se battait impitoyablement pour s'en libérer, pour continuer à n'éprouver que colère et irritation. « Plus tard, se dit-elle ; plus tard, quand j'aurai franchi ce passage et fait tout ce que j'avais à faire, je prendrai le temps de me laisser aller à mon chagrin. Mais plus tard. »

Les lèvres pincées par l'exaspération, elle trempa un tissu dans de l'eau chaude parfumée à la balsamine et, à gestes doux, baigna d'abord le visage de son mari, puis ses mains flaccides. Il réagit faiblement à ses soins, mais ne reprit pas conscience ; elle s'y était attendue. Elle lui avait déjà donné deux fois aujourd'hui du sirop de pavot dans l'espoir de tenir la souffrance en respect ; pour le moment, peut-être, la douleur n'avait aucune emprise sur lui. Elle l'espérait.

Elle lui essuya doucement la barbe encore une fois. Cette maladroite de Rache avait de nouveau laissé le brouet lui dégouliner de la bouche. On eût dit que cette femme était incapable de faire les choses correctement. Ronica aurait dû la renvoyer à Davad Restart, mais cette idée lui faisait horreur car la femme était jeune et intelligente. Elle ne méritait assurément pas de finir esclave.

Davad l'avait amenée un soir, et Ronica avait supposé que c'était une de ses parentes ou une invitée, car, quand elle ne regardait pas dans le vide avec un air lugubre, sa diction et ses manières distinguées suggéraient qu'elle était de bonne naissance. Aussi Ronica était-elle restée pantoise quand Davad lui avait brutalement proposé la femme comme servante, sous prétexte qu'il n'osait pas la garder dans sa propre maison. Il n'avait jamais vraiment expliqué ce que signifiait cette déclaration, et Rache refusait de prononcer le moindre mot sur le sujet. Ronica supposait que, si elle la rendait à Davad, celui-ci se contenterait de hausser les épaules et de la faire convoyer jusqu'en Chalcède où elle serait vendue comme esclave. Tant qu'elle restait à Terrilville, elle possédait le statut de servante sous contrat, et elle avait encore une chance de se bâtir une existence personnelle pour peu qu'elle s'en donnât la peine ; mais Rache refusait purement et simplement de s'adapter à sa nouvelle position : elle obéissait aux ordres mais sans grâce ni bonne volonté.

Et même, à mesure que les semaines passaient, Ronica avait eu l'impression que Rache accomplissait ses devoirs de moins en moins bon gré. La veille, Ronica lui avait demandé de s'occuper de Selden pour la journée, et la femme avait alors pris une expression de complète détresse. Le petit-fils de Ronica n'avait que sept ans, mais Rache paraissait lui vouer une étrange aversion. Elle avait fait non de la tête, violemment, sans rien dire, les yeux baissés, jusqu'à ce que Ronica la renvoie à la cuisine. Peut-être essayait-elle de voir jusqu'où elle pouvait pousser sa nouvelle maîtresse avant de se faire punir ; eh bien, elle s'apercevrait que Ronica Vestrit n'était pas du genre à faire rosser ses domestiques ni réduire leurs rations. Si Rache était incapable d'accepter de vivre confortablement dans une maison bien installée, avec des devoirs relativement légers et une maîtresse clémente, ma foi, il faudrait qu'elle retourne chez Davad, pour finir aux enchères et voir ce que le sort lui réservait. Ce n'était pas plus compliqué – mais c'était dommage car elle avait des possibilités.

Il était aussi dommage que, malgré la gentillesse qu'avait eue Davad d'offrir les services de la femme aux Vestrit, l'Ancien

Marchand frôlât dangereusement la traite d'esclaves. Ronica n'aurait jamais cru voir une des vieilles familles se laisser séduire par un commerce aussi vil. Elle secoua la tête et chassa Rache et Davad de ses pensées. Elle avait plus important à faire que de songer au tempérament revêche de Rache et aux tripatouillages de Davad dans des métiers semi-légaux.

Après tout, Ephron était à l'agonie.

Encore une fois, cette idée la piqua douloureusement. C'était comme une écharde dans le pied qu'on n'arrive pas à trouver ni à extraire ; le petit poignard frappait à chacun de ses pas.

Ephron mourait. Son grand et hardi époux, son jeune et beau capitaine si fringant, le père solide de ses enfants, le compagnon de son corps n'était soudain plus que cette chair avachie qui suait, gémissait et pleurnichait comme un enfant. Quand ils s'étaient mariés, les deux mains de Ronica ne faisaient pas le tour du bras musclé de son jeune époux ; aujourd'hui, ce bras n'était plus qu'un bâton d'os recouvert de peau flasque. Elle regarda son visage. Son teint avait perdu son hâle de mer et de vent, et s'approchait désormais de la couleur du drap sur lequel il reposait. Ses cheveux étaient toujours aussi noirs, mais tout lustre les avait désertés et les avait laissés ternes, quand ils n'étaient pas collés de transpiration. Non, il n'était pas facile de retrouver la moindre trace de l'Ephron qu'elle connaissait et aimait depuis trente-six ans.

Elle reposa sa cuvette et son tissu. Elle devait le laisser dormir, elle le savait ; c'était tout ce qu'elle pouvait pour lui désormais : le maintenir propre, le barricader contre la douleur et le laisser dormir. Avec amertume, elle songea aux projets qu'ils avaient faits ensemble, aux petits complots qui les avaient tenus éveillés jusqu'à l'aube, étendus dans leur vaste lit, les couvertures étouffantes rejetées et la fenêtre grande ouverte pour laisser entrer la fraîche brise de l'été.

« Quand les filles seront majeures, lui avait-il promis, qu'elles seront mariées et qu'elles auront leur vie à elles, alors, mon amour, nous retrouverons notre propre existence. J'ai envie de t'emmener aux îles Parfumées. Cela te plairait-il ? Douze mois d'air pur chargé de sel et rien à faire qu'à jouer à la

dame du capitaine ? Et puis, une fois arrivés, nous remettrons l'embarquement du fret à plus tard ; nous nous rendrons ensemble aux montagnes Vertes. Je connais un chef de tribu qui m'a souvent invité à venir visiter son village. Nous pourrions monter les drôles de petits ânes qu'ils ont là-bas et aller jusqu'au bord du ciel, et…

— J'aimerais mieux rester à la maison avec toi, répondait-elle toujours. Je préférerais t'avoir chez nous toute une année, regarder un tour complet des saisons avec toi à mes côtés. Nous pourrions aller dans nos exploitations des collines pendant le printemps ; tu n'as jamais vu les arbres couverts de fleurs rouges et orange, sans une seule feuille. Et, une fois, rien qu'une, j'aimerais que tu souffres en même temps que moi pendant la récolte du mafé : debout tous les matins avant l'aube, réveiller les journaliers, les persuader de cueillir les fèves avant que le soleil ne les racornisse… Nous sommes mariés depuis trente-six ans et pas une fois je ne t'ai eu près de moi pour ce travail. Et, maintenant que j'y pense, depuis notre mariage, tu n'as jamais été présent à la floraison de notre arbre d'épousailles ; tu n'as jamais vu les boutons verts se gonfler, puis s'ouvrir, pleins de parfum !

— Oh, nous aurons tout le temps pour cela, tout le temps pour les bouquets et le travail de la terre, quand les filles seront grandes et les dettes remboursées.

— Et, alors, je t'aurai à moi pour un an, rien qu'à moi », avait-elle répondu d'un ton menaçant. Et toujours il lui avait promis : « Un an rien qu'à toi… Tu en auras probablement par-dessus la tête de moi avant la fin de l'année, et tu me supplieras de reprendre la mer pour que tu puisses enfin dormir en paix ! »

Ronica enfouit son visage dans ses mains. Elle l'avait eue, son année avec lui à la maison ; mais, tristes dieux, quelle façon de voir s'exaucer son vœu ! Il était resté un automne, saisi de quintes de toux et grincheux, fiévreux, les yeux injectés de sang, couché dans leur lit toute la journée ou, quand il était assez bien pour s'asseoir, à la fenêtre, le regard tourné vers la mer. « Il a intérêt à prendre soin d'eux », grommelait-il lorsqu'un nuage noir apparaissait dans le ciel, et Ronica savait que ses pensées ne quittaient pas Althéa ni la *Vivacia*. Il avait renâclé à remettre

le navire à Kyle : il voulait le donner à Brashen, jeune homme sans expérience, et Ronica avait dû discuter avec lui pendant des semaines à le convaincre de la façon dont la ville prendrait sa décision. Kyle était son gendre, et il avait prouvé ses capacités de commandant sur trois autres navires. Si Ephron lui était passé par-dessus la tête pour nommer Brashen capitaine de la *Vivacia*, cela aurait été un véritable soufflet pour l'époux de sa fille, sans parler du reste de sa famille ; même si les Havre ne faisaient pas partie des Marchands de Terrilville, ils étaient néanmoins des vieilles familles de la ville, et, vu comment se portaient les affaires des Vestrit à cette époque, mieux valait éviter de vexer quiconque. C'est ainsi que, l'automne précédent, elle avait persuadé son mari de confier sa précieuse *Vivacia* à Kyle et de ne pas l'accompagner afin de revigorer ses poumons.

Comme l'hiver noircissait le ciel et blanchissait les rues, il avait cessé de tousser. Elle avait alors cru qu'il se remettait, sauf qu'il ne faisait plus rien. Il avait commencé à perdre le souffle rien qu'en parcourant la longueur de la maison ; bientôt, il s'arrêtait pour reprendre sa respiration entre leur chambre et le salon, et, à la venue du printemps, il ne pouvait plus parcourir la distance qu'appuyé sur le bras de son épouse.

Enfin, il s'était trouvé chez lui pour la floraison de leur arbre d'épousailles. Comme l'année se réchauffait, l'arbre avait donné des boutons, et, l'espace de quelques semaines, si Ephron n'allait pas mieux, au moins ne s'affaiblissait-il plus. Ronica restait assise près de son canapé et cousait ou faisait les comptes pendant qu'en bon marin il fabriquait de petits objets de fantaisie ou des paillassons de cordage pour le seuil des portes. Ils parlaient de l'avenir et il s'inquiétait pour son navire et sa fille. Les seules fois où ils s'étaient disputés, c'était justement à propos d'Althéa, mais il n'y avait rien d'original à cela : depuis qu'ils l'avaient conçue, ils n'avaient jamais eu le même point de vue sur elle.

Ephron n'avait jamais pu reconnaître qu'il gâtait leur dernier enfant. La Peste sanguine avait emporté tous leurs fils, l'un après l'autre, au cours de cette atroce année de maladie, et, aujourd'hui encore, presque vingt ans plus tard, Ronica sentait son cœur se serrer quand elle y pensait. Trois fils, trois brillants

petits garçons, disparus en moins d'une semaine. Keffria y avait tout juste survécu. Ronica avait cru qu'elle et son époux allaient devenir fous à voir ainsi l'arbre de leur famille dépouillé de toutes ses fleurs mâles, mais, au contraire, Ephron avait brusquement reporté toute son attention et toutes ses espérances sur l'enfant que Ronica abritait dans son ventre. Prévenant comme il ne l'avait jamais été lors de ses précédentes grossesses, il avait été jusqu'à laisser le navire à l'amarre deux semaines de plus pour être certain d'être chez lui quand l'enfant naîtrait.

Lorsqu'il s'était avéré qu'il s'agissait d'une fille, Ronica avait cru qu'Ephron ferait montre de déception, mais non : il avait continué à accorder toute son attention à sa jeune enfant, comme si, par quelque miracle de la volonté, il pouvait faire d'elle un homme. Il l'avait encouragée dans sa nature indisciplinée et obstinée au point que Ronica avait fini par désespérer d'elle ; Ephron, lui, affirmait toujours qu'il s'agissait seulement de la preuve de la vitalité d'Althéa. Il ne lui refusait rien, et, quand Althéa avait exigé un jour de l'accompagner lors de son prochain voyage, même à cela il avait consenti. Le trajet avait été court, et Ronica avait attendu le navire sur le quai, convaincue de récupérer une fille qui avait eu plus que sa mesure des rudes conditions de vie à bord. Mais c'est un singe surexcité qu'elle avait vu dans le gréement, ses cheveux noirs taillés en brosse, les pieds et les bras nus. Depuis, Althéa voyageait avec son père. Et, à présent, elle voyageait sans lui.

Sur ce sujet-là aussi, ils avaient eu des mots. Il avait fallu à Ronica toute sa persuasion, aidée en cela par les douleurs d'Ephron, pour convaincre son époux de rester à la maison, et elle avait naturellement supposé qu'Althéa aussi demeurerait à terre. Qu'avait-elle à faire sur le navire sans son père ? Mais, quand elle en avait parlé à Ephron, il avait eu l'air épouvanté.

« Notre navire familial, quitter le port sans quelqu'un de notre sang à bord ? Sais-tu quelle malchance tu nous attirerais ainsi, ma femme ?

— La *Vivacia* ne s'est pas encore éveillée. Kyle, qui est notre parent par le mariage, devrait suffire ; il est l'époux de Keffria depuis près de quinze ans ! Qu'Althéa reste à la maison

quelque temps ; cela lui ferait un bien énorme aux cheveux et au teint, et lui donnerait l'occasion de se montrer en ville. Elle a l'âge de se marier, Ephron, ou du moins de se faire courtiser. Mais, pour la courtiser, il faudrait qu'on la voie ! Elle ne sort qu'une ou deux fois l'an, au bal du Printemps telle année, au rassemblement des Moissons la suivante. On la reconnaît à peine dans la rue, et, quand les jeunes gens des familles de Marchands l'aperçoivent par hasard, elle est en pantalon et en vareuse, avec une queue de cheval qui lui tombe dans le dos et une peau qui ressemble à du cuir tanné ! Ce n'est certainement pas ainsi qu'il faut la présenter si elle doit bien se marier.

— Bien se marier ? Qu'elle soit plutôt heureuse en mariage, comme nous. Regarde Keffria et Kyle ; tu te rappelles les rumeurs qui ont circulé en ville quand j'ai permis à un petit capitaine arrogant, en partie de sang chalcédien, de commencer à courtiser mon aînée ? Mais je savais que c'était un homme. Keffria savait ce qu'elle avait dans le cœur, et ils sont assez heureux ; et leurs enfants pleins de vie comme des mouettes ! Non, Ronica : s'il faut attacher Althéa au bout d'une laisse, l'attifer et la poudrer pour qu'elle attire l'œil d'un homme, eh bien, je ne veux pas de ce genre d'homme à renifler autour d'elle ! Qu'on la remarque à cause de sa vivacité et de sa force. Elle devra bien assez tôt s'installer, devenir une dame, une épouse et une mère, et il m'étonnerait qu'elle trouve à son goût ce genre d'existence monotone. Alors, laissons la petite mener sa vie tant qu'elle le peut. » Après ce discours, Ephron s'était laissé aller contre ses coussins, le souffle court.

Et, parce qu'il était malade, Ronica avait ravalé sa colère devant cette description dédaigneuse de sa propre existence, et repoussé la jalousie qu'elle ressentait à l'égard de la liberté et des manières insouciantes de sa fille. Elle n'avait pas mentionné qu'étant donné l'état des affaires de la famille il serait peut-être nécessaire qu'Althéa trouve un parti fortuné. Amèrement, Ronica songea que si l'on parvenait à dompter sa fille, on pourrait peut-être la marier à un de leurs créditeurs, de préférence généreux, qui renoncerait à la dette comme cadeau d'épousailles. Ronica secoua doucement la tête. Non : à sa façon subtile, Ephron avait porté la conversation sur le point faible de

sa femme. Elle avait épousé Ephron parce qu'elle l'aimait, tout comme Keffria avait succombé aux charmes blonds de Kyle. Et, malgré ce qu'affrontait la famille, elle espérait que, lorsqu'Althéa se marierait, ce serait par amour. Le cœur serré mais avec affection, elle regarda l'homme qu'elle aimait toujours.

Le soleil de l'après-midi qui se déversait par la fenêtre faisait froncer les sourcils à Ephron dans son sommeil, et Ronica, sans bruit, alla tirer un rideau. Elle n'appréciait plus la vue qu'on avait de cette baie. Autrefois, c'était un grand plaisir de contempler le tronc et les branches solides de leur arbre d'épousailles. A présent, il se dressait, nu, dépouillé de toute feuille dans le jardin d'été, nu comme un squelette. Ronica sentit un frisson lui parcourir le dos quand elle tira le rideau sur ce tableau.

Ephron avait anticipé avec tant de plaisir de voir l'arbre en fleur ! Mais, ce printemps, la maladie des bourgeons qui l'avait toujours épargné avait frappé de toutes ses forces ; les fleurs brunissaient et tombaient mollement au sol ; pas une seule ne s'ouvrait, et l'odeur des pétales en décomposition évoquait les herbes funéraires. Aucun des deux époux n'en avait parlé comme d'un mauvais signe : ni l'un ni l'autre n'avait l'esprit religieux. Mais, peu après cet épisode, Ephron s'était remis à tousser, petite toux faible d'oisillon d'où ne sortait rien, jusqu'au jour où il s'était essuyé la bouche et le nez, puis avait froncé les sourcils en voyant des traces de sang sur la serviette.

Cela avait été l'été le plus long de toute la vie de Ronica. Les journées étouffantes étaient une torture pour Ephron ; il avait déclaré que respirer l'air lourd et humide ne valait pas mieux que respirer son propre sang ; puis, après une quinte de toux, il avait craché des caillots glaireux comme pour prouver ses dires. Ses muscles avaient fondu, et il n'avait ni l'appétit ni la volonté d'absorber de quoi se soutenir. Cependant, ils ne parlaient pas de sa mort ; elle planait dans toute la maison, plus oppressante que l'air humide de l'été, et Ronica ne voulait pas lui donner davantage de substance en évoquant ce sujet.

En silence, elle souleva une petite table et la déposa près du fauteuil de chevet, puis alla chercher ses grands livres de

comptes, son encre et sa plume, et une poignée d'encaissements qu'elle devait noter. Elle se pencha sur son travail, les sourcils froncés. Les inscriptions qu'elle portait de sa petite écriture précise ne la réconfortaient nullement ; pour une raison qu'elle ne comprenait pas, son ouvrage la déprimait d'autant plus qu'Ephron, elle le savait, exigerait d'étudier le livre à son prochain réveil. Pendant des années, il s'était désintéressé presque complètement de la gestion des fermes, des vergers et des autres propriétés. « Je les laisse entre tes mains compétentes, ma chérie, répondait-il chaque fois qu'elle tentait d'aborder ses soucis devant lui. Je m'occupe du navire et je veille à ce qu'il se rembourse lui-même tant que je suis en vie. Le reste, je te le confie. »

Disposer ainsi de la confiance de son époux l'étourdissait et l'effrayait à la fois. Qu'une épouse gère la fortune qu'elle apportait en dot n'avait rien d'inhabituel, et bien des femmes autrefois s'occupaient discrètement de bien plus que cela ; mais, quand Ephron Vestrit avait remis ouvertement la direction de toutes ses propriétés à sa jeune épouse, Terrilville s'en était montrée presque scandalisée. Il n'était plus à la mode que les femmes prennent part à l'aspect financier des affaires, et revenir à de telles coutumes rappelait trop l'ancienne existence des pionniers. Les Premiers Marchands de Terrilville avaient toujours été connus pour leur propension à l'innovation mais, à mesure qu'ils s'enrichissaient, maintenir les femmes à l'écart de ces tâches était devenu un symbole de fortune ; aujourd'hui, il était considéré à la fois comme plébéien et ridicule de confier les richesses d'un Marchand à l'une de celles-ci.

Ronica avait compris que ce n'était pas seulement sa fortune qu'Ephron lui remettait, mais aussi sa réputation, et elle avait fait vœu de se montrer digne de cette confiance. Plus de trente ans durant, leurs propriétés avaient été florissantes ; certes, il avait fallu affronter de mauvaises moissons, des maladies des épis, des gels tant précoces que tardifs, mais, toujours, une bonne récolte de fruits avait compensé le manque de grain, ou bien les brebis avaient prospéré quand les vergers souffraient. S'ils n'avaient pas eu la lourde dette de la construction de la *Vivacia*, ils auraient été riches. Néanmoins,

telle qu'était la situation, ils n'avaient manqué de rien, et joui certaines années de beaucoup.

Il n'en était plus ainsi depuis les cinq dernières années : durant ce laps de temps, ils étaient passés de l'abondance à l'aisance, puis à ce que Ronica décrivait comme l'inquiétude. L'argent sortait presque aussi vite qu'il entrait, et Ronica avait l'impression d'être sans cesse en train de prier un créancier d'attendre un jour ou une semaine qu'elle puisse le payer. A plusieurs reprises, elle avait demandé à Ephron de lui donner des conseils, mais il était resté de marbre en lui répondant de vendre ce qui n'était pas profitable pour béquiller ce qui le restait. Mais c'était tout le problème : la plupart des fermes et des vergers produisaient plus que jamais, cependant leurs produits se trouvaient en compétition avec le grain et les fruits bon marché de Chalcède, où l'on employait des esclaves, sans parler des maudites guerres contre les Pirates rouges qui anéantissaient tout commerce avec le Nord, ni des pirates trois fois maudits du Sud. Les cargaisons envoyées ne parvenaient plus à leurs destinations, et les profits attendus ne rentraient plus. Ronica craignait constamment pour la sécurité de son époux et de sa fille qui passaient leur temps en mer, mais Ephron paraissait ranger les pirates dans la même catégorie que les tempêtes : ils faisaient simplement partie des dangers qu'un bon capitaine doit affronter. Certes, il lui arrivait de revenir de voyage et de raconter des histoires effrayantes où il avait dû fuir devant de sinistres navires, mais elles se terminaient toujours bien. Aucun bateau pirate ne pouvait espérer rattraper une vivenef. Quand Ronica tentait de lui expliquer à quel point la guerre et les pirates affectaient le reste des affaires de la famille, il éclatait d'un rire bon enfant et répondait qu'il n'avait qu'à travailler plus dur avec la *Vivacia* en attendant que la situation se rétablisse. A l'époque, il ne manifestait nul intérêt pour les livres de comptes ni pour les nouvelles de mauvais augure des autres marchands et négociants. Non sans exaspération, Ronica se rappelait qu'il ne voyait apparemment que les succès de ses voyages, leurs arbres croulant sous les fruits et le grain mûrissant sur les tiges, comme toujours. Il faisait une rapide tournée d'une des propriétés, jetait un coup d'œil distrait sur les

comptes et reprenait la mer avec Althéa en laissant Ronica se débrouiller seule.

Une fois seulement, elle s'était enhardie à lui suggérer de reprendre le commerce sur le fleuve du désert des Pluies. Ils détenaient les droits, ils avaient les contacts et la vivenef ; du temps de la grand-mère et du père d'Ephron, cela avait été la source principale de leur commerce ; mais, depuis l'époque de la Peste sanguine, il avait toujours refusé de remonter ce fleuve. Il n'existait pourtant aucune preuve tangible que la maladie venait du désert des Pluies, et, d'ailleurs, qui pouvait dire d'où provenait une maladie ? Il ne leur servait à rien de se faire des reproches et de se couper de la partie la plus profitable de leur métier. Néanmoins, Ephron avait secoué la tête en faisant promettre à Ronica de ne plus jamais proposer cette solution. Il n'avait rien contre les Marchands du désert des Pluies, et il reconnaissait que leurs produits étaient à la fois beaux et exotiques ; mais il s'était mis en tête qu'on ne pouvait commercer dans la magie, même de façon périphérique, sans en payer le prix. Il préférait voir sa famille dans l'indigence, avait-il dit, que courir ce risque.

D'abord, elle avait dû se séparer du verger des pommiers, et avec lui du petit chai qui faisait sa fierté. La treille aussi avait été vendue, et cela avait été dur pour Ronica : elle l'avait acquise alors qu'Ephron et elle étaient jeunes mariés ; c'était sa première entreprise, et elle s'était réjouie de la voir prospérer. Cependant, il aurait fallu être fou pour la garder malgré le prix qu'on lui en avait offert. Cela avait suffi à maintenir à flot leurs autres exploitations pendant un an. Et cela avait continué : à mesure que la guerre et les pirates resserraient le nœud coulant sur Terrilville, elle avait dû vendre entreprise sur entreprise pour maintenir les autres la tête hors de l'eau. Elle s'en sentait humiliée ; elle était née Carrock et, comme les Vestrit, les Carrock faisaient partie des familles d'origine de Terrilville ; or ses craintes n'étaient certes pas apaisées de voir les autres vieilles familles s'effondrer tandis que de jeunes marchands aux dents longues s'installaient à Terrilville, rachetaient d'anciennes exploitations et modifiaient les coutumes de la cité. Ils avaient apporté les esclaves : tout d'abord, comme une marchandise qui

s'en allait dans les Etats Chalcèdes ; puis, plus tard, il était apparu que ce flux qui transitait par Terrilville dépassait celui de tout autre commerce. Mais les esclaves faisaient plus que passer désormais : de plus en plus de champs et de vergers en employaient. Naturellement, les propriétaires terriens les appelaient « serviteurs sous contrat » ; mais chacun savait que ce genre de « serviteurs » étaient rapidement envoyés en Chalcède et vendus s'ils renâclaient au travail. Bon nombre d'entre eux portaient des tatouages d'esclave sur le visage ; c'était là une autre coutume chalcédienne qui semblait avoir pris à Jamaillia et commençait à se voir acceptée à Terrilville aussi. C'était la faute de ces « Nouveaux Marchands », songeait Ronica non sans amertume : ils avaient peut-être rallié Terrilville en venant de Jamaillia, mais leurs bagages provenaient directement de Chalcède.

En façade, il restait illégal à Terrilville de posséder des esclaves, sinon comme marchandise de passage, mais cela ne paraissait pas déranger les Nouveaux Marchands. Quelques pots-de-vin aux quais des Taxes, et les agents financiers du Gouverneur devenaient soudain très naïfs, plus que prêts à croire que des gens avec des chaînes et des tatouages faciaux étaient des serviteurs sous contrat et non des esclaves, lesquels n'auraient de toute manière rien gagné à exposer la vérité sur leur situation : le conseil des Premiers Marchands s'était plaint en vain, et, aujourd'hui, quelques-unes des anciennes familles s'étaient mises elles-mêmes à contourner la loi sur l'esclavage – des Marchands comme Davad Restart, se dit Ronica amèrement. Sans doute agissait-il ainsi, supposait-elle, pour demeurer à flot en ces temps difficiles ; ne le lui avait-il pas laissé entendre le mois dernier, alors qu'elle s'inquiétait tout haut de ses champs de blé ? Il lui avait pratiquement proposé de réduire ses coûts en faisant travailler les champs par des esclaves ; il avait même sous-entendu qu'il pouvait tout arranger contre une petite partie des profits ainsi réalisés. Non sans honte, Ronica se rappelait à quel point elle avait été tentée de suivre ses conseils.

Elle en était à la dernière inscription, toujours aussi monotone, dans ses livres de comptes quand le bruissement des

jupes de Rache brisa sa concentration. Elle leva les yeux vers la servante, lasse de toujours voir le même mélange de colère et de chagrin sur ses traits. Elle avait toujours l'impression que cette femme attendait quelque chose d'elle pour réparer son existence. Ne se rendait-elle pas compte que Ronica avait son content de difficultés entre son mari à l'agonie et ses finances vacillantes ? Davad pensait bien faire en insistant pour envoyer Rache l'aider ; mais, parfois, Ronica avait envie que cette femme disparaisse, purement et simplement. Malheureusement, il n'existait pas de moyen convenable de se débarrasser d'elle, et, si agacée que Ronica pût être, il lui était impossible de la renvoyer à Davad.

Ephron avait toujours désapprouvé l'esclavage ; Ronica, elle, pensait que la plupart des esclaves ne devaient leur sort qu'à eux-mêmes ; mais il aurait été irrespectueux envers Ephron de condamner cette femme à l'asservissement alors qu'elle avait aidé à s'occuper de lui pendant son agonie – même si elle s'y était très mal prise.

« Eh bien ? fit Ronica d'un ton revêche comme Rache restait plantée devant elle sans rien dire.

— Davad est ici et désire vous voir, ma dame, grommela Rache.

— Le Marchand Restart, voulez-vous dire ? » la reprit Ronica.

Rache hocha la tête en silence. Ronica serra les dents, puis renonça. « Je vais le recevoir dans le salon », dit-elle avant de suivre le regard morose de la femme jusqu'à l'encadrement de la porte où se trouvait déjà Davad.

Comme toujours, il était parfaitement soigné de sa personne, et, comme toujours, il y avait quelque chose de subtilement disgracieux dans sa vêture. Ses jambières faisaient de vagues poches à ses genoux, et le laçage juste un petit peu trop serré abîmait les lignes de son pourpoint brodé : son ventre modeste en était exagéré. Il s'était bouclé les cheveux avec de l'huile, mais la plupart des boucles étaient tombées, si bien que sa chevelure pendait en ondulations grasses – et, même si les boucles étaient restées en place, c'était un style plutôt adapté à un homme beaucoup plus jeune.

Ronica trouva le sang-froid nécessaire pour lui rendre son sourire tout en reposant sa plume et en refermant son livre de comptes. Elle espéra que l'encre avait eu le temps de sécher. Elle voulut se lever mais, d'un geste, Davad lui fit signe de ne pas bouger ; d'un autre petit mouvement, il renvoya Rache pendant qu'il s'approchait du chevet d'Ephron.

« Comment va-t-il ? demanda-t-il en atténuant sa grosse voix.

— Comme vous voyez », répondit-elle à mi-voix. Elle mit de côté son irritation de voir Davad se croire le bienvenu dans la chambre de malade de son époux ; elle chassa aussi de son esprit son embarras à se trouver surprise à additionner des colonnes de chiffres, de l'encre sur le côté de la main, le front encore plissé à force de contempler ses comptes soigneusement rédigés. Davad ne pensait pas à mal, elle en était sûre ; mais comment avait-il réussi à grandir dans une des premières familles de Marchands de Terrilville sans acquérir plus qu'une vague notion des bonnes manières ? Elle n'en savait rien. Sans attendre qu'on l'y invite, il tira à lui un fauteuil pour s'asseoir de l'autre côté du lit d'Ephron ; Ronica fit la grimace quand le meuble racla le plancher, mais Ephron ne réagit pas. Une fois installé, le Marchand ventru indiqua d'un geste les livres de comptes.

« Et eux, comment vont-ils ? demanda-t-il d'un ton familier.

— Ni mieux ni moins bien que ceux de n'importe quelle famille de Marchands à notre époque, je n'en doute pas. » Elle éludait son indiscrétion. « La guerre, la nielle et les pirates nous gênent tous –, nous ne pouvons que persévérer en attendant des jours meilleurs. Et comment allez-vous aujourd'hui, Davad ? » demanda-t-elle en tentant de lui rappeler ses bonnes manières.

D'un geste éloquent, il posa sur son ventre une main aux doigts écartés. « J'ai connu mieux. Je sors de la table de Fullerjon ; son cuisinier se sert abominablement des épices, et Fullerjon n'ose pas lui en faire la remarque. » Il s'adossa dans son fauteuil et prit un air de martyr pour soupirer. « Mais il faut être poli et manger ce qui nous est servi, j'imagine. »

Ronica ravala son irritation et indiqua la porte. « Nous pourrions continuer notre conversation sur la terrasse. De plus, un verre de petit-lait contribuerait peut-être à régler votre indigestion. » Elle fit mine de se lever, mais Davad ne bougea pas.

« Non, non, merci. Je ne suis ici que pour une petite commission. Toutefois, un verre de vin ne serait pas malvenu. Ephron et vous avez toujours eu une des meilleures caves de la ville.

— Je ne souhaite pas qu'on dérange Ephron, répondit-elle carrément.

— Oh, je ferai attention de parler doucement. Néanmoins, pour être franc, je préférerais lui présenter cette offre à lui plutôt qu'à son épouse. Pensez-vous qu'il va se réveiller bientôt ?

— Non. » Ronica perçut le tranchant de sa voix et toussota comme si ce ton était le résultat d'une gorge sèche. « Mais si vous désirez me révéler les termes de votre offre, je la présenterai à Ephron dès qu'il se réveillera. » Elle fit semblant d'avoir oublié que Davad avait demandé du vin. C'était mesquin, mais elle avait appris à savourer certaines petites satisfactions quand elle le pouvait.

« Certainement, certainement. Tout Terrilville sait que vous tenez les cordons de la bourse chez lui – et que vous avez toute sa confiance, si je puis me permettre, naturellement. » Et il sourit d'un air jovial comme s'il venait de lui faire un grand compliment.

« Cette offre ? insista Ronica.

— Elle émane de Fullerjon, évidemment. Je pense que c'était son seul but en m'invitant à partager son déjeuner, si vous pouvez le croire. Ce petit arriviste s'imagine que je n'ai rien de mieux à faire que de jouer pour lui les intermédiaires avec les meilleures familles de la ville. Si je n'étais pas persuadé qu'Ephron et vous pourriez tirer profit de sa proposition, je l'aurais envoyé sur les roses ; mais, en l'état actuel des choses, je ne souhaitais pas me l'aliéner, comprenez-vous. Ce n'est qu'un petit marchand avide, mais… » Il eut un haussement d'épaules

éloquent. « Il est difficile de faire du commerce sans eux, à Terrilville, de nos jours. »

Ronica le relança : « Et quelle était son offre ?

— Ah oui ! Vos terres alluviales. Il souhaite les acheter. » Il lorgna une assiette d'amuse-gueule posée au chevet d'Ephron et prit un biscuit.

Ronica était bouleversée. « Mais elles font partie de la concession originale du Gouverneur à la famille Vestrit ! C'est le gouverneur Esclepius lui-même qui nous a accordé ces terres !

— Eh oui, vous et moi connaissons l'importance de ces propriétés, fit Davad d'un ton apaisant, mais les nouveaux venus comme Fullerjon… »

Ronica le coupa.

« Les connaissent aussi ! La concession de ces terres est ce qui a fait des Vestrit une famille de Marchands ; elle était incluse dans l'accord passé entre le Gouverneur et les Marchands : deux cents leffères de bonne terre pour toute famille qui acceptait de partir vers le Nord et de coloniser les Rivages Maudits, et bien rares ceux qui étaient prêts à courir le risque à l'époque : chacun savait que l'étrangeté roule dans le fleuve du désert des Pluies aussi vite que l'eau. Ces terres alluviales et une part du monopole sur les marchandises du fleuve ont fait des Vestrit une famille de Marchands. Croyez-vous sincèrement qu'une telle famille vendrait ses terres à la légère ? » Elle était furieuse, à présent.

« Inutile de me donner un cours d'histoire, Ronica Vestrit, la gourmanda Davad d'un ton mesuré. Dois-je vous rappeler que ma propre famille est venue ici par la même expédition que la vôtre ? Les Restart sont Marchands autant que les Vestrit. Je sais l'importance de ces terres.

— Alors, comment pouvez-vous seulement me présenter cette offre ? demanda Ronica d'un ton mordant.

— Parce que la moitié de Terrilville sait que la situation est devenue désespérée pour vous. Ecoutez-moi, ma chère : vous ne possédez pas le capital nécessaire à employer des ouvriers pour exploiter convenablement ces terres ; Fullerjon, si. Et, en les achetant, il accroîtrait ses terrains au point qu'il aurait qualité à postuler à un siège au conseil de Terrilville. Entre nous soit dit,

je pense que c'est tout ce qu'il vise. Il n'est pas nécessaire que vous lui cédiez vos terres alluviales, même si c'est ce qu'il désirerait ; offrez-lui autre chose, il vous l'achètera probablement. » Et Davad se radossa d'un air mécontent. « Vendez-lui les champs de blé ; de toute manière, vous ne pouvez pas les exploiter comme il faut.

— Ainsi, il aura son siège au conseil, afin de voter pour l'importation d'esclaves à Terrilville et de leur faire exploiter les terres que je lui aurai cédées ; il pourra vendre alors le grain qu'il fera pousser moins cher que je ne puis me le permettre – ou vous, d'ailleurs, et tout autre Marchand honnête. Davad, servez-vous de votre tête : cette offre ne m'obligerait pas seulement à trahir la famille Vestrit, mais nous tous. Le conseil de Terrilville compte déjà bien assez de petits négociants avides, et le conseil des Premiers Marchands parvient tout juste à les tenir en respect ; je ne serai pas celle qui aura vendu des terres et un siège au conseil à un autre nouveau venu aux dents trop longues. »

Davad s'apprêta à répondre puis se maîtrisa visiblement. Il croisa ses petites mains sur son ventre. « Cela arrivera de toute façon, Ronica. » Elle perçut un regret non feint dans sa voix. « Les jours des Premiers Marchands touchent à leur fin ; les guerres et les pirates nous ont fait trop de mal. Et, maintenant que ces guerres sont pour la plupart achevées, ces marchands arrivent et se mettent à grouiller sur nous comme des puces sur un lapin à l'agonie. Ils vont nous saigner à blanc. Nous avons besoin d'argent pour nous remettre sur pied, alors ils nous forcent à vendre à bas prix ce qui nous a coûté si cher en sang et en enfants. » Un instant, sa voix hésita, et Ronica se rappela soudain que l'année de la Peste sanguine avait pris à Davad tous ses enfants et l'avait laissé veuf. Il ne s'était jamais remarié.

« Cela arrivera, Ronica, répéta-t-il. Et ceux d'entre nous qui survivront seront ceux qui auront appris à s'adapter. Quand nos familles se sont installées à Terrilville, elles étaient pauvres, affamées et oh combien adaptables ! Nous avons perdu cette capacité ; nous sommes devenus ce que nous avions fui : des traditionalistes gros et gras qui s'accrochent de toutes leurs forces à leurs monopoles. La seule raison pour laquelle nous

méprisons ces nouveaux marchands qui ont commencé à s'installer est qu'ils nous renvoient une image de nous-mêmes, ou plutôt de nos trisaïeuls et des histoires que nous avons entendues à leur sujet. » Un instant, Ronica se sentit presque encline à tomber d'accord avec lui, mais, soudain, une bouffée de colère l'envahit. « Ils n'ont rien de commun avec les Marchands d'origine ! Nos ancêtres étaient des loups, eux ne sont que des charognards ! Quand le premier Carrock a posé le pied sur ce rivage, il risquait tout ; il avait vendu tous ses biens pour obtenir sa part du navire, et hypothéqué la moitié de ses gains futurs pour les vingt années suivantes au bénéfice du Gouverneur. Et tout cela pour quoi ? Pour un bout de terrain et la garantie de sa participation au monopole. Quelle terre ? Celle qu'il pourrait s'approprier ! Quel monopole ? Celui sur tous les produits qu'il pourrait découvrir et qui s'avéreraient vendables ! Et où lui avait-on accordé ces merveilleuses concessions ? Sur un bout de côte connu depuis des siècles sous le nom de Rivages Maudits, une région où les dieux eux-mêmes ne prétendaient pas régner ! Et qu'y ont trouvé les colons ? Des maladies inconnues jusque-là, une étrangeté qui rendait les hommes fous du jour au lendemain, et un destin qui fait que la moitié de nos enfants ne naissent pas humains. »

Davad pâlit soudain et fit signe à Ronica de se taire ; mais elle poursuivit implacablement : « Savez-vous ce que ressent une femme, Davad, quand elle porte un être en elle pendant neuf mois sans savoir s'il s'agit de l'enfant, de l'héritier qu'elle appelle de ses prières, ou d'un monstre difforme que son mari devra étrangler de ses propres mains ? Ou d'une créature mixte ? Vous devez savoir ce que ressent un homme dans ce cas. Si j'ai bonne mémoire, votre Dorill a été enceinte trois fois, et pourtant vous n'avez eu que deux enfants.

— Et la Peste sanguine les a emportés tous les deux », répondit Davad d'une voix brisée. Il enfouit soudain son visage dans ses mains, et Ronica fut prise de remords de tout ce qu'elle avait dit, et de peine pour cette triste enveloppe d'homme qui n'avait pas d'épouse pour lui dire de relacer sa tunique et tancer le tailleur qui avait mal coupé son pantalon. Elle se sentit pleine de pitié pour eux tous, nés à Terrilville pour mourir à Terrilville,

et qui devaient entre-temps poursuivre le marché maudit que leurs ancêtres avaient conclu. Le pire, peut-être, dans ce marché, était qu'ils avaient tous fini par tomber amoureux de Terrilville, des collines et des vallées qui l'entouraient, riches d'une jungle verdoyante, d'une terre noire et généreuse, de rivières cristallines et de gibier dans les forêts ; la région offrait une abondance qui dépassait les rêves des immigrants, las de la mer et d'une vie sans but, qui avaient eu les premiers le courage de mouiller dans le port de Terrilville. En fin de compte, le vrai contrat avait été signé, non avec le Gouverneur qui se disait maître des lieux, mais avec le pays lui-même. Sa beauté et sa fertilité compensaient la maladie et la mort.

Et ce n'était pas tout, s'avoua-t-elle. Il y avait un certain cachet à s'appeler Marchand de Terrilville, à braver l'étrangeté qui roulait dans le fleuve du désert des Pluies, et même à en tirer fierté. Les Premiers Marchands avaient essayé d'établir leur colonie à l'embouchure de ce fleuve ; ils avaient bâti leurs maisons sur ses bords en se servant des racines des arbres-pilotis comme fondations et de ponts de cordage pour relier les habitations entre elles. Le fleuve qui s'enflait et redescendait roulait sous leurs planchers, et les vents violents des tempêtes secouaient pendant la nuit les maisons exhaussées. Parfois, la terre elle-même se soulevait et tremblait, puis il arrivait que l'eau du fleuve devînt laiteuse et mortelle pendant un jour ou un mois.

Les colons avaient vécu là deux ans, malgré les insectes, les fièvres et le fleuve rapide qui dévorait tout ce qu'on y laissait tomber. Pourtant, ce ne furent pas ces difficultés mais l'étrangeté qui finit par les chasser. La petite colonie de Marchands avait été repoussée vers le Sud par les maladies, les imprévisibles crises d'affolement qui pouvaient saisir une femme en train de pétrir son pain, la folie autodestructrice qui pouvait prendre un homme occupé à ramasser du bois et l'inciter à sauter dans le fleuve. Des trois cent sept familles qui composaient le groupe originel des Marchands, soixante-deux avaient survécu aux trois premières années. Aujourd'hui encore, il subsistait entre Terrilville et l'embouchure du fleuve du désert des Pluies une suite de villages abandonnés qui marquaient les

différentes tentatives de colonisation des Premiers Marchands. Enfin, à Terrilville, sur les rives de la baie des Marchands, ils s'étaient trouvés à une distance tolérable du fleuve et de tout ce qu'il charriait. Moins on en disait des familles qui avaient décidé de demeurer sur le bord du fleuve, mieux cela valait ; les Marchands du fleuve du désert des Pluies étaient tous apparentés, tout comme, obligatoirement, une partie de ceux de Terrilville, Ronica le reconnaissait – pour l'instant.

« Davad ? » Elle tendit le bras au-dessus d'Ephron pour toucher doucement le bras de leur vieil ami. « Je regrette ; j'ai parlé trop durement d'événements qu'il vaut mieux taire.

— Ce n'est pas grave », mentit-il, le visage toujours dans les mains. Il leva un visage blême et croisa le regard de Ronica. « Ce dont nous autres Marchands ne discutons pas entre nous est un sujet de conversation courant chez les nouveaux venus. Avez-vous noté combien sont rares ceux qui se font accompagner de leurs épouses et de leurs filles ? Ils ne viennent pas s'installer. Ils sont prêts à acheter des terres, certes, à siéger au conseil et à tirer toute la fortune possible de Terrilville, mais entre-temps ils retournent à Jamaillia. C'est là qu'ils se marieront et laisseront leurs épouses, là que naîtront leurs enfants, là qu'ils passeront leurs années de vieillesse en envoyant ici un fils ou deux pour gérer les affaires. » Il eut un grognement méprisant. « Je puis éprouver du respect pour les immigrants des Trois-Navires : ils sont arrivés chez nous et, quand nous leur avons annoncé franchement le prix que leur coûterait notre asile, ils sont quand même restés. Mais cette vague de nouveaux venus espère seulement récolter la moisson que nous avons arrosée de notre sang.

— Le Gouverneur est aussi fautif qu'eux, convint Ronica. Il a enfreint la promesse que nous avait faite Esclepius, son ancêtre. Il nous avait juré qu'il n'accorderait plus d'autres concessions aux nouveaux venus, sauf si notre conseil les approuvait. Les immigrants des Trois-Navires sont venus les mains vides, mais prêts à travailler dur, et ils se sont fondus dans notre communauté. Mais cette dernière vague vient s'emparer des concessions terriennes et de leurs leffères sans considération pour ceux qu'elle fait souffrir. Felco Trives a mis

la main sur les terres à flanc de colline au-dessus de la vallée où le Marchand Drur produit de la bière et il y a installé du bétail à paître ; à présent, les sources de Drur, jusque-là si limpides, sont jaunes comme de l'urine de vache, et sa bière est à peine consommable. Et, quand Trudi Fells est arrivé, il s'est approprié la forêt où chacun avait le droit de couper du bois pour le feu, du chêne pour les meubles, et…

— Je sais, je sais tout cela, la coupa Davad d'un ton las. Ronica, nous ne tirerons qu'amertume à ressasser ces idées ; et il ne sert à rien de vouloir croire que tout redeviendra comme avant : c'est faux. Nous sommes face à la première vague de changement, et nous pouvons la chevaucher ou nous laisser submerger. A votre avis, le Gouverneur ne va-t-il pas continuer à vendre des concessions terriennes, une fois qu'il se sera aperçu que les nouveaux venus prospèrent ? D'autres viendront, et la seule façon de traiter avec eux est de nous adapter à eux, d'apprendre d'eux si c'est possible – et d'adopter leurs coutumes quand c'est nécessaire.

— Oui. » La voix d'Ephron évoquait un gond rouillé qui se débloque soudain. « Nous pouvons apprendre à tant apprécier l'esclavage qu'il nous devienne égal que nos petits-enfants y soient réduits à cause des dettes excessives d'une année. Quant aux serpents de mer que les navires esclavagistes attirent dans nos eaux en les amadouant grâce aux cadavres qu'ils jettent pardessus bord, eh bien, accueillons-les dans la baie des Marchands et nous n'aurons plus jamais besoin de cimetière. »

C'était un long discours pour un malade. Aux premiers signes de son réveil, Ronica était allée chercher le lait de pavot. Elle ôta le bouchon de la lourde bouteille brune, mais Ephron secoua lentement la tête. « Pas tout de suite », lui dit-il. Il reprit son souffle avant de répéter : « Pas tout de suite. » Il tourna ses yeux fatigués vers Davad, que la faiblesse d'Ephron consternait trop visiblement. Ephron eut une petite toux.

Davad pencha la tête et tenta de sourire. « Ça fait plaisir de vous voir éveillé, Ephron. J'espère que notre conversation ne vous a pas dérangé. »

Pendant quelques instants, Ephron se contenta de regarder son interlocuteur ; puis, avec la grossièreté insouciante de ceux

qui sont vraiment malades, il se désintéressa de lui, et ses yeux ternes se posèrent sur son épouse. « Des nouvelles de la *Vivacia* ? » demanda-t-il. A son ton, on eût cru un homme affamé qui demande à manger.

A contrecœur, Ronica secoua la tête en reposant la bouteille de lait de pavot. « Mais elles ne devraient plus tarder. Le monastère nous a appris que Hiémain est en route pour nous rejoindre. » Elle avait annoncé cette dernière nouvelle d'un ton vif, mais Ephron laissa seulement retomber sa tête de côté sur l'oreiller.

« Et que va-t-il faire ? Prendre l'air solennel et mendier une offrande pour son monastère avant de repartir ? J'ai renoncé à cet enfant lorsque sa mère l'a sacrifié à Sa. » Ephron ferma les yeux et resta un moment à respirer, tout simplement. Il ne rouvrit pas les paupières quand il reprit la parole. « Fichu Kyle ! Il devrait être rentré depuis des semaines… à moins qu'il ait envoyé la *Vivacia* par le fond, et Althéa aussi. Je savais que j'aurais dû confier le navire à Brashen. Kyle n'est pas un mauvais capitaine mais il faut avoir du sang de Marchand pour vraiment sentir les réactions d'une vivenef ! »

Ronica se sentit rougir ; elle avait honte d'entendre son époux parler ainsi de leur gendre en présence de Davad. « As-tu faim, Ephron ? ou soif ? demanda-t-elle pour changer de conversation.

— Ni l'un ni l'autre. » Il se mit à tousser. « Je suis mourant ; et j'aimerais que mon fichu navire soit là afin que je puisse mourir sur ses ponts et l'éveiller, pour n'avoir pas vécu ma chienne de vie pour rien ! Je suis né pour accomplir un rêve. Est-ce trop demander qu'il s'achève comme je l'ai toujours prévu ? » Il eut une inspiration rauque. « Le pavot, Ronica. Le pavot, maintenant. »

Elle versa le médicament sirupeux dans une cuillère qu'elle porta aux lèvres d'Ephron, et il avala le contenu sans se plaindre. Après quoi, il reprit son souffle et indiqua du doigt le pichet d'eau, dont il but dans un gobelet par petites gorgées, puis il se laissa aller contre ses oreillers avec un soupir sifflant. Déjà les rides de son front s'apaisaient, sa bouche se faisait plus

molle. Ses yeux papillotèrent vers Davad, mais ce n'est pas à lui qu'il s'adressa.

« Ne vends rien, mon amour. Tiens bon le plus possible. Que je meure sur les ponts de la *Vivacia*, et tu verras que la *Vivacia* te servira bien. Elle et moi trancherons les vagues comme aucun navire auparavant, rapides et sûrs. Tu ne manqueras de rien, Ronica, je te le promets. Garde simplement ton cap et tout ira bien. »

Sa voix s'atténuait, de plus en plus grave et lente à chaque mot. Elle retint un instant sa respiration alors qu'il reprenait une goulée d'air. « Garde ton cap », répéta-t-il, mais ce n'était plus à elle qu'il s'adressait, pensa-t-elle ; peut-être le pavot avait-il déjà ramené ses rêves sur le pont de son navire bien-aimé.

Elle sentit monter à ses yeux les larmes haïssables et les refoula ; elles luttèrent contre sa détermination et l'étouffèrent jusqu'à ce que la boule douloureuse de sa gorge faillit l'empêcher de respirer. Elle lança un regard oblique à Davad : pas assez courtois pour détourner les yeux, il avait au moins la grâce de se montrer mal à l'aise. A sa propre surprise, elle dit d'un ton amer : « Son navire ! Toujours son satané navire ; il n'y a que ça qui lui a jamais tenu à cœur ! » Elle se demanda pourquoi elle désirait faire croire à Davad que c'était là-dessus qu'elle pleurait plutôt que sur la mort d'Ephron. Elle renifla terriblement fort, puis céda, prit son mouchoir et s'essuya les yeux.

« Il faut que je parte, fit Davad, comprenant avec retard.

— Oh, vraiment ? » répondit Ronica par pur réflexe. Elle trouva au fond d'elle-même la discipline appropriée à la situation. « Merci beaucoup d'être passé chez nous. Permettez-moi au moins de vous raccompagner jusqu'à la porte », ajouta-t-elle avant que Davad change d'avis et décide de rester.

Elle se leva et tira une couverture légère sur Ephron. Il marmonna quelques mots où il était question de hunier. Davad prit Ronica par le bras en sortant de la chambre du malade et elle se contraignit à tolérer cette marque de courtoisie. Elle cligna des yeux en quittant la pénombre de la chambre : elle avait toujours été fière de sa demeure pleine de lumière et bien

aérée ; à présent, le soleil qui pénétrait à flots par les grandes fenêtres lui paraissait dur et aveuglant. Elle détourna les yeux quand ils passèrent devant l'atrium ; c'était autrefois sa joie et sa fierté ; aujourd'hui, dépouillé de ses attentions, c'était une friche désolée de plantes grimpantes qui viraient au marron et de couvre-sol en débandade. Elle essaya de se faire la promesse qu'une fois Ephron mort elle trouverait le temps de s'en occuper à nouveau, mais soudain cette idée lui parut ignoble et déloyale, comme si elle souhaitait que son époux trépasse rapidement afin qu'elle puisse soigner son jardin.

« Vous êtes bien silencieuse », dit Davad sans ménagement. A la vérité, elle avait oublié sa présence malgré son bras croisé au sien.

Cependant, avant qu'elle pût formuler une excuse polie, il ajouta d'un ton bourru : « Mais, si je me souviens bien, à la mort de Dorill, il ne me restait plus guère de sujets de bavardages. » Il se tourna vers elle alors qu'ils arrivaient à la grande porte blanche et surprit Ronica en lui prenant les mains. « Si je puis faire quoi que ce soit… et je parle au sens propre… m'en ferez-vous part ? »

Il avait les mains moites et l'haleine chargée des épices de son déjeuner, mais le pire était l'absolue sincérité de son regard. C'était son ami, elle le savait, mais, sur l'instant, elle ne voyait que ce qu'il allait advenir d'elle-même. Du vivant de Dorill, Davad était un homme influent de Terrilville, bien habillé, prospère, qui donnait des bals dans sa grande résidence, réussissant dans ses affaires aussi bien que socialement ; à présent, sa grande maison n'était plus qu'une suite de pièces poussiéreuses, mal rangées, dont s'occupaient des serviteurs d'autant plus malhonnêtes qu'on ne les surveillait pas. Ronica le savait. Ephron et elle étaient un des rares couples qui pensaient encore à Davad quand ils lançaient des invitations pour des bals ou des dîners. Ephron disparu, allait-elle devenir comme Davad une laissée-pour-compte, une veuve trop âgée pour se faire courtiser et trop jeune pour rester assise tranquillement dans un coin ? Sa peur s'exprima par une soudaine amertume.

« Quoi que ce soit, Davad ? Eh bien, vous pourriez toujours payer mes dettes, moissonner mes champs et trouver un mari

convenable pour Althéa ! » Elle s'entendit parler avec une sorte d'horreur et vit les yeux de Davad s'agrandir au point de s'exorbiter. Brusquement, elle retira ses mains de son étreinte moite. « Excusez-moi, Davad, fit-elle avec sincérité. Je ne sais ce qui m'a prise de… »

Il l'interrompit hâtivement. « Peu importe. Vous parlez à un homme qui a brûlé le portrait de son épouse afin de ne plus devoir contempler ce qu'il ne pouvait pas voir. En de telles circonstances, on dit des choses qui… Peu importe, Ronica. Et j'étais sincère ; je suis votre ami et je verrai ce que je puis faire pour vous. »

A pas pressés, il s'en alla le long d'une allée au bout de laquelle l'attendait son cheval sellé. Ronica, sans bouger, le regarda monter maladroitement sur la bête. Il leva une main en signe d'au revoir et elle lui rendit son geste. Il s'éloigna en suivant l'allée, puis Ronica baissa les yeux pour contempler Terrilville. Pour la première fois depuis qu'Ephron était tombé malade, elle observa la ville. Elle avait changé. La demeure de Ronica, comme nombre de celles des Premiers Marchands, se situait sur une douce colline qui dominait le bassin du port. A travers les arbres en contrebas, elle apercevait les rues pavées, les bâtiments de pierre blanche de Terrilville et, au-delà, le bleu de la baie des Marchands. De là où elle se trouvait, elle ne voyait pas le grand Marché, mais elle ne doutait pas plus de son animation que du lever du soleil. Les larges avenues pavées suivaient la ligne en fer à cheval de la baie. Le grand Marché était vaste et aéré, aussi soigneusement conçu que la résidence d'un noble ; des bosquets étendaient leur ombre sur de petits jardins où des tables et des fauteuils invitaient l'acheteur fatigué à se détendre un moment avant de repartir au travail. Cent vingt boutiques aux vastes vitrines et aux larges portes accueillaient des marchandises venues de près comme de loin. Par un jour ensoleillé comme celui-ci, les bannes aux couleurs vives devaient être étendues au-dessus des trottoirs pour inciter les promeneurs à se rapprocher des portes des négociants.

Ronica sourit. Sa mère et sa grand-mère lui avaient toujours affirmé avec fierté que Terrilville ne ressemblait pas à une ville arrachée à coups de hache à la jungle de cette côte

froide et sauvage, mais à toutes les villes décentes du dominion du Gouverneur. Les rues étaient droites et propres, les déchets et les eaux sales relégués dans les allées et les égouts à l'arrière des boutiques – et même ces zones étaient régulièrement nettoyées. Quand on sortait du grand Marché et qu'on s'éloignait des Petits Commerces, la ville présentait toujours une façade polie et civilisée : les maisons blanches brillaient au soleil, des orangers et des citronniers embaumaient l'air de leurs parfums, même s'ils poussaient en bacs et devaient être rentrés pour l'hiver. Terrilville était le joyau des Rivages Maudits, le plus lointain de ceux du Gouverneur, mais néanmoins l'un des plus éclatants. C'est du moins ce qu'on avait toujours dit à Ronica.

Prise un instant d'amertume, elle songea que, désormais, elle ne saurait jamais si sa mère et sa grand-mère avaient dit vrai. Une fois, Ephron lui avait promis qu'ils feraient un pèlerinage à Jamaillia la sainte, qu'ils visiteraient les futaies de Sa et qu'ils verraient le palais luisant du Gouverneur lui-même. Encore un rêve parti en fumée. Elle repoussa ces pensées et regarda une nouvelle fois Terrilville. Rien ne paraissait avoir changé ; quelques navires de plus ancrés dans le port, un peu plus de monde qui marchait à pas pressés dans les rues, mais cela n'avait rien d'inattendu. Terrilville avait grandi, n'ayant jamais cessé de croître depuis sa naissance.

C'est en levant les yeux pour contempler les collines alentour qu'elle se rendit compte des vraies modifications : la butte du Forgeron, jusque-là couronnée de grands chênes, ne montrait plus qu'un sommet chauve. Elle la regarda, effarée. Elle avait appris qu'un des nouveaux venus s'était approprié ce terrain et allait employer des esclaves pour abattre et débiter des arbres ; mais elle n'avait encore jamais vu de colline à ce point déboisée. La chaleur du jour tapait impitoyablement sur l'éminence nue ; les quelques plantes qui subsistaient paraissaient brûlées et pendaient.

La butte du Forgeron avait subi les changements les plus frappants, mais c'était loin d'être la seule. A l'est, quelqu'un avait dégagé un espace sur le versant d'une colline et y faisait bâtir une maison – non, se reprit Ronica, une résidence. La

taille de la demeure la laissait pantoise, mais aussi le nombre d'ouvriers employés à sa construction. Ils grouillaient sur le chantier comme des fourmis vêtues de blanc dans la chaleur du soleil de midi. Sous ses yeux, le cadre de bois d'un mur fut hissé en place et fixé. Loin à l'ouest, une nouvelle route coupait tout droit à travers les collines. Ronica n'en voyait que des tronçons à travers les arbres, mais elle était large et fréquentée. L'inquiétude l'envahit ; le raisonnement de Davad était plus exact qu'elle ne l'avait cru : peut-être les modifications que subissait Terrilville ne s'arrêtaient-elles pas à un simple accroissement de la population ; et, s'il avait raison sur ce point, peut-être ne se trompait-il pas non plus en affirmant que la seule façon de survivre à la vague des nouveaux marchands consistait à les imiter.

Elle se détourna de Terrilville et de ses pensées inquiètes. Elle n'avait pas le temps de réfléchir à ces événements pour l'instant ; elle devait se débrouiller pour supporter son propre désastre et ses propres craintes. Terrilville devrait s'occuper seule d'elle-même.

4

PARTAGE

Kennit humecta son mouchoir dans de l'huile citronnée et s'en lissa la barbe et la moustache, puis il s'observa dans le miroir au cadre doré au-dessus de sa cuvette. L'huile leur donnait un lustre supplémentaire mais ce n'était pas l'effet qu'il recherchait. Le parfum de citron ne suffisait pas encore à empêcher la puanteur de Partage d'accéder à ses narines. Entrer dans Partage, se dit-il, revenait à se faire remorquer à quai dans les remugles musqués d'une aisselle d'esclave.

Quittant ses quartiers, il émergea sur le pont. L'air à l'extérieur était aussi étouffant et moite qu'à l'intérieur, et la pestilence encore pire. Il observa avec dégoût les côtes les plus proches de Partage. Le refuge des pirates avait été bien choisi : pour le découvrir, il fallait non seulement connaître la route, mais, en capitaine consommé, faire remonter à son navire un cours d'eau qui conduisait dans les terres. La rivière limpide qui menait à ce lagon n'avait rien de plus attirant que la dizaine d'autres qui sinuaient à travers les multiples îles de la côte Changeante jusqu'à la vraie mer ; mais celle-ci possédait un chenal profond, quoique étroit, dans lequel un bateau à voiles pouvait naviguer, et un lagon placide où l'on pouvait mouiller à l'abri des tempêtes, même les plus violentes.

Autrefois, le paysage avait dû être magnifique. Aujourd'hui, des quais et des jetées moussus pointaient de toute terre ferme.

La végétation luxuriante qui surplombait la rivière avait été tellement taillée qu'il n'en restait qu'un sol fangeux. Le flot du courant pas plus que la brise ne suffisaient à disperser les déchets et la fumée des chaumières groupées, des masures et des boutiques de la cité pirate. Un jour ou l'autre, les pluies d'hiver viendraient nettoyer brièvement la ville et le lagon, mais,

par une chaude journée d'été, le port de Partage avait tout le charme et la séduction d'un pot de chambre plein.

Jeter l'ancre le long d'un quai pour plus de quelques jours revenait à inviter la mousse et la pourriture sur la coque du navire ; boire l'eau des puits, sauf de quelques-uns, donnait la diarrhée -et même la fièvre, si on jouait de malchance. Pourtant, alors que Kennit regardait le pont de son navire, il voyait son équipage travailler bien et de bon cœur ; même ceux qui, dans les chaloupes, remorquaient le *Marietta* vers le port tiraient sur leurs rames avec énergie car, pour eux, la puanteur régnante était le doux parfum du bercail et celui de la paie. Suivant la tradition, le butin serait partagé sur le pont dès que le *Marietta* serait amarré. D'ici quelques heures, ils pataugeraient jusqu'au nombril dans la bière au milieu des putains.

Eh oui, et avant le lever du soleil, le butin qu'ils s'étaient approprié avec tant de mal serait passé dans les mains des aubergistes mielleux, des maquereaux et des marchands de Partage. Kennit secoua la tête d'un air apitoyé et tapota une fois de plus sa moustache avec son mouchoir parfumé au citron. Il se permit un petit sourire : au moins, cette fois, non contents de répandre le résultat de leurs pillages à travers la ville, ses hommes sèmeraient les graines de l'ambition de Kennit. Avant demain matin, il était prêt à parier que la moitié de Partage aurait entendu l'histoire de l'oracle du capitaine Kennit sur l'île des Autres. Il avait l'intention de se montrer exceptionnellement généreux avec son équipage quand viendrait l'heure de la répartition du butin ; sans ostentation, il ne s'octroierait qu'une double part cette fois-ci : il voulait que ses hommes repartent les poches alourdies par leur paie ; il désirait que tout Partage remarque et se rappelle que les hommes de son navire paraissaient toujours rentrer au port avec des bourses bien pleines, qu'on l'attribue à la chance et à la largesse de leur capitaine, et qu'on se demande si un peu de cette chance et de cette largesse ne finirait pas par profiter à Partage tout entier.

Le second vint se planter respectueusement près de Kennit accoudé au bastingage.

« Sorcor, tu vois ce bout de falaise, là-bas ? Une tour dressée là commanderait la rivière sur une longue distance, et

une baliste ou deux à son pied pourraient la défendre contre tout navire qui aurait découvert notre chenal. Non seulement Partage serait avertie largement à l'avance d'une attaque, mais elle pourrait se défendre elle-même. Qu'en penses-tu ? »

Sorcor se mordit la lèvre inférieure mais resta impassible par ailleurs. Chaque fois qu'ils entraient au port, Kennit émettait la même proposition, et, chaque fois, le second amariné répondait de la même façon. « Si on trouvait assez de pierres dans ce marécage, on pourrait peut-être bâtir une tour, et hisser des rochers pour les projeter. Ce serait peut-être possible, cap'taine. Mais qui paierait pour ça, et qui surveillerait les travaux ? Partage ne cesserait jamais assez longtemps de se bouffer le nez pour construire et garnir d'hommes un bâtiment pareil.

— Si Partage avait un chef assez fort, il pourrait y arriver ; il pourrait d'ailleurs accomplir bien d'autres choses. »

Sorcor jeta un regard circonspect à son capitaine ; cette fois, la discussion glissait vers un nouveau terrain. « Partage est une ville d'hommes libres. On n'a pas de chef.

— C'est exact », convint Kennit. A titre d'expérience, il ajouta : « Et voilà pourquoi c'est la cupidité des marchands et des maquereaux qui nous gouverne. Regarde autour de toi : ici, le moindre marin risque sa vie pour ses gains ; cependant, le temps de mouiller l'ancre, où est son or ? Plus dans ses poches ! Et qu'a-t-il à la place ? Rien qu'un bon mal de tête, à moins qu'il n'ait eu la malchance d'attraper en plus des morpions dans un bordel. Plus on a à dépenser à Partage, plus cher coûtent la bière, le pain et les femmes. Mais tu as raison : ce n'est pas d'un chef que Partage a besoin, mais d'un meneur, d'un homme capable d'inciter les autres à se gouverner eux-mêmes, de les réveiller afin de leur faire ouvrir les yeux et voir ce qu'ils pourraient posséder. » Kennit reporta son regard sur le dos des hommes courbés sur les rames tandis que les embarcations remorquaient le *Marietta* à quai.

Rien dans son attitude ne pouvait indiquer à Sorcor qu'il venait d'entendre un discours soigneusement répété. Kennit appréciait son second ; ce n'était pas seulement un bon marin mais un homme intelligent malgré son instruction limitée. Si

Kennit parvenait à l'ébranler par ses propos, d'autres aussi commenceraient peut-être à l'écouter.

Il prit le risque de ramener les yeux sur Sorcor. Le second avait le front plissé, ce qui tirait sur sa cicatrice luisante, vestige de son tatouage d'esclave. Après avoir laborieusement réfléchi, Sorcor déclara : « On est des hommes libres, ici. Ça n'a pas toujours été vrai ; plus de la moitié de ceux qui sont venus ici étaient des esclaves, ou allaient le devenir. Beaucoup portent encore un tatouage, ou la marque d'un ancien tatouage ; les autres, eh bien, les autres se retrouveraient devant un nœud coulant ou un fouet, ou peut-être les deux, s'ils retournaient là d'où ils sont venus. Un soir, il y a quelques jours, vous parliez d'un roi des pirates. Vous n'êtes pas le premier à en parler, et on dirait que plus il y a de marchands qui s'installent ici, plus cette idée leur trotte dans la tête. Mais on en avait un là d'où on est venus et, pour la plupart, c'est pour ça qu'on est arrivés ici au lieu de rester là-bas. Personne chez nous ne veut d'un homme qui nous dise ce qu'on peut faire et ne pas faire. On y a déjà bien assez droit à bord d'un navire – sauf votre respect, capitaine.

— De rien, Sorcor. Mais on peut considérer l'anarchie comme une oppression désorganisée. » Kennit scruta le visage de Sorcor, et la perplexité qu'il y lut lui dit que le choix de ses mots était mauvais ; manifestement, il fallait encore qu'il s'exerce à la persuasion. Il eut un sourire enjoué. « C'est en tout cas ce que diraient certains. Pour ma part, j'ai plus confiance dans mes semblables et j'aime mieux les mots simples. Qu'avons-nous à Partage, actuellement ? Une collection de brutes. Te rappelles-tu le temps où Podée et sa bande passaient leur temps à casser là tête des gens et à leur voler leur bourse ? On regardait comme presque normal que, si un marin se rendait à terre sans ses compagnons de bordée, il se fasse rosser et dépouiller avant minuit ; et, s'il se faisait accompagner, le mieux qu'il pouvait espérer était une rixe avec la bande de Podée. Si trois bordées de navires n'étaient pas tombées sur le dos de Podée et de ses hommes, on y serait encore. Aujourd'hui même, il existe au moins trois tavernes où un homme qui entre dans une chambre sombre a autant de chances de prendre un coup de gourdin derrière les oreilles que de profiter de la pute qu'il a

payée. Mais personne n'intervient : ce sont les affaires de celui qui s'est fait assommer et dépouiller. » Kennit jeta un regard par en dessous à Sorcor. Le second avait toujours le front plissé mais il hochait la tête. Avec une étrange petite émotion, Kennit se rendit compte que l'homme de barre prêtait autant d'attention à leur conversation qu'à maintenir le navire sur son cap. En toute autre occasion, Kennit l'aurait réprimandé, mais cette fois il ressentait comme un petit triomphe. Cependant, Sorcor avait remarqué l'attitude de l'homme en même temps que son capitaine.

« Eh, toi, là ! Tu es là pour guider le navire, par pour écouter tes supérieurs ! »

Et Sorcor se précipita sur l'homme avec un air menaçant. Le matelot se raidit en attendant un coup de poing, mais il ne recula pas ni ne bougea de son poste. Tandis que le second traitait l'homme de barre d'idiot et de bon à rien, Kennit alla vers l'avant ; sous ses bottes, les ponts étaient aussi blancs que le sable et la pierre ponce pouvaient les rendre ; où qu'il regardât, tout n'était que précision et industrie ; chaque matelot s'occupait d'une tâche, et toute pièce d'attirail qui n'avait pas d'usage immédiat était soigneusement rangée à sa place. Kennit sourit à part lui : tel n'était pas le cas quand il avait posé pour la première fois le pied sur le *Marietta* cinq ans plus tôt 5 c'était alors un sabot malpropre digne des autres bateaux de la flotte pirate, et le capitaine, qui l'avait accueilli à bord d'un mot ordurier et d'un coup mal placé, était aussi indiscernable de son équipage crasseux et grossier qu'un bâtard au milieu d'une meute de chiens des rues.

Mais c'était la raison pour laquelle Kennit avait choisi de monter à bord du *Marietta*. Il avait de belles lignes sous les débris accumulés pendant des années et la toile mal ravaudée de ses voiles. De plus, le capitaine était mûr pour la retraite : un maître à bord qui n'avait pas l'autorité nécessaire pour laisser à son second le soin des jurons et des cris était un homme dont le règne touchait à sa fin. Il avait fallu sept mois à Kennit pour renverser le capitaine, et quatre mois de plus pour passer aussi son second par-dessus bord. Quand il prit le commandement du *Marietta*, ses marins ne demandaient qu'à le suivre. Il choisit

Sorcor avec soin, et presque tous les hommes courtisaient l'homme pour devenir son fidèle subordonné. Une fois maîtres du navire, Sorcor et lui l'avaient mené au large, loin de la vue des côtes, et là, ils éliminèrent les éléments malsains de l'équipage comme un joueur se débarrasse de ses cartes sur la table. Seuls capables de lire une carte ou de désigner un cap, ils étaient quasiment immunisés contre toute mutinerie ; cependant, Kennit ne permit jamais à Sorcor de franchir la limite de la violence abusive ; il était convaincu que la plupart des hommes sont heureux sous une main ferme, et si cette main fournissait aussi la propreté et la sécurité d'un abri connu, les hommes n'en étaient que plus satisfaits. Ceux dont on pouvait faire des matelots le devinrent ; ils naviguèrent jusqu'aux derniers biscuits du bord et en se guidant aux étoiles que Sorcor et Kennit connaissaient.

Le temps qu'ils parviennent à un port si lointain que même Sorcor en ignorait la langue, le *Marietta* avait pris le déguisement d'un petit navire marchand propret, et l'équipage obéissait au doigt et à l'œil au capitaine et au second. Là, Kennit passa une longue période à dépenser les portions de butin qu'il conservait depuis longtemps pour remettre son navire en état de marche. Quand le *Marietta* quitta cette côte, ce fut pour se permettre un mois de piraterie de précision sur des petits ports qui n'avaient jamais subi de telles attaques, puis rentrer à Partage débordant d'objets et de pièces aux estampilles inconnues. Les marins qui revinrent étaient plus riches que jamais et fidèles comme des chiens. En un seul voyage, Kennit s'était procuré un navire, une réputation et une fortune.

Cependant, alors qu'il descendait sur les quais de Partage, croyant avoir réalisé l'ambition de sa vie, toute sa joie tomba comme de la peau brûlée. Il regarda ses matelots fanfaronner sur les quais, vêtus de soie comme des seigneurs, leurs baluchons remplis de pièces, d'ivoire et de joyaux curieusement taillés ; et il sut que ce n'étaient que des marins et que leur butin finirait englouti dans la gueule de Partage d'ici quelques heures ; et, tout à coup, les ponts immaculés, les voiles proprement cousues et la peinture refaite de frais du *Marietta* lui parurent un triomphe aussi bref et superficiel que la fortune

de son équipage. Il rejeta la compagnie de Sorcor et passa la semaine à boire dans la pénombre de sa cabine. Il n'aurait jamais cru être à ce point découragé par la réussite. Il se sentait floué.

Il lui fallut des mois pour se remettre. Il se mouvait dans une noirceur insensibilisante, abasourdi par le désespoir qui le saisissait. Une lointaine partie de lui-même lui disait qu'il avait bien fait de choisir Sorcor. Le second se comportait comme si tout se passait normalement et ne s'enquit pas une fois de l'état du capitaine ; si l'équipage sentait que quelque chose n'allait pas, il n'en avait aucune preuve. Selon la philosophie de Kennit, sur un navire bien géré, le capitaine n'avait jamais à s'adresser directement aux hommes mais devait simplement faire connaître ses désirs au second et lui faire confiance pour les exécuter. Cette habitude lui fut fort utile durant ces jours de désespoir. Il ne ressentait plus rien le matin où Sorcor frappa à sa porte pour annoncer qu'ils avaient un beau gras vaisseau marchand en vue. Le capitaine désirait-il qu'on le poursuive ?

Non seulement ils le poursuivirent, mais ils lui lancèrent des grappins et l'abordèrent, puis s'approprièrent une belle cargaison de vins et de parfums. Kennit laissa le pont du *Marietta* à la charge de Sorcor tandis qu'il menait lui-même son équipage sur le marchand. Jusque-là, il considérait les batailles et les tueries comme des aspects malpropres de la carrière qu'il s'était choisie ; mais, pour la première fois ce jour-là, son cœur s'enflamma de la fureur du combat. Il tua et tua encore sa colère et sa déception jusqu'à ce que, ahuri, il s'aperçoive qu'il n'avait plus d'adversaires. Il tourna le dos au dernier qu'il avait tué et vit ses hommes réunis par petits groupes qui le contemplaient avec une sorte de fascination. Il n'entendit pas un murmure de leur part, mais l'horreur et l'admiration qu'il lut dans leurs yeux suffisaient. Il avait cru conquérir ses hommes par la discipline, mais ce fut ce jour-là qu'ils lui donnèrent vraiment leur cœur. Ils ne s'adresseraient pas à lui de façon familière et ne le considéreraient pas avec affection ; quand ils iraient boire et faire ripaille à Partage, ils vanteraient sa stricte discipline de bord qui les désignerait comme des hommes résistants, et sa violence à l'épée qui ferait de leur navire un bateau à respecter.

De ce jour, ils s'attendirent que leur capitaine mène leurs attaques. La première fois où il les retint et obtint la reddition d'un capitaine marchand, les hommes firent preuve de mauvaise humeur jusqu'à ce qu'il partage entre eux la plus grande partie de la rançon du navire et de son fret. Alors, tout avait été bien –, on arrive presque à tout en satisfaisant l'avidité d'un équipage pirate.

Au cours des années suivantes, il assit son petit empire. En Chalcède, dans les ports les plus miteux, il noua des relations avec des marchands qui achetaient habituellement sans poser de questions, et avec de petits seigneurs chalcédiens qui ne se faisaient pas scrupule à jouer les intermédiaires dans la mise à rançon de navires, de cargaisons et d'équipages : contre des frets volés, on obtenait d'eux bien plus qu'à Partage ou à Port-Crâne. Les derniers mois, Kennit s'était pris à rêver que ces hobereaux chalcèdes l'aidaient à faire reconnaître les îles pirates comme un domaine légitime, une fois qu'il aurait convaincu les habitants de l'accepter comme meneur. Il pointa de nouveau ce qu'il avait à proposer aux deux camps : pour les pirates, la légitimité, sans la menace d'un nœud coulant autour du cou, et le commerce libre avec les autres ports. Une fois qu'il aurait unifié les îles et les villes pirates, ils pourraient agir de concert pour mettre fin aux attaques d'esclavagistes sur leurs cités ; une brève inquiétude le traversa : ce programme suffirait-il à les rallier tous ? Mais il chassa bien vite cette idée. Pour les marchands de Chalcède et les négociants de Terrilville, les profits étaient plus évidents : cabotage sûr le long de la côte jusqu'à Terrilville, Chalcède et les terres au-delà. Ce ne serait pas gratuit, bien sûr ; rien n'était gratuit. Mais la sécurité serait là. Un sourire flotta sur ses lèvres. Ils allaient apprécier ce changement.

Il fut tiré de sa rêverie par une soudaine activité lorsque les hommes se dépêchèrent de lancer des lignes et de les attacher ; ils firent virer le navire en positionnant les chameaux de chanvre afin d'empêcher le *Marietta* de racler contre le quai. Kennit se tenait muet et dédaigneux en écoutant Sorcor brailler les ordres nécessaires. Tout autour de lui, on nettoyait le navire et on arrimait tout. Il ne dit rien et ne bougea pas tant que tout

l'équipage ne fut pas rassemblé dans le passavant à ses pieds, attendant nerveusement le partage du butin. Quand Sorcor vint le rejoindre sur le pont, il lui adressa un bref hochement de tête, puis se tourna vers les hommes.

« Je vous fais la même proposition qu'aux trois derniers ports. Ceux d'entre vous qui le désirent peuvent prendre leur part et l'emporter pour l'échanger et la vendre le mieux possible ; ceux d'entre vous qui ont de la patience et du bon sens peuvent en prendre une partie et nous laisser, le second et moi, disposer plus profitablement de la cargaison. Ceux qui choisiront cette solution pourront revenir au navire après-demain récupérer la partie restante de ces profits. » Des yeux, il balaya les visages de ses hommes ; certains soutinrent son regard et d'autres s'intéressèrent soudain à leurs voisins. Tous raclaient des pieds comme des gamins énervés : la ville, le rhum et les femmes les attendaient. Kennit s'éclaircit la gorge. « Ceux qui ont eu la patience de me permettre de vendre leur cargaison à leur place peuvent vous dire qu'ils en ont tiré davantage que s'ils avaient marchandé dans leur coin. Un négociant en vins paiera plus pour tout un fret d'eau-de-vie que ce que vous obtiendrez d'un seul tonneau en discutant avec un aubergiste. Les balles de soie, vendues en lots à un tailleur, reviennent à un prix bien supérieur que vous n'en tireriez d'une seule coupe pour une putain. »

Il se tut. A ses pieds, ses hommes s'agitaient impatiemment. Kennit serra les mâchoires. Il n'avait cessé de prouver à tous que son système était plus profitable –, ils le savaient, chacun d'entre eux était prêt à l'admettre, mais à l'instant où ils s'amarraient au quai, tout bon sens les abandonnait. Il se permit un bref soupir d'exaspération, puis s'adressa à Sorcor. « Le pointage de nos gains, second. »

Sorcor le tenait prêt. Sorcor était toujours prêt pour tout. Il déroula le parchemin et fit semblant de le lire, mais Kennit savait qu'il avait en réalité mémorisé ce dont ils s'étaient emparés : il n'était même pas capable de lire son propre nom, mais, si on lui demandait quelle part revenait à l'équipage sur un ensemble de quarante balles de soie, il répondait sur l'instant. Un murmure appréciateur parcourut les hommes

tandis qu'on lisait tout haut le pointage. Les maquereaux et les filles libres qui s'étaient rameutés sur le quai poussaient des huées et des coups de sifflet ; et certaines filles annonçaient déjà leurs offres sur les marchandises. Les hommes s'énervaient comme des animaux à l'attache, et leurs yeux ne cessaient de passer de Sorcor à tous les plaisirs qui les attendaient sur le quai et le long de la route boueuse. Quand Sorcor eut fini, il dut hurler par deux fois pour obtenir le silence avant que Kennit prenne la parole.

« Ceux d'entre vous, fit-il d'une voix délibérément basse, qui souhaitent jouer une part de ce qui leur revient contre ce que notre fret nous rapportera peuvent faire la queue devant ma cabine pour me voir seul à seul. Les autres iront voir Sorcor. » Il se tourna et descendit l'escalier jusqu'à sa cabine. Il trouvait plus pratique de laisser Sorcor s'occuper des autres, qui devraient simplement accepter du second les équivalences d'un tiers d'une balle de soie, des deux cinquièmes d'un tonneau d'eau-de-vie et d'une demi-mesure de cindine. S'ils n'avaient pas la patience d'attendre pour obtenir leur part sous forme de pièces sonnantes et trébuchantes, ils étaient obligés d'accepter l'équivalent que Sorcor jugeait équitable. Sorcor était juste. Jusque-là, nul n'avait murmuré contre sa façon de partager ; ou bien, comme Kennit, ils ne remettaient pas en cause son honnêteté, ou bien ils n'osaient pas rapporter leur mécontentement au capitaine. Dans les deux cas, cela convenait à Kennit.

La file qui se forma pour recevoir de l'argent était courte, et c'était décevant. Kennit remit à chacun cinq shelders ; à son sens, c'était suffisant pour avoir des femmes, à manger et à boire toute la soirée, plus un lit convenable, s'ils décidaient de ne pas revenir au navire. Dès qu'ils avaient leur argent en main, ils quittaient le bâtiment. Quand Kennit émergea sur le pont, il vit le dernier marin sauter sur le quai bondé, et il lui vint l'image d'un paquet de viande sanglante jeté aux requins. Les gens du quai tournoyaient et s'attroupaient autour de lui ; les filles libres offraient leur marchandise alors que les jeunes maquereaux s'égosillaient à lui dire qu'un bourlingueur riche comme lui pouvait se payer mieux, une femme dans un lit toute une nuit,

et, oui, une bouteille de rhum sur la table de chevet. Avec une résolution moindre, des apprentis vendaient à la criée du pain, des sucreries et des fruits mûrs. Le jeune pirate souriait de toutes ses dents, jouissant de leur cupidité ; apparemment, il avait oublié que, dès qu'il n'aurait plus une pièce en poche, on se contenterait de l'abandonner dans un caniveau ou au fond d'une ruelle.

Kennit se détourna de l'agitation et du bruit. Sorcor avait déjà achevé son partage, et, debout sur le haut pont près de la barre, il contemplait la ville. Kennit fronça légèrement les sourcils : le second aurait dû savoir à l'avance quels hommes désiraient leur part sous forme de biens et déjà calculé ce qu'il allait leur donner. Soudain, le front du capitaine se déplissa : cette manière de faire était plus efficace, comme toujours avec Sorcor. Kennit lui tendit une bourse pleine et le second la prit sans un mot. Au bout d'un moment, il fit rouler ses épaules et se tourna vers son capitaine, qui dit : « Eh bien, Sorcor, m'accompagnez-vous pour changer notre fret contre de l'or ? »

D'un air gêné, le second fit un pas de côté. « Si ça ne dérange pas le capitaine, j'aimerais mieux prendre du temps pour moi-même. »

Kennit dissimula sa déception. « Ça m'est égal », mentit-il. Puis il ajouta doucement : « J'ai bien envie de renvoyer ces hommes qui exigent toujours leur part sous forme de biens. Plus j'ai à vendre en gros, meilleur est le prix que je peux en tirer. Qu'en dites-vous ? »

Sorcor déglutit avec peine, puis il toussota : « C'est leur droit, cap'taine, de prendre leur part sous forme de biens. On a toujours fait comme ça à Partage. » Il s'interrompit le temps de se gratter une joue couturée de cicatrices. Kennit savait qu'il avait soigneusement pesé ses mots avant même qu'il les prononce. « Ce sont de bons marins, cap'taine, de bons matelots, de vrais compagnons de bord et aucun ne rechigne au travail, que ce soit à l'aiguille ou au sabre. Mais ils ne sont pas devenus pirates pour vivre sous la loi d'un autre, même si cette loi est bonne pour eux. » Non sans difficulté, il croisa le regard de Kennit et ajouta : « On ne devient pas pirate pour se retrouver sous la botte d'un autre. »

Son ton hésitant s'accrut alors qu'il continuait : « En plus, il faudrait payer des salaires d'enfer pour les remplacer. Ce sont des vieux de la vieille, pas des raclures de plancher de bordel. Si vous vous promeniez en demandant des hommes prêts à vous laisser vendre leurs prises, vous obtiendriez des hommes qui n'auraient pas l'énergie d'agir seuls. Ce serait le genre à rester en arrière pendant que vous attaqueriez un autre navire et à ne passer sur son pont qu'une fois la victoire assurée. » Sorcor secoua la tête, plus pour lui-même que pour son capitaine. « Ces hommes vous sont dévoués corps et âme, cap'taine. Ils sont prêts à vous suivre. Mais vous auriez intérêt à ne pas essayer de les obliger à renoncer à ce qui leur revient. Toutes ces histoires de roi et de meneur les mettent mal à l'aise. Vous ne pouvez pas forcer quelqu'un à se battre pour vous… » La voix de Sorcor mourut et il leva soudain les yeux vers son capitaine comme s'il se rappelait à qui il s'adressait.

Une brusque rage glacée s'empara de Kennit. « Vous avez sans doute raison, Sorcor. Veillez à ce qu'on monte bonne garde à bord, car je ne rentrerai pas de la nuit. Je vous laisse en charge du navire. »

Sans un mot de plus, Kennit pivota sur ses talons et s'en fut. Il ne jeta pas un regard en arrière pour déchiffrer l'expression du second. Il venait de le confiner à bord pour la nuit, car l'accord qui les liait spécifiait que l'un d'eux dormirait sur le navire quand le *Marietta* était à quai. Eh bien, qu'il grommelle tout son soûl ! Sorcor venait d'anéantir tous les espoirs que Kennit berçait depuis plusieurs mois. Tout en traversant les quais, il se demanda avec amertume quelle bêtise l'avait pris de faire ces rêves. Voici qu'il resterait toujours le capitaine d'une bande de vauriens qui ne verraient jamais plus loin que le bout de leur queue.

D'un bond aisé, il sauta sur le quai. Aussitôt une foule de vendeurs se précipita sur lui, mais, d'un froncement de sourcils, il les fit reculer. Au moins, il avait ce genre de réputation à Partage, mais cette pensée l'aigrit encore davantage. On lui laissait le passage… Tu parles d'une réputation ! Autant s'admirer dans une flaque d'urine ! Il était capitaine d'un navire, mais pour combien de temps ? Tant que les roquets à ses pieds

croyaient en ses poings et en son épée. Dans dix ans, ils se trouveraient un homme plus grand ou plus vif, et alors Kennit pouvait s'attendre à faire partie des mendiants à la barbe grise qui se déplaçaient furtivement dans les ruelles pour voler les soûlards et qui passaient des heures devant les tavernes à implorer des restes.

La colère grossissait en lui comme du poison dans son sang. Il aurait mieux fait de trouver un endroit isolé en attendant que son humeur noire passât, il le savait, mais sa haine soudaine de lui-même et de son monde était telle que la sagesse n'avait plus de place en lui. Il détestait la boue noire et collante des rues et des ruelles, il méprisait les flaques d'eau sale qu'il contournait ; la puanteur et le bruit de Partage ne lui inspiraient que dégoût. Il aurait aimé pouvoir se venger de ce monde et de sa propre stupidité en détruisant tout. Ce n'était pas le moment d'aller marchander, il le savait, mais cela lui était égal ; les courtiers prenaient de telles parts que ce n'était pratiquement pas la peine de traiter avec eux. Kennit et son équipage s'en étaient mieux tirés quand ils s'étaient défaits de leurs marchandises en Chalcède. Toutes les prises qu'ils avaient faites entre Chalcède et ici, ils les avaient quasiment données à ces vautours. Dans son humeur irréfléchie, il laissa la soie pour la moitié de sa valeur ; mais, quand le négociant essaya de faire une bonne affaire sur l'eau-de-vie et la cindine, il découvrit la fureur glacée de Kennit et finit par payer plus que la normale pour empêcher le capitaine de déplacer son fret ailleurs. Le marché fut conclu d'un simple hochement de tête, Kennit dédaignant de serrer la main de l'homme ; l'or serait payé le lendemain, quand le courtier enverrait ses débardeurs décharger la cargaison. Kennit quitta le salon du courtier sans un mot.

Dehors, le crépuscule de l'été était tombé. Les bruits et les cris rauques qui sortaient des tavernes avaient augmenté, tandis que les stridulations des insectes et les coassements des grenouilles des marais environnants formaient un chœur d'arrière-plan. Dans l'air rafraîchi, il sembla à Kennit qu'un nouveau régiment d'odeurs assaillait ses narines ; à chacune de ses grandes enjambées, la fange graisseuse de la rue émettait un

bruit de succion. Il prenait garde de rester au milieu de la chaussée, loin des ruelles sombres et des prédateurs qui devaient y rôder, la plupart assez désespérés pour attaquer le premier qui passait à leur portée. Comme s'il se souvenait d'un rendez-vous oublié, il lui revint qu'il avait faim et soif. Et qu'il était fatigué – et triste.

La marée de sa colère avait reflué, et l'avait laissé échoué dans la lassitude et la détresse. Sans grand espoir, il tenta de découvrir le responsable de sa situation, et il lui déplut de se rendre compte qu'il n'avait comme toujours qu'à s'en prendre à lui-même. Il n'y avait personne d'autre à qui faire des reproches, personne d'autre à sanctionner. Il avait beau s'acharner à extirper ses défauts, de nouveaux semblaient toujours apparaître à leur place.

Ses pas l'avaient porté au bordel de Bettel. De la lumière s'échappait de sous les volets des fenêtres basses ; on entendait faiblement de la musique à l'intérieur, ainsi que le soprano un peu rauque d'une femme. Il existait peut-être une dizaine de bâtiments de plus d'un étage à Partage, et celui de Bettel en faisait partie. Peinture blanche, petits balcons et toit aux tuiles rouges : on eût dit qu'on avait pris et laissé tomber un bordel chalcédien dans la fange de Partage. Des pots de fleurs sur les marches s'efforçaient de parfumer l'air, tandis que deux lanternes en cuivre brillaient de manière tentante de part et d'autre de la porte verte et dorée. Les deux spadassins de garde lui firent un sourire entendu. Tout à coup, il les détesta d'être si grands et si stupides, de gagner leur vie grâce à leurs seuls muscles ; ils croyaient que ce serait toujours suffisant, mais il n'était pas dupe. Il eut envie de les saisir à la gorge, de cogner leurs visages souriants l'un contre l'autre, de sentir leurs crânes se défoncer mutuellement, os contre os ; il eut envie de sentir leur trachée s'écraser sous ses doigts, d'entendre leur dernier soupir fuir de leurs gorges broyées.

Kennit leur rendit leur sourire. Ils le regardèrent et leurs sourires se muèrent en rictus gênés. Enfin, ils le laissèrent monter en se ratatinant presque, et s'écartèrent de la porte afin qu'il passe.

Les portes du bordel se refermèrent derrière lui, en laissant dehors la boue et les remugles de Partage. Il se tenait sur le tapis d'un hall d'entrée sous la lumière atténuée d'une lampe jaune. Le parfum familier de Bettel flottait dans l'air, ainsi que l'odeur piquante de la cindine brûlée ; le chant et le doux tambourinement qui l'accompagnaient étaient plus forts. Un jeune domestique se tenait devant Kennit et désigna sans un mot ses bottes boueuses ; sur un bref hochement de tête du capitaine, il bondit en avant avec une brosse pour enlever le plus gros de la fange, après quoi il procéda à un nettoyage soigneux à l'aide d'un chiffon. Ensuite, il versa de l'eau fraîche dans une cuvette et la présenta à Kennit. Celui-ci prit le tissu drapé sur le bras du garçon et s'essuya la figure et les mains de la sueur et de la poussière de la journée. Enfin, le garçon regarda Kennit sans mot dire, et le capitaine pirate ne put que lui donner une tape affectueuse sur la tête –, il lui fit un sourire rayonnant et traversa rapidement la pièce pour ouvrir la deuxième porte.

Comme le battant blanc pivotait lentement sur ses gonds, le chant devint plus audible. Une femme blonde était assise en tailleur sur le sol et s'accompagnait de petits tambours tout en chantant quelque fadaise à propos de son amour vaillant disparu en mer. Kennit lui accorda tout juste un regard : ce n'était pas elle ni ses chansons sirupeuses qu'il venait chercher ; mais, avant qu'il songeât à s'impatienter, Bettel s'était levée de son trône de coussins pour lui prendre doucement le bras. « Kennit ! s'écria-t-elle d'une voix où perçait une désapprobation amicale. Enfin vous voici, méchant que vous êtes ! Il y a des heures que le *Marietta* est au port ! Qu'est-ce qui vous a retenu ? » Elle avait teint ses cheveux noirs au henné et son parfum pesait sur toute sa personne aussi lourdement que ses bijoux. Ses seins tremblaient dans son décolleté comme des vagues prêtes à inonder le bastingage.

Il n'écouta pas ses réprimandes. Il savait que ses attentions avaient pour but de le flatter, et cela ne faisait que rendre plus irritante la scène que Bettel lui jouait. Naturellement, elle se souvenait de lui : il la payait pour cela ! Il jeta un coup d'œil alentour pour examiner la salle meublée avec goût et la poignée

d'hommes et de femmes bien faits assis sur les fauteuils et les canapés à coussins. Deux femmes lui sourirent ; c'étaient des nouvelles ; aucun des autres personnages ne croisa son regard. Kennit revint à Bettel et interrompit le flot de son bavardage flatteur.

« Je ne vois pas Etta. »

Bettel fit une moue désapprobatrice. « Quoi, vous vous croyez le seul à l'honorer ? Elle ne pouvait pas vous attendre. Si vous arrivez en retard, maître Kennit, vous devez bien…

— Faites-la chercher et envoyer dans la chambre supérieure Attendez ! Qu'elle se baigne d'abord pendant que je mangerai. Dépêchez-moi un bon repas avec du pain frais ; pour le reste, je vous fais confiance. Et n'oubliez pas le vin, Bettel. J'ai le palais fin. Ne me servez pas le raisin en décomposition que vous m'avez donné l'an dernier, ou bien ce sera la dernière fois que votre maison me verra !

— Maître Kennit, croyez-vous possible que je frappe à une porte pour annoncer à un de mes autres clients qu'Etta est attendue ailleurs ? Croyez-vous que votre argent se dépense plus facilement que celui d'un autre ? Si vous vous présentez tard, vous devez choisir entre… »

Sans prêter attention à ses propos, il gravit l'escalier incurvé qui partait du coin de la salle. Un instant, il resta immobile au premier étage ; les bruits qu'il entendait lui évoquèrent un mur plein de rats, et il eut un grognement de dégoût. Il ouvrit une porte qui donnait sur un palier mal éclairé et monta une nouvelle volée de marches. Là, sous les gouttières, se trouvait une chambre qui n'avait de mur mitoyen avec aucune autre. Elle possédait une fenêtre qui donnait sur le lagon, et, par habitude, il alla se planter devant elle. Le *Marietta* tanguait légèrement près de son quai, une seule lanterne éclairait son pont. Tout allait bien.

Il se retourna quand un serviteur tapa à la porte. « Entrez », répondit-il d'un ton bourru. Les habits de l'homme qui apparut semblaient mal convenir à son personnage. Les cicatrices de nombreuses rixes de taverne marquaient son large visage, mais c'est avec une grâce discrète qu'il alla préparer un feu dans la petite cheminée à l'autre bout de la pièce, puis

alluma deux bougies pour Kennit. A leur chaude lumière, celui-ci prit conscience de l'obscurité qui avait accompagné la nuit d'été. Il s'écarta de la fenêtre et prit place sur les coussins d'un fauteuil. La soirée n'avait pas besoin d'être réchauffée, mais il aimait le doux parfum du pin résineux et la lumière dansante des flammes.

Un second choc à la porte annonça deux autres serviteurs. L'un d'eux déposa un plateau sur la nappe immaculée d'une petite table tandis que l'autre présentait à Kennit un bol et un broc d'eau fumante parfumée à la lavande. Au moins, se dit-il,

Bettel s'était-elle souvenue de ses goûts, et, malgré lui, il s'en sentit flatté. Il se lava de nouveau la figure et les mains, puis fit signe aux domestiques de se retirer avant de s'installer devant son repas.

Il n'était pas nécessaire que la cuisine fût très bonne pour surpasser la chère du bord, mais le présent repas était excellent : la viande tendre baignait dans une sauce sombre, le pain avait été cuit de frais, et la compote de fruits épicés qui accompagnait les plats faisait un contrepoint agréable à leurs saveurs. Le vin n'avait rien d'exceptionnel, mais il était plus qu'honorable. Kennit prit son temps pour manger ; il se laissait rarement aller aux plaisirs physiques, sauf quand il était d'humeur amère ; alors il profitait de tous les petits efforts qu'il faisait pour se réconforter. Les distractions qu'il s'offrait actuellement lui rappelaient d'une certaine façon la manière dont sa mère le dorlotait quand il était malade. Ses propres pensées lui inspirèrent un grognement de dédain et il les repoussa en même temps que son plateau. Il se versa un second verre de vin, ôta ses bottes devant le feu et s'adossa dans son fauteuil. Il plongea le regard dans les flammes et prit soin de ne penser à rien.

Un coup à la porte annonça le dessert. « Entrez », fit-il d'un ton distrait. Le bref divertissement du repas s'était évaporé, et le puits de désespoir qui béait devant lui était sans fond. Tout était inutile, tout ; inutile et éphémère.

« Je t'ai apporté de la tarte aux pommes chaude et de la crème fraîche », dit Etta à mi-voix.

Il ne tourna que la tête pour la contempler. « C'est gentil », répondit-il d'un ton monocorde. Il la regarda s'approcher de lui. Droite et fine, se dit-il. Elle ne portait qu'une robe blanche ; elle était aussi grande que lui, avec de longs membres flexibles comme une baguette de saule. Il se radossa à son fauteuil et croisa les bras pendant qu'elle posait l'assiette de porcelaine blanche et le dessert devant lui. L'odeur de cannelle et de pomme de la préparation se mêlait au parfum de chèvrefeuille d'Etta. Elle se redressa et il la considéra un instant. Son regard noir rencontra sans passion celui de Kennit ; sa bouche n'exprima rien.

Il eut soudain envie d'elle.

« Enlève tout ça et va t'allonger sur le lit ; ouvre les draps d'abord. »

Elle obéit sans une hésitation. C'était un plaisir de la regarder bouger à son commandement, rabattre les couvertures pour dénuder les draps blancs, et puis se redresser et attraper l'ourlet de son décolleté pour soulever sa robe et la passer par-dessus sa tête. Elle la plaça soigneusement sur une commode basse au pied du lit. Kennit ne cessa de l'observer, de regarder ses flancs longs et étroits, le discret arrondi de son ventre, sa poitrine modeste. Elle portait les cheveux courts et lisses, coupés au carré comme ceux d'un garçon. Même les méplats de son visage étaient longs. Sans tourner les yeux vers Kennit, elle s'allongea soigneusement sur le lit et ne dit rien en l'attendant.

Il se leva et se mit à déboutonner sa chemise. « Tu es propre ? demanda-t-il d'un ton insensible.

— Aussi propre qu'on peut l'être avec du savon et de l'eau », rétorqua-t-elle. Elle restait parfaitement immobile. Avait-elle peur de lui ?

« As-tu peur de moi ? demanda-t-il, et il s'aperçut alors qu'il ne s'agissait pas de la même question.

— Parfois », répondit-elle. Elle maîtrisait sa voix, ou alors elle était indifférente. Il accrocha son manteau à la colonne de lit ; sa chemise et son pantalon pliés rejoignirent la robe sur la commode. Il lui plaisait de la faire attendre pendant qu'il ôtait soigneusement ses vêtements et les posait de côté. Le plaisir

retardé, se dit-il, comme la tarte tiède et la crème sur le plateau près du feu. Cela aussi l'attendait.

Il s'assit sur le lit et caressa sa peau lisse. Elle avait une légère chair de poule. Elle ne parla ni ne bougea : elle avait appris, les années passant, ce qu'il exigeait. Il payait pour sa satisfaction personnelle ; il ne désirait ni encouragements ni enthousiasme. C'était pour son plaisir à lui, pas à elle. Il observa son visage en y passant une main douce. Les yeux d'Etta ne cherchèrent pas les siens. Elle scrutait le plafond de même qu'il étudiait son visage.

Il n'y avait qu'un défaut à la peau d'Etta : dans son nombril, petit comme un pépin de pomme, se trouvait un minuscule crâne blanc. L'amulette de bois-sorcier y était attachée par un mince fil d'argent ; la moitié de ses gains allait à Bettel pour la location de cette babiole. Au début, où elle et lui avaient fait connaissance, elle lui avait dit que cela la gardait de la maladie et de la grossesse. C'était la première fois qu'il entendait parler de bois-sorcier comme amulette, ce qui l'avait amené à acheter le visage accroché à son poignet. Ces pensées lui firent songer que le visage ne s'était plus exprimé depuis qu'ils avaient quitté les eaux de l'île des Autres. Encore du temps et de l'argent gaspillés, un autre signe de sa stupidité. Il serra les dents, et Etta broncha légèrement. Il s'aperçut qu'il lui avait serré la cuisse au point de la meurtrir. Il relâcha sa prise et la caressa. Laisse tomber ; concentre-toi sur ce que tu fais.

Quand il fut prêt, il lui ouvrit les jambes et la monta. En une dizaine de va-et-vient, il se vida en elle. Toute tension, toute colère, toute frustration refluèrent. Un moment, il demeura allongé sur elle à se reposer, puis il la prit à nouveau, plus calmement. Cette fois, Etta l'agrippa, cette fois, ses hanches montèrent à la rencontre de celles de Kennit, et il comprit qu'elle y trouvait sa propre détente. Il ne lui refusa pas ce plaisir tant qu'il ne gênait pas le sien. Il se surprit lui-même quand il l'embrassa par la suite. Elle eut soin de ne pas bouger à ce moment-là. Il y songeait alors qu'il se retirait d'elle. Embrasser une pute ! Bah, il en avait le droit s'il en avait envie : il payait pour tout ce qu'il avait envie de faire avec elle. Il ne put toutefois

s'empêcher de se demander où avait été la bouche de la putain cette nuit-là.

Il y avait une robe de soie dans le tiroir de la commode. Il la prit, l'enfila, puis traversa la pièce jusqu'à la table. Etta resta au lit, à sa place. Il avait avalé deux bouchées de tarte aux pommes quand elle prit la parole. « Quand j'ai vu que tu étais en retard, j'ai eu peur que tu ne viennes pas. »

A la fourchette, il se coupa une nouvelle part de la tarte : la croûte était croustillante et l'intérieur rempli de fruits épicés. Il y versa de la crème et mâcha lentement. Une fois qu'il eut avalé, il demanda : « Crois-tu que je me soucie de ce que tu crains ou penses ? »

Les yeux d'Etta faillirent croiser les siens. « Je crois que tu t'en soucierais si je n'étais pas ici, de même que je me suis inquiétée la dernière fois que tu n'es pas venu. »

Il termina une nouvelle bouchée de tarte. « Cette conversation est stupide. Je n'ai pas envie de la poursuivre.

— D'accord », dit-elle, et il ne sut pas si elle acceptait son ordre ou bien si elle était de son avis. C'était sans importance. Elle se tut pendant qu'il finissait sa tarte. Il se versa un nouveau verre de vin, s'adossa à son siège et se remémora les semaines passées. Quel idiot ! il aurait dû remettre à plus tard de se rendre à l'île des Autres, et, après avoir entendu l'oracle, il avait été stupide de faire part à l'équipage de ses ambitions. Imbécile ! Crétin ! A l'heure qu'il était, il devait être la risée de Partage. Il imaginait d'ici les moqueries dans les tavernes et les auberges. « Roi des Pirates ! » devait-on dire. Comme si on voulait de lui comme roi, comme si on avait besoin d'un roi ! Et on devait éclater de rire.

La honte l'engloutit. Il s'était encore une fois humilié, et, comme toujours, c'était de sa faute. Mais qu'il était donc bête ! Son seul espoir de survie était que personne ne s'aperçoive à quel point il était stupide. Il resta assis devant le feu, à faire tourner sa bague autour de son doigt, le regard plongé dans les flammes. Il jeta un coup d'œil à l'amulette en bois-sorcier accrochée à son poignet ; son sourire sardonique se moquait de lui. S'était-elle jamais animée, ou bien était-ce encore un tour de la magie des Autres ? Il avait fait une erreur en se rendant sur

leur île ; sans doute son équipage en pensait autant et considérait son capitaine comme une femme stérile ou un fanatique à la recherche d'un oracle. Pourquoi ses plus grands espoirs débouchaient-ils toujours sur ses plus grandes humiliations ?

« Veux-tu que je te masse les épaules, Kennit ? »

Il tourna vers Etta un regard noir. Interrompre ainsi ses réflexions ! Pour qui se prenait-elle ?

« Qu'est-ce qui te fait croire que ça me ferait du bien ? » demanda-t-il d'un ton glacé.

Elle répondit d'une voix monocorde : « Tu paraissais troublé, fatigué et tendu.

— Et tu penses pouvoir savoir tout cela de moi rien qu'en me regardant, putain ? »

Les yeux noirs de la femme soutinrent ceux de l'homme. « Une femme sait cela rien qu'en regardant un homme, quand elle l'observe depuis trois ans. » Elle se leva et vint se placer près de lui, toujours nue. Elle posa ses longues mains étroites sur ses épaules et les massa à travers la soie fine de la robe. C'était très bon. Un moment, il resta immobile et toléra son contact. Mais alors elle se mit à parler tout en malaxant ses muscles noués.

« Tu me manques quand tu pars pour ces longs voyages. Je me demande si tu vas bien, et parfois si tu vas rentrer. Après tout, qu'est-ce qui te rattache à Partage ? Je sais que je ne t'intéresse guère ; tu veux seulement que je sois là et que je me comporte comme tu le souhaites. Je pense que Bettel ne me garde qu'à cause de ta préférence pour moi. Je ne suis pas… ce que désirent la plupart des hommes. Comprends-tu à quel point cela te rend important dans mon existence ? Sans toi, Bettel me mettrait à la porte et je serais obligée de travailler comme fille libre. Mais tu viens, tu me demandes par mon nom, tu prends la plus belle chambre pour notre usage, et tu payes toujours en bon or. Sais-tu comment les autres m'appellent ici ? La putain de Kennit. » Elle eut un petit rire bref et amer. « Autrefois, cela m'aurait humiliée ; aujourd'hui, j'aime cette phrase.

— Qu'est-ce que tu racontes ? » La voix de Kennit trancha dans ses réflexions comme un couteau. « Tu crois que je te paie pour t'écouter parler ? »

C'était une question, elle avait donc le droit de répondre. « Non, fit-elle à mi-voix. Mais je pense qu'avec l'or que tu donnes à Bettel, je pourrais nous louer une petite maison. Je l'entretiendrais, j'y ferais le ménage ; tu pourrais toujours y revenir, et elle serait toujours prête et propre. Je jure que jamais tu ne sentirais l'odeur d'un autre homme sur moi. »

Il s'esclaffa. « Et tu crois que ça me plairait ?

— Je n'en sais rien, répondit-elle à voix basse. Moi, je sais que ça me plairait ; c'est tout.

— Ce qui te plaît ou ne te plaît pas m'indiffère », dit-il, et il ôta les mains d'Etta de ses épaules. Le feu avait chauffé sa peau. Il quitta son fauteuil et se tourna face à la femme, passa la main sur sa peau nue, fasciné un moment par la chair réchauffée par les flammes. Cela l'excita de nouveau. Mais, quand il leva le regard vers son visage, il resta interdit devant les larmes qui coulaient sur ses joues. C'était intolérable.

« Retourne au lit », lui ordonna-t-il avec dégoût, et elle obéit, docile comme toujours. Il resta debout devant le feu avec le souvenir de la peau lisse sous ses doigts et le désir de s'en servir à nouveau, mais interloqué par son visage mouillé et ses yeux pleins de larmes. Ce n'était pas pour ça qu'il payait une pute ! Justement, il en payait une pour éviter ce genre de scène ! Sacrebleu, il avait payé ! Sans se retourner, il dit brusquement : « Mets-toi sur le ventre ! »

Il l'entendit bouger entre les draps, et il s'approcha d'elle rapidement à travers la pièce assombrie. Il la prit ainsi, le visage dans l'oreiller, comme un garçon, mais il la monta comme une femme. Que nul, pas même une putain, ne puisse dire que Kennit ignorait la différence entre les deux.

Il savait qu'il n'avait pas fait montre de rudesse, et pourtant elle pleura, même quand il s'écarta d'elle. Sans qu'il comprît pourquoi, les pleurs presque silencieux de la femme à ses côtés le troublèrent, et ce trouble se mêlait à l'humiliation et au dégoût qu'il s'inspirait plus tôt. Qu'avait-elle donc ? Il l'avait payée, non ? De quel droit attendait-elle davantage de lui ?

Après tout, ce n'était qu'une pute. C'était le marché qu'ils avaient passé.

Brusquement, il se leva et se mit à enfiler ses vêtements. Au bout d'un moment, elle cessa de pleurer, et elle se retourna soudain dans le lit. « Je t'en prie, fit-elle d'une voix rauque. Je t'en prie, ne t'en va pas. Je regrette de t'avoir déplu. Je vais me tenir, maintenant, je te le promets. »

Le désespoir de sa voix fit écho à celui que Kennit sentait au fond de son cœur, acier contre acier. Il devrait la tuer ; il devrait la tuer plutôt que de la laisser lui adresser de telles paroles. Mais il enfonça la main dans la poche de son manteau. « Tiens, voici pour toi », dit-il en tâtonnant à la recherche de quelque petite pièce à lui donner. L'argent leur rappellerait à tous deux ce qu'ils faisaient dans cette chambre. Mais le sort l'avait trahi, car il n'y avait rien dans sa poche, tant il avait quitté le *Marietta* en hâte. Il faudrait qu'il retourne au navire pour payer Bettel, et c'était extrêmement embarrassant. Il savait que la putain le regardait, en attente. Quelle plus grande humiliation que de se tenir sans le sou devant la putain qu'on vient d'utiliser ?

Mais, à cet instant, dans un coin de sa poche, il sentit un objet, un objet tout petit qui le piqua sous l'ongle. Il se l'arracha, agacé : c'était sans doute une épine ou un petit caillou, mais il extirpa en fait le minuscule clou d'oreille du chaton bleu. Le rubis scintillait, mais il n'avait jamais aimé les rubis. Cela irait bien pour Etta. « Tiens », dit-il en lui mettant le bijou dans la main. Il ajouta : « Ne quitte pas la pièce ; garde-la jusqu'à demain soir. Je reviendrai. » Il sortit avant qu'elle pût répondre. Son geste lui coûtait, car il s'attendait que Bettel demandât une rançon de petit roi pour garder la pièce et la fille de côté toute une nuit et un jour en plus. Eh bien, qu'elle exige : il savait ce qu'il devrait ; et cela lui éviterait d'avouer à Bettel qu'il n'avait pas de quoi payer pour la soirée qu'il venait de passer. Il éviterait au moins cette humiliation.

Il descendit sans discrétion l'escalier et passa la porte. « Je veux qu'on garde la chambre et la fille telles qu'elles sont », dit-il à Bettel au passage. En une autre occasion, il se serait presque réjoui de la consternation qui se peignit sur le visage de la

maquerelle. Il s'était déjà bien engagé dans la rue quand il sentit sa bourse taper contre sa poche gauche. C'était ridicule : il ne la plaçait jamais là. Il envisagea de faire demi-tour et de payer Bettel sur-le-champ, mais préféra s'en abstenir. Il n'aurait l'air que d'un imbécile s'il revenait en disant avoir changé d'avis. Un imbécile… Le mot laissa une trace brûlante dans son esprit.

Il allongea le pas dans l'espoir d'échapper à ses propres pensées. Il avait besoin de bouger. Comme il suivait la rue pleine de fange collante, une petite voix s'éleva de son poignet. « C'était sans doute le seul trésor qu'on ait jamais emporté de l'île des Autres, et tu l'as donné à une putain.

— Et alors ? fit-il en approchant le petit visage du sien.

— Alors, peut-être jouis-tu de chance et de sagesse à la fois. » Le petit visage lui fit un sourire moqueur. « Peut-être.

— Que veux-tu dire ? »

Mais le bois-sorcier n'ajouta rien ce soir-là, pas même lorsque Kennit lui donna une chiquenaude. Les traits gravés demeurèrent aussi durs et immobiles que de la pierre.

Il se rendit au salon d'Ivro. Il ignorait qu'il y allait jusqu'à ce qu'il se trouvât devant sa porte. A l'intérieur, tout était sombre. Il était beaucoup plus tard qu'il ne le croyait. Il donna des coups de pied à la porte jusqu'à ce que le fils d'Ivro, d'abord, puis Ivro lui-même, lui hurlent de cesser.

« C'est Kennit, annonça-t-il dans le noir. Je veux un autre tatouage. »

Une faible lumière s'alluma dans la maison. Au bout d'un moment, Ivro ouvrit brusquement la porte. « Pourquoi perdre mon temps ? lança le petit artisan d'un ton furieux. Allez demander ailleurs, chez un lourdaud muni d'une aiguille et de cendre et qui se fiche de son travail. Ensuite, vous pourrez faire cautériser son tatouage le lendemain ; comme ça, vous n'aurez rien détruit de valeur ! » Il cracha en manquant de peu les bottes de Kennit. « Je suis un artiste, pas une putain ! »

Kennit se retrouva les doigts serrés autour de la gorge de l'homme, à le tenir sur la pointe des pieds et à le secouer comme un prunier. « J'ai payé, maudit que vous êtes ! cria-t-il. J'ai payé et j'en ai fait ce que j'ai voulu ! C'est compris ? »

Il reprit son sang-froid aussi vite qu'il l'avait perdu. Le souffle court, il remit l'artiste sur ses pieds. « C'est compris ? » gronda-t-il plus doucement. Il lut de la haine dans le regard de l'homme, mais aussi de la crainte. Il obéirait ; il obéirait pour le bon or qui cliquetait dans la bourse que Kennit lui montra. Les artistes et les putains, l'or les achetait toujours. Un artiste n'était jamais qu'une putain bien payée.

« Entrez, alors », dit Ivro d'une voix funèbre. Avec un frisson dans le dos, Kennit se rappela que le petit homme lui donnerait de la douleur aussi bien que de l'art ; Ivro ferait en sorte que ses minuscules aiguilles fussent aussi acérées que possible. Mais il était aussi assez artiste pour rendre son tatouage, Kennit le savait, aussi parfait qu'il le pourrait. La douleur et la perfection : c'était le seul chemin qu'il connût vers la rédemption ; et, s'il avait jamais eu besoin de refaire sa chance, c'était bien ce soir. Kennit suivit l'homme dans son salon et déboutonna sa chemise tandis qu'Ivro allumait chandelier sur chandelier. Il plia soigneusement sa chemise et s'assit sur un tabouret, sa chemise et sa veste sur les genoux. Il ressentit un terrible avant-goût de délivrance tandis qu'Ivro se déplaçait dans la pièce pour redresser les chandelles et rapprocher ses outils.

« Où et quoi ? » demanda Ivro. Sa voix était aussi froide que celle de Kennit quand il s'adressait à une prostituée.

« Ma nuque, répondit doucement Kennit. Et un Autre.

— Un autre quoi ? » rétorqua Ivro d'un ton irrité. Il tirait déjà une table à lui ; de petits pots aux encres vives s'y alignaient en rangs précis. Il plaça un tabouret derrière Kennit et y prit place.

« Un Autre, répéta Kennit. Comme ceux de l'île des Autres. Vous savez bien ce que je veux dire.

— Oui, répondit Ivro d'un ton âpre. C'est un tatouage qui porte malchance, et je suis plus qu'heureux de vous le piquer dans la peau, fils de chien. »

Du bout des doigts, il arpentait doucement la peau de Kennit. A Jamaillia, un propriétaire avait le droit d'imprimer sa marque sur le visage d'un esclave, et, même si l'esclave rachetait sa liberté, il lui était interdit d'ôter les marques de sa servitude.

Dans les îles des Pirates, en revanche, le même homme pouvait décorer toute partie de son corps comme il l'entendait. D'anciens esclaves, tels Sorcor, préféraient faire brûler leurs tatouages ; d'autres faisaient retravailler leurs marques en nouveaux symboles de leur liberté par des artistes comme Ivro.

Du bout des doigts, le tatoueur toucha les deux cicatrices qui ornaient déjà la nuque de Kennit. « Pourquoi les avoir fait brûler ? J'ai travaillé des heures sur ces tatouages, et vous me les aviez bien payés. Ils ne vous plaisaient plus ? » Puis : « Penchez la tête. Votre ombre me gêne.

— Ils me plaisaient bien », marmonna Kennit. Il sentit la première piqûre dans sa peau. La chair de poule l'envahit et son cuir chevelu tressaillit sous la douleur. Plus doucement, il ajouta : « Je préférais les cicatrices.

— Vous êtes fou », fit Ivro, mais sa voix était distraite. Kennit n'était plus rien pour lui, à présent, ni un homme, ni un ennemi ; rien qu'un tissu pour son travail passionné. Les petites aiguilles perçaient sans cesse. La douleur faisait se tendre la peau de Kennit. Il entendit Ivro pousser un petit soupir de satisfaction.

C'était la seule façon, se dit-il, la seule façon de purger la malchance. Se rendre sur l'île des Autres avait été une mauvaise décision, et il devait à présent la payer. Mille piqûres d'aiguilles, et un tatouage cuisant le jour suivant ; puis, la souffrance purifiante du fer rouge pour brûler l'erreur et faire comme si elle n'avait jamais été commise, tout cela pour conserver sa chance en état, se dit Kennit en serrant les poings. Derrière lui, Ivro fredonnait, appréciant à la fois son œuvre et sa vengeance.

5

TERRILVILLE

Dix-sept jours… Par le petit hublot de sa cabine, Althéa regardait Terrilville approcher ; les mâts nus des caravelles et des caraques se dressaient au-dessus des quais qui bordaient la paisible baie ; des embarcations de moindre taille faisaient activement la navette entre les navires à l'ancre et la terre. A la maison, enfin !

Elle avait passé dix-sept jours enfermée, ne quittant sa cabine que lorsque c'était nécessaire et aussi pendant les quarts où Kyle dormait. Les premiers temps, elle bouillait d'une rage entrecoupée de crises de larmes contre l'injustice de son sort ; de façon puérile, elle avait juré de supporter la restriction de Kyle rien que pour pouvoir s'en plaindre à son père à la fin du voyage. « Regarde ce que tu m'as fait faire ! » se disait-elle, et puis elle avait un petit sourire : c'était la vieille exclamation de son enfance, quand elle se disputait avec Keffria. Un plat ou un vase brisé presque sans le faire exprès, un seau renversé, une robe déchirée : « Regarde ce que tu m'as fait faire ! » Keffria avait crié cette phrase à une exaspérante petite sœur aussi souvent qu'Althéa à une persécutrice plus grande qu'elle.

C'est ainsi qu'avait commencé sa retraite. Elle avait tour à tour boudé et tempêté en songeant à tout ce qu'elle dirait à Kyle s'il avait le front de se présenter à sa porte, que ce fut pour s'assurer qu'elle suivait ses ordres ou pour lui annoncer qu'il regrettait sa décision. En attendant, elle avait relu tous ses livres et ses manuscrits ; elle avait même sorti la coupe de soie et envisagé de commencer à se confectionner une robe elle-même. Mais ses talents de couturière allaient plus à la toile de marine qu'à la soie, et le tissu était trop fin pour courir le risque de faire du mauvais travail ; aussi avait-elle préféré ravauder ses

vêtements de bord. Mais même cette tâche s'était achevée un jour, et elle s'était aperçue qu'elle ne supportait pas les longues heures oisives qui s'étendaient devant elle. Un soir, énervée par sa couchette trop petite, elle avait jeté sa literie par terre et s'y était allongée en relisant *Le Journal d'un marchand* de Deldom. Elle s'était alors endormie et avait rêvé.

Enfant, elle faisait souvent la sieste sur les ponts de la *Vivacia* ou passait la soirée allongée sur le plancher des quartiers de son père à lire ses livres. L'assoupissement lui amenait toujours des images et des rêveries réalistes. Quand elle avait grandi, son père l'avait gourmandée d'un tel comportement et avait veillé à ce qu'elle eût toujours assez à faire pour ne pas avoir le temps de somnoler sur le pont. Lorsqu'elle se rappelait ses anciens rêves, elle les mettait sur le compte de l'imagination trop vive d'une enfant ; mais, ce soir-là, sur le plancher de sa propre cabine, les couleurs et les détails des songes de son enfance lui revinrent. Son rêve était trop réaliste pour provenir de son propre esprit.

Elle vit son arrière-grand-mère, morte avant sa naissance ; mais, dans son rêve, elle connaissait Talley aussi bien qu'elle se connaissait elle-même. Talley Vestrit arpentait les ponts à grands pas en criant des ordres aux matelots qui pataugeaient dans un enchevêtrement de toile, de cordages et de morceaux de bois brisés au milieu d'une formidable tempête. En un instant aussi rapide qu'un souvenir, Althéa comprit ce qui s'était passé : une grande lame avait emporté le mât et le second, et le capitaine Vestrit elle-même s'était jointe à l'équipage pour y ramener l'ordre et l'équilibre par ses braillements assurés. Elle ne ressemblait en rien à son portrait ; Althéa n'avait pas devant elle une femme docilement assise dans un fauteuil, l'air collet monté, vêtue de laine noire et de dentelle blanche, avec un époux à la mine austère debout à côté d'elle. Depuis toujours, Althéa savait que c'était son aïeule qui avait commandé la construction de la *Vivacia* ; dans ce rêve, toutefois, il ne s'agissait pas seulement de la femme qui avait discuté avec les banquiers et les constructeurs, mais soudain de celle qui avait aimé la mer et les bateaux, et qui avait hardiment déterminé le cap de ses descendants par sa décision de posséder une vivenef.

Ah, avoir vécu en une telle époque, où une femme détenait une telle autorité !

Le rêve fut bref et sec, comme l'image qui demeure après un éclair, et pourtant, quand Althéa se réveilla, la joue et les paumes pressées contre le bois du plancher, elle ne doutait pas de sa vision : trop de détails restaient imprimés dans sa mémoire. Dans le songe, la *Vivacia* était montée avec un gréement à voile aurique, ou du moins ce qu'il en restait après la fureur de la tempête ; or Althéa ne l'avait jamais connue ainsi gréée. Elle saisit aussitôt les avantages d'un tel système et, tant que dura le rêve, elle partagea la confiance qu'y portait son arrière-grand-mère.

Elle avait été si complètement immergée en Talley qu'elle fut prise d'un étourdissement en se réveillant Althéa. Des heures plus tard, rien qu'en fermant les yeux, elle était capable de revoir la tempête, les souvenirs de Talley mêlés aux siens comme une carte étrangère à un paquet. Ce rêve lui venait de la *Vivacia* ; il ne pouvait en être autrement.

Cette nuit-là, elle s'était préparée à dormir à même le sol de sa cabine. Le plancher poli et huilé n'était pas confortable ; cependant elle n'y posa ni couverture ni coussin, et la *Vivacia* l'avait récompensée de sa confiance : Althéa avait passé une après-midi en compagnie de son grand-père pendant qu'il négociait avec prudence un des chenaux les plus étroits des îles aux Parfums. Par-dessus son épaule, elle l'avait vu repérer les rochers en saillie, mettre à la mer un canot pour tirer plus rapidement le navire par un point qui ne peut se franchir qu'à une certaine heure de marée. C'était le secret du grand-père, et il avait donné aux Vestrit le monopole sur la sève d'un certain arbre qui, en séchant, se transformait en gouttelettes aux somptueuses fragrances. Plus personne n'avait remonté le chenal pour commercer avec les villages au-delà depuis la mort du grand-père –, comme tout capitaine, il avait emporté dans le trépas plus qu'il ne pouvait transmettre à ses descendants. Il n'avait dessiné aucune carte, mais le savoir n'était pas perdu, puisqu'il demeurait dans la *Vivacia* et qu'il ressurgirait avec elle lorsqu'elle s'éveillerait. Déjà, Althéa se sentait en mesure de

faire franchir ce chenal au navire tant il lui avait transmis ses secrets en détail.

Nuit après nuit, Althéa se coucha sur le plancher du bateau et rêva avec lui. Même le jour, elle s'allongeait, la joue appuyée contre le bois, et songeait à son avenir. Peu à peu, elle s'accorda à la *Vivacia*, depuis les frissons de son corps de bois lorsqu'elle luttait pour obéir à un subit changement de cap jusqu'au son paisible qu'émettaient les membrures quand le vent la poussait droit et régulièrement. Les cris des marins, le léger tonnerre de leurs pieds sur ses ponts n'avaient guère plus d'importance que les piaulements des mouettes qui se posaient parfois sur elle. En de tels moments, Althéa avait l'impression de ne faire plus qu'un avec le navire, consciente de tous les petits hommes qui escaladaient ses mâts comme seule peut l'être une grande baleine des bernacles qui s'accrochent à elle.

Le navire était bien plus que les hommes qui travaillaient sur lui. Althéa ne connaissait pas de mots pour exprimer les fines différences qu'elle éprouvait désormais dans le vent et les courants. Il y avait du plaisir à œuvrer avec un bon timonier et de l'agacement à être aux ordres de celui qui effectuait sans cesse des ajustements infimes et inutiles, mais c'étaient des émotions superficielles à côté de ce qui se passait entre le navire et l'eau. L'idée que l'existence d'un navire pût dépasser ce qui se produisait entre son capitaine et lui fut une révélation capitale pour Althéa. En l'espace de quelques nuits, toute sa conception de ce qu'était une vivenef subit un bouleversement complet.

Au lieu d'un confinement obligatoire dans ses quartiers, les jours qu'elle passa enfermée dans sa cabine devinrent une expérience totale. Elle se rappelait bien certain jour où elle avait ouvert sa porte sur un matin éclatant au lieu de la douce soirée à laquelle elle s'attendait. Le cuisinier avait eu le culot de la prendre par l'épaule et de la secouer lorsqu'elle s'était mise à rêvasser dans la coquerie lors d'une de ses visites pour se restaurer. Plus tard, des coups incessants frappés à sa porte l'avaient dérangée ; quand elle avait ouvert, ce n'était pas Kyle qu'elle avait trouvé devant elle mais Brashen. Il avait paru mal à l'aise de l'interroger mais n'en avait pas moins demandé si elle allait bien.

« Naturellement, je vais bien, avait-elle répondu en essayant de refermer la porte, mais il l'avait maintenue ouverte, le bras tendu.

— Vous n'en avez pas l'air. D'après le coq, on dirait que vous avez perdu cinq ou six livres et j'ai l'impression qu'il a raison. Althéa, j'ignore ce qui s'est passé avec le capitaine Kyle, mais la santé de l'équipage fait encore partie de mes attributions. »

Elle regarda son front plissé, ses yeux sombres et troublés et ne vit en lui qu'un gêneur. « Je ne suis pas membre de l'équipage, s'entendit-il répondre. Voilà ce qui s'est passé entre le capitaine Kyle et moi ; et la santé d'une simple passagère ne vous regarde pas. Laissez-moi tranquille. » Et elle tenta de refermer la porte.

« La santé de la fille d'Ephron Vestrit me regarde, en revanche. Je le considère autant comme un ami que comme un capitaine, Althéa. Regardez-vous. On a l'impression que vous ne vous êtes pas peignée depuis des jours ; et, selon plusieurs hommes, quand ils vous ont vue sur le pont, vous erriez comme un fantôme avec des yeux aussi vides que l'espace entre les étoiles. » Il paraissait vraiment inquiet. Pas étonnant : un rien pouvait déclencher la mutinerie d'un équipage qui supportait depuis trop longtemps un capitaine trop strict, et une femme ensorcelée se promenant sur les ponts pouvait précipiter les hommes dans Sa sait quels troubles. Néanmoins, elle n'y pouvait rien.

« Les marins et leurs superstitions ! fit-elle d'un ton ironique, mais sans trouver beaucoup de vigueur à mettre dans son ton. Laissez-moi, Brashen. Je vais bien. » Elle poussa de nouveau la porte et, cette fois, il la laissa la refermer. Kyle n'était pas au courant de cette visite, elle en aurait mis sa tête à couper. Elle s'était rallongée sur le plancher et, les yeux fermés, était rentrée en communion avec le navire –, elle sentit Brashen qui demeurait encore quelques instants devant sa porte, puis qui s'en allait vivement retrouver ses tâches propres. Althéa l'avait déjà chassé de ses pensées et s'était perdue dans le gazouillis de l'eau de part et d'autre de l'étrave du navire tandis que le vent pur lui faisait trancher les vagues.

Des jours plus tard, la *Vivacia* sentit les eaux de son port, reconnut le courant qui la poussait doucement vers la baie des Marchands et se réjouit de l'abri de la baie elle-même. Quand Kyle ordonna qu'on mette deux canots à la mer pour tracter la *Vivacia* jusqu'à son mouillage, Althéa se réveilla soudain. Elle se leva pour regarder par le hublot. « Enfin rentrés ! » se dit-elle, puis : « Père ! » Elle sentit en réponse la vibration de plaisir anticipé de la *Vivacia* elle-même.

Elle se détourna du hublot et ouvrit son coffre de marin ; tout au fond se trouvaient ses habits de port, vêtements « décents » à porter des quais jusqu'à la maison. C'était une concession que son père et elle avaient faite à sa mère des années plus tôt. Quand le capitaine Vestrit allait en ville, il était toujours vêtu d'une tenue resplendissante, pantalon et manteau bleus par-dessus une épaisse chemise blanche chargée de dentelle. Cela convenait à un Ancien Marchand et à un capitaine connu ; Althéa, elle, ne tenait pas à une telle vêture pour elle-même, mais sa mère répétait que, quelle que soit sa façon de s'habiller à bord du navire, elle devait porter des jupes au port et dans les rues. Cela servait au moins à la différencier des domestiques de la ville ; et sa mère ne manquait jamais d'ajouter qu'à voir ses cheveux, son teint et ses mains, nul ne la prendrait pour une dame, et encore moins pour la fille d'une famille de Premiers Marchands. Pourtant, ce n'était pas l'insistance de sa mère mais un simple mot de son père qui l'avait convaincue d'obéir : « Ne fais pas honte à ton navire », avait-il dit à mi-voix. Il n'en avait pas fallu plus.

Aussi, au milieu de l'agitation de l'équipage qui jetait l'ancre et arrangeait la *Vivacia* pour son séjour au port, Althéa s'en alla chercher de l'eau chaude à la marmite du coqueron et prit un bain dans sa cabine ; puis elle enfila ses vêtements de port : jupon, jupe, corsage, gilet, plus un châle crocheté et un ridicule filet en dentelle pour contenir sa chevelure. Pour couronner le tout, et à son grand dam, un chapeau de paille orné de plumes. Elle venait de fermer la ceinture de sa jupe et laçait son gilet quand elle se rendit compte que Brashen avait raison : ses vêtements pendaient sur elle comme sur un épouvantail. Son miroir lui montra des cernes noirs sous ses

yeux et des joues presque creuses. Le gris tourterelle de sa vêture à l'ourlet bleu pâle lui donnait l'air encore plus maladif. Même ses mains avaient maigri, et les os de ses poignets et de ses phalanges saillaient à présent. Curieusement, cela ne la dérangea pas ; ce qu'elle avait vécu, se dit-elle, n'était pas différent du jeûne et de l'isolement qu'on peut pratiquer pour rechercher la gouverne de Sa ; simplement, au lieu de Sa, c'était l'esprit même du navire qui l'avait possédée. Cela en valait la peine, et elle éprouvait presque de la reconnaissance envers Kyle de le lui avoir imposé. Presque.

Elle sortit sur le pont en clignant des yeux à cause de l'éclatante réverbération du soleil de l'après-midi sur les eaux calmes du port. Elle leva le regard et observa les murailles du bassin. Terrilville s'étendait le long du rivage comme les marchandises aux couleurs vives sur sa place du marché. Althéa sentit l'odeur de la terre l'imprégner tout entière. Les quais des taxes grouillaient de monde, comme d'habitude : les navires qui arrivaient à Terrilville avaient l'obligation de s'y présenter en priorité, afin que les agents du Gouverneur puissent inspecter et imposer le fret au fur et à mesure qu'on le déchargeait. La *Vivacia* devrait attendre son tour ; apparemment, le Dune-d'Or était presque prêt à s'en aller : elle prendrait donc sa place dès qu'il serait dégagé.

D'instinct, Althéa chercha sa maison du regard : elle aperçut un coin de ses murs blancs ; le reste était caché par des arbres. Elle fronça un instant les sourcils à la vue des modifications qui apparaissaient sur les collines environnantes, puis elle les chassa de son esprit : la terre et la ville ne l'intéressaient guère. A son impatience de revoir son père et à son inquiétude pour sa santé se mêlait une étrange répugnance à quitter la *Vivacia*. La yole du capitaine n'avait pas encore été mise à la mer ; par tradition, elle devait y embarquer pour regagner la terre. L'idée de revoir Kyle ne l'enchantait pas, et encore moins d'effectuer une traversée en sa compagnie ; mais à présent c'était un désagrément moindre que cela ne l'aurait été une semaine ou quinze jours plus tôt. Elle savait maintenant qu'elle ne pourrait jamais se séparer de la *Vivacia* ; elle était liée au navire, et le navire lui-même ne tolérerait pas qu'on quitte le

port sans elle. Kyle l'irritait toujours mais ses menaces n'avaient plus de poids : une fois qu'elle aurait parlé à son père, le vieux capitaine comprendrait ce qui s'était passé ; il reprocherait à Althéa ce qu'elle avait dit sur les raisons du mariage de Keffria et de Kyle – en y repensant, elle-même fit la grimace ; il serait en colère contre elle et elle le méritait ; mais elle le connaissait trop bien pour redouter qu'il la sépare de la *Vivacia*.

Elle se retrouva sur le gaillard d'avant, étendue au maximum sur le beaupré pour regarder la figure de proue. Les yeux sculptés restaient fermés mais c'était sans importance : Althéa avait partagé ses rêves.

« Faites attention de ne pas glisser.

— Rien à craindre, répondit-elle à Brashen sans se retourner.

— D'ordinaire, non ; mais, pâle comme vous l'êtes, j'ai peur que vous n'ayez un étourdissement et passiez par-dessus bord.

— Non. » Elle ne lui avait même pas jeté un coup d'œil ; elle aurait voulu qu'il s'en aille. Quand il reprit la parole, ce fut d'un ton plus formaliste :

« Maîtresse Althéa, avez-vous des bagages que vous souhaitez qu'on porte à terre ?

— Rien que le petit coffre près de la porte de ma cabine. » Il renfermait la soie et les petits cadeaux pour sa famille. Il était prêt depuis plusieurs jours déjà.

Brashen s'éclaircit la gorge, mais ne s'éloigna pas. Althéa se tourna vers lui avec une certaine irritation. « Quoi encore ?

— Par ordre du capitaine, je dois vous aider par tous les moyens nécessaires à enlever vos affaires de… euh, de la cabine du second. » Brashen se tenait très droit ; il regardait juste au-delà de l'épaule d'Althéa, et, pour la première fois depuis des mois, elle le vit vraiment. Combien lui avait-il coûté de rétrograder de lieutenant à simple matelot, uniquement pour demeurer à bord du navire ? Elle n'avait supporté qu'une fois la violence verbale de Kyle ; en revanche, elle ignorait combien de fois lui ou son second avait semoncé Brashen ; et pourtant il était toujours là, obligé d'obéir à un ordre déplaisant dont la sagesse ne lui apparaissait pas, et il faisait de son mieux pour l'exécuter comme un vrai officier.

Elle répondit, en s'adressant plus à elle-même qu'à Brashen : « Il tire sûrement grand plaisir à vous assigner cette tâche. »

Il se tut. Les muscles de sa mâchoire saillirent un peu plus mais il garda le silence. Il refusait malgré tout de critiquer les ordres de son capitaine ; il était désespérant.

« Rien que le petit coffre, Brashen. »

Il prit une inspiration qui semblait peser le poids d'une ancre. « Maîtresse Althéa, j'ai pour ordre de faire enlever toutes vos affaires de cette cabine. »

Elle détourna le regard de Brashen. L'attitude de Kyle la fatiguait soudain terriblement ; qu'il s'imagine avoir les coudées franches ! Le père d'Althéa y mettrait bientôt bon ordre. « Dans ce cas, faites, Brashen ; je ne vous en voudrai pas. » Il resta comme foudroyé. « Vous ne désirez pas ranger vos affaires vous-même ? » Il était trop interloqué pour ajouter « maîtresse Althéa ».

Elle lui fit un pâle sourire. « Je vous ai vu arrimer du fret. Je suis sûre que vous ferez du travail propre. »

Il resta encore un moment auprès d'elle, comme s'il espérait qu'elle reviendrait sur sa décision ; mais elle ne lui prêta aucune attention, et, au bout de quelque temps, elle l'entendit se détourner et s'éloigner discrètement sur le pont. Elle reprit son examen du visage de la *Vivacia*. Et, agrippée au bastingage, elle jura fermement au navire de ne jamais l'abandonner. « La yole vous attend, maîtresse Althéa. » D'après le ton de l'homme, il s'était déjà adressé à elle, peut-être plusieurs fois, sans résultat. Elle se redressa et mit avec réticence ses rêves de côté. « J'arrive », dit-elle d'une voix sans énergie, et elle suivit le marin.

Elle gagna la ville dans la yole, assise face à Kyle mais le plus loin possible de lui. Nul ne lui adressa la parole. D'ailleurs, en dehors des ordres nécessaires, nul ne dit rien. A plusieurs reprises, elle surprit les marins aux avirons qui lui jetaient des regards gênés ; Grig, toujours plus hardi que les autres, alla même jusqu'à lui lancer un clin d'œil et un sourire complices. Elle tenta de lui rendre son sourire, mais elle avait l'impression d'avoir oublié comment on s'y prenait. Un grand calme l'avait

envahie dès qu'elle avait quitté le bord, une sorte d'attente de l'âme, pour voir ce que le sort lui réservait.

Lors des rares occasions où son regard croisa celui de Kyle, l'expression de son beau-frère la laissa perplexe. La première fois, il paraissait presque frappé d'horreur ; un deuxième coup d'œil le lui montra profondément pensif, mais la dernière fois où elle le surprit en train de la regarder fut la plus glaçante, car il lui adressa un hochement de tête avec un sourire affectueux et encourageant. Il avait la même expression qu'il aurait eue pour sa fille Malta si elle avait particulièrement bien appris ses leçons. Le regard vide, elle détourna les yeux et contempla les eaux placides de la baie des Marchands.

La petite embarcation toucha le quai du nez, et Althéa supporta qu'on l'aide à monter sur le môle comme si elle était invalide : c'était l'ennui des jupes, des châles et des chapeaux qui gênent la vue. Elle parvint enfin sur le quai, et Grig, à son grand agacement, la tint par la taille plus longtemps que nécessaire. Elle s'écarta de son bras et se tourna vers lui en s'attendant à voir briller une étincelle espiègle dans ses yeux ; mais elle y lut de l'inquiétude, qui s'accrut quand un instant de vertige la fit se raccrocher à son bras. « Il faut simplement que je reprenne le pied terrien », s'excusa-t-elle, et elle s'éloigna de lui encore une fois.

Kyle avait donné des instructions à l'avance et un cabriolet ouvert à deux roues les attendait. Le garçon efflanqué qui le conduisait leur laissa le siège abrité du soleil. « Pas de bagages ? » demanda-t-il d'une voix croassante.

Althéa secoua la tête. « Pas de bagages, cocher. Conduisez-nous à la résidence Vestrit. C'est au carrefour des Marchands. »

Le garçon à demi nu acquiesça et lui offrit sa main tandis qu'elle grimpait tant bien que mal sur le siège. Une fois que Kyle l'y eut rejointe, le cocher bondit agilement sur sa petite jument et lui adressa un claquement de langue. Les sabots ferrés de l'animal se mirent à sonner sur les planches de l'appontement.

Althéa garda le regard braqué devant elle tandis que le cabriolet quittait les quais pour les rues pavées de Terrilville, et ne fit aucun effort de conversation : il lui était déjà bien assez désagréable de devoir être assise à côté de Kyle, elle n'allait pas

en plus se fatiguer à bavarder avec lui. L'animation générale, les gens et les véhicules qui allaient et venaient, les cris de marchandage, les odeurs des restaurants et des salons de thé, tout cela lui paraissait curieusement lointain. Quand son père et elle appontaient, sa mère en général était là pour les accueillir – , ils quittaient les quais à pied pendant que sa mère, presque sans respirer, faisait à son père un compte rendu de tout ce qui s'était produit depuis son départ ; ils s'arrêtaient souvent à un salon de thé pour manger des petits pains au lait tout chauds et boire du thé glacé avant de reprendre la route de leur demeure. Althéa soupira.

« Althéa ! Allez-vous bien ? demanda Kyle.

— Aussi bien que je puis le souhaiter, je vous remercie », répondit-elle d'un ton guindé.

Il s'agita sur son siège, puis s'éclaircit la gorge comme s'il s'apprêtait à ajouter un commentaire. Althéa en fut sauvée par le cocher qui tira les rênes devant la maison ; il se trouva à côté du cabriolet, la main tendue à l'adresse d'Althéa, avant même que Kyle pût bouger le petit doigt. Elle sourit au garçon tout en descendant et il lui rendit son sourire. L'instant suivant, la porte de la résidence s'ouvrit à la volée et Keffria en sortit en courant et en criant : « Oh, Kyle, Kyle, que je suis heureuse de te voir de retour ! Tout va très mal ! » Selden et Malta trottinaient sur les talons de leur mère qui alla se jeter dans les bras de son époux. Un autre garçon les suivait gauchement. Il avait un air étrangement familier : sans doute un cousin en visite ou quelque chose comme ça.

« Moi aussi, je suis contente de te revoir, Keffria », marmonna Althéa d'un ton ironique, et elle se dirigea vers la porte.

A l'intérieur régnaient l'ombre et la fraîcheur. Althéa s'arrêta un instant à l'entrée en prenant plaisir à laisser sa vision s'accommoder à la pénombre. Une femme qu'elle ne reconnut pas apparut avec une cuvette d'eau parfumée et une serviette, et commença à lui offrir l'accueil de la maison. Althéa la repoussa d'un geste. « Non, merci. Je m'appelle Althéa et j'habite ici. Où est mon père ? Dans son salon ? »

Il lui sembla distinguer un éclair de compassion dans les yeux de la femme. « Il y a des jours qu'il n'est plus assez bien pour profiter de cette pièce, maîtresse Althéa. Il se trouve dans sa chambre et votre mère est auprès de lui. »

Ses talons sonnant sur le pavage, Althéa enfila le couloir en courant. Avant qu'elle atteignît la porte, sa mère apparut dans l'encadrement, le front plissé par un froncement de sourcils inquiet. « Que se passe-t-il ? » demanda-t-elle sèchement, puis, comme elle reconnaissait Althéa, elle s'écria d'un ton soulagé : « Ah, tu es revenue ! Et Kyle ?

— Il est dehors. Père est encore malade ? Depuis tant de mois, je pensais qu'il…

— Ton père est mourant, Althéa », dit Ronica.

Tout en reculant devant la brutale franchise de sa mère, la jeune fille vit aussi son regard terne. De nouvelles rides étaient apparues sur son visage ; elle avait la bouche tombante et les épaules plus voûtées qu'autrefois. Alors même que son cœur semblait s'arrêter de battre dans sa poitrine, Althéa comprit que les mots de sa mère n'étaient pas cruels mais désespérés : elle lui avait annoncé la nouvelle rapidement, comme si, en agissant ainsi, elle pouvait épargner à sa fille la douleur d'une lente et progressive compréhension.

« Oh, mère ! » fit Althéa en se rapprochant d'elle, mais Ronica la fit battre en retraite d'un geste. Althéa s'arrêta aussitôt : les étreintes larmoyantes et les pleurs sur l'épaule n'étaient pas du genre de Ronica Vestrit. Le chagrin l'avait peut-être courbée, mais elle ne s'était pas encore déclarée vaincue.

« Va voir ton père, Althéa, dit-elle. Il te demande presque toutes les heures. Je dois m'entretenir avec Kyle. Il y a des dispositions à prendre, et guère de temps pour cela, je le crains. Allons, va le voir. Va ! » Par deux fois, elle tapota vivement le bras de sa fille, puis s'en alla d'un pas pressé. Althéa entendit le claquement de ses chaussures et le bruissement de ses jupes dans le couloir. Elle jeta un coup d'œil à sa silhouette qui s'éloignait, puis ouvrit la porte de la chambre de son père.

La pièce ne lui était pas familière : enfant, elle n'avait pas le droit d'y pénétrer. Quand son père rentrait de voyage, sa mère et lui y passaient des heures, et Althéa s'offensait de ces

matinées où on lui interdisait de déranger leur repos. En grandissant, elle avait fini par comprendre pourquoi ses parents tenaient tant à ces moments en tête-à-tête lors des brefs passages de son père à la maison, et elle avait évité la chambre de son plein gré. Néanmoins, elle en conservait le souvenir d'une grande pièce lumineuse, avec de hautes fenêtres, somptueusement ornée de meubles exotiques et de tissus rapportés de nombreux voyages. Sur les murs étaient fixés des éventails en plumes, des masques de coquillages, des tapisseries de perles et des paysages en cuivre martelé. Le lit avait un dosseret en teck sculpté, et, en hiver, l'épais matelas était toujours recouvert d'un amoncellement de piqués en plume et de couvre-lits de fourrure. L'été, un vase de fleurs trônait sur la table de chevet et le lit était tendu de frais draps de coton parfumés à la rose.

La porte s'ouvrit sur la pénombre. L'essence de fleurs ne parvenait pas à cacher la lourde odeur âcre d'une chambre de malade ni celle des médicaments. Les fenêtres étaient closes, les rideaux tirés pour empêcher l'éclat du jour de pénétrer. Althéa fît quelques pas hésitants dans la chambre pendant que ses yeux s'habituaient au manque de lumière. « Papa ? » fit-elle d'un ton indécis devant le lit immobile. Il n'y eut pas de réponse.

Elle se rendit à la fenêtre et tira les épais rideaux de brocart pour laisser entrer la clarté oblique de l'après-midi. Un coin de soleil tomba sur le lit, éclairant une main jaune et décharnée sur les couvertures. Althéa eut l'impression de voir la serre maigre et recroquevillée d'un oiseau mort. Traversant la pièce, elle s'assit sur la chaise de chevet en sachant que c'était le poste habituel de sa mère. Malgré toute son affection pour son père, elle éprouva un instant de révulsion en prenant la main inerte dans la sienne : elle n'avait plus ni muscle ni cal. Althéa se pencha sur le visage de son père. « Papa ? » fit-elle encore une fois.

Il était déjà mort – ou du moins le crut-elle lors de ce premier coup d'œil à son visage. Soudain, elle entendit une inspiration râpeuse. « Althéa… » fit-il d'une voix encombrée par les glaires. Ses paupières collantes parvinrent à s'ouvrir. Toute trace du regard noir et acéré avait disparu : ces yeux-là étaient

enfoncés dans leur orbite, injectés de sang, le blanc devenu jaune. Il leur fallut un moment pour situer Althéa. Il la dévisagea et elle s'efforça éperdument d'effacer toute horreur du regard qu'elle lui rendit.

« Papa, je suis revenue », lui dit-elle avec un enjouement feint, comme si cela pouvait faire quelque différence pour lui.

La main de son père s'agita faiblement dans la sienne, puis ses yeux se refermèrent. « Je suis en train de mourir, fit-il d'un ton où se mêlaient le désespoir et la colère.

— Oh, papa, non, tu vas te remettre, tu vas…

— Tais-toi. » Ce n'était guère qu'un murmure, mais l'ordre émanait à la fois de son capitaine et de son père. « Une seule chose compte. Amène-moi sur la *Vivacia*. Il faut que je meure sur ses ponts. Il le faut.

— Je sais », répondit-elle. La douleur qui avait commencé à grandir dans le cœur d'Althéa se figea soudain. Ce n'était pas le moment. « Je vais tout préparer.

— Tout de suite », ajouta-t-il. Son chuchotement rendait un son de gargouillis, comme s'il se noyait. Une vague de désespoir balaya Althéa, mais elle se reprit.

« Je ne te ferai pas faux bond », promit-elle. La main de son père tressaillit encore une fois, puis tomba de celle d'Althéa. « J'y vais immédiatement. »

Comme elle se levait, il s'étouffa, puis réussit à dire d'une voix étranglée : « Althéa ! »

Elle se figea sur place. Il s'étrangla encore un peu, puis aspira une goulée d'air. « Keffria et ses enfants… ils ne sont pas comme toi. » Il reprit frénétiquement son souffle. « J'ai dû pourvoir à leurs besoins. Il le fallait. » Il chercha encore de l'air pour continuer, mais n'y parvint pas.

« Bien sûr, dit Althéa. Tu as parfaitement subvenu à nos besoins. Ne te soucie pas de ça. Tout ira bien, je te le promets. » Elle avait quitté la chambre et traversé la moitié du couloir quand elle se rendit compte de ce qu'elle lui avait dit. Qu'entendait-elle par cette promesse ? Qu'elle veillerait à ce qu'il meure sur la vivenef qu'il avait si longtemps commandée ? Belle définition de « Tout ira bien » ! Puis, avec une certitude inébranlable, elle sut que, quand son tour viendrait de mourir,

si elle pouvait le faire sur les ponts de la *Vivacia*, tout irait bien pour elle aussi. Elle se frotta le visage avec la sensation de se réveiller. Ses joues étaient humides : elle pleurait. Ce n'était pas le moment, pas le moment d'éprouver des émotions, pas le moment de pleurer.

Comme elle sortait en coup de vent dans le soleil éclatant, elle faillit se cogner au groupe de gens réunis à l'entrée. Elle battit un instant des paupières et se rendit bientôt compte qu'il s'agissait de sa mère, de Kyle, de Keffria et des enfants. Ils la dévisageaient en silence. L'espace d'un instant, elle leur rendit leur regard effaré, puis déclara : « Je descends préparer le navire. Laissez-moi une heure, et puis amenez papa. »

Kyle fronça les sourcils, l'air sombre, en s'apprêtant à répondre, mais la mère d'Althéa le devança en hochant la tête et dit d'une voix éteinte : « Vas-y. » Elle s'étrangla sur ces mots et Althéa vit qu'elle s'efforçait de rajouter quelque chose malgré sa gorge nouée par le chagrin. « Dépêche-toi », fit-elle enfin ; Althéa acquiesça et commença de descendre l'avenue à pied. Le temps qu'on envoie un coursier en ville lui chercher un cabriolet, elle serait déjà presque au navire.

« Faites-la au moins accompagner d'un domestique ! » s'exclama Kyle dans son dos d'un ton furieux ; et, plus doucement, sa mère répondit : « Non. Qu'elle y aille, qu'elle y aille. Nous n'avons plus le temps de nous soucier des apparences, je le sais. Venez m'aider à préparer une litière pour Ephron. »

Quand Althéa parvint aux quais, sa robe était imprégnée de transpiration. Elle maudit le destin qui avait fait d'elle une femme condamnée à porter de tels atours ; l'instant suivant, elle remerciait le même Sa à qui elle venait d'adresser d'amers reproches, car un espace s'était libéré au quai des taxes et la *Vivacia* s'y introduisait lentement. Elle attendit impatiemment la fin de la manœuvre, puis, soulevant ses jupes, elle bondit sur le pont alors qu'on amarrait le navire.

Gantri, le lieutenant de Kyle, se tenait sur le gaillard d'avant, les mains sur les hanches ; il sursauta à la vue d'Althéa. Il avait peu de temps auparavant été mêlé à une rixe, car tout un côté de son visage était enflé et commençait à virer au violet. La

jeune fille négligea ce détail : c'était au second de veiller au comportement de l'équipage ; or les humeurs pouvaient être disputailleuses le premier jour au port : la liberté était à portée de main, et, en outre, les équipages des navires et les équipes des quais ne s'entendaient pas toujours bien. Mais l'air renfrogné que prit l'homme semblait dirigé contre elle. « Maîtresse Althéa ! Que faites-vous ici ? » Il paraissait indigné.

En toute autre circonstance, elle aurait pris le temps de se froisser de son ton, mais elle se contenta de répondre : « Mon père est à l'agonie ; je viens préparer le navire pour le recevoir. » Si l'expression de l'homme ne s'adoucit pas, c'est d'une voix déférente qu'il demanda : « Quels sont vos ordres ? »

Elle porta ses mains à ses tempes. Qu'avait-on fait à la mort de son grand-père ? C'était il y avait si longtemps ! Mais on attendait d'elle qu'elle sache que faire. Elle prit une grande inspiration afin de se calmer, puis s'accroupit soudain pour poser la main à plat sur le pont. *Vivacia*… si proche de l'éveil… « Il faut dresser un pavillon de toile là-bas ; installez-le de façon que la brise puisse rafraîchir mon père.

— Pourquoi ne pas le mettre dans sa cabine ? demanda Gantri.

— Ce n'est pas ainsi qu'on procède, répliqua la jeune fille d'un ton sec. Il faut qu'il soit ici, sur le pont, sans rien entre le navire et lui. Il faut aussi de la place pour la famille. Dressez quelques bancs de planches pour ceux qui assisteront à la veillée funèbre.

— J'ai un bateau à décharger, déclara brutalement Gantri, et une partie du fret est périssable. Il faut la sortir le plus vite possible. Comment voulez-vous que mes gars y arrivent s'ils doivent installer en plus un pavillon et travailler sur un pont encombré de gens ? » Il posa la question à la vue et à l'ouïe de l'équipage tout entier, et on sentait du défi dans sa voix.

Althéa le regarda bouche bée en se demandant ce qui lui prenait de discuter avec elle juste à ce moment. Ne se rendait-il donc pas compte de l'importance… ? Non, sans doute pas : il avait été choisi par Kyle et ne connaissait rien du processus d'éveil d'une vivenef. Comme si son père se tenait à côté d'elle,

elle s'entendit formuler l'ordre habituel qu'il donnait toujours à Brashen en cas de difficulté. Elle se redressa.

« Débrouillez-vous », ordonna-t-elle succinctement. Elle jeta un coup d'œil aux alentours : des matelots avaient interrompu leur tâche pour suivre l'échange ; chez certains, elle lut de la compassion et de la compréhension, chez d'autres, seulement la curiosité avide de qui assiste à une lutte entre deux volontés. D'un ton un peu plus menaçant, elle ajouta : « Si vous n'en êtes pas capable, laissez Brashen s'en occuper. Il saura s'y prendre. » Elle s'apprêtait à se détourner quand elle se ravisa. « C'est d'ailleurs la meilleure solution : confiez à Brashen l'installation du capitaine Vestrit ; c'est son lieutenant, c'est parfait. Vous, occupez-vous du déchargement de la cargaison de votre capitaine.

— Il ne peut y avoir qu'un seul commandant à bord », fit remarquer Gantri. Il regardait ailleurs, comme si ce n'était pas à elle qu'il s'adressait, mais elle décida de répondre tout de même.

« C'est exact, matelot, et, quand le capitaine Vestrit est à bord, il n'y a qu'un seul commandant. Il m'étonnerait que vous trouviez grand monde sur ce navire pour remettre cette évidence en question. » Ses yeux quittèrent l'homme pour aller se poser sur le charpentier du bord. Bien qu'il ne lui inspirât plus guère de sympathie, sa loyauté envers son père avait toujours été absolue. Elle croisa son regard et elle lui ordonna : « Aidez Brashen de toutes les façons qu'il souhaitera. Faites vite : mon père va bientôt arriver. Si c'est la dernière fois qu'il doit monter à bord, j'aimerais qu'il voie la *Vivacia* en ordre et l'équipage affairé. »

Cette demande suffit : le visage du charpentier prit soudain une expression de compréhension, qui se répandit au reste des hommes par le simple coup d'œil qu'il leur jeta : c'était vrai et c'était urgent. Le commandant sous lequel ils avaient servi, certains depuis plus de vingt ans, venait mourir à bord. Il se vantait souvent d'avoir les meilleurs hommes à faire voile hors de Terrilville, et, Sa le savait, il les payait mieux qu'ils ne l'auraient été sur aucun autre navire.

« Je vais chercher Brashen », assura le charpentier et il s'en alla d'un pas décidé. Gantri prit son souffle comme pour le

rappeler, mais il hésita un instant, puis se mit à aboyer des ordres pour le déchargement de la cargaison ; il pivota juste assez pour qu'Althéa ne soit plus dans son axe de vision : il l'avait chassée de son esprit. Par réflexe, elle faillit se mettre en colère, puis elle se rappela qu'elle n'avait pas le temps de s'occuper de son attitude insolente : son père se mourait.

Elle alla trouver le voilier pour lui commander une pièce de toile neuve, et, quand elle regagna le pont, elle y vit Brashen qui parlait avec le charpentier ; de la main, il indiquait le gréement tout en discutant de la manière d'y accrocher le pavillon. Quand il se tourna vers elle, elle découvrit une bosse au-dessus de son œil gauche ; c'était donc avec lui que le lieutenant s'était pris de querelle. Eh bien, quel qu'en ait été le sujet, elle s'était réglée à la manière habituelle.

Il ne restait plus grand-chose à faire qu'attendre. Elle avait chargé Brashen de s'occuper de la situation et il avait accepté ; or elle avait retenu un enseignement de son père : quand on nomme un homme responsable d'une tâche, on le laisse tranquille pendant qu'il l'effectue ; de plus, elle n'avait pas envie d'entendre Gantri grommeler qu'elle gênait le travail ; en conséquence, sans autre endroit où se rendre sans manquer d'élégance, elle descendit à sa cabine.

Il n'y restait plus rien à part le tableau de la *Vivacia*. La vue des étagères vides faillit lui déchirer le cœur. Toutes ses affaires avaient été proprement rangées serré dans diverses caisses à claire-voie encore ouvertes ; des bordés, des clous et un marteau gisaient par terre. Telle était donc la tâche dont elle avait détourné Brashen. Elle s'assit sur le matelas de coutil de sa couchette et regarda les caisses ; en elle, une part industrieuse souhaitait qu'elle s'accroupît pour clouer les couvercles, tandis qu'une autre, provocatrice celle-là, la poussait à déballer ses affaires et à les remettre à leur place légitime. Ainsi tiraillée entre ces deux impulsions, elle demeura un moment immobile.

Puis, avec une soudaineté qui la prit par surprise, le chagrin l'étouffa. Ses sanglots ne parvenaient pas à sortir et elle n'arrivait même plus à respirer tant elle avait la gorge nouée. Son besoin de pleurer faisait en elle une douloureuse constriction qui la suffoquait littéralement. Assise sur sa

couchette, elle restait la bouche ouverte à essayer de reprendre son souffle. Quand elle réussit enfin à faire passer une goulée d'air dans ses poumons, elle ne put que se mettre à sangloter. Les larmes sillonnaient ses joues, et elle n'avait pas de mouchoir, rien que sa manche ou ses jupes, mais quel manque de cœur fallait-il pour seulement songer à un mouchoir en de telles circonstances ? Elle enfouit son visage dans ses mains et se laissa aller à pleurer, tout simplement.

*

Ils s'éloignèrent en caquetant entre eux comme une troupe de poulets, et Hiémain ne put que les suivre. Il ignorait que faire d'autre. Il se trouvait à Terrilville depuis cinq jours et il ne savait toujours pas pourquoi on l'avait rappelé ; son grand-père était mourant, il était naturellement au courant, mais il ne voyait pas ce qu'on espérait qu'il y fît ni même quelle réaction on attendait de lui.

Dans l'agonie, le vieillard était encore plus intimidant que dans la vie. Quand Hiémain était enfant, c'était la vitalité brute de l'homme qui l'effrayait ; à présent, c'était la noirceur de la mort imminente qui sourdait de lui et vidait ses ténèbres dans la chambre. Sur le bateau qui le ramenait chez lui, Hiémain avait pris la ferme résolution d'apprendre quelque chose de son grand-père avant sa mort, mais il était désormais trop tard : ces dernières semaines, tout ce qu'Ephron Vestrit possédait de lui-même avait été appliqué à s'accrocher à la vie ; il s'agrippait avec acharnement à chaque respiration, et cela n'avait rien à voir avec la présence de son petit-fils. Non : il attendait seulement le retour de son navire.

De toute manière, Hiémain n'avait guère passé de temps en compagnie de son grand-père. A son arrivée, sa mère lui avait à peine laissé le temps de se laver le visage et les mains de la poussière du voyage avant de le faire entrer dans la chambre et de le présenter. Désorienté par son voyage en mer et le trajet assourdissant par les rues torrides et affairées de la ville, c'est tout juste s'il avait saisi que cette femme aux cheveux sombres et courts était la maman qui le dominait jadis de toute sa taille.

Les rideaux de la pièce dans laquelle elle l'avait fait pénétrer si vite étaient clos pour empêcher la chaleur et l'éclat du jour d'entrer ; une femme était assise dans un fauteuil au chevet du lit. Il régnait dans la chambre une âcre odeur de renfermé, et il avait dû faire un grand effort sur lui-même afin de ne pas s'enfuir quand la femme s'était levée pour le serrer contre elle. Elle l'avait agrippé par le bras dès que sa mère l'avait lâché, puis elle l'avait attiré auprès du lit.

« Ephron, avait-elle murmuré. Ephron, Hiémain est ici. »

Et, dans le lit, une forme avait remué, toussé puis marmonné ce qui était peut-être une phrase indiquant qu'elle avait compris. Hiémain était resté sans bouger, le poignet menotté par la main de sa grand-mère, et avait déclaré au bout d'un moment seulement : « Bonjour, grand-père. Je suis en visite à la maison. »

Si le vieillard l'avait entendu, il ne s'était pas donné la peine de répondre. Quelque temps après, il avait toussé de nouveau, puis demandé d'une voix rauque : « Navire ?

— Non. Non, pas encore », avait répondu son épouse d'une voix douce.

Ils étaient restés encore un peu, Hiémain, sa mère et sa grand-mère ; puis, comme le vieillard ne faisait pas mine de bouger ni de s'intéresser à leur présence, sa femme avait dit : « Je pense qu'il désire se reposer maintenant, Hiémain. Je t'enverrai chercher plus tard, quand il se sentira un peu mieux. »

Cette occasion ne s'était pas présentée, et voici que son père était rentré, mais apparemment seule la mort imminente d'Ephron Vestrit occupait son esprit. Il avait jeté un regard à Hiémain pendant qu'il étreignait sa mère, ses yeux s'étaient brièvement agrandis et il avait adressé un hochement de tête à son fils aîné, mais à cet instant son épouse Keffria s'était mise à s'épancher de toutes les mauvaises nouvelles et de leurs complications. Hiémain s'était tenu à l'écart, comme un étranger, tandis que sa sœur Malta puis son frère cadet Selden se jetaient dans les bras de leur père. Enfin, les plaintes de Keffria s'étaient interrompues, et Hiémain s'était avancé,

d'abord pour s'incliner devant son père, puis pour lui serrer la main.

« Voici donc mon fils le prêtre », dit Kyle en guise de formule d'accueil, et Hiémain ne parvint pas à savoir s'il ne s'y cachait pas une ombre de dérision. Les paroles suivantes de son père ne l'étonnèrent pas. « Ta petite sœur est plus grande que toi ; et pourquoi portes-tu une robe comme une femme ?

— Kyle ! » s'exclama son épouse, mais il se détourna de Hiémain sans attendre sa réponse.

A présent, sa tante partie, il suivait sa famille. Les adultes discutaient déjà de la meilleure façon de transporter Ephron jusqu'au navire et de ce qu'il faudrait ensuite enlever de la *Vivacia* ou y apporter. Les enfants, Malta et Selden, marchaient derrière eux en s'efforçant de poser toute sorte de questions à leur mère, en vain, car leur grand-mère les faisait taire sans cesse. Quant à Hiémain, en retrait, il suivait le groupe, sans se sentir ni adulte ni enfant, sans éprouver le sentiment de participer à ce carnaval d'émotions.

Durant le trajet qui l'amenait à Terrilville, il s'était rendu compte qu'il ignorait à quoi s'attendre, et, depuis son arrivée, cette impression n'avait fait que se renforcer. Le premier jour, il avait surtout conversé avec sa mère, qui n'avait cessé de s'exclamer sur sa maigreur ou d'évoquer des souvenirs attendris qui commençaient invariablement par : « Tu ne te rappelles sans doute pas, mais… »

Malta, jadis si proche de lui qu'on eût presque dit son ombre, lui en voulait aujourd'hui d'être revenu et de détourner si peu que ce fût l'attention de leur mère. Elle ne s'adressait pas à lui mais parlait de lui, prétendument aux domestiques ou à Selden, et ne se privait pas de faire des remarques désobligeantes quand sa mère n'était pas là pour l'entendre. Pour ne rien arranger, à douze ans elle était plus grande que lui et ressemblait déjà plus à une femme que Hiémain à un homme adulte. Nul n'aurait jamais deviné qu'il était l'aîné. Selden, qui n'était guère plus qu'un bébé quand il était parti, le traitait comme un parent en visite qu'il n'était pas très intéressant d'apprendre à connaître, puisqu'il allait sûrement repartir bientôt. Hiémain priait avec ferveur pour que Selden eût raison.

Attendre impatiemment la mort de son grand-père afin de pouvoir retrouver son monastère n'avait rien d'honorable, il le savait, mais il n'ignorait pas non plus que nier ce sentiment aurait constitué un mensonge d'une autre sorte.

Tout le monde s'était arrêté devant la porte du mourant, et chacun avait baissé le ton, comme s'il échangeait des secrets avec les autres, comme s'il ne fallait pas parler tout haut de la mort de l'homme dans la chambre. Pour Hiémain, cela ne rimait à rien : le vieillard attendait certainement ce moment depuis longtemps. Par un effort de volonté, il se concentra sur la conversation.

« Je pense qu'il vaut mieux ne rien évoquer de tout cela », disait sa grand-mère à son père ; elle tenait le bouton de la porte mais sans le tourner : on avait presque l'impression qu'elle empêchait son gendre d'entrer. A voir ses sourcils froncés, il était manifeste que Kyle Havre ne partageait pas le point de vue de sa belle-mère ; mais son épouse Keffria lui avait saisi le bras et levait vers lui un regard suppliant en hochant la tête comme une poupée articulée.

« Ça ne ferait que le bouleverser, fit-elle.

— Et pour rien, enchaîna sa mère comme si elles partageaient une même pensée. Il m'a fallu des semaines pour le convaincre de voir la situation comme nous, et il a fini par l'accepter, mais à contrecœur. Vos plaintes ne feraient que rouvrir la discussion ; or, quand il a mal et qu'il est fatigué, il peut se montrer étonnamment entêté. »

Elle se tut et les deux femmes regardèrent Kyle comme si elles lui ordonnaient d'acquiescer. Il ne hocha même pas la tête, mais finit par concéder d'un ton aigre : « Je ne mettrai pas tout de suite le sujet sur le tapis. Descendons-le d'abord à son navire ; c'est le plus important.

— Exactement », fit grand-mère Vestrit, et elle ouvrit enfin la porte. Ils entrèrent, mais, quand Malta et Selden voulurent les imiter, elle leur barra vivement le passage. « Non, les enfants ; courez demander à Nana de vous emballer des vêtements de rechange. Malta, va vite dire à la cuisinière qu'elle nous prépare un panier de provisions, puis qu'elle prenne ses dispositions pour nous faire envoyer des repas. » Elle considéra

un moment Hiémain en silence, comme si elle se demandait que faire de lui ; puis elle hocha la tête. « Hiémain, toi aussi, il te faudra de quoi te changer. Nous allons rester à bord du navire jusqu'à… oh, grands dieux ! »

Elle devint soudain livide et son visage exprima une lugubre prise de conscience. Hiémain connaissait cette expression : il avait souvent accompagné les guérisseurs lorsqu'on les appelait, et souvent aussi leurs herbes, leurs toniques ou leurs mains restaient impuissants ou presque pour les mourants ; dans ces occasions, ce qui comptait le plus était ce que lui, Hiémain, pouvait faire pour les survivants en proie au chagrin. Les mains de sa grand-mère se portèrent telles des serres au col de sa robe et ses lèvres se tordirent de douleur. Le jeune garçon sentit sourdre en lui une compassion sincère pour elle. « Oh, grand-mère ! » fit-il dans un soupir, et il tendit les bras vers elle. Mais, alors qu'il s'avançait pour l'étreindre et, d'un contact, lui ôter une partie de son chagrin, elle recula et lui tapota les mains d'un geste presque répulsif. « Non, non, je vais bien, mon chéri. Ne t'inquiète pas pour ta grand-mère. Va chercher tes affaires pour être prêt en même temps que nous. »

Et elle lui ferma la porte au nez. Il resta un moment planté là, sans parvenir à croire qu'elle ait refusé son aide ; puis, quand il recula, il s'aperçut que Malta et Selden le regardaient. « Ah… » fit-il d'une voix morne. Puis, dans une crise de désespoir qu'il n'analysait pas complètement, il essaya de ressentir un lien de parenté avec son frère et sa sœur. Il planta ses yeux dans les leurs. « Notre grand-père est en train de mourir, déclara-t-il solennellement.

— Ça dure depuis le début de l'été », répliqua Malta d'un ton dédaigneux. Elle secoua la tête devant la sottise de Hiémain, puis se détourna de lui comme s'il n'existait plus. « Viens, Selden. Je vais demander à Nana d'empaqueter nos affaires. » Et, sans un regard en arrière, elle emmena le petit garçon en laissant Hiémain dans le couloir.

Un instant, il essaya de ne pas se sentir froissé : ses parents n'avaient pas eu l'intention de le diminuer en l'excluant et sa sœur était sous le coup du chagrin. Et puis il sut qu'il se mentait à lui-même ; il s'attacha donc à voir ce qu'il éprouvait sous tous

ses aspects afin de le comprendre. Sa mère et sa grand-mère étaient préoccupées ; son père et sa sœur avaient cherché exprès à lui faire mal et il leur avait permis d'y parvenir. Mais ces épisodes qui s'étaient produits et les sentiments dont il faisait à présent l'expérience n'étaient pas des défauts à éradiquer ; il ne pouvait nier les sentiments en question, et il ne devait pas essayer de les modifier. « Accepte et grandis », se dit-il, et il sentit la douleur s'apaiser. Il alla emballer des vêtements de rechange.

*

Brashen contempla Althéa sans arriver à croire ce qu'il voyait. Il n'avait vraiment pas besoin de ça aujourd'hui, songea-t-il stupidement –, puis, il se raccrocha à la colère sous-jacente à cette pensée pour refouler l'affolement qui le menaçait. Il referma la porte et s'agenouilla près d'Althéa. Il était entré dans la cabine après qu'elle eut refusé de répondre lorsqu'il avait frappé à la porte, d'abord doucement, puis avec plus de vigueur. En poussant le battant, il s'était attendu à trouver la jeune fille tout feu tout flamme contre lui, mais non : il l'avait découverte étendue par terre, exactement comme les héroïnes des théâtres à un sou lorsqu'elles s'évanouissent ; sauf qu'au lieu de reposer gracieusement, le visage sur les mains, Althéa gisait les doigts presque crispés sur le plancher comme si elle s'efforçait de les enfoncer dans le bois.

Elle respirait. Il hésita, puis lui secoua doucement l'épaule. « Maîtresse, fit-il, d'abord avec gentillesse, puis d'un ton plus agacé : Althéa, réveillez-vous ! »

Elle gémit vaguement mais ne réagit pas. Brashen la considéra d'un œil noir ; il aurait dû appeler à grands cris le médecin du bord, mais, comme Althéa elle-même, il ne tenait pas au scandale. Elle préférerait qu'on ne la vît pas ainsi, il en était sûr – du moins aurait-ce été le cas de l'Althéa de naguère : perdre connaissance et se retrouver allongée sur le plancher ne lui ressemblait pas plus que l'humeur mélancolique dont elle avait fait preuve dans sa cabine pendant tout le long voyage de retour. Brashen s'inquiétait aussi de sa pâleur et de la maigreur

de son visage. Il jeta un coup d'œil à la cabine vide, puis prit Althéa dans ses bras et la déposa sur le matelas nu de la couchette. « Althéa ? fît-il d'un ton insistant, et, cette fois, elle battit des paupières avant de les ouvrir.

— Quand le vent emplit les voiles, on peut trancher les vagues comme du beurre avec un couteau chauffé », lui dit-elle avec un sourire affable. Elle le regarda et ses yeux avaient une expression lointaine et extatique. Brashen faillit lui rendre son sourire, pris tout à coup dans l'intimité qui sous-tendait ses doux propos, mais il se ressaisit.

« Vous vous êtes évanouie ? » demanda-t-il d'un ton bourru.

Le regard d'Althéa devint brusquement circonspect. « Je… Non, pas exactement. Je n'arrivais simplement plus à me tenir… » Sa voix mourut et elle quitta la couchette ; elle fit un pas chancelant, mais, à l'instant où il tendait la main pour la soutenir, elle prit appui contre une cloison. Elle contempla la paroi comme si elle y voyait une scène parfaite. « Lui avez-vous préparé une place ? » demanda-t-elle d'une voix rauque.

Il acquiesça. Elle hocha la tête à l'unisson, et Brashen déclara avec hardiesse : « Althéa, je partage votre douleur. Il comptait beaucoup pour moi.

— Il n'est pas encore mort », répliqua-t-elle d'un ton sec. Elle se passa les mains sur le visage et repoussa ses cheveux en arrière ; puis, comme si elle considérait qu'elle avait ainsi remis en état son apparence dépenaillée, elle passa devant Brashen à grands pas et sortit de la cabine. Il la suivit quelques instants plus tard.

C'était typique d'Althéa : elle ne comprenait pas qu'il existait d'autres personnes en dehors d'elle-même. Elle avait rejeté la peine qu'il ressentait comme si la formule qu'il avait employée était de pure courtoisie. Il se demanda si elle avait jamais pris le temps de songer à l'importance que la mort de son père pouvait avoir pour lui ou pour n'importe quel homme de l'équipage. De tous les commandants de Terrilville, le capitaine Vestrit était le plus généreux et le plus juste ; Althéa se rendait-elle compte à quel point il était rare qu'un capitaine se soucie du bien-être de son équipage ? Non, elle en était incapable,

naturellement : elle n'avait jamais voyagé à bord d'un navire où les rations se résumaient à du pain charançonné et à du porc salé, gluant et presque toxique ; elle n'avait jamais vu un homme se faire quasiment tuer à coups de poing par le second simplement parce qu'il n'avait pas réagi assez vite à un ordre. Certes, le capitaine Vestrit ne tolérait pas le relâchement, mais il se contentait de se débarrasser au premier port venu de ceux qui avaient cette habitude ; il n'avait jamais recours à la violence. Et il connaissait son équipage : il ne prenait pas n'importe qui sur les quais quand il avait besoin d'un équipage ; il disposait d'hommes qu'il avait formés et éprouvés lui-même, et dont il n'ignorait rien.

Ces hommes avaient connu eux aussi leur commandant et avaient eu foi en lui. Brashen en savait certains qui avaient refusé des postes plus élevés sur d'autres navires pour rester avec Vestrit. Certains marins, selon les critères de Brashen, étaient trop vieux pour travailler sur un pont, mais Ephron les avait gardés à cause de l'expérience de leurs années, et il avait trié sur le volet les matelots jeunes et forts qu'il leur avait confiés afin qu'ils apprennent du savoir de leurs aînés. Il avait remis le sort du navire entre leurs mains et, en retour, ils avaient remis leur avenir entre les siennes. A présent qu'Althéa allait hériter de la *Vivacia*, Brashen priait Sa qu'elle eût assez de morale et de bon sens pour les maintenir à bord et bien les traiter. Beaucoup, parmi les plus vieux, n'avaient d'autre domicile que la *Vivacia*.

Brashen en faisait partie.

6

L'ÉVEIL DE LA VIVACIA

On porta le capitaine à bord sur une litière. C'est ce spectacle qui serra le cœur de Brashen et lui fit soudain monter les larmes aux yeux ; au moment où il vit la forme inerte sous les draps de toile, la vérité toute nue lui apparut : son commandant remontait sur la *Vivacia* pour mourir. Son secret espoir qu'Ephron Vestrit ne fût pas aussi mal qu'on le disait, qu'il se remettrait grâce à l'air marin et aux ponts de son navire, n'était qu'un rêve d'enfant naïf.

Il se tint respectueusement à l'écart pendant que Kyle surveillait la montée de la litière sur la passerelle d'embarquement ; les hommes la déposèrent sous le dais que Brashen avait improvisé. Althéa, aussi pâle que si elle était sculptée dans l'ivoire, l'y attendait. La famille suivait le capitaine en file indienne, tels des moutons égarés ; ses membres prirent place autour de la litière d'Ephron Vestrit comme s'ils eussent été les invités d'un banquet et lui la table dressée. Son épouse et sa fille aînée avaient une expression à la fois affolée et ravagée. Les enfants, parmi lesquels un garçon plus âgé que les deux autres, paraissaient surtout un peu perdus. Kyle restait en retrait, l'air désapprobateur, comme s'il examinait une voile mal réparée ou le mauvais arrimage d'une cargaison. Au bout de quelques minutes, Althéa sembla émerger de sa stupeur ; elle s'en alla discrètement et revint avec une carafe d'eau et une timbale, puis elle s'agenouilla sur le pont au chevet de son père et lui offrit à boire.

S'agitant pour la première fois sous les yeux de Brashen, le capitaine tourna la tête et réussit à prendre une petite gorgée d'eau ; puis, d'un geste vague de sa main décharnée, il rappela à tous qu'il fallait l'ôter de sa litière et le déposer sur le pont de

son navire. A ce signal, Brashen s'avança sans même réfléchir, comme il avait si souvent réagi aux ordres de son commandant. Il entrevit le froncement de sourcils de Kyle avant de s'accroupir près de la litière d'Ephron Vestrit.

« Si vous permettez, capitaine », dit-il à mi-voix, après quoi il attendit le petit hochement de tête qui lui indiqua que son commandant l'avait reconnu et acceptait ses services. Aussitôt, Althéa s'approcha et passa les bras sous les jambes squelettiques de son père, tandis que Brashen se chargeait du reste du corps du vieillard – vieillard qui n'était pas si lourd, et qui n'était pas non plus très âgé, songea Brashen en posant doucement le corps émacié sur le plancher nu du pont. Au lieu de se plaindre de la dureté des planches, le capitaine soupira comme si une grande souffrance venait de lui être enlevée. Il battit des paupières et son regard se dirigea vers Althéa ; une trace de son ancien éclat y était visible lorsqu'il lui ordonna doucement : « Althéa, la cheville de la figure de proue. »

Les yeux de sa fille s'agrandirent un instant dans une sorte d'horreur. Puis elle carra les épaules, se leva pour lui obéir et s'éloigna de la litière, les lèvres si serrées qu'elles en étaient blanches. Instinctivement, Brashen commença à se reculer. Le capitaine Vestrit n'aurait pas demandé la cheville de la figure de proue s'il n'avait pas senti la mort toute proche ; le temps était venu qu'il demeurât seul avec sa famille. Mais, comme Brashen se retirait, il sentit soudain une main étonnamment ferme lui saisir le poignet –, les longs doigts du capitaine s'enfoncèrent dans sa chair et le forcèrent à revenir. Il émanait de lui une forte odeur de mort mais Brashen, sans broncher, s'approcha pour entendre ce qu'il disait.

« Accompagne-la, fils ; elle va avoir besoin de ton aide. Reste auprès d'elle dans cette épreuve. » Sa voix n'était qu'un murmure rauque.

De la tête, Brashen indiqua qu'il avait compris, et le capitaine Vestrit le laissa aller. Mais, alors qu'il se redressait, le mourant reprit : « Tu as été un bon marin, Brashen. » Il s'exprimait à présent clairement et d'une voix singulièrement forte, comme s'il désirait que tous et pas seulement sa famille entendissent ses propos. Il inspira péniblement. « Je n'ai à me

plaindre ni de toi ni de ton travail. » Nouvelle inspiration. « Si je pouvais encore naviguer, c'est toi que je prendrais comme second. » Sur les derniers mots, sa voix se cassa et se transforma en sifflement. Ses yeux laissèrent Brashen pour se porter sans hésitation sur Kyle, qui n'avait pas quitté sa mine renfrognée. Avec difficulté, le vieux capitaine prit une goulée d'air. « Mais je ne naviguerai plus. La *Vivacia* ne m'appartiendra plus. » Ses lèvres bleuissaient : malgré tous ses efforts, il ne parvenait plus à reprendre son souffle. Il serra le poing et fit un geste violent qui aurait été incompréhensible pour tout autre, mais Brashen se releva d'un bond et se rua vers la proue pour ramener Althéa d'urgence.

Que la figure de proue recelât une cheville n'était connu que de quelques personnes, et Ephron l'avait confié à Brashen peu après l'avoir nommé second : dans les boucles abondantes de la figure se dissimulait un crochet qui, une fois ouvert, permettait de sortir une longue cheville du même bois gris soyeux que la sculpture. Ce n'était pas une nécessité, mais la croyance voulait que, si le mourant tenait cette cheville au moment où sa vie s'échappait, le navire s'imprégnait davantage de son savoir et de son essence. Ephron l'avait montrée à Brashen et lui avait indiqué comment l'extraire de sa cachette, de façon que, s'il lui arrivait un accident lors d'une catastrophe, son second pût lui apporter le morceau de bois même pendant ses derniers instants. C'était là une tâche que Brashen avait souhaité avec ferveur n'avoir jamais à exécuter.

Il découvrit Althéa pratiquement suspendue au beaupré, la tête en bas, alors qu'elle s'évertuait à sortir la cheville de son logement. Sans un mot, il se pencha au-dessus du bastingage, la saisit par les hanches et la fit descendre de façon à lui faciliter la manœuvre. « Merci », grogna-t-elle en extrayant la cheville, et, là-dessus, Brashen la remonta sans effort et la déposa sur le pont. Elle se précipita aussitôt vers son père, le précieux morceau de bois serré dans le poing et Brashen sur les talons.

Il était temps : l'agonie d'Ephron Vestrit n'allait pas être agréable. Au lieu de fermer les yeux et de partir en paix, il luttait contre la mort comme, sa vie entière, il avait lutté contre tout ce qui s'opposait à lui. Althéa lui tendit la cheville et il s'en empara

comme si elle devait le sauver. « Je me noie, fit-il d'une voix étranglée. Je me noie sur un pont au sec. »

Pendant quelque temps, l'étrange tableau demeura figé : Althéa et son père tenaient chacun une extrémité de la cheville, le visage ravagé de la jeune fille était sillonné de larmes, ses cheveux emmêlés collaient à ses joues, et ses yeux grands ouverts, à l'expression concentrée et pleine de tourment, plongeaient dans le regard noir de son père où ils se réfléchissaient. Elle ne pouvait plus rien pour lui, elle le savait, mais elle ne faiblissait pas.

La main libre d'Ephron tâtonna le pont comme s'il cherchait une prise sur les planches poncées. Avec un gargouillis, il parvint à inspirer encore une fois en s'étouffant. Une écume rouge apparaissait aux coins de sa bouche. D'autres membres de la famille se rapprochèrent ; la sœur aînée s'agrippait éperdument à sa mère, muette de chagrin, mais la mère lui parlait doucement dans les cheveux tout en la serrant contre elle. La gamine pleurait, prise d'une sorte de terreur, et se raccrochait à son petit frère qui paraissait perdu. Le petit-fils aîné du commandant se tenait en retrait de sa famille, le visage pâle et fermé comme lorsqu'on supporte une grande douleur. Kyle se trouvait aux pieds du mourant, les bras croisés, et Brashen n'avait aucune idée des pensées que cachait cette pose immobile. Un second cercle s'était formé à distance respectueuse du dais : l'équipage, visages de marbre, s'était réuni, le chapeau à la main, pour assister à la mort de son capitaine.

« Althéa ! » fit soudain l'épouse du commandant à sa fille ; en même temps, elle poussa son aînée vers leur père. « Il le faut, dit-elle d'une voix basse, d'un ton bizarre. Il le faut, tu le sais bien. » Elle s'exprimait avec une étrange résolution, comme si elle s'astreignait à exécuter une corvée des plus pénibles. L'expression de sa fille aînée

— Keffria, oui, c'est ainsi qu'elle s'appelait -paraissait un mélange de honte et de défi ; elle se laissa brusquement tomber à genoux à côté de sa sœur, puis tendit une main pâle et tremblante. Brashen crut qu'elle voulait toucher son père, mais non : elle saisit fermement la cheville entre les mains d'Althéa et

du capitaine. A l'instant où, en s'emparant du morceau de bois au-dessus de la main d'Althéa, Keffria s'appropriait indéniablement le navire, sa mère l'appuya à voix haute.

« Althéa, lâche la cheville. Le navire appartient à ta sœur par droit d'ordre de naissance – et par la volonté de ton père. » Elle s'exprimait d'une voix tremblante, mais claire.

La jeune fille, l'air incrédule, suivit des yeux le bras dont la main tenait la cheville jusqu'au visage de sa sœur. « Keffria ? fit-elle, égarée. Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ? »

La femme prit une mine incertaine et jeta un coup d'œil à sa mère. « Si ! déclara Ronica Vestrit presque avec violence. Il doit en être ainsi, Althéa. Il doit en être ainsi pour notre bien à tous.

— Papa ? » fit Althéa d'une voix brisée.

Les yeux noirs de son père ne l'avaient pas quittée. Il ouvrit la bouche, ses lèvres remuèrent, et il prononça une dernière phrase : « ... lâche la cheville... »

Brashen avait autrefois travaillé sur un navire dont le second se servait un peu trop de l'épissoir ; il l'employait surtout à frapper par derrière les marins qui, selon lui, ne s'appliquaient pas assez à la tâche. Bien des fois, et il s'en serait volontiers passé, Brashen avait vu l'expression de l'homme à l'instant où l'outil s'abattait sur l'arrière de son crâne, où la douleur se transformait en inconscience. Althéa eut la même expression en entendant les paroles de son père. Ses doigts se détachèrent de la cheville et sa main retomba, mais s'arrêta pour saisir le bras décharné de son père, auquel elle s'agrippa comme un marin à un débris de son navire lors d'une tempête. Elle ne regarda ni sa mère ni sa sœur ; elle maintint simplement sa prise sur le bras de son père qui hoquetait, la bouche grande ouverte, tel un poisson hors de l'eau.

« Papa », murmura de nouveau Althéa. Le dos de son père s'arqua et sa poitrine s'enfla de l'effort qu'il faisait pour trouver de l'air. Sa tête roula et il fit face à sa fille avant de retomber lourdement sur le pont. La longue lutte était terminée ; l'ultime lueur de vie et de combativité quitta soudain son regard, son corps se détendit, flasque, sur le pont, comme s'il se fondait au bois. Sa main lâcha la cheville. Tandis que sa sœur Keffria se

redressait, Althéa s'effondra en avant, la tête sur la poitrine de son père, et, là, sans vergogne, elle se laissa aller à pleurer et à gémir d'une voix désespérée.

Aussi ne vit-elle pas ce dont Brashen fut témoin : Keffria, une fois debout, remit la cheville à son époux, qui l'accepta, sous le regard effaré de Brashen. Puis Kyle s'éloigna, le précieux morceau de bois à la main comme s'il avait réellement le droit de le détenir. L'espace d'un instant, Brashen faillit le suivre, mais il se ravisa : il préférait ne pas être témoin de ce qui allait se passer. Avec ou sans cheville, le navire allait s'éveiller ; Brashen avait déjà l'impression de sentir une différence, et la remise en place de la cheville ne ferait que hâter le processus. Mais la promesse qu'il avait faite à son capitaine prenait désormais un sens nouveau.

Accompagne-la, fils ; elle va avoir besoin de ton aide. Reste auprès d'elle dans cette épreuve. Le capitaine Vestrit ne parlait pas de la cheville ni de sa propre mort. Le cœur serré, Brashen s'efforça de déterminer ce à quoi sa promesse l'engageait.

*

Des mains se posèrent sur les épaules d'Althéa, qui s'écarta sans chercher à savoir à qui elles appartenaient. En l'espace de quelques instants, elle avait perdu son père et la *Vivacia* ; elle aurait préféré perdre la vie, même si elle ne mesurait pas encore toute sa douleur. Ce n'était pas juste, se disait-elle stupidement ; il ne devrait se produire qu'un seul événement inconcevable à la fois : elle aurait alors trouvé le moyen de les affronter l'un après l'autre. Mais, dès qu'elle songeait à la mort de son père, au moment où elle était sur le point d'en comprendre l'ampleur, la perte du navire prenait soudain toute la place dans son esprit ; cependant, elle ne se donnait pas le droit d'y penser à côté de la dépouille de son père, car elle serait alors obligée de se demander comment cet homme qu'elle idolâtrait avait pu la trahir ainsi ; or, si le chagrin l'accablait, elle redoutait bien davantage sa propre colère qui risquait de la consumer entièrement et de ne laisser d'elle que cendres au vent.

Les mains revinrent se poser sur ses épaules voûtées et les agrippèrent fermement. « Allez-vous-en, Brashen », dit-elle d'une voix sans énergie ; la volonté lui fît défaut et elle ne put même pas hausser les épaules pour se libérer. La poigne tiède et solide évoquait trop celle de son père : parfois, alors qu'elle était à la barre, il montait sur le pont – il était capable, quand il le désirait, de se déplacer sans plus de bruit qu'un fantôme, et tout l'équipage le savait ; il n'ignorait pas non plus que nul ne pouvait prévoir quand le capitaine allait apparaître en silence et, sans rien dire, observer d'un œil exercé le travail de l'un ou de l'autre. Althéa se tenait au gouvernail, les paumes sur la roue, conservant un cap fixe, et ne s'apercevait de sa présence qu'à l'instant où elle sentait le contact ferme et approbateur de ses mains sur ses épaules ; ensuite, il s'éloignait sans bruit, ou bien il allumait sa pipe et observait la nuit et la mer, et sa fille qui pilotait son navire entre les deux.

Curieusement, ce souvenir rendit un peu de vigueur à Althéa. Jusque-là aiguë, sa douleur se transforma en un battement sourd. Elle redressa le dos, carra les épaules. Elle n'y comprenait rien, ni comment son père avait pu mourir et la laisser seule, ni, surtout, comment il avait pu lui arracher le navire pour le donner à sa sœur. « Mais, vous savez, il aboyait souvent des ordres et je n'en percevais pas le sens ; mais si j'y obéissais aussitôt, tout devenait clair. Tout devenait toujours clair. »

Elle se retourna en s'attendant à voir Brashen. Mais non : c'était Hiémain qui se trouvait derrière elle. Elle en fut étonnée, et presque furieuse. Qui était cet enfant pour oser la toucher aussi familièrement, sans parler de ce pâle fantôme du sourire de son père qu'il lui adressait ? Il ajouta à mi-voix : « Je suis sûr que cela reviendra, tante Althéa, car accepter la tragédie et la déception est la volonté non seulement de votre père, mais aussi de Sa. Si nous supportons avec joie ce qu'il nous envoie, il nous récompense toujours.

— Remballe tes discours ! » répondit-elle violemment d'une voix grondante. Comment avait-il l'audace de lui servir des platitudes en cet instant, ce fils de Kyle qui allait s'emparer de tout ce qu'elle avait perdu ? Naturellement, ce sort ne devait

pas être difficile à supporter pour lui ! L'air effaré de l'enfant faillit la faire éclater de rire. Il ôta les mains des épaules de la jeune fille et recula d'un pas.

« Althéa ! » lança Ronica d'un ton à la fois bouleversé et furieux.

Althéa essuya ses larmes du revers de sa manche et soutint le regard plein de reproches de sa mère. « Ne croyez pas que j'ignore qui a eu l'idée de faire de Keffria l'héritière du navire ! lui dit-elle avec emportement.

— Oh, Althéa ! » s'exclama Keffria avec une peine qui paraissait presque authentique. Le chagrin et la consternation qui se peignaient sur son visage faillirent faire fondre la jeune fille. Elles étaient si proches autrefois…

Mais, à cet instant, Kyle arriva au milieu d'elles et annonça d'une voix furieuse : « Quelque chose ne va pas ; la cheville ne rentre pas dans la figure de proue ! »

Tout le monde le dévisagea. Son irritation et son impatience contrastaient trop avec la pitoyable dépouille étendue sur le pont. Il y eut un moment de silence, puis Kyle eut l'élégance de prendre une expression honteuse ; il se tenait, la cheville gris argent dans la main, et jetait des coups d'œil tout autour de lui comme s'il ne savait où poser le regard. Althéa prit une inspiration longue et tremblante, mais, avant qu'elle pût dire un mot, elle entendit la voix de Brashen, dégoulinante d'ironie :

« Vous ignorez peut-être qu'il faut un membre du sang de la famille pour éveiller une vivenef ? »

On eût dit qu'il se tenait au milieu d'un champ pendant un orage et appelait la foudre à tomber sur lui. Le visage de Kyle se convulsa de rage et rougit intensément.

« Qu'est-ce qui vous donne le droit de parler ici, chien ? Je vous ferai chasser de ce navire !

— Je n'en doute pas, répliqua Brashen d'un ton calme. Mais pas avant que j'aie rendu mon ultime service à mon capitaine. Il s'est exprimé très clairement, pour un homme à l'agonie. « Reste auprès d'elle dans cette épreuve », m'a-t-il dit, et vous n'avez sûrement pas manqué de l'entendre. Je compte

lui obéir. Remettez la cheville à Althéa, qu'au moins l'éveil du navire lui revienne. »

Il ne sait jamais quand se taire : c'était la principale critique du capitaine Vestrit à l'encontre de son jeune second, mais on sentait toujours de l'admiration et du respect dans sa voix, ce qu'Althéa avait trouvé bizarre jusque-là. A présent, elle comprenait. Dépenaillé comme tout matelot à la fin d'un long voyage, il faisait front à l'homme qui avait commandé le navire et qui continuerait sans doute à le commander. Il avait été publiquement congédié et n'avait pas bronché. Althéa savait que Kyle n'accéderait jamais à sa demande ; elle-même n'avait plus le courage d'en avoir envie. Mais, par cette exigence, Brashen lui avait soudain donné un aperçu de ce que son père avait vu en lui.

Kyle se tenait devant lui, exaspéré. Du regard, il balaya le cercle de la famille en deuil, mais, Althéa en était sûre, il avait aussi conscience du cercle plus large des membres de l'équipage, et même des badauds qui s'étaient assemblés sur le quai pour assister à l'éveil d'une vivenef. Pour finir, il décida de ne pas prêter attention aux paroles de Brashen.

« Hiémain ! lança-t-il d'une voix qui claqua comme un fouet. Prends la cheville et éveille ce navire ! »

Tous les yeux se tournèrent vers l'adolescent, qui blêmit et dont les yeux s'agrandirent. Ses lèvres frémirent, puis il se ressaisit et prit une profonde inspiration. « Je n'en ai pas le droit. » Il n'avait pas parlé fort, mais sa jeune voix portait. « Par tous les diables, n'es-tu pas Vestrit autant que Havre ? Tu en as le droit ! Le navire sera un jour à toi ! Prends la cheville et éveille-le ! »

L'adolescent regarda son père avec un air d'incompréhension, et, quand il répondit, ce fut d'une voix tremblante qui se brisait par instants et montait dans les aigus : « Je suis destiné à devenir prêtre de Sa. Un prêtre ne peut rien posséder. »

Une veine se mit à battre sur la tempe de Kyle. « Je me moque de Sa ! C'est ta mère qui en a décidé ainsi, pas moi, et je te reprends ! Et maintenant prends la cheville et éveille le navire ! » Tout en parlant, il s'était avancé pour saisir son fils

aîné par l'épaule. Le garçon essaya de ne pas reculer, mais sa détresse était évidente. Même Keffria et Ronica paraissaient choquées du blasphème de Kyle, ce qui n'avait rien d'étonnant.

Le chagrin d'Althéa semblait s'être mis en retrait, la laissant engourdie mais douée d'une singulière sensibilité. Elle observa ces inconnus qui criaient et se disputaient pendant qu'un cadavre se rigidifiait lentement à leurs pieds, et une grande clarté envahit son esprit : avec une certitude absolue, elle sut que Keffria ignorait tout des intentions de Kyle à l'égard de Hiémain, et l'adolescent aussi, manifestement : le bouleversement qui se lisait sur ses traits était trop grand alors qu'il regardait, l'air égaré, la cheville d'un gris soyeux que son père lui mettait de force entre les mains.

« Allons ! » ordonna Kyle, et, comme si l'adolescent avait cinq ans au lieu d'être à l'orée de l'âge adulte, il le fit pivoter sur lui-même et le poussa en avant. Le reste de la famille le suivit, telles des épaves dans le sillage d'un bateau. Althéa regarda le groupe s'éloigner, puis elle s'accroupit et prit la main de son père. « Heureusement que tu n'es plus là pour assister à ça », lui dit-elle d'une voix douce. En vain, elle tenta de refermer les paupières du mort sur ses yeux qui ne voyaient plus rien ; au bout de plusieurs tentatives, elle se résigna à laisser son père le regard braqué sur le dais de toile.

« Relevez-vous, Althéa.

— Pourquoi ? » Elle ne se retourna même pas vers Brashen.

« Parce que… » Il s'interrompit, chercha ses mots, puis reprit : « Parce que même s'ils peuvent vous dépouiller de l'héritage du navire, cela n'efface pas ce que vous devez à la *Vivacia*. Votre père m'a demandé de vous aider dans cette épreuve. Il n'aurait pas voulu qu'à son éveil le navire ne voie que des visages inconnus.

— Kyle sera là », répondit-elle d'un ton monocorde. La peine revenait, ressuscitée par les paroles sans fioritures de Brashen.

« Le navire ne le reconnaîtra pas. Il n'est pas du sang de sa famille. Allons, venez. »

Elle baissa les yeux sur la dépouille. La mort œuvrait rapidement et creusait dans les traits de son père des rides et

des méplats qu'il n'avait jamais eus de son vivant. « Je ne veux pas le laisser seul.

— Althéa, ce n'est plus le capitaine, ce n'est que son cadavre. Il est mort. Mais la *Vivacia*, elle, est toujours là. Venez ; vous savez que vous devez le faire : faites-le bien. » Il se pencha et lui dit à l'oreille : « En avant, jeune fille. L'équipage vous regarde. »

A ces mots, elle se redressa à contrecœur. Elle observa les plis du visage de son père, essaya de capter son regard une dernière fois, mais ses yeux ne la voyaient plus, ils ne contemplaient plus que l'infini. Elle carra les épaules et releva le menton. « Très bien, dans ce cas. »

Brashen lui offrit son bras, comme s'il l'escortait au bal de présentation de Terrilville ; sans réfléchir, elle posa une main légère sur son avant-bras comme on le lui avait enseigné, et se laissa conduire vers la proue du navire. L'attitude solennelle de Brashen lui rendit un peu d'énergie. Alors qu'elle commençait à entendre la voix basse et furieuse de Kyle, une étincelle jaillit en elle comme produite par le choc d'un silex contre de l'acier. Il réprimandait Hiémain.

« Ce n'est pas compliqué : le trou est là, voici la cheville et ici le crochet. Pousse le crochet de côté, fourre la cheville dans le trou et lâche le crochet. C'est tout. Je te tiendrai, comme ça, tu n'auras pas à craindre de tomber dans la baie, si c'est ce qui t'inquiète. »

La réponse de l'adolescent fut trop aiguë, encore une fois, mais douce et sans faiblesse. « Père, je n'ai pas dit que je ne pouvais pas le faire, mais que je ne le voulais pas. Je ne pense pas que j'en aie le droit, ni qu'il soit convenable, en tant que serviteur de Sa, que je m'approprie ce navire. » Seul un léger tremblement à la fin de son discours trahit la difficulté du jeune homme à garder son sang-froid.

« Tonnerre ! Tu vas faire ce que je t'ordonne ! » gronda Kyle. Althéa vit sa main se lever, menace classique d'un coup à venir, et elle entendit Keffria s'écrier d'une voix étranglée : « Oh, Kyle, non ! »

En deux enjambées, Althéa s'interposa entre Kyle et l'adolescent. « Ce n'est pas une façon de se conduire le jour de la

mort de mon père, et ce n'est pas ainsi qu'on doit traiter la *Vivacia*. Avec ou sans cheville, elle est en train de s'éveiller. Tenez-vous à ce que les premières choses qu'elle entende soient des querelles et des disputes ? »

Et la réponse de Kyle trahit son ignorance totale de ce qu'était une vivenef. « Je l'obligerai à s'éveiller par tous les moyens ! »

Hors d'elle, Althéa s'apprêtait à riposter quand elle entendit Brashen murmurer d'une voix pleine de révérence : « Oh, regardez-la ! »

Tous les regards se portèrent vers la figure de proue. Sur le gaillard d'avant, Althéa ne distinguait pas grand-chose du visage, mais elle vit la peinture tomber en écailles de la sculpture en bois-sorcier. Les boucles de cheveux luisaient d'un noir de jais sous la dorure qui se désquamait, et la chair polie commençait à prendre une teinte rosée. Le grain fin et soyeux du bois-sorcier demeurait et subsisterait toujours sans jamais devenir aussi moelleux que la chair humaine, et pourtant il était manifeste que la vie palpitait à présent dans la figure de proue. Pour la conscience affinée d'Althéa, le navire tout entier abordait différemment les vaguelettes du port. Elle imaginait à présent ce que devait ressentir une mère la première fois qu'elle voyait la vie qu'elle avait portée en elle.

« Donnez-moi la cheville, s'entendit-elle dire d'une voix calme. Je vais éveiller le navire.

— Et pourquoi donc ? » demanda Kyle, l'œil soupçonneux.

Mais Ronica intervint.

« Remettez-lui la cheville, Kyle, ordonna-t-elle sans élever le ton. Elle va le faire parce qu'elle aime la *Vivacia*. »

Plus tard, Althéa devait se remémorer les paroles de sa mère, et elles devaient porter sa colère à son paroxysme : Ronica savait tous ses sentiments, et cela ne l'avait pas empêchée de lui prendre le navire. Mais, sur l'instant, ce qui comptait était que la *Vivacia* restait bloquée inconfortablement entre bois et vie. Elle lut de la méfiance dans les yeux de Kyle quand, de mauvais gré, il lui tendit la cheville. Que croyait-il qu'elle allait en faire ? La jeter pardessus bord ? Elle prit le morceau de bois et s'avança à plat ventre sur le beaupré pour

atteindre la figure de proue. Comme elle n'arrivait pas tout à fait à la toucher, elle gagna encore un cran en chancelant à cause de ses jupes encombrantes, mais elle ne parvint toujours pas à son but.

« Brashen ! » fit-elle, et ce n'était ni une prière ni un ordre. Sans même lui jeter un coup d'œil, elle resta sur place en attendant de sentir ses mains la saisir à la taille, et il la fit descendre à la force des bras jusqu'à ce qu'elle pût toucher les cheveux de la *Vivacia*. A son contact, la peinture s'écailla du crochet à ressort. La chevelure de la figure était étrange : elle cédait sous la main, mais les boucles sculptées demeuraient d'une pièce au lieu de se séparer en cheveux distincts. Un instant, Althéa ressentit comme un malaise, puis sa conscience de la *Vivacia* l'envahit, plus forte que jamais. C'était comme une chaleur, mais ce n'était pas une sensation épidermique ; ce n'était pas non plus la brûlure de l'alcool dans l'estomac. Cette conscience allait et venait en même temps dans son sang, dans son souffle, dans tout son corps.

« Althéa ? » Brashen avait la voix tendue. Elle se ressaisit en se demandant combien de temps elle était restée ainsi la tête en bas. L'esprit encore embrumé, elle se rendit compte qu'elle avait confié tout son poids à Brashen, et elle tenait toujours la cheville. Elle soupira et sentit le sang battre à ses tempes. D'une main, elle écarta le crochet, et de l'autre elle fit glisser sans difficulté la cheville dans son logement. Quand elle lâcha le crochet, il sembla disparaître comme s'il n'avait jamais existé. La cheville faisait maintenant partie intégrante de la figure de proue.

« Pourquoi est-ce si long ? » lança Kyle.

— C'est fait », dit Althéa dans un souffle, et seul Brashen dut entendre sa réponse ; mais, comme sa prise sur elle s'affermissait et qu'il commençait à la remonter, *Vivacia* se tourna soudain vers elle. Elle leva les bras et ses mains puissantes saisirent celles d'Althéa. Ses yeux verts se plantèrent dans ceux de la jeune fille.

« J'ai fait un rêve des plus étranges », fit-elle avec douceur ; puis elle fit à Althéa un sourire à la fois espiègle et joyeux. « Merci de m'avoir éveillée.

— De rien, répondit la jeune fille à mi-voix. Oh, tu es encore plus belle que je ne l'avais imaginé !

— Merci », répondit le navire avec le sérieux sans artifice d'un enfant. Il lâcha les mains d'Althéa pour ôter des écailles de peinture de ses cheveux et de sa peau comme s'il s'agissait de feuilles mortes. Brashen remonta brusquement Althéa sur le pont et la remit sur pied sans douceur. Il avait les joues très rouges, et Althéa se rendit brusquement compte que Kyle s'exprimait d'une voix basse et venimeuse.

« … et ce pont vous est interdit pour toujours, Trell. Dès maintenant.

— En effet, je m'en vais. » Par le jeu de son timbre de voix, Brashen avait transformé le congédiement de Kyle en un départ dédaigneux. « Adieu, Althéa », fit-il, sa politesse retrouvée ; puis, comme s'il quittait une réunion sociale, il se retourna et, d'un ton formaliste, prit congé de Ronica, que son calme parut ébranler, car, même si ses lèvres remuèrent, aucun son n'en sortit ; cependant, Brashen s'éloigna d'un pas léger sur le pont comme s'il ne s'était rien produit. Avant qu'Althéa fût revenue de l'attitude du second, Kyle se tourna vers elle.

« Avez-vous perdu la raison ? Qu'est-ce qui vous a prise de le laisser vous toucher ainsi ? »

Elle ferma les yeux, paupières plissées, puis les rouvrit. « Ainsi ? » fit-elle d'un ton vague. Elle se pencha par-dessus le bastingage pour observer *Vivacia*. La figure de proue se tourna pour lui adresser un sourire indécis, comme celui d'une personne mal réveillée lors d'un splendide matin d'été. Althéa lui rendit tristement son sourire.

« Vous savez fort bien de quoi je parle ! Il vous tripotait tant qu'il pouvait ! Que vous ressembliez à une souillon est déjà désagréable, mais vous laisser toucher par un matelot alors que vous êtes suspendue pratiquement la tête en bas…

— Il me fallait remettre la cheville en place, et c'était la seule façon d'y parvenir. » Son regard quitta le visage marbré de rouge de Kyle pour se porter vers sa mère et sa sœur. « Le navire est éveillé, annonça-t-elle d'une voix basse mais avec solennité. La vivenef *Vivacia* est à présent consciente. »

« Et mon père est mort. » Elle ne prononça pas ces mots, mais leur réalité la blessa à nouveau, plus profondément et plus douloureusement. Elle avait l'impression que, chaque fois qu'elle s'habituait à sa mort, le fait la frappait encore plus durement quelques instants plus tard.

« Que va-t-on penser d'elle ? » chuchotait Kyle à Keffria. Les deux petits regardaient ouvertement Althéa tandis que l'aîné, Hiémain, détournait les yeux des personnes qui l'entouraient, comme si se trouver près d'elles le mettait affreusement mal à l'aise. Althéa, elle, avait le sentiment de comprendre tout ce qui se jouait sur le pont : trop d'événements s'étaient produits, et trop vite. La tentative de Kyle pour la chasser du navire, le décès d'Ephron, l'éveil du navire, le congédiement de Brashen et, à présent, la colère de Kyle pour un acte qu'elle devait absolument accomplir ; elle avait l'impression de ne pouvoir tout affronter à la fois, mais, en même temps, elle sentait un vide terrifiant en elle. Elle chercha ce qu'elle avait oublié ou négligé. « Althéa ? »

C'était *Vivacia* qui l'appelait d'un ton inquiet. Presque avec un soupir, la jeune fille se pencha sur le bastingage pour la regarder.

« Oui ?

— Je connais ton nom : Althéa.

— Oui. Merci, *Vivacia*. » Et, en cet instant, elle comprit ce qu'était ce vide qu'elle ressentait : c'était tout ce qu'elle avait pensé éprouver, la joie et l'émerveillement devant l'éveil du navire. L'instant si longtemps espéré était parti comme il était venu ; *Vivacia* était éveillée, et, à part le premier élan de triomphe, elle n'avait rien ressenti de ce qu'elle attendait. Le prix était trop élevé.

A la seconde où elle se fit cette réflexion, elle regretta de ne pouvoir l'oublier. C'était la trahison suprême de se tenir sur ce pont, non loin de la dépouille de son père, et de se dire que le prix à payer était trop élevé, que la vivenef ne valait pas la mort d'Ephron Vestrit, ni de son grand-père ni de son arrière-grand-mère. De plus, c'était une pensée injuste, elle le savait : avec ou sans navire, ils seraient morts de toute façon. *Vivacia* n'était pas la cause de leur trépas, mais plutôt la somme de leurs legs ; en

elle, ils continuaient à vivre. Althéa se sentit un peu apaisée. Elle se pencha par-dessus bord et s'efforça de trouver une phrase d'accueil cohérente à délivrer à cette nouvelle créature. « Mon père aurait été très fier de toi », dit-elle enfin.

Ces simples mots réveillèrent sa peine. Elle aurait voulu poser le front sur ses bras et se laisser aller à pleurer, mais elle se l'interdit de crainte d'inquiéter le navire.

« Il aurait été fier de toi aussi. Il savait que cette épreuve serait difficile pour toi. »

La voix du navire s'était modifiée : en quelques instants, elle était passée d'un timbre aigu et enfantin à celui, riche et rauque, d'une femme adulte. Quand Althéa regarda son visage, elle y lut une compréhension insupportable, et, cette fois, elle ne fit rien pour empêcher ses larmes de couler. « Je ne comprends pas », dit-elle au navire d'une voix brisée. Puis elle se tourna vers sa famille qui, comme elle, se penchait sur le bastingage pour observer le visage de *Vivacia*.

« Je ne comprends pas, répéta-t-elle plus fort, bien que sa gorge nouée l'empêchât de formuler clairement les mots.

Pourquoi a-t-il fait ça ? Pourquoi, au bout de tant d'années, a-t-il donné *Vivacia* à Keffria sans rien me laisser ? »

Elle s'adressait à sa mère dont le visage exprimait une détresse austère, mais ce fut Kyle qui eut le front de répondre. « Peut-être voulait-il la remettre à des mains responsables ; peut-être voulait-il la confier à quelqu'un qui s'était montré digne de confiance, solide et qui ne s'occupait pas seulement de soi-même.

— Ce n'est pas à vous que je parle ! hurla Althéa d'une voix suraiguë. Vous ne pouvez donc pas vous taire ? » On eût dit un enfant hystérique, elle le savait et cela lui faisait horreur ; mais elle avait eu trop à supporter ce jour-là. Elle ne se maîtrisait plus ; si Kyle lui adressait encore une fois la parole, elle se jetterait sur lui pour le réduire en morceaux.

« Silence, Kyle, ordonna Ronica d'un ton ferme. Althéa, reprends-toi. Ce n'est ni l'heure ni le lieu pour ce genre d'exhibition. Nous parlerons de tout cela, plus tard, à la maison, entre nous ; d'ailleurs, il faut que j'en discute sérieusement avec toi : je souhaite te faire comprendre les intentions de ton père.

Mais, pour le moment, nous devons nous occuper de sa dépouille et de la présentation officielle du navire. Les Marchands et les autres vivenefs doivent être mis au courant de la mort d'Ephron, et il faut louer des bateaux, les sortir de la baie et assister à ses obsèques en mer. Et… Althéa ! Althéa, reviens ici tout de suite ! »

La jeune fille ne se rendit compte qu'elle s'était éloignée à grands pas qu'en entamant la descente de la passerelle. Elle était passée près du corps de son père sans même le remarquer, et ce qu'elle fit alors, elle devait le regretter toute sa vie : elle quitta *Vivacia*, elle ne l'accompagna pas lors de son voyage de baptême pour voir le corps de son père glisser dans l'eau loin du port. Elle ne pensait pas pouvoir supporter de voir ses pieds attachés à l'ancre de rechange et son corps enveloppé de toile passer pardessus bord. Par la suite, elle devait avoir des remords de ne pas avoir été présente pour lui faire ses derniers adieux.

Mais, sur l'instant, elle savait seulement ne pas pouvoir endurer la vue de Kyle un moment de plus, et encore moins entendre sa mère débiter des horreurs d'un ton raisonnable. Elle n'eut pas un regard pour l'effarement qui s'était peint sur les visages des membres d'équipage ni pour Keffria qui s'accrochait désespérément au bras de Kyle pour l'empêcher d'aller la ramener de force. Elle ne supportait pas l'idée de voir *Vivacia* quitter le quai avec Kyle comme capitaine. Elle espérait que le navire comprendrait – non, elle était sûre qu'il comprendrait. Voir Kyle commander le navire de famille lui avait toujours répugné ; à présent que *Vivacia* était éveillée et consciente, cette idée lui faisait encore plus horreur ; c'était pire qu'abandonner un enfant aux mains de quelqu'un qu'on méprise, mais elle savait aussi qu'elle n'y pouvait strictement rien. Pour le moment, en tout cas.

*

L'agent maritime occupait un petit bureau sur les quais. Il avait été légèrement étonné de voir Brashen se pencher sur son comptoir, son sac de marin sur l'épaule.

« Oui ? » fit-il d'un ton poli et sérieux.

A part lui, Brashen songea que l'homme lui évoquait un moine-copeau bien élevé, probablement à cause de la barbe qui lui remontait sur les joues et de la façon dont il se redressait brusquement avant de parler. « Je suis venu chercher ma paie », dit-il à mi-voix.

L'homme se tourna vers une étagère, étudia plusieurs livres avant d'en prendre un plus épais que les autres. « J'ai entendu dire que le capitaine Vestrit avait été porté à bord de son navire », fit-il d'un ton circonspect tout en suivant du doigt une colonne de noms. Il leva les yeux vers Brashen. « Vous faites partie de son équipage depuis longtemps. J'aurais cru que vous voudriez rester avec lui jusqu'à la fin.

— C'est ce que j'ai fait, répondit Brashen. Mon capitaine est mort ; la *Vivacia* appartient désormais au capitaine Havre, et nous ne nous aimons guère. J'ai été réformé. »

L'agent fronça les sourcils. « Mais c'est sûrement sa fille qui va prendre le commandement, non ? Celle que le capitaine a prise sous son aile depuis des années, la plus jeune, Althéa Vestrit ? »

Brashen émit un bref grognement. « Vous n'êtes pas seul à vous étonner qu'il n'en soit pas ainsi ; maîtresse Vestrit en est aussi, à son grand bouleversement et pour son plus grand chagrin. » Soudain, prenant brusquement conscience qu'il avait trop évoqué les douleurs de chacun, il ajouta : « Je suis venu chercher ma paie, monsieur, pas pour colporter des potins sur mes supérieurs. Je vous prie de ne prêter nulle attention aux paroles d'un homme en colère.

— Très bien, je n'en tiendrai pas compte », l'assura l'agent. Il se redressa, une cassette entre les mains, et déposa trois petits tas d'argent sur le comptoir devant Brashen. L'ancien second les regarda : c'était considérablement moins que ce qu'il touchait quand il était au service du capitaine Vestrit. Ma foi, ainsi allait la vie.

Il se rappela tout à coup qu'il avait une autre demande à formuler. « Il me faut aussi une confirmation de second », dit-il à voix lente. Il n'avait jamais pensé en avoir besoin en descendant de la *Vivacia*, et, d'ailleurs, il avait jeté toutes ses

anciennes cartes plusieurs années plus tôt, convaincu de n'avoir plus jamais à démontrer ses compétences à quiconque. Il regrettait aujourd'hui de ne pas les avoir conservées. C'étaient de simples étiquettes de cuir avec en bosse le tampon du navire, le nom du marin gribouillé et parfois sa position, qui prouvaient qu'il avait exécuté ses devoirs de façon satisfaisante. Une poignée de ces étiquettes lui aurait permis de trouver un nouveau poste beaucoup plus facilement ; mais même une seule confectionnée sur une vivenef aurait eu du poids à Terrilville.

« Vous devez vous procurer une de ces fiches auprès du capitaine ou du second, fit l'agent maritime.

— Hum ! Ça m'étonnerait. » Brashen éprouvait soudain l'impression d'avoir été dépouillé : il avait bien travaillé à bord du navire pendant des années, et il ne disposait que de ces petits tas d'argent pour le prouver.

L'agent s'éclaircit brusquement la gorge. « Pour ma part, je sais parfaitement que le capitaine Vestrit vous estimait beaucoup, vous et votre travail. S'il vous faut une recommandation, ne vous gênez pas pour envoyer le demandeur à mon bureau. Je m'appelle Nyle Hashett ; je veillerai à ce qu'on vous confie un bon poste.

— Merci, monsieur », répondit Brashen d'un ton humble. Cela ne valait pas une étiquette, mais c'était au moins quelque chose. Il prit un moment pour s'emparer des pièces – une partie dans sa bourse, une autre dans sa botte et la troisième dans le mouchoir serré autour de son cou : inutile de permettre à un voleur à la tire de tout lui dérober d'un coup. Puis, avec un grognement, il remit son sac de marin à l'épaule et quitta le bureau. Il avait dressé mentalement la liste de ce qu'il devait faire : d'abord, trouver une chambre dans une maison en meublé pas trop chère – avant, il vivait à bord de la *Vivacia* même quand elle était à quai ; à présent, toutes ses possessions se trouvaient dans le sac qui ballottait sur son dos. Ensuite, il se rendrait chez un banquier ; le capitaine Vestrit l'avait assez souvent incité à mettre de l'argent de côté à chaque voyage, mais il n'en avait jamais tenu compte : quand il naviguait avec Vestrit, son avenir lui paraissait assuré. Aujourd'hui, il regrettait amèrement de n'avoir pas plus tôt suivi son conseil.

Eh bien, il allait commencer dès maintenant, et il n'oublierait pas cette dure leçon.

Et après ? Ma foi, il allait profiter de toute la nuit au port avant de chercher un nouvel emploi ; de la viande fraîche, du pain nouvellement cuit et une nuitée de bière et de bonne camaraderie dans les tavernes. Sa savait qu'il avait bien mérité quelques menus plaisirs lors de son voyage, et il avait bien l'intention de les savourer. Demain, il serait bien assez tôt pour s'inquiéter de la suite de son existence. Il éprouva un instant de honte à l'idée des réjouissances qui l'attendaient alors que son capitaine était mort ; mais jamais Kyle ne le laisserait remonter à bord pour rendre ses derniers hommages à Ephron Vestrit. Le mieux qu'il pouvait faire pour son capitaine était de ne pas jouer les éléments discordants durant ses funérailles ; qu'il s'enfonce dans la mer depuis un pont paisible. Ce soir, Brashen boirait chacune de ses chopes à sa mémoire ; ce serait sa façon personnelle de lui rendre hommage. D'un pas décidé, il se dirigea vers la ville.

Mais, alors qu'il sortait de l'ombre du bureau, il aperçut Althéa qui descendait vivement la passerelle, l'air furieux. Elle suivit les quais à grandes enjambées si bien que ses jupes flottaient derrière elle comme des voiles déchirées pendant une tempête. Son visage était sillonné de larmes, ses cheveux en désordre, et ses yeux noirs brûlaient d'une colère presque effrayante. Des têtes se tournèrent pour la regarder passer. Gémissant à part lui, Brashen accrocha fermement son sac sur son épaule : il avait promis de veiller sur elle. Avec un gros soupir, il la suivit.

7

LOYAUTÉS

Les funérailles de son grand-père prirent toute la journée. On envoya des coursiers dans toute la ville pour avertir les amis et les voisins, et le service funèbre fut annoncé sur les marchés publics des quais. Hiémain s'étonna du nombre de personnes qui se présentèrent et de la rapidité avec laquelle elles s'assemblèrent. Commerçants et capitaines, Premiers Marchands et négociants, tous délaissèrent leurs tâches pour converger vers le navire à l'amarre. Les proches de la famille montèrent à bord de *Vivacia*, tandis que les autres suivaient sur des navires d'amis. Toutes les vivenefs présentes dans le port se placèrent dans le sillage de *Vivacia* qui emportait son défunt maître pour le rendre à la mer.

Hiémain se sentit mal à l'aise durant toute la cérémonie, incapable de faire le tri de ses sentiments. Il éprouvait une certaine fierté de ce que tant de gens honorent son grand-père, mais il lui paraissait un peu grossier que tant d'entre eux présentent d'abord leurs condoléances, puis leurs félicitations pour l'éveil du navire. Tous ceux qui s'arrêtaient devant la dépouille du capitaine pour lui rendre un ultime hommage ne manquaient pas de se rendre ensuite à l'avant pour saluer *Vivacia* et lui souhaiter bonne chance ; sa grand-mère se tenait près de la figure de proue, et elle seule paraissait se rendre compte du malaise de Hiémain. A un moment, elle lui murmura qu'il était resté trop longtemps loin de Terrilville et de ses coutumes : qu'on la félicite pour le navire ne diminuait en rien pour ces gens la peine que leur causait le décès d'Ephron ; simplement, les habitants de Terrilville ne s'appesantissaient pas sur le côté tragique de la vie. Après tout, si les fondateurs de la ville avaient passé leur temps à pleurer sur leurs malheurs, ils

se seraient noyés dans leurs propres larmes. Hiémain acquiesça, mais ne changea pas d'avis.

Le fait de se tenir sur le pont à côté du corps de son grand-père, la proximité des autres navires aux vastes voiles qui sortaient ensemble du port pour rendre hommage à l'immersion de son grand-père, tout cela lui faisait horreur. Il lui semblait extrêmement compliqué, et périlleux en plus, de faire naviguer tous ces navires avant qu'ils jettent l'ancre en cercle afin que les spectateurs puissent se presser contre les bastingages pour voir le cadavre enveloppé de toile glisser sur une planche et s'enfoncer dans les vagues.

Après cela se déroula une cérémonie complètement incompréhensible durant laquelle *Vivacia* fit officiellement connaissance avec les autres vivenefs. La grand-mère de Hiémain y présida avec solennité ; dressée sur le gaillard d'avant, d'une voix forte elle présenta *Vivacia* à chaque navire qui passait devant sa proue. Aux côtés de son père toujours renfrogné, Hiémain s'étonna de voir sa grand-mère sourire et des larmes courir sur ses joues. Manifestement, le fait qu'il fût né Havre était une erreur. Même sa mère avait assisté à la cérémonie d'un œil noir, tandis que ses deux puînés, près d'elle, saluaient de la main, à tour de rôle, chaque bateau qui passait.

Mais c'était là la cérémonie publique. A bord de *Vivacia*, un rituel d'une espèce complètement différente s'était tenu. Kyle avait pris possession du navire. Même pour l'œil néophyte de Hiémain, c'était évident : il aboyait des ordres à des hommes qui avaient plusieurs dizaines d'années de plus que lui et les injuriait carrément quand il pensait qu'ils n'obéissaient pas assez vite à sa volonté. Plus d'une fois, il annonça d'une voix forte à son second qu'il avait l'intention de modifier la façon dont le navire était gouverné. La première fois, une grimace de douleur passa sur les traits de Ronica Vestrit. Hiémain l'avait ensuite observée toute l'après-midi et avait vu la mine de la vieille femme devenir de plus en plus grave, comme si la mort de son époux s'enracinait en elle et grandissait d'heure en heure.

Hiémain n'avait guère à dire à quiconque et la réciproque était encore plus vraie. Sa mère était occupée à ne pas lâcher des

yeux le petit Selden et à empêcher Malta d'échanger fut-ce de simples regards avec les matelots les plus jeunes ; la plupart du temps, sa grand-mère se tenait sur le gaillard d'avant, l'œil fixé sur la mer. Quand il lui arrivait de parler, c'était à la figure de proue, et à voix basse. A cette idée, Hiémain sentait un frisson lui parcourir l'échiné : la vie qui animait ce morceau de bois sculpté n'était pas naturelle et ne relevait nullement du véritable esprit de Sa. Il ne percevait rien de mauvais en elle, mais rien de bon non plus. Il était heureux d'avoir refusé de remettre la cheville en place, et il évitait le gaillard d'avant.

Ce fut seulement au moment du trajet de retour que son père parut se rappeler qu'il avait un fils aîné. Dans un sens, c'était la faute de Hiémain : il entendit le second hurler un ordre incompréhensible à deux matelots, et, en essayant de ne pas gêner leurs mouvements, il recula et heurta un troisième homme qu'il n'avait pas vu. Ils tombèrent tous deux, Hiémain avec une violence suffisante pour lui couper le souffle. Un instant plus tard, le marin s'était relevé d'un bond pour se ruer à sa tâche. Hiémain se redressa plus lentement, en se frottant le coude et en essayant de reprendre sa respiration. Quand il fut enfin debout, il se trouva face à son père.

« Regarde-toi ! » gronda Kyle, et, quelque peu perplexe, Hiémain baissa les yeux sur ses habits en se demandant s'il s'était sali. Son père lui donna un léger coup à l'épaule.

« Ce n'est pas de tes vêtements de prêtre que je parle, mais de toi ! Regarde-toi ! Tu as l'âge d'un homme, le physique d'un adolescent, et l'intelligence d'un terrien. Tu n'es même pas fichu de t'écarter de ton propre chemin, et encore moins de celui d'un autre. Hé, Torg ! Hé ! Charge-toi de lui trouver une corvée utile, qu'au moins on ne l'ait plus dans les jambes ! »

Torg était le lieutenant du navire. Musculeux et d'assez grande taille, il avait des cheveux blonds coupés court et des yeux gris délavés. Ses sourcils étaient blancs ; Hiémain le crut d'abord chauve tant tout était pâle chez lui. Pour mettre Hiémain à l'écart, Torg eut l'idée de l'envoyer sous le pont enrouler des cordages et suspendre des chaînes dans leur armoire. Les rouleaux de cordages déjà présents parurent convenables à Hiémain, mais Torg lui ordonna d'un ton bourru

de les réenrouler proprement, et en vitesse. C'était plus facile à dire qu'à faire, car, une fois dérangées, les cordages s'emmêlaient de façon inquiétante et paraissaient renâcler à se remettre à plat. Les torons râpeux ne tardèrent pas à lui rougir les mains et les rouleaux étaient beaucoup plus lourds qu'il ne s'y attendait. L'air confiné de l'armoire aux chaînes et l'absence de lumière, en dehors de celle qu'émettait une lanterne, se combinaient pour lui retourner l'estomac ; néanmoins, il resta à la tâche pendant ce qui lui parut des heures. Pour finir, ce fut Malta qui vint lui annoncer sans aménité qu'ils étaient à quai, amarrés, et qu'il pouvait sortir s'il avait envie de descendre à terre. Il lui fallut toute sa maîtrise de soi pour se rappeler qu'il devait se conduire en futur prêtre de Sa et non en frère aîné exaspéré.

En silence, il reposa le rouleau de cordages sur lequel il s'acharnait. Tous les cordages auxquels il avait touché paraissaient moins bien arrangés qu'à son arrivée. Ma foi, Torg pourrait les réenrouler lui-même, ou bien se décharger de la tâche sur quelque malheureux marin. Dès le début, Hiémain savait qu'il s'agissait d'une corvée difficile, mais il ne parvenait pas à comprendre pourquoi son père cherchait à l'humilier et à l'irriter. Cela tenait peut-être à ce qu'il avait refusé de replacer la cheville qui devait éveiller le navire : son père avait alors prononcé des paroles malsonnantes. Enfin, tout était terminé, à présent : son grand-père était mort et avait été confié à la mer, la famille avait ouvertement refusé son réconfort, et il allait rentrer chez lui dès que possible. Le lendemain matin, se dit-il, voilà qui ne serait pas trop tôt.

Il monta sur le pont et rejoignit sa famille qui remerciait et saluait les membres du cortège funèbre du bord. Nombre d'entre eux dirent aussi adieu à la figure de proue. Le crépuscule de l'été tournait à la nuit quand le dernier descendit sur le quai ; la famille demeura un peu plus longtemps, silencieuse et fatiguée, tandis que Kyle donnait l'ordre au second de reprendre le déchargement dès le point du jour –, puis il revint vers le groupe familial pour annoncer qu'il était temps de rentrer. Il prit le bras de son épouse et Hiémain celui de sa grand-mère. En son for intérieur, il fut soulagé de voir qu'une voiture les

attendait : il n'était pas certain que la vieille femme parviendrait à monter les rues pavées et mal éclairées qui conduisaient à sa maison.

Mais, alors qu'ils s'apprêtaient à quitter le gaillard d'avant, la figure de proue demanda soudain : « Vous partez ? » Elle avait un ton inquiet. « Tout de suite ?

— Je reviens à l'aube », répondit Kyle. On eût dit qu'il s'adressait à un matelot qui aurait discuté son jugement.

« Vous vous en allez tous ? » demanda de nouveau le navire. Sans trop savoir à quoi il réagissait, peut-être à l'affolement dans la voix de *Vivacia*, Hiémain affirma :

« Tout ira bien. Tu es en sécurité, amarrée aux quais. Tu n'as rien à craindre.

— Je ne veux pas rester seule. » La plainte était celle d'un enfant, mais la voix celle d'une femme indécise. « Où est Althéa ? Pourquoi n'est-elle pas ici ? Elle ne me laisserait pas toute seule !

— Le second va rester à bord, ainsi que la moitié de l'équipage. Tu ne seras pas seule », répliqua Kyle d'un ton énervé, qui éveilla des échos d'enfance chez Hiémain. Son cœur alla vers la vivenef.

« Ce n'est pas pareil ! » s'exclama-t-elle, quand il proposa : « Je pourrais rester à bord si elle le désire. Pour cette nuit, en tout cas. »

Kyle fronça les sourcils comme si son fils avait contremandé son ordre, mais sa grand-mère lui pressa doucement le bras et lui sourit. « C'est le sang qui parle, dit-elle à mi-voix.

— Il ne peut pas demeurer à bord, déclara Kyle. Je dois lui parler dès ce soir.

— Dès ce soir ? répéta Keffria d'un ton incrédule. Oh, non, Kyle, pas ce soir. Plus rien ce soir : nous sommes tous trop fatigués et sous le coup du chagrin.

— Je pensais que nous pourrions tous nous réunir pour discuter de l'avenir, dit Kyle lourdement. Nous sommes peut-être las et peinés, mais demain n'attendra pas.

— Que demain fasse ce qu'il veut, moi, je vais me reposer », fit Ronica pour couper court à la querelle. Elle avait pris un ton

impérieux qui, un instant, évoqua des souvenirs d'enfance chez Hiémain. Alors que son père s'apprêtait à répondre, Ronica reprit : « Et si Hiémain est prêt à dormir à bord en donnant à *Vivacia* tout le réconfort possible, je considérerai cela comme une faveur personnelle. » Puis, s'adressant à la figure de proue, elle ajouta : « Mais je vais avoir besoin de lui pour m'escorter jusqu'à la voiture. Supporteras-tu de demeurer seule quelques instants, *Vivacia* ? »

Hiémain avait eu vaguement conscience de l'inquiétude avec laquelle le navire avait suivi leur conversation ; pourtant, un sourire rayonnant étira ses traits sculptés. « Je suis certaine que je m'en tirerai très bien, Ronica. Tout ira bien. » Elle braqua son regard sur Hiémain et le plongea dans ses yeux si profondément qu'il en fut presque effrayé. « Quand tu monteras à bord, accepteras-tu de dormir sur le gaillard d'avant, là où je pourrai te voir ? »

L'adolescent jeta un coup d'œil hésitant à son père. Apparemment, ils restaient les deux seuls qui fussent conscients qu'il n'avait pas donné sa permission. Hiémain opta pour une approche diplomatique. « Si mon père m'y autorise », fit-il d'un ton circonspect. Il devait encore lever les yeux pour voir ceux de Kyle, mais il se contraignit à ne pas les détourner.

Son père avait toujours sa mine renfrognée, mais Hiémain crut distinguer un vague respect dans son regard. « Je t'y autorise », répondit-il enfin, et chacun comprit qu'il considérait cette décision comme la sienne. Il toisa son fils. « Quand tu monteras à bord, présente-toi à Torg. Il te fera remettre une couverture. » Kyle jeta un coup d'œil au lieutenant, qui hocha la tête en signe de compréhension Keffria poussa un long soupir comme si elle avait retenu sa respiration. « Eh bien, si la question est réglée, rentrons donc à la maison. » De façon inattendue, sa voix se brisa sur ce dernier mot, et de nouvelles larmes strièrent ses joues. « Oh, mon père ! » murmura-t-elle, comme si elle réprimandait le mort. Kyle tapota la main de sa femme, qui reposait sur son bras et la fit descendre du navire ; Hiémain les suivit plus lentement avec sa grand-mère. Ses frère et sœur les dépassèrent précipitamment et se ruèrent vers l'avant de la voiture.

Ronica se déplaçait avec tant de lenteur que Hiémain la crut à bout de forces jusqu'au moment où elle prit la parole ; il comprit alors qu'elle les avait retardés exprès pour avoir un moment d'intimité avec lui. Elle parlait à voix basse et lui seul pouvait l'entendre.

« Tout t'a semblé étrange et difficilement compréhensible aujourd'hui, Hiémain. Pourtant, à l'instant, tu as parlé comme un Vestrit, et j'ai cru reconnaître ton grand-père dans ton visage. Tu attires le navire.

— Grand-mère, je regrette, mais j'ignore de quoi vous parlez, avoua-t-il à mi-voix.

— Vraiment ? » Elle s'arrêta et se tourna vers lui. Petite mais très droite, elle leva le regard vers lui. « Tu prétends ne pas comprendre, mais ce n'est pas ce que je vois, dit-elle au bout d'un moment. Si tu ne savais pas déjà, au fond de toi, tu n'aurais pas défendu le navire comme tu l'as fait. Tu y viendras, Hiémain. N'aie crainte, tu finiras par y venir. »

Il eut un mauvais pressentiment. Il aurait voulu les raccompagner tous, ce soir-là, et parler à cœur ouvert à son père et à sa mère. Ils avaient manifestement discuté de lui ; il ignorait sur quoi avait porté la conversation, mais cela l'inquiétait. Puis, avec sévérité, il s'interdit tout préjugé. Sa grand-mère n'ajouta rien ; il l'aida à descendre la passerelle et lui donna la main pour la conduire à sa voiture. Tous les autres y étaient déjà installés.

« Merci, Hiémain, lui dit-elle gravement.

— Je vous en prie », répondit-il, mal à l'aise car il la soupçonnait de ne pas seulement le remercier de l'avoir menée à la voiture. Ce qu'elle imaginait de son avenir lui agréerait-il ? se demanda-t-il au moment où le cocher fit claquer sa langue et que les chevaux s'éloignèrent, leurs sabots sonnant sur les planches de bois des quais. Après que la voiture eut disparu, il demeura sur place, à la recherche du calme de la nuit.

A la vérité, ce calme n'existait pas : Terrilville et les quais ne dormaient jamais vraiment. Au bout de la courbe du port, il voyait les lumières et entendait les sons lointains du marché nocturne ; une rafale de vent lui apporta quelques bribes de musique, fifres et sonnettes à poignet. Un mariage, peut-être,

avec des gens qui dansaient. Plus près, les torches goudronneuses accrochées aux supports du quai formaient des cercles espacés de lueur fluctuante. Les vagues heurtaient rythmiquement les piliers, et les bateaux amarrés raclaient le bois en craquant. On eût dit de grands animaux sculptés, songea Hiémain, puis un frisson lui parcourut l'échiné en se rappelant que la vivenef était consciente ; ni bête ni bois, se dit-il, mais mélange impie des deux, et il se demanda pourquoi il s'était porté volontaire pour passer la nuit à son bord.

Comme il se dirigeait vers l'emplacement de *Vivacia*, la lumière dansante des torches et l'eau mouvante se combinèrent pour distordre sa vision et rendre son pas incertain. Quand il parvint au bateau, la fatigue de la journée l'avait rattrapé.

« Ah, te voilà ! »

Il sursauta en entendant la voix du navire, puis se reprit. « Je t'avais dit que je reviendrais », lui rappela-t-il. Il éprouvait une curieuse impression à se tenir sur le quai et à lever la tête vers la sculpture. La lumière des torches jouait bizarrement sur elle, car, bien que ses traits fussent humains, la lumière se reflétait sur sa peau comme sur du bois. De là où il se trouvait, il était clair qu'elle était beaucoup plus grande que nature ; de ce point de vue aussi, ses amples seins nus étaient nettement plus dessinés ; involontairement, Hiémain évita de les regarder et, par contrecoup, de croiser les yeux de la figure. Un navire en bois, se répétait-il, rien qu'un navire en bois. Mais, dans la pénombre, quand elle souriait, elle ressemblait davantage à une jeune fille penchée à sa fenêtre dans une pose aguichante. C'était ridicule.

« Tu ne montes pas à bord ? lui demanda-t-elle avec un sourire.

— Si, bien sûr, répondit-il. Je te rejoins dans un instant. »

Alors qu'il montait la passerelle, puis se dirigeait à tâtons sur le gaillard d'avant plongé dans l'obscurité, il s'étonna : on ne trouvait de vivenefs qu'à Terrilville, et son instruction de prêtre de Sa n'en avait jamais fait mention ; pourtant, on l'avait prévenu de certaines magies qui allaient à l'encontre de la sainteté de Sa. Il se les repassa mentalement : la magie qui dépouillait un être de sa vie pour la donner à un autre, celle qui

en faisait autant pour augmenter le pouvoir de quelqu'un, celle qui apportait le malheur chez autrui afin d'améliorer l'existence du magicien ou de quelqu'un d'autre… Aucune ne paraissait s'appliquer exactement à ce qui éveillait une vivenef ; son grand-père serait mort, que le navire existât ou non, et Hiémain jugea donc que son grand-père n'avait pas été dépouillé de son existence dans le but d'éveiller le bateau. A cet instant, il trébucha sur un rouleau de cordages en essayant de reprendre son équilibre, il se prit les pieds dans l'ourlet de sa robe de novice et s'étala de tout son long sur le pont.

Quelque part, quelqu'un éclata de rire. Peut-être n'était-ce pas de lui qu'on se moquait ; peut-être, sur le pont plongé dans l'ombre, des marins étaient-ils de quart ensemble et se racontaient-ils des histoires drôles pour passer le temps. Peut-être… Hiémain se sentit rougir tout en réprimant sa colère de s'être exposé au ridicule. Sottise, se dit-il ; sottise que de se mettre en rage contre quelqu'un d'assez lourd d'esprit pour trouver sa chute comique, et sottise encore plus grande de s'énerver alors qu'il ne savait même pas si c'était bien le cas. La journée avait été trop longue, c'était tout. Il se releva et prit prudemment la direction du gaillard d'avant.

Une couverture y avait été déposée en tas ; elle portait l'odeur du dernier marin qui s'en était servi, et elle était mal tissée ou bien raidie de crasse par endroits. Hiémain la laissa retomber sur le pont. L'espace d'un instant, il envisagea de s'en dispenser : la nuit d'été n'était pas froide et peut-être n'aurait-il pas besoin de couverture. Il suffisait de laisser passer l'insulte : il n'aurait plus affaire à ces gens après demain. Néanmoins, il ramassa la couverture : il ne faisait pas face au malheur d'une grêle précoce, ni à une inondation, ni à une catastrophe naturelle qu'il fallait supporter stoïquement ; il affrontait la cruauté des hommes, et un prêtre de Sa ne devait pas l'accepter sans réagir, que la victime en fût lui-même ou quelqu'un d'autre.

Il carra les épaules. Il savait comment les hommes le considéraient : comme le fils du capitaine, comme un enfant, un avorton, envoyé dans un monastère pour y apprendre la bonté et la douceur. Beaucoup d'entre eux, il le savait, y voyaient de la

faiblesse ; pour eux, les prêtres et les prêtresses de Sa étaient des nigauds asexués qui passaient leur existence à se promener en répétant comme des perroquets qu'on pouvait faire du monde un lieu de paix et de beauté. Hiémain, lui, avait connu l'envers de cette vie ; il avait pansé des prêtres qu'on avait ramenés au monastère, mutilés par la cruauté qu'ils combattaient, ou mourant de maladies contractées alors qu'ils en soignaient les victimes. La voix claire et l'œil vif, se conseilla-t-il à lui-même ; il drapa l'odieuse couverture sur son bras et se dirigea à pas prudents vers le gaillard d'arrière où brûlait une lanterne de nuit.

Trois hommes y étaient assis en rond, chichement éclairés, un jeu de chevilles éparpillé entre eux sur le pont. Hiémain renifla l'odeur âcre de l'alcool bon marché et fronça les sourcils ; la petite flamme outragée qui brûlait en lui grandit soudain. Comme possédé par l'anma de son grand-père, il s'avança hardiment dans le cercle de lumière, et, jetant la couverture sur les planches, il demanda d'un ton brusque : « Depuis quand le quart de nuit de ce navire boit-il ? »

Les trois hommes reculèrent avant de se rendre compte qui avait parlé.

« C'est le petit prêtre », fit l'un d'eux d'un ton méprisant, et il reprit sa pose relâchée.

De nouveau, la colère de Hiémain se ralluma. « Je suis aussi Hiémain Havre du lignage Vestrit, et, à bord de ce navire, les marins de quart ne boivent ni ne jouent. Ils montent la garde ! »

Les hommes se levèrent lourdement. Ils dominaient Hiémain de toute leur taille et ils possédaient une musculature développée d'adultes. L'un d'eux eut l'élégance de prendre l'air honteux, mais ses camarades, poussés par l'alcool, ne parurent pas repentis.

« On garde quoi ? demanda insolemment un gaillard à la barbe noire. On monte la garde pendant que Kyle s'approprie le bateau du vieux et remplace l'équipage par ses lèche-bottes ! On monte la garde pendant que toutes les années où on a bossé, et fidèlement, s'il vous plaît, passent par-dessus bord et ne valent plus un clou ? »

L'autre homme reprit la litanie du premier. « Est-ce qu'on doit monter la garde pendant qu'un Havre vole le bateau qu'un Vestrit devrait commander ? Althéa n'est peut-être qu'une petite teigne morveuse, mais au moins c'est une vraie Vestrit. C'est elle qui devrait avoir ce bateau, femme ou pas ! »

Mille réponses possibles se présentèrent à l'esprit de Hiémain, et il choisit celle qui lui parut la meilleure. « Rien de tout ça n'a de rapport avec le fait de boire pendant le quart. C'est une bien piètre façon d'honorer la mémoire d'Ephron Vestrit. »

Cette déclaration parut avoir sur les hommes plus d'effet que tout ce qu'il avait dit jusque-là. Celui qui avait pris l'air honteux s'avança d'un pas. « C'est moi qu'on a assigné de quart et j'ai rien bu. Les deux autres étaient juste là pour bavarder et me tenir compagnie. »

Ne sachant que répondre, Hiémain hocha gravement la tête ; puis son regard tomba sur la couverture et il se rappela sa mission d'origine. « Où est le lieutenant ? Torg ? »

Le barbu émit un grognement de dédain. « Il est trop occupé à installer ses affaires dans la cabine d'Althéa pour faire attention au reste. »

L'homme de quart lui lança un regard étonné. « Le navire est éveillé, maintenant. Si un inconnu montait à bord, il le signalerait rapidement.

— Etes-vous sûrs qu'il sache quoi faire si un inconnu s'introduit dans le navire ? »

L'air incrédule de l'homme de quart s'accrut. « Comment ne le saurait-il pas ? Il conserve tout ce que savaient de la vie à bord le capitaine Vestrit, son père et sa grand-mère. » Il détourna le regard et ajouta d'un ton léger : « Je croyais que tous les Vestrit savaient comment se passait la vie à bord.

— Merci, dit Hiémain sans prêter attention à la dernière remarque de l'homme. Je vais chercher Torg. Continuez votre travail. »

Il ramassa la couverture et, d'un pas prudent, quitta le cercle de lumière en laissant sa vue s'accommoder à la pénombre qui s'approfondissait. Il trouva la porte d'Althéa entrouverte ; un rai de lumière s'en échappait. Les caisses qui

n'avaient pas encore été emportées avaient été empilées à la va-comme-je-te-pousse sur un côté. Le lieutenant était occupé à arranger proprement ses propres affaires.

D'un coup sec, Hiémain frappa à la porte en s'efforçant de ne pas se réjouir quand Torg se retourna d'un air presque coupable.

« Quoi ? fit l'homme en se plantant devant lui.

— Mon père vous a demandé de me fournir une couverture, déclara calmement Hiémain.

— J'ai l'impression que c'en est une que vous avez là, observa Torg, incapable d'effacer de son œil une lueur d'amusement. Ou bien le petit prêtre trouve que ce n'est pas assez bon pour lui ? »

Hiémain laissa tomber la couverture offensante. « Je ne l'accepte pas, dit-il à mi-voix. Elle est pleine de crasse. Qu'elle soit usée ou raccommodée ne me dérange pas, mais la crasse est insupportable. »

C'est à peine si Torg lui lança un coup d'œil. « Si elle est sale, lavez-la. » Et, ostensiblement, il se remit à ranger ses affaires.

Hiémain refusa de se laisser intimider. « Je vous rappelle qu'elle n'aurait pas le temps de sécher, remarqua-t-il d'une voix atone. Je vous demande simplement d'obéir à l'ordre de mon père. Je viens passer la nuit sur le navire et j'ai besoin d'une couverture.

— J'ai obéi à l'ordre de votre père et vous avez votre couverture. » A présent, Torg dissimulait moins bien le cruel amusement qu'il éprouvait, et Hiémain y répondit plutôt qu'à ses propos.

« Pourquoi trouvez-vous drôle de vous montrer discourtois ? demanda-t-il avec une curiosité sincère. En quoi cela vous gênerait-il de me fournir une couverture propre et de ne pas m'obliger à mendier ce dont j'ai besoin ? »

La franchise de la question prit l'officier en défaut, et il dévisagea Hiémain sans rien dire. Comme beaucoup de gens qui font ponctuellement preuve de méchanceté, il ignorait la raison de son attitude : il lui suffisait d'en être capable. C'était très probablement une brute dès son plus jeune âge, et il le resterait

jusqu'à ce qu'on le confie à la mer dans un suaire de toile. Pour la première fois, Hiémain examina l'homme avec attention : tout son destin était écrit sur lui. Il avait de petits yeux ronds, bleus comme ceux d'un porc ; la peau de son cou commençait déjà à pendre, et le mouchoir qui y était attaché s'était souillé avec l'âge ; l'intérieur du col de sa chemise rayée blanc et bleu était marron, et il ne s'agissait pas des marques de la saleté et de la sueur d'un travail honnête, mais de la crasse de l'indolence : il ne prenait même pas la peine de se soigner. C'était déjà visible par la disposition désordonnée de ses affaires dans sa cabine : dès le lendemain, ce serait un taudis rempli de vêtements sales et de débris de nourriture.

A cet instant, Hiémain décida de laisser tomber la discussion. Il dormirait dans ses vêtements sur le pont, situation inconfortable mais à laquelle il survivrait ; inutile de prolonger la querelle avec cet homme qui ne comprendrait jamais pourquoi Hiémain trouvait dégoûtante et insultante la couverture souillée. Il se morigéna intérieurement de ne pas l'avoir perçu dès l'abord ; cela aurait peut-être évité de vaines frictions.

« Peu importe », laissa-t-il tomber d'un ton désinvolte, et il se détourna. Il battit deux ou trois fois des paupières pour permettre à sa vision de s'accommoder à l'ombre, puis reprit le chemin du gaillard d'avant. Il entendit le second gagner la porte de la cabine pour le regarder s'éloigner.

« Bébé va sûrement se plaindre à son papa, fit Torg dans son dos d'un ton moqueur. Mais, à mon avis, il va s'apercevoir que son père cherche des hommes qui ne pleurnichent pas à cause de quelques taches sur une couverture ! »

Peut-être était-ce exact, s'avoua Hiémain, mais il ne se donnerait pas la peine de se plaindre auprès de son père pour le savoir : inutile de se lamenter sur l'inconfort d'une seule nuit. Son silence parut agacer Torg.

« Vous croyez que vous allez m'attirer des ennuis avec vos pleurnicheries, c'est ça ? Eh bien, ça ne marchera pas ! Je connais votre père mieux que ça ! »

Hiémain ne jugea pas nécessaire de répondre au sarcasme de Torg : à l'instant où il avait décidé de cesser la dispute, il

avait renoncé à tout investissement émotionnel dans la situation ; il avait intériorisé son anma, comme on le lui avait enseigné, tout en la dépouillant de sa colère et de son outrage. Ces émotions n'avaient rien d'indigne ni d'inapproprié, mais elles ne servaient à rien contre un homme comme Torg. Hiémain effaça de son esprit toutes ses réactions envers la couverture sale, et, le temps qu'il parvienne sur le gaillard d'avant, il avait retrouvé non seulement son calme mais aussi sa complétude.

Appuyé au bastingage, il contempla l'eau du port. D'autres navires étaient ancrés loin des quais, illuminés de lanternes jaunes. Il les examina, et sa propre ignorance l'étonna. Les bateaux étaient pour lui des objets inconnus, alors qu'il descendait de plusieurs générations de négociants et de marins. La plupart de ceux qu'il avait sous les yeux étaient des marchands, entre lesquels on distinguait quelques bateaux de pêche et d'abattage. Dans leur majorité, les marchands possédaient un arrière à tableau avec un château dont la hauteur atteignait parfois celle de leurs deux ou trois grands mâts qui pointaient vers la lune.

Sur le rivage, les bruits et les lumières indiquaient que le marché nocturne battait son plein ; la chaleur de la journée dissipée, des feux de cuisine flambaient dans la nuit tandis que la graisse de la viande embrochée grésillait sur leurs braises. Une brise passagère porta jusqu'aux narines de Hiémain l'odeur de la chair épicée, et même celle du pain qui cuisait dans les fours en plein air : les bruits eux aussi s'aventuraient sur l'eau par bribes, rires aigus, bouts de chanson, cris. Les eaux reflétaient, telles des banderoles mouvantes, les lumières du marché et des navires. « Et pourtant, il y a de la paix dans tout cela, dit Hiémain à voix haute.

— Parce que tout est à sa place », fit *Vivacia*. Son timbre de voix était celui d'une femme, et elle avait la même obscurité veloutée que la nuit, le même soupçon de fumée. A l'entendre, un plaisir chaud inonda Hiémain, ainsi qu'un sentiment de pure allégresse. Il lui fallut un moment avant de s'étonner de sa propre réaction.

« Qu'êtes-vous ? demanda-t-il avec une révérence retenue. Quand je suis loin de vous, je crois devoir vous craindre, ou au moins me méfier de vous ; mais maintenant que je suis à bord et que j'entends votre voix, c'est comme… comme être amoureux, du moins je l'imagine.

— Vraiment ? fit aussitôt *Vivacia* sans parvenir à réprimer un petit frémissement de plaisir dans sa voix. Dans ce cas, vos sentiments sont semblables aux miens. Mon éveil a été si long… il a duré des années, toute l'existence de votre père et de votre grand-père, bref, du jour où votre trisaïeule s'est confiée à ma garde. Et puis aujourd'hui, quand j'ai pu enfin bouger, ouvrir les yeux sur le monde, vous goûter, vous sentir, vous entendre tous par mes propres sens, j'ai été prise d'un violent émoi. Qui êtes-vous, créatures de chair, de sang et d'os, nées dans votre propre corps et destinées à périr quand cette chair fait défaut ? Et quand je m'interroge ainsi, j'ai peur, car vous m'êtes très étrangères et je ne puis prévoir ce que vous allez me faire. Cependant, quand l'un de vous se trouve près de moi, je sens que nous sommes tissés du même fil, que nous ne sommes que des extensions d'une vie fractionnée, et qu'ensemble nous nous complétons. J'éprouve de la joie en votre présence parce que je sens ma vie se déployer quand nous sommes proches l'un de l'autre. »

Hiémain, appuyé au bastingage, ne bougeait pas plus ni ne faisait plus de bruit que s'il eût écouté un poète inspiré. Elle ne le regardait pas ; elle n'en avait pas besoin pour le voir ; comme lui, elle contemplait au-delà de l'eau les lumières festives du marché nocturne. Même nos yeux observent un spectacle identique, se dit-il, et son sourire s'élargit. En de rares occasions, des mots avaient touché au plus profond de lui et enfoncé leur vérité comme des racines dans une terre fertile ; certains des meilleurs professeurs du monastère savaient éveiller cette révérence en lui quand ils exposaient par des paroles simples une vérité qui flottait, inexprimée, au fond de lui. Quand les propos de *Vivacia* se furent dissipés dans la chaleur de la nuit d'été, il répondit :

« Ainsi que la corde d'une harpe, fortement pincée, peut réveiller ses sœurs, ou qu'une note pure émise par une voix

aiguë peut faire frémir le cristal, ainsi tu as suscité la vérité en moi. » Et il éclata de rire, à sa grande surprise, car il avait l'impression qu'un oiseau longtemps resté en cage dans sa poitrine venait soudain de s'envoler. « Ce que tu dis est si simple, reprit-il, seulement que nous nous complétons l'un l'autre, que je ne vois pas de raison d'en être aussi ému. Mais je le suis. Je le suis.

— Il se produit quelque chose ici, cette nuit. Je le sens.

— Moi aussi. Mais j'ignore ce que c'est.

— Tu veux dire que tu n'as pas de nom pour le désigner, le reprit-elle. Mais il nous est impossible de ne pas savoir ce qui se passe : nous grandissons. Nous devenons. »

Involontairement, Hiémain sourit dans la nuit. « Nous devenons quoi ? » demanda-t-il.

Elle se tourna vers lui, et les méplats ciselés de son visage reflétèrent les lumières lointaines. Elle lui sourit, les lèvres entrouvertes sur des dents parfaites. « Nous devenons nous-mêmes, répondit-elle simplement. Nous-mêmes, ce que nous sommes destinés à être. »

Althéa ne s'était jamais doutée que le malheur pouvait toucher à la perfection. Ce n'était que maintenant, assise devant son verre vide, qu'elle percevait à quel point son monde était faussé. La situation avait été grave, voire malsaine, mais ce n'était qu'aujourd'hui qu'elle avait accumulé les choix stupides jusqu'à parvenir à une pagaille indescriptible. Sa propre idiotie lui fit secouer la tête. Tout en jouant avec les dernières pièces de sa bourse aplatie, puis en levant sa chope pour la faire remplir à nouveau, elle examina ses décisions d'un œil critique : elle avait cédé du terrain quand elle aurait dû se battre, elle s'était battue quand elle aurait dû reculer ; mais le pire était d'avoir quitté le navire. Débarquer de *Vivacia* avant même que le corps de son père eût été confié aux vagues était plus que de la stupidité, pire qu'une erreur : c'était de la trahison. Elle s'était montrée parjure envers tout ce qu'elle jugeait important.

Elle secoua de nouveau la tête. Pourquoi avait-elle agi ainsi ? Elle avait quitté le navire non seulement sans avoir immergé la dépouille de son père, mais aussi en laissant son

bateau à la merci de Kyle, alors qu'il ne comprenait pas *Vivacia*, qu'il ne savait pas vraiment ce qu'était une vivenef ni ce dont elle avait besoin. Le cœur de la jeune fille se serra de désespoir. Après avoir attendu des années, en cet instant critique elle avait abandonné *Vivacia*. Qu'est-ce qui lui avait pris ? Où était son intelligence, où était son cœur pour avoir ainsi fait passer ses émotions avant celles du navire ? Qu'en aurait dit son père ? Ne lui avait-il pas toujours répété : « Le navire d'abord, et le reste suivra » ?

Le tavernier apparut subitement près d'elle, prit sa pièce, l'examina de près, puis remplit sa chope ; il lui glissa quelque chose à l'oreille, d'un ton dégoulinant de fausse sollicitude, et elle l'écarta de sa main qui tenait la chope, dont le contenu faillit se renverser. Elle l'avala rapidement de crainte de le gaspiller.

Elle ouvrit grand les yeux comme pour s'éclaircir les idées et elle regarda ce qui l'entourait : qu'aucun des clients de la taverne ne partage sa détresse lui paraissait injuste. Selon toute apparence, cette partie de Terrilville n'était pas encore au courant de la disparition d'Ephron Vestrit ; les gens tenaient les mêmes propos qu'au cours des deux années passées : les nouveaux venus ruinaient Terrilville, le délégué du Gouverneur non seulement outrepassait son autorité en inventant des impôts, mais il acceptait des pots-de-vin pour ne pas voir les bateaux esclavagistes qui s'ancraient sous son nez dans le port, les Chalcédiens exigeaient du Gouverneur que Terrilville baisse leurs taxes d'eau, ce que le Gouverneur leur accorderait sans doute à cause des herbes à plaisir que Chalcède lui faisait parvenir si généreusement. Toujours les mêmes vieux griefs, se dit Althéa, mais bien rares les habitants de Terrilville prêts à se dresser contre ces iniquités.

La dernière fois qu'elle s'était rendue au Conseil des Premiers Marchands en compagnie de son père, il s'était levé pour demander qu'on mette tout simplement ces pratiques hors la loi. « Terrilville est notre ville, avait-il déclaré d'un ton résolu, pas celle du Gouverneur. Nous devrions tous contribuer à posséder notre propre navire de patrouille et interdire tout bonnement aux bateaux esclavagistes l'accès à notre port. Renvoyons aussi les cargaisons de grain des Chalcédiens s'ils

refusent de payer la taxe sur l'eau et l'approvisionnement chez nous. Qu'ils se ravitaillent ailleurs, dans une des villes pirates par exemple, et ils verront s'ils y sont mieux traités. »

Une grande clameur avait accueilli ces mots, mélange d'incrédulité et d'approbation, mais, le vote venu, le conseil s'était refusé à agir. « Attends un an ou deux, avait dit son père à la jeune fille en quittant les lieux. C'est le temps qu'il faut ici à une idée pour prendre racine. Ce soir déjà, la plupart savent que j'ai raison ; simplement, ils n'osent pas faire face à l'inéluctable : le fait qu'il y aura des confrontations si Terrilville doit demeurer Terrilville et ne pas se laisser absorber par la Chalcède du Sud. Par la sueur de Sa, ces fichus Chalcédiens contestent déjà notre frontière septentrionale ; si nous les laissons faire, ils s'introduiront chez nous par d'autres moyens détournés : des esclaves au visage tatoué qui travailleront dans les champs de Terrilville, des filles mariées à douze ans, et tout le train de leur corruption. Si nous ne réagissons pas, ils vont nous détruire, et tous les Premiers Marchands le savent au fond de leur cœur. D'ici un an ou deux, je soulèverai à nouveau le sujet, et ils seront tous d'accord avec moi. Tu verras. »

Mais il n'en avait rien été : son père était mort, Terrilville était plus pauvre et plus faible que jamais, et personne ne s'en rendait compte.

Une fois de plus, les yeux d'Althéa s'emplirent de larmes, et, une fois de plus, elle les essuya du revers de sa manche. Les poignets de son corsage étaient trempés, et son visage comme sa coiffure devaient être affreux : Keffria et sa mère seraient scandalisées à sa vue. Eh bien, à leur aise ! Si elle faisait honte à la famille, elles-mêmes avaient fait bien pire ! Elle avait agi impulsivement, puis était allée s'enivrer tandis qu'elles avaient longuement manigancé, comploté, non seulement contre elle mais, tout bien considéré, contre le navire familial : elles se rendaient sûrement compte de ce qui les attendait en remettant *Vivacia* aux mains de Kyle, un homme qui n'avait aucun lien de sang avec elle-même. L'ombre glacée du doute s'insinua soudain en elle : sa mère n'était pas née Vestrit. C'était une branche rapportée, tout comme Kyle, et peut-être, comme lui encore, n'éprouvait-elle rien pour le navire. Non ! Non, ce ne

pouvait être vrai après tant d'années passées auprès de son père. Sévèrement, Althéa s'interdit de voir quelque vérité dans cette idée. Keffria et sa mère devaient savoir ce que *Vivacia* représentait pour leur famille et toute cette affaire n'était sûrement qu'une revanche prise sur elle, étrange et cruelle, mais temporaire ; revanche contre quoi, elle l'ignorait ; peut-être contre le fait d'avoir aimé son père davantage que quiconque dans la famille.

A nouveau, les larmes lui montèrent aux yeux. C'était sans importance ; rien n'avait d'importance. Ils seraient obligés de revenir sur leur décision et de lui rendre le navire. Même, se dit-elle sombrement, même si elle devait pour cela servir sous le commandement de Kyle. L'idée lui faisait horreur, et pourtant elle s'y raccrocha brusquement. Oui ! C'était cela qu'ils voulaient : l'assurance que le côté commercial serait mené selon leur volonté. Au point où elle en était, cet aspect de la situation restait parfaitement indifférent à Althéa ; Kyle pouvait bien faire le commerce des œufs en saumure et des noix à teinture tant qu'il le désirait, du moment qu'elle-même pouvait se trouver à bord de *Vivacia* et s'intégrer à elle.

Althéa se redressa tout à coup sur son siège et poussa un grand soupir de soulagement, comme si elle venait de résoudre une question. Pourtant, rien n'avait changé, se dit-elle. Un instant plus tard, elle niait également cette pensée, car il y avait bien eu un changement, un changement radical : elle s'était découverte prête à s'avilir bien davantage qu'elle ne le croyait, prête à quasiment tout pour remonter à bord de *Vivacia*. A tout.

Elle jeta un coup d'œil autour d'elle, puis émit un petit gémissement atterré : elle avait trop bu, trop pleuré, elle avait mal à la tête et elle ne savait même pas dans quelle gargote à matelots de Terrilville elle se trouvait ; une des plus sordides, certainement. Un homme s'était endormi et avait glissé à bas de son siège ; cela n'avait rien d'inhabituel, mais il y avait d'ordinaire quelqu'un pour tirer ce genre de client hors du passage. Les taverniers les plus cléments les laissaient ronfler près de la porte, tandis que les sans-cœur ne se gênaient pas pour les jeter dans les venelles ou les rues, à la merci des trafiquants de marins. On prétendait même que certains

taverniers s'acoquinaient avec ces racoleurs, mais Althéa n'y avait jamais vraiment cru. Pas à Terrilville, en tout cas ; dans d'autres ports, oui, sûrement, mais pas à Terrilville.

Elle se leva en chancelant. La dentelle de ses jupes s'accrocha au bois brut de la table ; elle se libéra d'une traction sans se soucier des déchirures du tissu : de toute façon, elle ne porterait plus jamais cette robe ; qu'elle s'en aille en charpie ce soir, elle n'en avait cure. Avec un dernier reniflement, elle frotta ses yeux las de la paume des mains. A la maison et au lit ! Demain, elle ne savait comment, elle ferait face à la situation et la réglerait ; mais pas ce soir, doux Sa, pas ce soir ! Elle forma le vœu que tout le monde fût couché quand elle rentrerait.

Elle se dirigea vers la porte, mais dut enjamber le marin endormi par terre. Le sol paraissait danser sous ses pas, à moins qu'elle n'eût pas encore retrouvé son pied terrien. Elle lança la jambe en avant pour compenser le roulis, faillit tomber et se retint au montant de la porte. Elle entendit quelqu'un éclater d'un rire moqueur, mais refusa de sacrifier sa dignité en se retournant pour voir qui était le railleur. Elle ouvrit tant bien que mal le battant de bois et sortit dans la nuit.

L'obscurité et la fraîcheur de l'air eurent sur elle un effet à la fois agréable et déconcertant. Elle resta un moment immobile sous le passage couvert devant la taverne pour inspirer profondément à plusieurs reprises. A la troisième, elle crut qu'elle allait vomir ; elle agrippa la balustrade, ne bougea plus et se mit à respirer à petits coups, les yeux écarquillés, jusqu'à ce que la rue cesse ses embardées. Derrière elle, la porte s'ouvrit en grinçant et un autre client sortit. Althéa se retourna prudemment vers lui. Dans la pénombre de la rue, il lui fallut un moment pour le reconnaître. « Brashen, fit-elle.

— Althéa », répondit-il d'un ton las. Involontairement, il demanda : « Vous allez bien ? »

Elle demeura un instant à le regarder en silence. « Je veux retourner sur *Vivacia* », dit-elle enfin. Et, alors qu'elle formulait sa pensée sous le coup de l'impulsion, elle sut qu'elle devait la mettre en pratique. « Je dois voir le navire ce soir même. Je dois lui parler, lui expliquer pourquoi je l'ai quitté aujourd'hui.

— Demain, suggéra Brashen ; une fois que vous aurez dormi et cuvé. Vous ne voulez tout de même pas que *Vivacia* vous voie ainsi, n'est-ce pas ? » Althéa perçut la note de ruse dans la voix de Brashen quand il ajouta : « Ça ne lui ferait sûrement pas plus plaisir qu'à votre père.

— Non, elle comprendrait. Nous nous connaissons trop bien. Elle comprendrait tous mes actes.

— Alors, elle comprendrait aussi bien si vous alliez la trouver demain matin, propre et l'esprit clair », répliqua Brashen d'un ton raisonnable. Il paraissait très fatigué. Ils se turent tous deux un moment, puis il lui offrit son bras. « Venez. Je vais vous raccompagner chez vous. »

8

CONVERSATIONS NOCTURNES

Dans l'entrée de la maison, les genoux de Ronica fléchirent et elle s'effondra. Kyle demeura sans réaction, se contentant de secouer la tête, et ce fut Keffria qui se chargea de mettre sa mère au lit. La chambre que Ronica avait si longtemps partagée avec son époux sentait la maladie et la mort, et, plutôt que d'étendre sa mère sur le lit pliant où elle avait passé tant de nuits de veille, la jeune femme ordonna à Rache de lui préparer une chambre d'amis. Puis, elle resta assise à côté de sa mère en attendant que la servante installe sa maîtresse, totalement inexpressive, dans le lit. Ensuite, elle alla voir Selden qui pleurait. Il avait demandé sa mère, et Malta lui avait répondu qu'elle avait trop à faire pour s'embarrasser d'un bébé pleurnichard ; sur quoi elle l'avait laissé assis au bord de son lit sans même appeler un domestique pour s'occuper de lui. L'espace d'un instant, Keffria en voulut à sa fille, avant de se rappeler que Malta n'était elle-même guère plus qu'une enfant : on ne pouvait pas attendre d'une gamine de douze ans qu'elle prenne en charge son frère de sept ans après la journée qu'ils venaient de vivre.

Elle calma donc le petit garçon, l'aida à enfiler sa chemise de nuit et resta près de lui jusqu'à ce que ses yeux se ferment peu à peu. Quand elle le quitta enfin pour regagner son propre lit, elle songea que toute la maisonnée devait déjà dormir. Tandis qu'elle suivait les couloirs familiers, la lueur dansante de la bougie la conduisit à penser aux fantômes et aux esprits, et elle se prit soudain à se demander si l'anma de son père n'occupait pas encore la chambre où il avait souffert si longtemps ; un frisson lui parcourut le dos et elle sentit ses cheveux se dresser sur sa nuque. Puis elle se réprimanda : l'anma de son père ne faisait plus qu'un avec le navire,

désormais ; et, même si son esprit hantait encore la maison, son père ne lui voudrait sûrement pas de mal. Ce fut néanmoins avec soulagement qu'elle se glissa dans la chambre où Kyle dormait déjà. Elle souffla la bougie pour ne pas le déranger et se déshabilla dans le noir en laissant tomber ses vêtements en tas sur le plancher ; elle trouva la chemise de nuit que Nana lui avait préparée et l'enfila en s'imprégnant de sa fraîcheur. Et enfin, enfin, au lit ! Elle souleva la couverture et le drap et s'allongea doucement à côté de son époux.

Il ouvrit les bras pour l'accueillir : il l'avait attendue sans s'endormir, et, malgré la longue journée qu'elle venait de connaître, malgré sa fatigue et son chagrin, elle s'en réjouit. Elle eut l'impression qu'au contact de Kyle, des nœuds de douleur qui l'étranglaient depuis des jours se défaisaient. Un moment, il la tint serrée contre lui, lui caressa les cheveux et la nuque jusqu'à ce qu'elle se détende, puis il lui fît l'amour, simplement et avec douceur, sans un mot, dans le clair de lune d'été qui tombait des hautes fenêtres. Sa clarté était presque assez forte pour donner des couleurs à tout ce qu'elle touchait, aux draps crème du lit, aux cheveux de Kyle qui semblaient d'ivoire, à sa peau dont les deux tons d'or terne indiquaient les endroits exposés au soleil et ceux qui ne l'étaient pas. Ensuite, son corps épousant celui de son mari, elle posa la tête sur son épaule, et tout ne fut que silence pendant quelque temps. Keffria écouta les battements du cœur de Kyle, sentit l'air qui gonflait sa poitrine, et elle en fut heureuse.

Tout à coup, elle se jugea égoïste et indélicate de posséder tant et de pouvoir en profiter la nuit même du jour où sa propre mère avait perdu son époux et, avec lui, toute intimité physique et toute forme de partage sur ce plan. Encore détendue et tiède d'avoir fait l'amour, elle ressentit la disparition du mari de sa mère comme le sort le plus terrible qui pût exister. Elle ne s'écarta pas de Kyle, mais sa gorge se serra douloureusement et une larme roula sur sa joue pour tomber sur l'épaule de son époux. Il y porta la main, puis caressa le visage de sa femme.

« Non, fit-il avec douceur, arrête. Il y a eu assez de pleurs et de tristesse aujourd'hui. Oublie tout pour l'instant, que rien ni personne ne vienne s'interposer entre nous deux. »

Elle reprit son souffle. « Je vais essayer. Mais ce qui arrive à ma mère… Je viens seulement de me rendre compte de ce qu'elle a perdu – tout ça. » Et, de sa main libre, elle parcourut le corps de Kyle de l'épaule à la cuisse ; il la saisit et l'amena à ses lèvres pour y déposer un baiser.

« Je sais ; j'y pensais moi aussi en te touchant. Je me suis demandé si, un jour, je ne revenais pas, ce que tu ferais…

— Ne dis jamais ça ! » s'exclama-t-elle d'un ton suppliant. De la main, elle obligea doucement Kyle à tourner son visage vers elle dans le clair de lune. « Je ne suis toujours pas certaine que nous ayons bien fait, déclara-t-elle soudain d'une voix altérée. Nous en avons discuté, je sais, nous avons tous convenu que c'était le mieux, que chacun se trouverait ainsi à l'abri. Mais l'expression qu'elle a eue quand j'ai pris la cheville… et ensuite son départ précipité… Je n'aurais jamais cru ça d'Althéa : quitter les funérailles de cette façon… Je pensais qu'elle aimait davantage papa.

— Hmm… fit Kyle d'un ton pensif. Je ne m'y attendais pas non plus. Pour ma part, je pensais qu'elle aimait le navire, sinon son père, davantage que ça, et je prévoyais que nous aurions à nous battre avec elle ; j'ai été bien soulagé qu'elle cède si facilement. J'étais sûr qu'elle nous ferait des scènes tout au long des funérailles ; au moins, elle nous aura épargné ce spectacle. Mais je suis inquiet, je l'avoue, de l'endroit où elle se trouve en ce moment : une jeune fille doit être chez elle la nuit de la mort de son père et non courir les rues d'une cité comme Terrilville. » Il se tut, puis reprit avec une sorte de circonspection : « Je ne peux pas la laisser s'en tirer ainsi, tu le sais ; il faut la réprimander ; quelqu'un doit la reprendre en main avant qu'elle gâche complètement sa vie.

— Papa disait toujours qu'Althéa se comportait mieux si on lui laissait un peu la bride sur le cou, répondit Keffria, qu'il fallait lui permettre de commettre ses propres erreurs car apparemment elle n'apprenait qu'ainsi. »

Kyle émit un grognement dédaigneux. « Pardonne-moi, mon amour, mais je pense que ton père se justifiait de cette façon de ne pas adopter une véritable attitude paternelle avec elle. Elle est gâtée ; depuis que je la connais, on lui passe tout, et

ça se voit : elle croit toujours pouvoir agir comme ça lui chante, et ça la rend égoïste, sans égard pour les autres. Mais il n'est pas trop tard. Découvrir son caractère m'a causé un choc plus grand que tu ne peux l'imaginer. Au voyage de retour, quand je suis sorti de mes gonds et que je l'ai cantonnée dans sa cabine pour le reste du trajet, je ne pensais pas qu'elle m'obéirait. J'étais en colère et je l'ai congédiée avant de perdre complètement mon sang-froid ; mais elle s'est pliée à ma volonté, et, à mon avis, tout ce temps d'isolement lui a donné l'occasion de réfléchir. Tu as vu son attitude quand nous sommes arrivés : repentante, elle n'a pas dit un mot, et, lorsque nous avons débarqué, elle était vêtue comme une dame, du moins autant qu'elle en est capable. »

Il s'interrompit un moment, secoua la tête en emmêlant ses cheveux blonds sur l'oreiller. « J'étais stupéfait ; je m'attendais à ce qu'elle relance la dispute à tout instant – et puis j'ai compris ; c'était ce qu'elle espérait depuis toujours : quelqu'un qui pose les limites, qui la prenne en main et l'oblige à se conduire comme il faut. Jusque-là, à mon avis, elle essayait seulement de voir jusqu'où elle pouvait aller avant que quelqu'un abatte ses voiles et jette l'ancre. » Il s'éclaircit la gorge. « Je respectais ton père, tu le sais. Mais, quand il s'agissait d'Althéa, il était… aveugle ; il ne lui interdisait jamais rien, ne lui disait jamais non. Quand je suis arrivé et que je me suis opposé à elle, le résultat a été spectaculaire. Naturellement, quand elle a débarqué au port et que ma responsabilité envers elle a pris fin, elle a recommencé un peu à jouer au cheval échappé. » Il haussa les épaules. Pendant quelque temps, le silence régna dans la chambre tandis que les deux époux songeaient à Althéa et à ses étranges comportements.

Kyle prit une profonde inspiration et soupira longuement. « Jusqu'ici, je pensais qu'il n'y avait aucun espoir pour elle, qu'elle ne nous apporterait que de l'affliction et qu'elle-même finirait mal ; mais aujourd'hui, quand elle nous a tous vus faire front commun pour le bien de la famille, elle ne s'est pas vraiment dressée contre nous. Au fond d'elle-même, elle sait ce qui est bien ; il faut employer le navire pour la prospérité de tous. Tu es l'aînée : il est juste et normal que tu hérites de la

source de richesse de la famille ; en outre, tu as des enfants aux besoins desquels tu dois subvenir, ce que nous permettra le navire. Qui Althéa a-t-elle à charge ? Elle-même, c'est tout, et je pense que nous pouvons veiller à ce qu'elle ait toujours de quoi manger, se vêtir et se loger. Mais, si la situation était inversée et que le navire lui ait été confié, elle aurait quitté le port à bord de la *Vivacia* sans un regard en arrière, en prenant sans aucun doute ce bon à rien de Brashen comme capitaine. »

Il s'étira légèrement sans déloger Keffria. Il referma le bras sur elle et la serra contre lui. « Non, Keffria, je ne crois pas que tu aies de doute à avoir : nous avons agi pour le mieux aujourd'hui. Nous pourvoirons aux besoins d'Althéa et nous tirerons ta mère de ses embarras financiers. Serais-tu prête à affirmer sans hésitation qu'Althéa s'occuperait de ta mère, sans parler de nous deux et de nos enfants ? Je pense qu'à la fin ton père lui-même s'est rendu compte qu'il était plus sage de te léguer le navire, si dur qu'il lui fût de froisser les sentiments de sa petite chérie. »

En soupirant, Keffria se rapprocha de son mari. Ce qu'il disait était cohérent, et c'était d'ailleurs une des raisons qui l'avaient poussée à l'épouser : sa faculté de réfléchir avec soin et logique lui donnait une grande impression de sécurité. Lorsqu'elle s'était mariée, elle avait une certitude : il n'était pas question qu'elle vive unie à un homme aussi impulsif et fantasque que son père, car elle en avait vu les effets sur sa mère, vieillie prématurément. D'autres femmes chefs de famille menaient des existences calmes et prospères, soignaient leurs jardins de roses et s'occupaient de leurs petits-enfants, tandis que Ronica se levait chaque jour pour affronter la charge de décisions et de travail qui revenait à un homme, et il ne s'agissait pas seulement de tenir les comptes et de discuter pied à pied des accords avec d'autres Marchands : bien souvent, elle se rendait à cheval dans les champs pour vérifier de ses propres yeux ce que lui rapportaient les contremaîtres.

Depuis sa plus tendre enfance, Keffria détestait la saison de la récolte du mafé. Quand elle était petite, tout ce qu'elle comprenait de cette période était que sa mère était déjà partie quand elle se réveillait et qu'elle ne la verrait qu'une heure avant

d'aller au lit, voire pas du tout ; puis elle avait grandi et, pendant quelques années, sa mère l'avait traînée dans les champs écrases de soleil, au milieu des longues rangées de buissons piquants, vert foncé, couverts de haricots mûrissants ; elle avait dû apprendre comment les récolter, à quoi ressemblaient les insectes qui les attaquaient, à arracher sans perdre de temps les buissons malades et à les brûler, à bassiner laborieusement les autres d'une puissante décoction de moisissure de feuilles et de crottin de cheval. Keffria avait horreur de toutes ces tâches. Dès qu'elle eut l'âge de se préoccuper de ses cheveux et de son teint, elle se rebella, refusant de se laisser tourmenter davantage ; cela se passait, elle s'en souvenait, l'année où elle avait décidé de ne jamais épouser un homme qui partirait en mer en lui confiant de telles charges. Elle trouverait un mari prêt à assumer son rôle d'homme, un mari aimant qui lui assurerait la sécurité et la tiendrait à l'écart de tout souci. « Et j'ai finalement épousé un marin », dit-elle tout haut. Mais le ton affectueux dont elle prononça cette phrase en fit un compliment.

« Hmm ? » fit Kyle d'une voix ensommeillée qui venait du plus profond de sa poitrine. Keffria posa la main sur son torse et prit plaisir à voir, dans la clarté lunaire, le contraste de sa propre peau olivâtre avec celle, blanche, de son époux.

« Je regrette seulement que tu sois si souvent absent, fît-elle doucement. Maintenant que papa est mort, te voici l'homme de la famille. Si tu n'es pas là…

— Je sais, répondit-il d'un ton pondéré. J'y ai pensé non sans inquiétude. Pourquoi crois-tu que j'insiste pour que Hiémain voyage avec moi ? Il est temps qu'il prenne sa place d'homme de la maison et assume sa part de responsabilités.

— Mais… et sa prêtrise ? » objecta Keffria d'une petite voix. Il lui était très difficile de s'opposer à son mari, mais jusque-là, sur ce point précis, il lui avait toujours laissé toute liberté, et elle avait du mal à concevoir qu'il ait pu changer d'avis.

« Tu sais que je n'ai jamais approuvé toutes ces bêtises, déclara-t-il à mi-voix comme en réponse aux pensées de sa femme. Donner notre premier fils à Sa… c'est bon pour les gens riches de Jamaillia ; pour eux, c'est une façon d'étaler leur

fortune que de se passer d'un fils pour le travail sans que ça les gêne. Il n'en va pas de même pour nous, ma chérie ; mais je savais que tu y tenais, je t'ai laissée faire et le petit est entré au monastère. Si ton père avait vécu encore quelques années, il aurait pu y rester ; mais ton père est mort, et Selden est trop jeune pour prendre la mer. Le fait est que Hiémain est beaucoup plus nécessaire à notre famille qu'à un quelconque monastère de Jamaillia. Sa pourvoit à nos besoins, comme tu le répètes souvent ; eh bien, considère notre situation de ce point de vue : il y a treize ans, il nous a pourvus d'un garçon dont nous avons aujourd'hui besoin.

— Mais nous lui avons fait une promesse », fit-elle timidement. Elle sentait comme une souffrance en elle ; la prêtrise de Hiémain, son don à Sa, revêtaient pour elle une grande importance. Tous les garçons offerts à Sa n'étaient pas acceptés ; certains se voyaient renvoyés chez leurs parents avec les remerciements du monastère et une lettre courtoise les informant que leur fils ne convenait pas à la prêtrise. Mais Hiémain avait été choyé dès le début, il avait rapidement obtenu sa bure marron de novice et s'était vu transféré du monastère annexe de Kall à celui de Kelpiton, sur la presqu'île de Moelle. Les prêtres n'envoyaient pas souvent de comptes rendus, mais ceux que Keffria avait reçus étaient des plus favorables, et elle les conservait, fermés par leurs rubans dorés d'origine, dans un coin de son coffre à vêtements.

« C'est toi qui lui as fait cette promesse, pas moi, rétorqua Kyle. Attends, laisse-moi me lever. » Il se dégagea de l'étreinte de sa femme et quitta les draps. Son corps avait l'aspect de l'ivoire sculpté dans le clair de lune. Il tâtonna au pied du lit, trouva sa chemise de nuit et l'enfila.

« Où vas-tu ? » demanda-t-elle à mi-voix. Elle savait que sa réaction lui avait déplu, mais jamais il ne l'avait laissée seule dans le lit pour dormir ailleurs.

Il la connaissait par cœur et, comme s'il avait perçu son inquiétude, il repoussa doucement les cheveux du visage de sa femme. « Je reviens. Je vais seulement jeter un coup d'œil dans la chambre d'Althéa pour voir si elle est rentrée. » Il secoua la tête. « Quelle idiote ! C'est incroyable ! J'espère qu'elle n'est pas

en train de se donner en spectacle à Terrilville : quand elle est éméchée, elle est capable de raconter n'importe quoi ; or nous n'avons surtout pas besoin d'un scandale en ce moment. La famille doit se montrer stable et unie tant que nous n'avons pas réglé nos problèmes financiers ; si Althéa se met à parler à tort et à travers, nos créanciers risquent de s'affoler et de vouloir récupérer ce qu'ils peuvent chez nous tant qu'il en est encore temps. Nous avons eu notre content de soucis et de chagrin pour ce soir ; essaye de dormir. Je reviens dans un instant quoi qu'il arrive. »

Un long moment, Brashen craignit qu'Althéa refuse de se laisser escorter. Elle tituba légèrement tout en le lorgnant d'un œil trouble, et il lui rendit son regard sans ciller. Par Sa, dans quel état s'était-elle mise ! Ses cheveux défaits lui tombaient sur le visage et les épaules, et, sur sa figure barbouillée de poussière, les larmes avaient laissé de nombreux sillons. Seule sa robe la désignait comme une dame de qualité, bien que le tissu chiffonné donnât l'impression de provenir d'un tas de rebuts. Brashen se dit amèrement qu'elle avait plus l'air d'une catin à la recherche d'une culbute dans le foin que de l'orgueilleuse fille d'une famille de Marchands de Terrilville. Si elle tentait de rentrer seule chez elle, tout pouvait lui arriver dans la frénésie du marché de nuit.

Mais elle finit par pousser un grand soupir. « D'accord », dit-elle, et, avec un nouveau soupir, elle prit le bras que lui offrait Brashen. Elle s'appuya lourdement sur lui, et il se réjouit de s'être délesté de son sac de marin plus tôt dans la journée : le tavernier qui le lui gardait était une vieille connaissance, et Brashen s'était séparé de plusieurs piécettes pour s'assurer que ses affaires resteraient en sécurité. Il préférait ne pas songer à l'argent qu'il avait dépensé en plus à suivre Althéa de taverne en taverne : davantage qu'il ne l'avait prévu, mais toutefois pas autant que lors d'une bordée nocturne en ville. Il n'était même pas vraiment ivre ; c'était la sortie la plus sinistre qu'il eût jamais connue dans son port d'attache. Enfin, c'était presque fini : il n'avait plus qu'à reconduire la jeune fille chez elle, et il aurait ensuite quartier libre pendant les quelques heures qui le sépareraient de l'aube.

Il parcourut la rue des yeux : elle était faiblement éclairée par quelques torches largement espacées, et presque déserte. Ceux qui étaient encore en état de boire se trouvaient dans les tavernes et les autres devaient ronfler ici ou là. Néanmoins, des pendards rôdaient sûrement dans les environs dans l'espoir de rafler les dernières pièces d'un matelot. Mieux vaudrait faire preuve de prudence, surtout avec Althéa en charge.

« Par ici, dit-il, et il voulut emmener la jeune fille d'un pas vif, mais elle trébucha presque aussitôt. Etes-vous ivre à ce point ? lui demanda-t-il avec agacement avant de pouvoir retenir sa langue.

— Oui », répondit-elle avec un petit rot. Puis elle se baissa si brusquement qu'il crut qu'elle allait s'écrouler sur les planches du trottoir ; mais non : à gestes brusques, elle ôta l'une après l'autre ses chaussures enrubannées à haut talon. « Et ces saletés n'arrangent rien. » Elle se redressa et les jeta dans la rue obscure, après quoi elle se retourna vers Brashen et lui reprit le bras. « Allons-y, maintenant. »

Pieds nus, elle progressait beaucoup plus aisément, il dut le reconnaître. Il eut un sourire amusé : il avait eu beau passer des années à se débrouiller seul, il demeurait en lui un petit côté collet monté typique des Trell, car il avait eu une réaction horrifiée devant l'indécence d'une fille de Marchand allant nu-pieds par la ville. Bah, étant donné son état général, ce ne serait sans doute pas la première chose qu'on remarquerait chez elle, et, de toute manière, il ne comptait pas lui faire traverser le marché ; il emprunterait des rues moins fréquentées en espérant ne rencontrer personne qui pût les reconnaître dans la pénombre. Il devait bien cela à la mémoire d'Ephron Vestrit.

Mais, comme ils parvenaient à un carrefour, elle le tira par le bras pour le diriger vers les rues illuminées du marché nocturne. « J'ai faim, déclara-t-elle d'un ton à la fois surpris et agacé, comme si c'était la faute de Brashen.

— Je suis fauché, désolé », répondit-il en mentant sans vergogne, et il s'efforça de l'entraîner dans la direction inverse.

Elle le dévisagea d'un air soupçonneux. « Vous avez si vite bu votre paie ? Par le cul de Sa, je savais qu'à terre vous étiez un

ivrogne, mais je ne pensais pas que vous y laissiez votre argent à cette allure !

— Je l'ai laissé aux putes », dit-il d'un ton irritable, en inventant au fur et à mesure.

Elle le toisa à la lumière dansante d'une torche. « Oui, ça vous ressemblerait », fit-elle en se parlant à elle-même. Elle secoua la tête. « Vous êtes capable de tout, hein, Brashen Trell ?

— Pratiquement », répondit-il, décidé à mettre fin à la conversation. Encore une fois, il la tira par le bras mais elle résista.

« Je connais plein d'endroits où on me fera crédit. Venez, je paierai pour vous aussi ! » Elle était passée de la critique à l'effusion en un clin d'œil.

Brashen résolut d'aller droit au but. « Althéa, vous êtes ivre et dans un état épouvantable. Vous ne pouvez pas vous montrer ainsi en public. Allons, je vous raccompagne chez vous. »

Elle perdit toute velléité de résistance et le suivit par les rues sombres. Ils se trouvaient dans un quartier commerçant aux boutiques louches ou trop pauvres pour payer le loyer élevé d'un emplacement au marché de nuit. Une lumière diffuse tombait des lanternes de celles qui étaient encore ouvertes : salons de tatouage, échoppes d'encens et de médicaments, maisons dédiées à la satisfaction d'appétits charnels hors du commun. Brashen se réjouit de constater que les clients étaient rares, mais, alors qu'il croyait ses épreuves terminées pour la nuit, il entendit Althéa pousser un long soupir tremblant, et il comprit qu'elle pleurait, presque sans bruit.

« Qu'y a-t-il ? demanda-t-il d'un ton las.

— Maintenant que mon père est mort, plus personne ne sera jamais fier de moi. » Elle secoua la tête, s'essuya les yeux sur sa manche, et reprit d'une voix étranglée : « Avec lui, c'était ce dont j'étais capable qui comptait ; avec eux, c'est mon apparence ou ce qu'on pense de moi.

— Vous avez trop bu », dit-il doucement. Par ces mots, il cherchait à la réconforter, à lui faire comprendre que ces pensées ne lui pesaient qu'à cause de l'alcool qui abattait ses défenses ; mais ils sonnèrent comme une réprimande. Elle se contenta de courber la tête en signe d'acquiescement et le suivit

docilement ; Brashen jugea préférable de ne pas insister. Manifestement, il n'avait aucune chance de lui remonter le moral, et, en toute franchise, il n'était pas sûr d'en avoir envie ni de vouloir en prendre la responsabilité. Althéa avait été condamnée par sa famille, certes, mais pouvait-elle s'adresser à lui en oubliant que lui-même avait été complètement rejeté par la sienne ? Quelques semaines plus tôt, elle le lui avait lancé à la figure ; elle n'avait pas le droit d'espérer la moindre compassion maintenant que la situation s'était inversée.

Ils marchèrent quelque temps en silence, puis Althéa prit la parole : « Brashen, dit-elle à mi-voix, mais d'un ton grave, je vais récupérer mon navire. »

Il émit un bruit de gorge qui ne l'engageait à rien : inutile de lui répondre qu'à son avis elle se racontait des histoires.

« M'avez-vous entendue ? demanda-t-elle.

— Oui, je vous ai entendue.

— Eh bien, n'avez-vous rien à déclarer ? »

Il éclata d'un rire bref et amer. « Quand vous récupérerez votre navire, j'espère bien retrouver ma place de second.

— Tope là ! » fit-elle pompeusement.

Brashen grogna. « Si j'avais su que c'était si facile, j'aurais exigé de devenir capitaine.

— Non. Non, c'est moi qui serai capitaine. Mais vous pouvez avoir le poste de second ; *Vivacia* vous apprécie. Quand je serai capitaine, je ne prendrai à bord que des gens qui nous plaisent.

— Merci », fit Brashen, gêné. Il n'aurait jamais cru qu'Althéa l'appréciait. Savoir que la fille du capitaine l'aimait bien, finalement, le toucha curieusement.

« Quoi ? demanda-t-elle d'une voix pâteuse.

— Rien, rien du tout. »

Ils tournèrent dans la rue des marchands du désert des Pluies ; là, les magasins étaient plus ornés, et tous, sauf un ou deux, étaient fermés pour la nuit. Les produits exotiques et onéreux dont ils faisaient commerce s'adressaient aux riches, pas aux jeunes gens dissipés et insouciants qui formaient la principale clientèle du marché nocturne. Des volets protégeaient les hautes vitrines et des gardes loués, lourdement

armés, faisaient les cent pas devant, l'œil aux aguets ; plus d'un jeta un regard peu amène au couple qui suivait le trottoir en planches. Les articles derrière les volets détenaient un peu de la magie du désert des Pluies, et Brashen trouvait toujours à cette rue une atmosphère à la fois inquiétante et enjôleuse, qui lui faisait dresser les cheveux sur la nuque en même temps qu'elle lui nouait la gorge. Malgré la nuit qui dissimulait les produits mystérieux du sombre commerce du fleuve, l'aura de magie, glacée comme l'argent, envahissait l'air nocturne. Althéa partageait-elle son impression ? Il faillit le lui demander ; puis la question lui parut à la fois trop grave et trop légère pour l'exprimer tout haut.

A mesure que le silence grandissait entre eux, Brashen ressentait de plus en plus la main d'Althéa comme un signe d'intimité qui le mettait mal à l'aise, et, quand il reprit la parole, ce fut davantage pour dissiper cette impression que pour toute autre raison. « Eh bien, elle a rapidement trouvé sa place », fit-il tout haut alors qu'ils passaient devant la boutique d'Ambre, et, de la tête, il indiqua une devanture à l'angle de la rue du désert des Pluies où Ambre en personne était installée derrière un jeu de panneaux de verre de Yicca qui valaient une fortune. Limpides comme de l'eau, ils avaient des châssis délicatement sculptés et dorés qui donnaient à la femme l'air d'une œuvre d'art encadrée. Le fauteuil dans lequel elle était assise était en osier blanc ; elle portait une longue robe brune simplement retenue aux épaules, qui l'enveloppait plus qu'elle ne mettait en valeur ses formes minces. Les vitrines de sa boutique n'étaient pas fermées par des volets ni barrées, et nul garde ne veillait alentour. Peut-être Ambre comptait-elle sur l'étrangeté de sa propre personnalité pour décourager les voleurs. La mèche allumée dans l'huile d'une coupe posée à terre près d'elle émettait une douce lumière jaune. Le brun profond de sa robe drapée rehaussait l'or de son teint, de ses cheveux et de ses yeux. Ses orteils passaient sous son long vêtement, et elle observait la rue avec des yeux impavides de chat.

Althéa s'arrêta pour lui rendre son regard. Elle vacillait légèrement et, sans réfléchir, Brashen lui passa un bras sur les épaules pour la soutenir. « Que vend-elle ? » demanda tout haut

Althéa, et Brashen fit la grimace, certain que la femme l'avait entendue malgré la vitrine ; mais l'expression d'Ambre ne changea pas et ses yeux impassibles restèrent posés sur la jeune fille dépenaillée. Althéa ferma les paupières, puis les rouvrit toutes grandes comme si entre-temps la scène avait pu se modifier. « On la dirait sculptée en bois – en érable doré. »

La femme l'entendit manifestement, car Brashen vit un petit sourire apparaître sur ses lèvres. Mais quand Althéa ajouta d'un ton plaintif : « Elle me rappelle mon navire. La belle *Vivacia*, avec toutes les couleurs de la vie dans le grain soyeux du bois-sorcier », le visage d'Ambre exprima soudain un profond dégoût. Sans même chercher à savoir pourquoi ce mépris patricien l'inquiétait tant, Brashen saisit Althéa par le coude et l'entraîna fermement dans la rue obscure.

Au carrefour suivant, il lui permit de ralentir le pas. Elle s'était mise à claudiquer, et il se rappela le bois mal dégrossi des trottoirs. Althéa n'en dit mot, mais demanda une nouvelle fois : « Que vend-elle ? Elle ne fait pas partie des Marchands de Terrilville qui pratiquent le commerce sur le fleuve du désert des Pluies ; seules celles qui possèdent une vivenef le peuvent. Alors, qui est-elle et pourquoi tient-elle boutique dans la rue du désert des Pluies ? »

Brashen haussa les épaules. « Elle est arrivée il y a deux ans à peu près. Elle avait une petite échoppe du côté de Départ et de la place Bodequine ; elle fabriquait des perles en bois et les vendait – rien d'autre : uniquement de très jolies perles en bois. Beaucoup de gens en achetaient pour faire faire des colliers à leurs enfants. Puis, l'année dernière, elle a déménagé pour un meilleur emplacement et s'est mise à vendre… disons, des bijoux ; mais ils sont tous en bois.

— Des bijoux en bois ? » s'esclaffa Althéa. Elle semblait retrouver sa personnalité habituelle ; marcher à pied avait dû commencer à la dégriser. Tant mieux ; peut-être aurait-elle le bon sens d'arranger son apparence avant d'entrer pieds nus chez son père.

« J'ai eu la même réaction avant des les voir. Je ne pensais pas qu'un artisan pouvait tirer tant du bois ; elle se sert des petits nœuds pour fabriquer des visages, des animaux et des

fleurs exotiques, et parfois elle ajoute des incrustations. Mais sa réussite tient autant au bois qu'elle choisit qu'à sa technique ; elle doit avoir un œil extraordinaire pour voir tout ce qui se cache dans un bout de bois.

— Ah ! Travaille-t-elle aussi les bois-sorcier ? demanda Althéa sans détour.

— Peuh ! s'exclama Brashen avec mépris. Elle est peut-être nouvelle chez nous, mais elle connaît assez bien nos coutumes pour savoir qu'on ne le tolérerait pas ! Non, elle n'emploie que des essences ordinaires, cerisier, chêne et je ne sais trop quoi encore, de toutes les couleurs et de tous les grains…

— Pourtant, il y a beaucoup d'artisans qui travaillent le bois-sorcier à Terrilville sans le déclarer », observa Althéa d'un air sombre. Elle se gratta le ventre. « C'est un sale petit trafic, mais si on en veut un morceau sculpté et qu'on a de quoi payer, on peut l'obtenir. »

Ce ton sinistre mit Brashen mal à l'aise, et il s'efforça d'alléger la conversation. « Bah, n'est-ce pas ce qu'on dit de Terrilville ? Que si on imagine quelque chose, on peut le trouver ici ? »

Elle eut un sourire torve. « Et vous en avez entendu le pendant, non ? Que personne ne peut vraiment imaginer le bonheur, et que c'est pourquoi le bonheur n'est pas à vendre ici. »

Le ton brusquement morne qu'elle avait pris laissa Brashen à court de mots. Le silence qui s'ensuivit paraissait à l'unisson de l'air fraîchissant de la nuit d'été. Comme ils quittaient les rues des marchands et des boutiquiers pour s'engager dans les voies sinueuses des quartiers résidentiels de Terrilville, l'obscurité se fit plus profonde ; les lanternes étaient plus espacées et plus en retrait de la chaussée. Des chiens aboyaient d'un air menaçant derrière des clôtures ou des haies. Les rues étaient plus cahoteuses, les trottoirs gravillonnés, et, quand Brashen pensait aux pieds nus d'Althéa, il faisait une grimace de compassion ; cependant, elle ne se plaignait pas.

Dans le silence et l'ombre de la nuit, le chagrin qu'il éprouvait pour la disparition de son capitaine trouva la place de grandir, et, plus d'une fois, il battit des paupières pour chasser

une larme. Mort… le capitaine était mort, et avec lui l'occasion de Brashen de refaire sa vie. Il aurait dû mieux profiter de tout ce que l'Ancien Marchand lui proposait de son vivant ; il n'aurait jamais dû croire que la main qu'il lui tendait demeurerait toujours disponible. Eh bien, maintenant, il ne lui restait plus qu'à refaire sa vie tout seul. Il jeta un coup d'œil à la jeune fille toujours accrochée à son bras : elle aussi devrait se débrouiller seule, ou bien accepter le destin que sa famille lui préparait ; on lui trouverait sûrement le plus jeune fils d'une famille de Marchands prêt à l'épouser malgré sa réputation – peut-être même son propre petit frère, à lui, Brashen. Cerwin serait sans doute incapable de tenir tête à Althéa, mais la fortune des Trell se marierait bien avec celle des Vestrit. Brashen se demanda comment le caractère aventureux d'Althéa s'accommoderait du traditionalisme étroit de Cerwin, et il eut un sourire sinistre : qui serait le plus à plaindre ?

Il s'était déjà rendu chez les Vestrit, mais seulement de jour, pour faire part au capitaine Vestrit de certaines affaires concernant le navire ; de nuit, le chemin paraissait beaucoup plus long. Le brouhaha lointain du marché nocturne finit par s'éteindre derrière eux ; ils longèrent des haies dont les fleurs de nuit parfumaient l'air, et une sérénité singulière envahit Brashen. La journée écoulée avait vu la fin de bien des choses ; une fois encore, il se retrouvait à la dérive sans pouvoir compter sur nul autre que lui-même. Le lendemain, pas d'obligations, pas d'horaire, pas d'équipage à diriger, pas de fret à décharger… La situation était-elle si terrible, finalement ?

La résidence des Vestrit était située très en retrait de la chaussée. Les jardins et les pelouses abritaient des insectes et des grenouilles qui chantaient dans la nuit estivale, seuls sons en dehors du crissement des pas de Brashen qui remontait l'allée gravillonnée. Ce fut une fois à la porte d'entrée blanche, cette porte familière devant laquelle il avait parfois attendu qu'on l'introduise pour parler des affaires du navire, que le chagrin lui noua de nouveau la gorge. « Plus jamais, se dit-il. » C'était sans doute la dernière fois qu'il se tenait devant cet huis. Au bout d'un moment, il remarqua qu'Althéa n'avait pas lâché son bras. Là, loin des ruelles étroites et des boutiques, le clair de

lune éclairait nettement la jeune fille. Ses cheveux – ou, du moins, une partie -s'étaient échappés de la résille en dentelle qui les maintenait serrés. Elle ôta soudain sa main du bras de Brashen, se redressa et poussa un grand soupir.

« Merci de m'avoir raccompagnée, dit-elle d'un ton aussi égal et formaliste que s'il l'avait escortée dans une voiture après une fête des Marchands.

— Je vous en prie », répondit-il à mi-voix, et, comme si ces paroles avaient réveillé en lui le garçon aristocratique que sa mère envoyait à l'école, il s'inclina profondément devant elle. Il faillit lui baiser la main ; mais à la vue de ses propres souliers éculés et de son pantalon de coton au bas effiloché, il se rappela qui il était. « Tout ira bien ? fit-il, et c'était autant un ordre qu'une question.

— Je pense », répondit-elle d'un ton vague. Elle se détourna et posa la main sur le loqueteau, mais à cet instant la porte s'ouvrit violemment devant elle.

Kyle apparut dans l'encadrement. Il était en chemise de nuit, pieds nus et ses cheveux pâles ébouriffés, mais sa fureur était telle que son aspect n'avait rien de ridicule. « Que se passe-t-il ici ? » fit-il d'une voix tendue. Il avait parlé d'un ton bas comme pour préserver un secret, mais l'intensité de ses émotions en faisait un hurlement. Instinctivement, Brashen se raidit devant l'homme sous lequel il avait servi ; quant à Althéa, elle commença par reculer d'effroi, puis se reprit vivement.

« Ça ne vous regarde pas », déclara-t-elle, et elle tenta de le contourner pour entrer. Il la saisit brutalement par le bras et l'obligea à se tourner vers lui. « Nom de Sa ! s'écria-t-elle sans faire le moindre effort pour parler bas. Enlevez vos pattes de moi ! »

Sans l'écouter, Kyle lui infligea une secousse qui la fit danser comme un poids au bout d'un fouet. « Cette famille me regarde ! gronda-t-il. Cette famille et sa renommée me regardent, comme elles devraient vous concerner ! Voyez-vous donc ! Pieds nus, avec l'air et l'haleine d'une catin ivre, accompagnée d'un ruffian qui vous suit à la trace comme une putain de bas étage… Est-ce pour ça que vous l'avez amené ici, à la demeure de votre famille ? Comment osez-vous ? Le soir

même de la mort de votre père, comment avez-vous pu nous humilier tous ainsi ? »

A l'écoute de ces accusations, Althéa avait découvert les dents comme un renard. Elle griffa la main qui la tenait fermement. « Je n'ai rien fait ! s'exclama-t-elle violemment, et sa voix exprima trop clairement son abus de boisson. Je n'ai rien fait d'humiliant ! C'est vous qui devriez avoir honte, espèce d'escroc ! Vous m'avez volé mon navire ! Vous m'avez volé mon navire ! »

Brashen restait pétrifié d'horreur. Il n'avait surtout pas envie de se trouver mêlé à cette affaire, mais, quoi qu'il fît, l'un des protagonistes le prendrait mal. Le pire, cependant, était de rester planté sans réagir. Allons, autant se faire condamner pour un bélier que pour un agneau. « Capitaine Kyle, laissez-la, elle n'a rien fait de pire que s'enivrer un peu. Etant donné ce qui s'est passé pendant la journée, ça n'a rien d'étonnant. Lâchez-la, bon sang, vous lui faites mal ! »

Il n'avait pas levé la main, n'avait nullement donné l'impression qu'il avait l'intention d'attaquer Kyle, mais celui-ci rejeta brusquement Althéa de côté et s'avança d'un air menaçant vers le marin. « Vous espériez peut-être mieux, mais pas nous. » Derrière Kyle, dans le couloir obscur, Brashen aperçut une lampe qu'on allumait et entendit une voix féminine qui posait une question. Kyle voulut attraper Brashen par le devant de sa chemise, mais son vis-à-vis recula. Derrière lui, Althéa avait repris son équilibre ; elle pleurait, inconsolable comme un enfant perdu. Elle s'accrocha à l'encadrement de la porte, son visage courbé caché par ses cheveux, et elle continua de sangloter. Kyle ne cessait de tempêter. « Oui, vous espériez qu'elle s'enivrerait, espèce de sale corniaud ! Et vous la suiviez dans l'espoir d'autre chose. Je vous ai vu l'observer sur le navire et je sais à quoi vous pensiez ! Vous n'avez pas pu attendre que le corps de son père repose au fond pour lui courir après, hein ? »

Kyle ne cessait d'avancer vers Brashen, qui cédait peu à peu du terrain. Physiquement, Kyle, pourtant plus grand que lui, ne l'effrayait pas, mais le nouveau capitaine ne jouissait pas que de ses poings pour se battre : il avait tout l'avantage d'une lignée de

Premiers Marchands pour l'appuyer. S'il tuait Brashen, on ne mettrait guère en doute son récit de l'événement. Brashen se convainquit donc que ce n'était pas par lâcheté, mais par simple bon sens qu'il reculait, les mains levées en signe d'apaisement, et déclarait : « Il ne s'agissait pas du tout de ça ; je raccompagnais simplement Althéa chez elle pour lui éviter des ennuis. C'est tout. » Kyle lui envoya un coup de poing que Brashen esquiva sans difficulté, mais ce simple mouvement lui permit de jauger son adversaire : le capitaine Havre était lent, et il se déséquilibrait excessivement ; il avait beau être plus grand, posséder une meilleure allonge et peut-être plus de force que Brashen, celui-ci savait pouvoir le battre, et sans mal.

A la seconde où il se demandait s'il allait devoir lui rendre ses coups, une voix de femme s'éleva à la porte. « Kyle ! Brashen ! »

Malgré son âge et sa peine, ou peut-être à cause des deux, on eût dit que Ronica Vestrit réprimandait deux enfants indisciplinés. « Arrêtez ! Arrêtez tout de suite ! » La vieille femme, les cheveux noués pour la nuit, s'accrochait à l'encadrement. « Qu'y a-t-il ? J'exige de savoir ce qui se passe !

— Ce fils de porc… » commença Kyle. Mais la voix égale et basse d'Althéa rauque à force de pleurer – en dehors de cela, la jeune fille se maîtrisait parfaitement – coupa court à son indignation.

« J'étais folle de douleur ; j'ai trop bu, puis j'ai rencontré Brashen Trell dans une taverne, et il a insisté pour me raccompagner à la maison. Et c'est tout ce qui s'est produit ou allait se produire quand Kyle est apparu comme une furie en nous traitant de tous les noms. » Althéa releva soudain la tête et jeta un regard noir à Kyle, le mettant au défi de la contredire.

« C'est exact », fit Brashen à l'instant où Kyle s'exclamait d'un ton plaintif : « Mais regardez-la, regardez-la ! »

Brashen ne put savoir qui Ronica Vestrit croyait, car la femme d'acier que l'on connaissait refit surface quand elle déclara simplement : « Kyle et Althéa, allez vous coucher. Brashen, rentrez chez vous. Je suis trop fatiguée et trop en peine pour m'occuper de cette affaire dès maintenant. » Comme Kyle s'apprêtait à protester, elle ajouta pour l'apaiser : « Demain, ce

sera bien assez tôt, Kyle. Si nous réveillons les domestiques, ils répandront ce scandale dans tout le marché ; il ne m'étonnerait d'ailleurs pas que l'un d'eux écoute déjà derrière la porte. Cessons donc cette querelle immédiatement ; que les affaires de famille restent entre nos murs. C'est ce que disait toujours Ephron. » Elle se tourna vers Brashen. « Bonne nuit, jeune homme », fit-elle en guise de congédiement, et il ne fut que trop heureux de s'en aller ; sans un au revoir ni un bonsoir, il s'éloigna d'un pas vif dans la nuit. Quand il entendit la lourde porte se refermer derrière lui, il eut l'impression d'avoir clos un chapitre de son existence.

A grandes enjambées, il se dirigea vers le bassin du port et Terrilville proprement dite. Tout en descendant, il perçut les premiers pépiements prudents des oiseaux de l'aube ; il leva les yeux vers l'est, vers un horizon qui commençait à se teinter de lumière, et il se sentit soudain très las. Il songea à l'étroite couchette qui l'attendait sur *Vivacia*, puis se rappela soudain la journée écoulée : plus aucune couchette ne l'attendait nulle part. Il envisagea de prendre une chambre dans une auberge, avec un lit moelleux, une courtepointe propre et de l'eau chaude pour la toilette du matin, puis il eut un sourire qui était en même temps un rictus : voilà qui aplatirait rapidement sa bourse. A la fin de cette nouvelle journée, quand il aurait l'occasion de profiter d'une nuit complète, il se paierait peut-être une chambre ; mais, ce matin, il ne dormirait que quelques heures avant que la lumière, le bruit et la chaleur du jour le rattrapent. Pas question de dépenser de l'argent pour un lit dont il jouirait à peine.

Mû par une longue habitude, il était revenu au port. Il secoua la tête et tourna ses pas vers la rue des Manieurs, sortit de la ville et descendit vers les plages rocheuses sur lesquelles les pêcheurs les plus pauvres tiraient leurs embarcations ; là, *Parangon* l'hébergerait pour la journée, en retour de quoi il jouirait de la compagnie de Brashen. Il serait toujours temps de récupérer son sac de marin et de chercher du travail et un logement dans l'après-midi ; pour l'instant, il allait se reposer quelques heures, loin des Vestrit et des Havre.

*

Maulkin s'arrêta sur place. Ses mâchoires s'ouvrirent et se refermèrent pour goûter la nouvelle atmosphère. Le nœud, fatigué, s'enfonça dans la vase molle du fond, soulagé de ce répit dans un trajet obstiné. Avec une sorte d'affection, Shriver regardait leur chef apprécier la saveur saline de ce Plein. Sa collerette se déploya autour de son cou dans une attitude mi-provocatrice, mi-interrogatrice. Quelques serpents grondèrent à cette vue en s'agitant, l'air mal à l'aise.

« Nul ne nous défie ici, fit Sessuréa. Il s'amuse avec des bulles.

— Non, répondit Shriver avec une calme assurance. Ce sont ses souvenirs. Il s'efforce de les retrouver ; c'est ce qu'il m'a dit. Ils brillent devant son esprit comme un banc de capelans et obscurcissent sa vue par leur multitude. Comme tout pêcheur avisé, il doit ouvrir grand la gueule et plonger dans la masse en espérant attraper une proie en refermant la mâchoire.

— Il n'attrapera sans doute que de la boue », dit Sessuréa à mi-voix.

Shriver hérissa sa collerette à son tour, et Sessuréa se détourna vivement d'elle pour se frotter la queue du nez comme s'il se nettoyait. Quant à Shriver, elle s'étira de tout son long en faisant des grâces pour bien montrer qu'elle ne le craignait pas. « Les tubicoles, observa-t-elle comme à elle-même, se contentent d'une vision du monde qui ne change jamais. »

Les autres, elle le savait, commençaient à remettre en question les qualités de chef de Maulkin, mais pas elle. Certes, ces derniers temps ses idées paraissaient plus confuses que d'habitude ; il trompetait étrangement dans ses rêves pendant les brefs repos qu'il accordait à sa troupe, et il se parlait à lui-même plus souvent qu'à ceux qui l'accompagnaient.

Mais ce qui les effrayait le plus était les signes qui convainquaient Shriver qu'il les menait sur le bon chemin. Plus ils le suivaient vers le nord, plus Shriver avait la certitude qu'il était de ceux qui détiennent les souvenirs d'autrefois. Justement, elle le regardait : ses grands yeux couleur cuivre protégés par leurs paupières laiteuses, il faisait des boucles sur

lui-même jusqu'à ce que ces faux yeux d'or brillent. Certains des autres serpents observaient la scène avec mépris, comme s'ils croyaient que Maulkin stimulait ses sens par simple plaisir. Shriver, elle, le regardait avec envie ; si le reste du nœud n'avait pas prêté tant d'attention à la danse de leur chef, peut-être aurait-elle osé se joindre à lui, tresser son corps au sien et tenter de partager les souvenirs qu'il recherchait.

Mais elle aspira discrètement de l'eau saline dans sa gueule à demi ouverte et la laissa s'échapper lentement par ses branchies, en en savourant au passage le goût étrange. L'eau était imprégnée de sels inconnus à l'intensité presque piquante. Elle goûta aussi les sels du corps de Maulkin qui continuait à se frotter contre lui-même. Elle ouvrit les paupières qui lui bouchaient la vue, et, l'espace d'un instant, elle rêva : le Manque était le Plein, et elle s'y élevait librement.

Avant de pouvoir se maîtriser, elle rejeta la tête en arrière et trompeta triomphalement : « Le chemin est dégagé ! » puis elle se rendit compte de son geste. Les autres la regardaient maintenant avec la même attention qu'ils observaient Maulkin. Décontenancée, elle rabattit sa collerette sur son cou. Maulkin plongea à pic vers elle et soudain l'enveloppa fermement dans toute la longueur de son corps. Sa collerette se souleva en émettant des toxines qui l'endormirent et l'intoxiquèrent à la fois ; il la tenait avec une formidable puissance, barbouillait ses écailles de musc, assaillait ses sens des lambeaux de souvenirs qu'il avait retrouvés. Puis, tout à coup, il la laissa aller et s'éloigna d'un coup de queue. Lentement, maladroitement, elle se posa au fond en essayant de reprendre son souffle.

« Elle partage, annonça Maulkin à son groupe. Elle voit et elle est ointe de mes souvenirs – de nos souvenirs. Viens, Shriver, relève-toi et suis-moi. Le temps du rassemblement est proche. Suis-moi jusqu'à la renaissance. »

9

CHANGEMENT DE FORTUNE

Le crissement de pieds chaussés, sur le sable entre les rochers, éveilla aussitôt sa vigilance. Malgré ses années de cécité, il leva la tête et tourna les yeux vers l'origine du bruit : à part ses pas, le nouvel arrivant se déplaçait en silence. Ce n'était pas un enfant ; eux marchaient avec plus de légèreté et, en outre, ils venaient souvent en groupe pour passer devant lui à toute allure en lui criant des insultes et en se jetant mutuellement des défis. Un temps, ils lui avaient lancé des pierres jusqu'à ce qu'il apprenne à ne plus les éviter ; alors, devant son stoïcisme, ils avaient fini par s'ennuyer et s'en étaient allés chercher des petits crabes ou des étoiles de mer à tourmenter. D'ailleurs, les pierres ne lui faisaient pas si mal, et la plupart ne le touchaient même pas. La plupart.

Il gardait les bras croisés sur sa poitrine couturée de cicatrices, mais cela exigeait un effort de volonté de sa part : quand on craint de recevoir un coup sans savoir de quel côté il va venir, il est difficile de ne pas essayer de se protéger le visage, même si tout ce qui reste de ce visage est une bouche, un nez et une ruine pleine d'échardes qui ont été des yeux avant qu'une hache ne les détruise.

La dernière marée haute l'avait presque atteint. Parfois, il rêvait d'une gigantesque tempête qui l'enlèverait du sable et des rochers pour le remmener en mer, ou, mieux encore, qui le soulèverait, puis le fracasserait sur les cailloux, le réduirait en planches, en poutres et en morceaux d'étoupe que les vagues et les vents éparpilleraient à leur guise. Il se demandait alors si cela lui apporterait l'oubli ou bien s'il continuerait à vivre sous la forme d'un bout de bois-sorcier sculpté, dansant pour toujours sur les vagues. Quelquefois, de telles réflexions pouvaient accroître sa folie ; en d'autres occasions, gisant sur la plage, incliné sur tribord, il sentait les vers foreurs et les bernacles dévorer son bois et s'y enfoncer peu à peu, sauf dans la quille et le vaigrage en bois-sorcier. Non, là, jamais. Telle était

la beauté du bois-sorcier : il restait insensible aux assauts de la mer. Mais c'était une beauté qui était aussi une damnation éternelle.

Il ne connaissait qu'une seule vivenef qui eût péri : Tinestre était mort dans un incendie qui avait rapidement gagné tout son fret de barriques d'huile et de peaux sèches, et qui l'avait consumé en quelques heures à peine, quelques heures où le navire n'avait cessé de hurler et d'appeler à l'aide. La marée était basse, alors, et, même quand l'embrasement avait perforé sa coque, qu'il avait coulé et que de l'eau s'était enfin déversée sur le feu interne, la mer n'était pas assez profonde pour éteindre les foyers des ponts. Son être en bois-sorcier avait brûlé lentement en émettant une fumée noire et grasse dans le ciel bleu du port, mais il avait bel et bien brûlé. Peut-être était-ce la seule paix accessible à une vivenef ? Les flammes et une lente combustion ? Il s'étonna que les enfants n'y eussent jamais songé : pourquoi jeter des pierres alors que, depuis belle lurette, ils auraient pu incendier cette coque pourrie ? Devrait-il le leur suggérer un jour ?

Les pas s'étaient rapprochés. Ils s'interrompirent et les chaussures crissèrent sur la roche couverte de sable. « Hé, Parangon ! » Une voix d'homme amicale et rassurante. Au bout d'un petit moment, il la reconnut.

« Brashen ! Ça faisait longtemps !

— Plus d'un an, répondit l'homme ; peut-être deux. » Il s'avança et, un instant plus tard, Parangon sentit la tiédeur d'une main humaine effleurer son coude ; il décroisa alors les bras et tendit sa main droite ; Brashen s'efforça de la serrer de sa petite main de chair.

« Un an… toute une rotation de saisons. C'est long, pour vous, les hommes, non ?

— Bah, je ne sais pas. » Brashen poussa un soupir. « Ça me paraissait très long quand j'étais petit, mais maintenant chaque année qui passe me semble plus courte que la précédente. » Il se tut un instant. « Alors, comment vas-tu ?

Parangon sourit dans sa barbe. « Voilà une bonne question. Réponds-y toi-même. Je reste le même depuis, quoi ? trente de vos années ? Au moins, oui, je pense. Le passage du temps n'a

guère de signification pour moi. » A son tour, il se tut. « Eh bien, qu'est-ce qui t'amène à venir rendre visite à une vieille épave comme moi ? »

L'homme eut l'élégance de prendre un ton embarrassé. « Comme d'habitude : j'ai besoin d'un abri où dormir ; d'un abri sûr.

— Et tu n'as jamais entendu dire qu'on ne pouvait trouver pire malchance qu'à bord d'un navire comme moi ? » C'était une vieille conversation entre eux, mais il y avait longtemps qu'ils ne l'avaient pas tenue et Parangon se sentait réconforté d'y mener à nouveau Brashen.

L'intéressé éclata d'un rire bref, puis serra encore une fois la main de Parangon avant de la relâcher. « Tu me connais, vieille carcasse. J'ai déjà affronté toute la malchance du monde ou à peu près ; ça m'étonnerait de trouver pire auprès de toi, et, au moins, je pourrai dormir sur mes deux oreilles en sachant qu'un ami veille sur moi. Permission de monter à bord ?

— Permission accordée et bienvenue ; mais fais attention où tu mets les pieds : la pourriture a dû bien gagner depuis ta dernière venue. »

Le navire entendit Brashen le contourner, puis bondir, et, un instant plus tard, il sentit l'homme se haler par-dessus le vieux bastingage. Quelle étrange impression de percevoir de nouveau les pas d'un homme sur ses ponts au bout de si longtemps ! Pourtant, Brashen ne les parcourait pas aisément : le *Parangon* échoué sur le sable gîtait abondamment, et c'est plus à quatre pattes que debout que Brashen gagna la porte du gaillard d'avant. « Il n'y a pas plus de pourriture que la dernière fois, observa-t-il tout haut, d'un ton presque enjoué, et il n'y en avait pas beaucoup. C'est presque effrayant de voir à quel point tu es resté en bon état après toutes les intempéries que tu as dû subir.

— Effrayant, oui, répondit *Parangon* en s'efforçant de ne pas prendre un ton lugubre. Personne n'est monté à bord depuis ta dernière visite, donc tu retrouveras tout comme tu l'avais laissé, je pense – en un peu plus humide, c'est tout. »

Il entendit et sentit l'homme se déplacer dans le gaillard d'avant, puis pénétrer dans les quartiers du capitaine. « Hé,

s'exclama Brashen, mon hamac est encore là ! Et en bon état, en plus, on dirait. Je l'avais complètement oublié. Tu te rappelles, je l'avais fabriqué la dernière fois que je suis venu ici.

— Je m'en souviens », répondit Parangon, et un rare sourire illumina son visage au rappel d'un ancien plaisir. A l'époque, Brashen avait allumé un petit feu sur la grève et appris au navire l'art du tissage, d'une voix empâtée par l'alcool. Les mains de Parangon, beaucoup plus grandes que celles d'un homme, avaient considérablement gêné Brashen pour lui enseigner au seul toucher les nœuds à connaître. « Mais on ne t'a donc jamais rien appris ? s'était exclamé Brashen d'un ton d'ivrogne tandis que Parangon s'efforçait d'effectuer les mouvements simples qu'il lui demandait.

— Non, rien. Du moins, rien de tel. Quand j'étais jeune, je l'ai vu faire, mais personne ne m'a proposé d'essayer », avait répondu Parangon. Combien de fois, depuis, s'était-il rappelé ce souvenir pour passer les longues heures de la nuit ? Combien de fois avait-il tendu ses mains vides devant lui et exécuté à l'aide de cordages imaginaires le tissage simple d'un hamac ? C'était une façon de tenir à distance sa folie profonde.

Il sut que Brashen avait ôté ses chaussures dans les quartiers du capitaine, car elles glissèrent jusque dans le coin où tout finissait par se retrouver. Mais le hamac était solidement arrimé à des crochets fixés par Brashen lui-même, si bien qu'il demeura horizontal pendant que l'homme s'y installait avec force grognements. Parangon sentit le tissage se tendre sous le poids, mais les crochets tinrent bon. Brashen l'avait bien dit : la pourriture avait étonnamment peu gagné. Comme s'il percevait la soif de compagnie du navire, il cria : « Je suis franchement fatigué, Parangon ! Laisse-moi dormir quelques heures et je te raconterai mes aventures depuis ma dernière venue. Mes mésaventures aussi !

— Je peux attendre. Repose-toi », répondit le navire d'un ton affable, sans savoir si Brashen l'avait entendu ou non. Ce n'était pas important.

Il sentit l'homme s'agiter dans le hamac, puis trouver enfin une position confortable. Ensuite, le silence fut presque total : le navire ne percevait plus que la respiration du dormeur. Cela ne

lui faisait guère de compagnie, mais c'était toujours mieux que ce que Parangon connaissait depuis plusieurs mois. Il croisa ses bras plus commodément sur sa poitrine nue et se concentra sur la respiration de Brashen.

*

Kennit faisait face à Sorcor qui se tenait assis, mal à l'aise, de l'autre côté de la table du capitaine, recouverte d'une toile de lin blanche. Le second portait une nouvelle chemise en soie rayée rouge et blanc, et des boucles d'oreilles voyantes : des sirènes avec une perle dans le nombril et des yeux en verre émeraude. Sorcor paraissait s'être laborieusement lavé au-dessus de sa barbe et il avait lissé ses cheveux en arrière avec une huile qui se voulait sans doute aromatique, mais qui, pour Kennit, évoquait le poisson et le musc. Cependant, il ne laissa pas cette opinion transparaître sur son visage : Sorcor était déjà assez dans ses petits souliers. Adopter une attitude convenue lui était déjà rude, alors s'il devait s'y rajouter la désapprobation du capitaine, cela risquait de lui paralyser entièrement l'esprit.

Le *Marietta* grinça doucement contre l'appontement. Kennit avait fermé le petit hublot de la cabine pour empêcher la puanteur de Partage de pénétrer, mais les bruits de débauche nocturne se faisaient néanmoins entendre sous la forme d'une cacophonie lointaine. Le bateau était désert, en dehors du mousse pour assurer le service à table et d'un homme de quart sur le pont. « Ça suffira, dit brusquement Kennit à l'enfant. Fais attention en nettoyant ces assiettes ; c'est de l'étain, pas du fer-blanc. »

Le mousse quitta la cabine, son plateau à la main, et referma la porte derrière lui fermement mais avec respect. Pendant quelques instants, un silence presque complet régna dans la confortable pièce pendant que Kennit observait celui qui lui servait non seulement de bras droit, mais aussi de sonde pour connaître l'humeur de l'équipage.

Kennit s'écarta légèrement de la table. Les bougies blanches en cire d'abeille s'étaient consumées d'un tiers environ ; Sorcor et le capitaine s'étaient partagé un quartier

d'agneau de belle taille, dont le second avait dévoré la plus grande part : même l'étiquette ne parvenait pas à l'empêcher de s'empiffrer quand on lui présentait un menu supérieur à l'ordinaire. Toujours muet, Kennit se pencha de nouveau en avant pour saisir une bouteille de vin et remplir leurs verres à pied. Il s'agissait d'un millésime que le palais de Sorcor était sans doute incapable de savourer ; cependant, ce soir, ce n'était pas la qualité du vin que Kennit voulait ostensible mais l'opulence du repas. Quand les deux verres furent remplis presque à ras bord, il leva le sien et attendit que le second en fît autant ; puis il se pencha pour faire sonner les deux récipients l'un contre l'autre. « A des jours meilleurs », fit-il à mi-voix, et, d'un geste de sa main libre, il indiqua les modifications récentes de sa cabine.

Sorcor était resté ébahi en y pénétrant. Kennit avait toujours eu le goût du luxe mais, par le passé, il l'avait bridé sauf dans certains domaines tout pragmatiques : il préférait porter des boucles d'oreilles d'or de taille réduite mais incrustées de pierres précieuses sans défaut plutôt que des ornements de bronze décorés de verre vulgaire ; il possédait quelques habits de coupe et de tissu excellents plutôt qu'une garde-robe trop voyante. Il n'en était plus ainsi maintenant. La simplicité de sa cabine avait laissé place à un clinquant et à une splendeur dans lesquels il avait laissé jusqu'aux dernières pièces de sa part à Partage. Certains articles n'étaient pas de première qualité mais la ville n'avait rien de mieux à proposer, et ils avaient eu l'effet voulu sur Sorcor : derrière l'abasourdissement qui se lisait dans les yeux du second étaient apparues les prémisses de l'envie. Il avait suffi d'exposer Sorcor au désir.

« A des jours meilleurs, répéta le second d'une voix de basse, et ils burent ensemble.

— Et bientôt ; très bientôt », ajouta Kennit en se laissant aller contre les coussins de son austère fauteuil de chêne sculpté.

Sorcor reposa son verre et dévisagea son capitaine. « Vous avez une idée précise en tête, fit-il.

— Je n'en connais que la fin ; reste à réfléchir aux moyens. C'est pourquoi je t'ai invité à dîner avec moi, afin que nous

puissions faire des plans pour notre prochain voyage et examiner ce que nous voulons en retirer. »

Sorcor fit la moue, puis se suça une dent creuse d'un air pensif. « Moi, je désire en retirer ce que j'en ai toujours retiré : un beau butin, bien abondant. Qu'est-ce qu'on peut vouloir de plus ?

— Beaucoup, mon cher Sorcor. Beaucoup, beaucoup plus : le pouvoir et la célébrité, la sécurité de sa fortune, le confort, des résidences et des familles à l'abri du fouet des esclavagistes. » Ce dernier souhait n'entrait aucunement dans la liste des désirs personnels de Kennit, mais il savait pertinemment que c'était le rêve de nombreux marins, rêve qu'ils trouveraient rapidement étouffant s'il était exaucé, il n'en doutait pas. Mais c'était sans importance : ce qu'il offrait à son second était ce que Sorcor croyait désirer. Kennit lui aurait aussi bien offert des poux au sucre s'il avait été persuadé qu'ils feraient un meilleur appât.

Le second affecta maladroitement la nonchalance. « On peut avoir envie de tout ça, bien sûr ; mais on ne l'a que si on est né dans le bon milieu, dans la famille d'un noble, d'un seigneur ou un truc comme ça. Ça ne sera jamais pour moi, ni pour vous, sauf votre respect.

— Ah, mais si, justement ! Ce sera pour nous si nous avons le cran de nous en emparer. Il faut être né seigneur ou noble, dis-tu ; mais un jour il a dû bien exister un premier seigneur ; un jour, dans le passé, quelqu'un a dû s'emparer de ce qu'il voulait et le garder pour lui. »

Sorcor prit une nouvelle gorgée de vin et l'avala aussi vite que s'il s'agissait de bière. « Oui, j'imagine, concéda-t-il, j'imagine que tout a dû commencer un jour. » Il reposa son verre et regarda son capitaine. « Mais comment faire ? » demanda-t-il enfin comme s'il redoutait la réponse.

Kennit eut un léger haussement d'épaules. « Comme je te l'ai dit : en prenant ce que nous voulons.

— Mais comment ? répéta Sorcor avec entêtement.

— Comment me suis-je procuré ce navire et cet équipage ? Comment ai-je trouvé la bague que je porte au doigt, et toi tes boucles d'oreilles ? Notre façon d'agir n'aura rien de différent de

celle d'aujourd'hui, sauf en ce qui concerne l'échelle : nous placerons nos buts un peu plus hauts. »

Sorcor s'agita sur son siège, puis dit d'une voix dangereusement douce : « A quoi pensez-vous ? »

Kennit sourit. « C'est très simple ; il nous suffit d'oser ce que personne n'a osé avant nous. »

Sorcor fronça les sourcils, et Kennit songea que le vin commençait à affecter ses esprits. « C'est encore cette histoire de roi dont on a déjà parlé, non ? » Et, avant que Kennit pût répondre, son second secoua lentement la tête. « Ça ne marchera pas, cap'taine ; les pirates ne veulent pas de roi. »

Kennit maintint son sourire tout en secouant à son tour la tête devant l'accusation de Sorcor. Il sentit alors les cloques s'ouvrir sous le bandage qu'il portait à la nuque, et qui devint humide. C'était ce qu'il fallait. « Non, mon cher Sorcor, tu as pris mes paroles d'alors beaucoup trop au pied de la lettre. Que crois-tu ? Que je compte m'asseoir sur un trône, le front ceint d'une couronne d'or incrustée de pierres précieuses, pendant que les pirates de Partage s'agenouilleront devant moi ? C'est de la folie ! De la folie pure et simple ! A la vue de Partage, nul ne peut imaginer une telle scène. Non ; ce que j'ai en tête est ce que je t'ai dit : un homme vivant comme un seigneur, avec une belle maison et de beaux objets, qui sait qu'on ne les lui dérobera pas et que sa femme peut dormir en sécurité dans leur lit. » Il prit une petite gorgée de vin, puis replaça le verre sur la table. « Voilà qui nous suffirait comme royaume, n'est-ce pas, Sorcor ?

— Quoi, moi ? Moi aussi ? »

Et voilà. Il l'avait enfin ferré. Kennit proposait à Sorcor de partager sa fortune, et son sourire s'élargit. « Naturellement, toi aussi ; pourquoi pas ? » Il eut un rire désapprobateur. « Sorcor, crois-tu que je te demanderais de te lancer dans cette aventure, de tout risquer à mes côtés, si je ne pensais qu'à ma propre richesse ? Bien sûr que non ! Tu n'es pas stupide ! Non ; mon idée est que nous nous emparions tous deux de cette fortune – et pas seulement pour nous deux : quand nous en aurons fini, tout l'équipage en bénéficiera. Quant à Partage et aux autres îles pirates, si elles décident de nous suivre, elles en profiteront elles aussi. Mais personne ne sera obligé de nous prêter main-forte ;

ce sera une libre alliance d'hommes libres. Eh bien ? » Il se pencha vers son second. « Qu'en penses-tu ? »

Sorcor battit des paupières et détourna le regard de celui de son capitaine ; mais ainsi il ne put qu'observer la pièce bien arrangée, les somptueuses décorations que Kennit avait déployées pour l'occasion. Nulle part il ne pouvait poser les yeux sans que la cupidité s'éveillât dans son cœur.

Mais, au tréfonds de son âme, Sorcor était plus prudent que ne le pensait Kennit. Ses yeux noirs revinrent se planter dans ceux, pâles, du capitaine. « Vous parlez bien, et je ne vois pas de raison de ne pas répondre oui ; mais je sais aussi qu'il y en a peut-être une. » Il appuya les coudes sur la table et posa lourdement le menton sur les mains. « Parlez franchement : que faut-il faire pour arriver à votre résultat ?

— Oser », répondit Kennit, laconique. La flamme de la victoire qui le léchait ne le laissait pas tranquille ; il tenait l'homme, même si Sorcor ne le savait pas encore. Il se leva pour arpenter la petite cabine, son verre de vin à la main. « D'abord, nous capturons l'imagination des pirates et leur admiration par nos actions audacieuses. Nous amassons des richesses, certes, mais comme nul ne l'a fait avant nous. Regarde, Sorcor : je vais te montrer une carte. Tout le trafic qui vient de Jamaillia et des Terres du Sud doit passer devant chez nous avant d'atteindre Terrilville, ou Chalcède, ou les Etats au-delà. Est-ce exact ?

— Naturellement. » Faisant un effort pour déterminer à quoi menait cette évidence, le second fronça les sourcils. « Aucun bâtiment ne peut rallier Jamaillia à Terrilville sans passer par les îles pirates, à moins d'être inconscient au point de prendre par l'Extérieur et d'affronter les mers Hurlantes, ou bien d'emprunter la passe Intérieure avec ses chenaux et ses courants traîtres et nous autres, les pirates. C'est ça ? »

Kennit fit un signe d'approbation. « Par conséquent, navires et capitaines n'ont qu'une alternative : mettre le cap sur la passe Extérieure, où les tempêtes venues de la mer Hurlante sont les plus violentes, les serpents en plus grand nombre et le chemin plus long, ou bien s'aventurer dans la passe Intérieure et risquer les chenaux et les courants traîtres, ainsi que nous, les pirates. Exact ?

— Et puis n'oublions pas les serpents, remarqua Sorcor. On en trouve presque autant dans la passe Intérieure que dans l'Extérieure, aujourd'hui.

— C'est vrai, n'oublions pas les serpents, reconnut Kennit sans difficulté. A présent, mets-toi dans la peau d'un capitaine marchand devant cette alternative. Quelqu'un se présente et t'annonce : « Capitaine, contre une commission, je peux vous faire traverser sans crainte la passe Intérieure. J'ai un pilote qui connaît les chenaux et les courants comme sa poche, et aucun pirate ne s'en prendra à vous pendant la traversée. » Que répondrais-tu ?

— Et les serpents ? répliqua Sorcor.

— « Les serpents ne sont pas pires dans la passe protégée qu'au-dehors, et le navire a une meilleure chance de les combattre, les tempêtes et eux, que dans la passe Extérieure. De plus, nous serons peut-être accompagnés d'un navire d'escorte, bourré d'archers et chargé de feu de Ballé, et si les serpents vous attaquent, l'escorte les emmènera sur une fausse piste pendant que vous prendrez la fuite. » Qu'en dis-tu, capitaine marchand ? »

Sorcor plissa les yeux d'un air soupçonneux. « Je demanderais combien ça va me coûter.

— Exactement. Et je t'annoncerais une grosse commission que tu serais prêt à accepter, parce que tu arriverais à bon port pour vendre tes marchandises. Payer gros une assurance vaut bien mieux que de faire voile librement en courant le risque de tout perdre

— Ça ne marcherait pas, rétorqua Sorcor.

— Et pourquoi pas ?

— Parce que les autres pirates vous tueraient si vous divulguiez le secret de nos chenaux, ou alors ils vous laisseraient faire affaire avec un gros navire plein à ras bord et ils vous tomberaient dessus à bras raccourcis à votre passage. Pourquoi devraient-ils vous regarder vous enrichir sans lever le petit doigt ?

— Parce que chacun aurait sa part. Tout navire passant chez nous devrait cracher au bassinet et tout le monde en profiterait. De plus, nous ferions promettre aux marchands

qu'ils ne tenteraient plus d'attaques contre nous ni nos logis ; ainsi, les nôtres pourraient dormir sur leurs deux oreilles en sachant que leurs pères et frères reviendraient sains et saufs et qu'aucun navire du Gouverneur ne viendrait incendier leurs villes et les asservir. » Il s'interrompit. « Regarde-nous, pour l'instant : nous gaspillons notre existence à courir après des navires, et, quand nous en rattrapons un, c'est un véritable massacre, parfois pour rien. Quelquefois, le navire sombre corps et biens, ou bien nous nous battons pendant des heures, et pour quoi ? Pour une cale remplie de coton de mauvaise qualité ou une autre denrée bon marché. Pendant ce temps, les navires et les soldats du Gouverneur, en représailles de notre piraterie, envahissent nos villages et nos villes et se saisissent de qui ne se sauve pas pour l'embarquer comme esclave. Et maintenant, observe mon point de vue : au lieu de mettre nos vies en péril pour attaquer un navire sur dix qui passe, au risque de revenir bredouilles, nous tirerions une part de la cargaison de tous les bateaux empruntant nos eaux ; nous les contrôlerions tous, et sans danger pour personne, sauf ceux qu'affronte normalement un marin. Entre-temps, nos maisons et nos familles gagneraient en richesse. La fortune que nous accumulerions ne profiterait qu'à nous. »

La lueur d'une idée s'alluma lentement dans les yeux de Sorcor. « Et nous interdirions les esclavagistes. Nous pourrions couper la gorge aux trafiquants d'esclaves. Pas d'esclavagistes dans la passe Intérieure ! »

Kennit resta un instant désarçonné. « Mais les moutons les plus faciles à tondre sont justement les navires esclavagistes ; ce sont eux qui paieraient le plus pour traverser nos eaux le plus vite et le plus facilement possible pour garder leur cargaison vivante et en bonne santé. Le pourcentage de leur marchandise qu'ils nous verseraient… »

Sorcor le coupa d'un ton rude.

« Des hommes, des femmes et des enfants ne sont pas des marchandises. Si vous aviez été à bord d'un de ces navires – et je ne veux pas dire sur le pont mais dedans, enchaîné dans la cale –, vous ne parleriez pas de « marchandise ». Non, pas d'esclavagistes, Kennit. Ils ont fait de nous ce que nous sommes,

et si on doit tout changer, nous commencerons par leur infliger le sort qu'ils nous ont réservé : nous leur volerons leur existence. D'ailleurs, ils ne sont pas qu'un mal isolé : ils traînent les serpents aussi derrière eux ; c'est la puanteur des esclavagistes qui a attiré les serpents dans nos chenaux. En éliminant les esclavagistes, peut-être qu'on se débarrassera du même coup des serpents. Par les enfers, cap'taine, ils les appâtent dans nos îles et nos passes avec les corps des esclaves morts. En plus, ils apportent des maladies inconnues ou que nous n'avons jamais attrapées, qui se développent dans ces cales pleines de pauvres misérables et se répandent chez nous ! Chaque fois qu'un de ces navires s'amarre pour faire de l'eau, le mal arrive dans son sillage. Non ! Pas d'esclavagistes !

— Très bien, fit alors Kennit d'un ton mesuré, pas d'esclavagistes. » Jamais il ne se serait douté que Sorcor nourrît la moindre idée dans son crâne, et encore moins qu'il pût éprouver des sentiments d'une telle passion. Mauvais calcul, ça. Il regarda son second d'un œil neuf en songeant qu'il lui faudrait peut-être l'écarter de son projet, non pas tout de suite ni avant un certain temps, mais il y aurait un moment dans l'avenir où il risquait de perdre toute utilité. C'était une éventualité qu'il fallait conserver à l'esprit, et qui l'obligeait à ne plus tirer de plans fondés sur les connaissances de Sorcor. Il sourit. « Tu as raison, naturellement. Beaucoup chez nous partagent sûrement ton opinion et on peut les gagner à notre cause avec ton idée. » Il hocha de nouveau la tête comme s'il réfléchissait. « Oui : pas d'esclavagistes. Mais tout cela est encore bien loin. Si nous devions exprimer tout haut nos projets, nul ne nous écouterait ; on les considérerait comme impossibles, ou bien chacun s'y attaquerait seul en rivalisant avec ses voisins. Chaque navire entrerait en conflit avec les autres, et ce n'est pas ce que nous désirons. Nous devons donc tenir notre projet secret jusqu'à ce que nous ayons gagné le respect de tous les pirates des îles et qu'ils soient prêts à entendre ce que nous avons à leur dire.

— Sans doute, acquiesça Sorcor après un instant de réflexion. Alors, comment on s'y prend pour qu'ils nous écoutent ? »

Enfin la question vers laquelle il le menait depuis le début ! Kennit revint aussitôt près de la table, garda un moment un silence théâtral, posa son verre et déboucha la bouteille. Il remplit la coupe de Sorcor et ajouta une goutte à la sienne, déjà presque pleine. « Nous leur faisons croire que nous pouvons l'impossible, par des actes qu'ils estiment impossibles, tels que, disons, capturer une vivenef et nous en servir comme navire principal. »

Sorcor se rembrunit. « Kennit, mon vieil ami, c'est de la folie. Aucun navire en bois ne peut attraper une vivenef. Elles sont trop rapides. D'après ce que j'ai entendu dire, elles sont capables de sentir un passage dans un chenal et de l'indiquer au timonier, de percevoir un lof du vent, de le prendre et d'utiliser un souffle d'air qui ne ferait pas bouger un autre navire. En plus, même si on en trouvait une et qu'on tuait tout son équipage, elle ne nous servirait à rien : ces navires n'obéissent qu'aux membres de leur famille, et ils se retournent contre les autres. Elle irait s'échouer, ou bien elle se jetterait sur des écueils, ou encore elle chavirerait. Prenez l'exemple de ce bateau de la mort… comment s'appelait-il, déjà ? Celui qui est devenu fou et qui s'en est pris à sa famille et à son équipage ? Il a roulé sur lui-même en emportant tous les hommes avec lui, non pas une fois, mais trois, à ce qu'on m'a dit ; et, la dernière fois qu'on l'a vu, il entrait la quille en l'air dans le port de Terrilville. Il y en a qui affirment que son équipage fantôme l'avait ramené chez lui, d'autres qu'il était revenu montrer aux Marchands ce qu'il avait fait. On l'a tiré au sec, on l'a laissé échoué sur la plage et il y est resté depuis. Le *Paria*, voilà, c'était son nom : le *Paria*.

— Le *Parangon*, le reprit Kennit avec un sourire mi-figue mi-raisin. Il s'appelait le *Parangon*, bien que ceux de sa propre famille aient pris l'habitude de le surnommer le Paria. Oui, j'ai entendu tous les vieux mythes et légendes qui courent sur les vivenefs, mais c'est tout ce que c'est : des mythes et des légendes. Pour ma part, je pense qu'on peut s'emparer d'une vivenef et l'utiliser ; et, si on pouvait gagner son cœur à notre cause, on disposerait pour la piraterie d'un navire avec lequel aucun autre bateau ne pourrait rivaliser. Ce que tu dis à propos des courants et des vents est exact ; il est vrai aussi qu'elles

perçoivent la présence d'un serpent longtemps avant qu'un homme le repère. Une vivenef constituerait le navire parfait pour des pirates, et pour cartographier de nouvelles passes entres les îles aux Pirates, ou pour combattre les serpents. Je ne prétends pas qu'il faut tout laisser en plan pour partir à la chasse à la vivenef : uniquement que, si jamais nous tombons sur l'une d'elles, au lieu de renoncer d'avance, il faut la poursuivre. Si nous nous en emparons, tant mieux –, sinon, ma foi, bien d'autres navires nous échappent aussi. Nous n'aurons rien perdu dans l'affaire.

— Mais pourquoi une vivenef ? demanda Sorcor d'un air égaré. Je ne comprends pas.

— Parce que… j'en veux une. Voilà pourquoi.

— Alors, moi, je vais vous dire ce que je veux. » Pour quelque raison mystérieuse, Sorcor avait l'impression qu'ils étaient en train de passer un marché. « Chaque fois que nous apercevrons une vivenef, nous lui donnerons la chasse, même si je ne vois pas bien à quoi ça sert. Mais je ne le reconnaîtrai pas devant les hommes ; pour eux, je ne démordrai pas du gibier plus qu'un molosse sur une piste. Mais en échange, pour chaque vivenef que nous pourchasserons, nous poursuivrons l'esclavagiste suivant, nous jetterons ses hommes aux serpents et nous ramènerons les esclaves au port le plus proche. Sauf votre jugement, cap'taine, je crois que si nous tuons assez d'esclavagistes et que nous éliminons leurs équipages, nous gagnerons plus vite le respect de nos hommes qu'en capturant des vivenefs. »

Kennit ne fit rien pour dissimuler son froncement de sourcils. « A mon avis, tu surestimes la vertu et la morale de nos camarades de Partage, et il est aussi probable qu'ils nous prendront pour des ramollis du cerveau de perdre notre temps à pourchasser des esclavagistes rien que pour libérer leur cargaison. »

Peut-être l'excellent vin était-il monté à la tête de Sorcor plus vite qu'un millésime moindre, à moins que Kennit n'eût touché sans le faire exprès le seul point sensible du second, mais la voix de son compagnon était d'une basse mortelle quand il observa : « Vous pensez comme ça uniquement parce que vous

n'avez jamais été enchaîné par les mains et les pieds dans une cale puante quand vous étiez à peine plus qu'un gosse. On ne vous a jamais coincé la tête dans un étau pour vous empêcher de bouger pendant que le tatoueur appliquait la marque de votre nouveau maître sur votre figure. »

Les yeux de l'homme étincelaient, perdus dans une obscurité qu'il était seul à pouvoir percer. Il reprit lentement son souffle. « Ensuite, on m'a mis au travail dans une cuve de tannerie à gratter des peaux ; les surveillants se fichaient pas mal des effets des produits sur ma propre peau ; j'ai vu des hommes plus vieux que moi qui crachaient le sang. Tout le monde s'en moquait, et je savais que dans peu de temps je serais comme les autres. Alors, une nuit, j'ai tué deux hommes et je me suis enfui. Mais où aller ? Au nord, où il n'y a que de la glace, de la neige et des barbares ? Retourner au sud, où mon tatouage ferait de moi un esclave en fuite, qui rapporterait une somme rondelette à celui qui m'assommerait et me ramènerait à mon propriétaire ? Ou bien me rendre sur les Rivages Maudits et y vivre comme un animal jusqu'à ce qu'un démon me saigne à blanc ? Non. Il ne me restait que les îles aux Pirates et l'existence d'un forban. Mais ce n'est pas ce que j'aurais voulu, Kennit, si j'avais eu le choix. On est sacrément peu ici à avoir choisi de vivre cette vie. » Sa voix s'éteignit en même temps que la lumière dans ses yeux et son regard se perdit un long moment, par-delà Kennit, dans un coin sombre de la cabine. Soudain, il reporta les yeux sur son capitaine. « Pour chaque vivenef que nous chasserons, nous attraperons un esclavagiste. C'est tout ce que je demande. Je prête la main à votre rêve, vous prêtez la vôtre au mien.

— Ça me paraît équitable », répondit Kennit avec brusquerie. Il savait quand tous les termes d'un marché avaient été étalés sur la table. « Oui, c'est équitable : pour chaque vivenef, un esclavagiste. »

*

Hiémain sentit un froid glacé l'envahir. Il s'était empli l'estomac et, à présent, son repas s'agitait au fond de lui ; il en

tremblait littéralement et cela rendait sa voix chevrotante, ce qui lui faisait horreur : on eût dit un enfant sur le point d'éclater en sanglots alors qu'il cherchait seulement à défendre sa cause rationnellement et avec calme, comme il y avait été formé - comme on le lui avait enseigné dans son monastère bien-aimé. Sans prévenir, le souvenir des couloirs de pierre fraîche dans lesquels la sérénité flottait dans la brise remonta en lui. Il voulut y prendre des forces, mais il ne s'en sentit qu'affaibli : il n'était pas là-bas, il se trouvait dans la salle à manger familiale. La table basse en chêne doré, patinée à en briller, les bancs et les canapés rembourrés qui entouraient la pièce, les murs lambrissés et les tableaux représentant des navires et des ancêtres de la famille lui rappelaient où il était : à Terrilville. Il s'éclaircit la gorge et tenta d'affermir sa voix tout en regardant tour à tour son père, sa mère et sa grand-mère. Tous étaient assis à la même table que lui, mais groupés à un bout, tel un jury prêt à prononcer son jugement – ce qui était peut-être le cas. Il prit son souffle.

« Quand vous m'avez envoyé devenir prêtre, ce n'était pas mon choix. » Encore une fois, il regarda chaque visage à son tour dans l'espoir d'y trouver un souvenir de ce jour affreux. « Nous nous tenions dans cette même salle ; je m'agrippais à vous, maman, et je vous promettais d'être toujours sage si vous ne m'obligiez pas à partir ; mais vous m'avez répondu que je le devais, qu'en tant qu'aîné j'étais dédié à Sa depuis mon premier souffle. Vous avez dit que vous ne pouviez enfreindre la promesse faite à Sa, et que vous me remettiez au prêtre errant qui m'emmènerait au monastère de Kall. Vous en souvenez-vous ? Vous étiez là aussi, père, près de cette fenêtre, et la journée était si radieuse que je ne voyais de vous que votre ombre dans l'éclat du soleil. Grand-mère, vous m'avez dit de me montrer courageux, et vous m'avez donné un petit paquet de gâteaux de la cuisine pour la route. »

A nouveau, il les regarda l'un après l'autre à la recherche d'une expression de malaise devant le sort qu'ils lui réservaient, d'une trace de remords qui dénoncerait la conscience du tort qu'ils lui causaient. Seule, sa mère montrait un soupçon de gêne. Il tenta de capter son regard pour la forcer à exprimer ses

sentiments, mais elle détourna les yeux vers son mari. L'homme paraissait taillé dans la pierre.

« Je vous ai obéi, dit Hiémain avec simplicité, mais d'un ton qui sonnait geignard. J'ai quitté la maison et je suis parti avec un inconnu. Le chemin qui menait au monastère était dur et, une fois arrivé, tout m'était étranger. Mais je suis resté, j'ai fait des efforts, et, au bout d'un moment, je me suis senti chez moi là-bas et j'ai compris que votre décision était la bonne. » Les souvenirs qu'il conservait des débuts de son noviciat étaient doux-amers, et il se sentit à la fois envahi d'une impression d'étrangeté et d'évidence. Il reprit, les larmes aux yeux : « J'aime servir Sa.

J'ai appris beaucoup, j'ai grandi beaucoup, en des façons que je ne puis vous exprimer ; et je sais que je n'en suis qu'au commencement, que je viens seulement d'entamer mon épanouissement. C'est comme… » Il chercha une métaphore appropriée. « Quand j'étais plus jeune, c'était comme si la vie était un cadeau merveilleux, enveloppé d'un papier superbe et décoré de rubans, et je l'aimais, même si je n'en connaissais que l'emballage. Mais, depuis un an à peu près, j'ai commencé à me rendre compte qu'il se trouve un présent encore plus beau à l'intérieur ; j'apprends à voir au-delà des emballages clinquants jusqu'au cœur des choses. Je suis juste au bord ; je ne puis m'arrêter maintenant.

— Nous avions tort », concéda soudain son père. Mais, alors même que le cœur de Hiémain bondissait de joie, le capitaine poursuivit : « Je savais que nous avions tort de t'envoyer là-bas. Je n'ai rien dit et j'ai laissé faire ta mère parce que cela paraissait important à ses yeux –, et puis, Selden avait beau être très jeune, c'était un brave petit gars et je savais que j'aurais un fils pour me succéder. »

Il quitta la table et traversa la salle pour regarder par la fenêtre, comme des années plus tôt. Kyle Havre secoua la tête. « Mais j'aurais dû écouter mon instinct ; je savais que c'était une mauvaise décision, et ça s'est avéré. Le temps est venu où j'ai besoin, où notre maison a besoin qu'un jeune fils prenne sa place sur le navire familial, et nous n'y sommes pas préparés. Selden est encore trop jeune ; d'ici deux ans, un an peut-être, je

pourrai le prendre comme mousse à bord. » Il se retourna vers la table. « C'est notre faute à tous, par conséquent nous devons supporter sans nous plaindre la souffrance que nous impose la correction de cette erreur. Cela signifie que vous, les femmes, allez devoir vous débrouiller ici encore un an ; il faut vous arranger pour faire attendre encore nos créanciers et tirer ce que vous pouvez de nos propriétés. Celles qui ne sont pas profitables doivent être vendues pour étayer celles qui le sont. Cela signifie pour moi encore une année de voyage, et une année dure, car nous allons devoir agir vite et faire commerce de ce qui se vend le mieux. Quant à toi, Hiémain, je devrai t'enseigner en un an tout ce que tu aurais dû apprendre au cours des cinq dernières années, pour faire de toi un homme et un marin. » Tout en parlant, il arpentait la salle en faisant le décompte de ses ordres et de ses buts sur le bout de ses doigts, et Hiémain comprit soudain qu'il s'adressait ainsi à son second à bord du navire, en soulignant les corvées à effectuer. Il avait devant lui le capitaine Havre, habitué à une obéissance sans faille, et qui allait certainement rester cloué d'étonnement devant ce qui allait se passer.

Hiémain se leva en repoussant délicatement sa chaise. « Je retourne au monastère. J'ai peu d'affaires à emballer et j'ai fait ici tout ce que j'avais à y faire. Je partirai demain. » Il promena son regard sur les occupants de la table. « En la quittant ce matin, j'ai promis à *Vivacia* d'envoyer quelqu'un passer avec elle le reste de la journée. Je propose qu'on réveille Althéa pour lui demander d'y aller. »

Aussitôt, son père devint écarlate de rage. « Assieds-toi et cesse de raconter des âneries ! aboya-t-il. Tu vas faire ce qu'on te dira de faire ! Ce sera ta première leçon ! »

Hiémain avait l'impression que les battements de son cœur faisaient trembler tout son corps. Avait-il peur de son propre père ? Oui. Il lui fallait tout son courage pour rester debout, et il était incapable de parler. Pourtant, alors qu'il soutenait le regard de son père et demeurait immobile tandis que l'homme en furie s'avançait vers lui, une part calme et singulière de son esprit observait : « Oui, mais il ne s'agit que de la peur physique de la force physique. » Cette idée enveloppa toute sa pensée

dans ses rets, si bien qu'il ne fit pas attention à sa mère qui poussait un cri, puis hurlait : « Oh, Kyle, non, je t'en prie, non ! Parle-lui, convaincs-le, non, je t'en supplie, non ! », ni à sa grand-mère qui, d'une voix de commandement, s'exclamait violemment : « Nous sommes ici chez moi et il n'est pas question que vous… »

Puis, le poing le frappa sur le côté du visage avec un craquement assourdissant. Il tomba à la fois vite et lentement, ahuri et honteux de n'avoir pas levé une main pour se défendre ni de s'être sauvé, sans cesser d'entendre quelque part un prêtre philosopher : « La peur physique, oui, je vois, mais il en est une autre, et que faut-il pour me la faire ressentir ? » Puis le dallage le heurta, dur et frais malgré la chaleur montante de la journée. Perdre conscience fut comme s'enfoncer dans le sol, ne plus faire qu'un avec lui comme cela lui était arrivé avec le navire, sauf que le sol ne pensait qu'à des ténèbres profondes. Hiémain aussi.

10

CONFRONTATIONS

« Kyle, c'est intolérable ! »

L'exclamation de Ronica résonna clairement dans le couloir dallé, et sa stridence donna envie à Althéa, qui souffrait de migraine, de s'en détourner, alors même que la mention du nom de Kyle la poussait à foncer dans la bataille. Prudence, se conseilla-t-elle ; tout d'abord, elle devait découvrir par quel genre de temps elle naviguait, et elle ralentit en suivant le couloir qui menait à la salle à manger.

« C'est mon fils et je le disciplinerai comme bon me semblera ! Ma conduite vous paraît peut-être dure aujourd'hui, mais plus vite il apprendra à obéir, et à obéir promptement, moins il aura de mal à s'adapter à la vie à bord. Il va se remettre et vous verrez qu'il n'a pas grand mal ; il sera sans doute plus secoué qu'autre chose. »

Même Althéa perçut une vague note d'inquiétude dans la voix de Kyle ; quant au son étouffé qu'elle entendait, ce devait être sa sœur en train de pleurer. Qu'avait fait Kyle au petit Selden ? Une terrible angoisse monta en elle, mêlée au désir de fuir cette vie domestique sens dessus dessous et de retourner… où ? Au navire ? Ce n'était plus un refuge. Elle se figea sur place en attendant que passe la vague de détresse qui lui faisait tourner la tête.

« Vous ne vous conduisez pas comme un père qui apprend la discipline à son fils, mais comme un matelot dans une bagarre d'ivrognes, et ce genre de comportement n'a pas sa place chez moi ! Hier soir, j'étais prête à me montrer indulgente envers vous ; la journée avait été éprouvante et l'aspect d'Althéa était choquant. Mais ceci, sous mon propre toit, entre personnes du même sang… non ! Hiémain n'est plus un enfant, Kyle, et,

même si c'en était un, le brutaliser n'aurait pas constitué la bonne réaction. Il ne faisait pas une crise de rage, il s'efforçait de vous faire part de son point de vue. On ne donne pas la fessée à un enfant qui exprime poliment une opinion, et on ne frappe pas non plus un homme pour cela.

— Vous n'avez rien compris, dit Kyle sans ambages. Dans quelques jours il vivra à bord d'un navire, où la seule opinion qui compte est la mienne. Il n'aura pas le temps de discuter mes ordres, il n'aura même pas le temps de réfléchir. Sur un navire, un matelot obéit instantanément. Hiémain vient d'apprendre pour la première fois ce qui l'attend s'il ne suit pas cette règle. » D'un ton radouci, il ajouta : « Un jour, ça lui sauvera peut-être la vie. »

Althéa entendait le bruit de ses bottes alors qu'il arpentait la salle. « Allons, relève-toi, Keffria. Il va revenir à lui dans quelques minutes et je ne veux pas te voir aux petits soins pour lui à ce moment-là. Ne l'encourage pas dans un comportement que je ne tolère pas ; s'il nous croit divisés sur ce sujet, il se battra d'autant plus, et, plus il se battra, plus il s'étalera sur le sol.

— Tout cela me fait horreur, dit Keffria d'une petite voix sans timbre. Pourquoi faut-il qu'il en soit ainsi ? Pourquoi ?

— Ce n'est pas obligatoire, intervint sa mère, et ça ne le sera pas. Je vous le déclare formellement, Kyle Havre, je ne tolérerai pas votre conduite. Dans notre famille, nul n'a jamais traité personne de la sorte, et nous n'allons pas commencer le jour de la mort d'Ephron. Pas chez moi ! » Le ton de Ronica Vestrit ne laissait pas place à la discussion.

Mais ce n'était pas le ton à employer avec Kyle, Althéa aurait pu en prévenir sa mère. Se dresser face à lui ne ferait qu'exacerber sa violence, et c'est ce qui se produisit.

« Parfait ! Dès qu'il reprendra connaissance, je l'emmènerai au navire, où j'aurai tout loisir de lui enseigner les bonnes manières. C'est d'ailleurs la meilleure solution, sans doute : s'il apprend un peu comment fonctionne un bateau au port, il aura moins de mal quand nous serons en marche – et je ne serai pas forcé d'écouter des femmes qui discutent le moindre de mes ordres !

— Il est chez moi et il sera sur mon navire, fit Ronica. Mais Kyle la coupa et ses paroles emplirent Althéa d'une colère à la fois brûlante et glacée.

— Il sera sur le navire de Keffria, et sur le mien, puisque je suis son époux. Ce qui se passe sur la *Vivacia* ne vous regarde plus, Ronica. En outre, je crois, selon les lois de succession de Terrilville, que cette maison appartient aussi à ma femme, et que nous pouvons la diriger comme bon nous semble. »

Un silence terrible se fit. Quand Kyle reprit la parole, il y avait une trace d'excuse dans sa voix. « Il pourrait en être ainsi, en tout cas, mais à notre détriment à tous. Je ne propose pas que nos chemins se séparent, Ronica ; il est évident que la famille prospérera davantage si nous œuvrons de concert, dans une maison commune et vers un but commun. Mais je n'y parviendrai pas les mains liées, vous devez vous en rendre compte. Vous vous en êtes très bien tirée, pour une femme, toutes ces années ; mais les temps changent, et Ephron n'aurait pas dû vous laisser vous débrouiller toute seule. J'avais beau respecter l'homme… ou peut-être parce que je le respectais, je dois apprendre de ses erreurs. Il n'est pas question que je fasse voile dans le soleil couchant en laissant Keffria tout gérer en attendant mon retour. Je dois m'assurer de pouvoir demeurer à terre et diriger nos affaires ; et je n'ai pas l'intention de laisser Hiémain monter à bord de la *Vivacia* et s'y conduire comme un prince gâté. Vous avez vu ce qu'est devenue Althéa : c'est une tête de mule qui s'intéresse si peu au sort des autres qu'elle en est inutile – non, pis, qu'elle est sur le point de ruiner le nom et la réputation de la famille. Je vous le dis carrément, j'ignore si vous êtes capables, l'une ou l'autre, de lui fixer les limites dont elle a besoin. Peut-être le plus simple serait-il de la marier, de préférence à quelqu'un qui n'habite pas Terrilville… »

Alors, toutes voiles dehors, Althéa pénétra dans la salle. « Auriez-vous le front de répéter vos insultes devant moi, Kyle ? »

L'homme ne parut pas étonné de son apparition. « Il me semblait bien avoir vu votre ombre. Depuis combien de temps écoutez-vous notre conversation, petite sœur ?

— Depuis assez longtemps pour savoir que vous ne voulez le bien ni de notre famille ni de notre navire. » Althéa s'efforçait de ne pas se laisser ébranler par le calme de Kyle. « Qui vous croyez-vous donc pour parler sur ce ton à ma mère et à ma sœur, pour leur annoncer tranquillement vos intentions, votre volonté de revenir « diriger » les affaires ?

— Je suis l'homme de la famille à présent, il me semble », déclara-t-il sans prendre de gants.

Althéa eut un sourire glacial. « Vous pouvez jouer à l'homme de la famille tant qu'il vous plaira, mais si vous croyez que vous allez garder mon bateau, vous vous trompez ! »

Kyle poussa un soupir théâtral. « Et moi qui m'imaginais que seuls vos prétendus cousins du désert des Pluies croyaient que répéter un souhait assez souvent suffisait à le réaliser ! fit-il, ironique. Petite sœur, vous êtes une sotte : non seulement la loi commune de Terrilville reconnaît Keffria comme unique héritière, mais le fait a été consigné par écrit et ratifié par votre père lui-même. Comptez-vous contrecarrer sa volonté même en cela ? »

Ces mots anéantirent Althéa. Elle eut l'impression que tout ce qui l'avait soutenue jusque-là venait de lui être arraché ; elle était presque arrivée à se convaincre que la scène de la veille avait été un accident, que son père ne pouvait pas consciemment vouloir la déshériter du navire – il n'avait agi ainsi que parce qu'il souffrait trop. Mais apprendre qu'il l'avait couché par écrit et scellé… NON ! Elle regarda sa mère, puis reporta les yeux sur Kyle. « Peu m'importe ce qu'on a induit mon père à rédiger sur son lit de mort, dit-elle d'une voix basse mais furieuse. Je sais que *Vivacia* est à moi, à moi comme elle ne sera jamais à vous, Kyle. Et je vous le dis : je n'aurai de cesse de l'avoir sous mon commandement…

— Votre commandement ! » Kyle éclata d'un rire qui évoquait un aboiement. « Vous, commander un navire ? Vous n'êtes même pas bonne à servir à bord d'un rafiot ! Vous vous faites des illusions sur vos compétences, vous vous prenez pour un marin, mais c'est faux ! Votre père vous emmenait avec lui pour vous éviter d'avoir des ennuis à terre, voilà ce que je comprends ! Vous n'êtes même pas bon marin ! »

Althéa s'apprêtait à répondre quand Hiémain, étendu par terre, poussa un gémissement qui attira tous les regards sur lui. Keffria s'élança mais Kyle l'arrêta d'un geste. Ronica, en revanche, ne prêtant nulle attention au regard et au bras tendu de son gendre, s'approcha du garçon. Il se redressa sur son séant, manifestement sonné, en se tenant la tête à deux mains ; avec effort, il regarda sa grand-mère en essayant d'accommoder sa vision. « Je vais bien ? demanda-t-il d'un ton incertain.

— J'espère », répondit-elle gravement. Elle poussa un petit soupir. « Althéa, veux-tu m'apporter un linge mouillé ?

— Ce gosse se porte à merveille », grogna Kyle, mais Althéa ne l'écouta pas. Elle sortit de la salle en coup de vent pour chercher un torchon humide, tout en se demandant pourquoi elle obéissait ainsi : elle soupçonnait sa mère d'avoir trompé son père, d'avoir obtenu de lui une signature qu'il refusait. Pourquoi donc se pliait-elle si docilement à sa volonté aujourd'hui ? Elle n'en savait rien, sinon peut-être que cela lui permettait de s'éloigner un moment de Kyle et d'éviter de le tuer.

Tandis qu'elle descendait à la pompe, elle se demanda ce qu'il était advenu de son monde ; jamais on n'avait vu de telles scènes chez elle : entendre des gens s'insulter à tue-tête était déjà étonnant, mais Kyle avait carrément assommé son fils ! Elle n'arrivait pas à le croire ; de tels comportements étaient trop étrangers pour elle, si choquants qu'elle ignorait comment y réagir et que ressentir. Elle actionna la pompe, passa une serviette sous l'eau glacée, puis l'essora consciencieusement. Une domestique se tenait dans la pièce, l'air inquiet.

« Voulez-vous que je vous aide ? » demanda-t-elle dans un quasi-murmure.

Althéa s'entendit mentir calmement : « Non. Non, tout va bien. Le capitaine Havre s'est simplement mis en colère. » Tout va bien, songea-t-elle ; ce n'était vraiment pas le sentiment qu'elle éprouvait ; elle avait plutôt la sensation d'être une massue de jongleur en train de virevolter en l'air sans savoir quelle main allait la rattraper et la relancer en cadence. Mais peut-être n'y aurait-il pas de main : elle allait peut-être s'envoler, hors de toute maîtrise et ne plus jamais faire partie de la famille. Cette image ridicule la fit sourire amèrement, et elle

déposa le linge humide dans une jatte en terre avant de la porter dans la salle à manger. Quand elle arriva, Hiémain et sa grand-mère étaient assis à un angle de la table basse ; le jeune garçon paraissait pâle et bouleversé, Ronica déterminée. Elle tenait les mains de son petit-fils entre les siennes et lui parlait d'un ton grave.

Kyle se tenait les bras croisés près de la fenêtre. Il tournait le dos à la salle mais Althéa sentait l'indignation qui émanait de lui ; Keffria, debout à côté de lui, le regardait d'un air suppliant, mais il ne semblait pas avoir conscience de sa présence.

« ... tout est entre les mains de Sa. » Ronica s'adressait d'un ton solennel au neveu d'Althéa. « Je crois que ce n'est pas sans raison qu'il t'a renvoyé chez nous et créé ce lien entre le navire et toi. Il doit en être ainsi, Hiémain. Peux-tu l'accepter, comme tu as autrefois accepté la façon dont nous t'avons voué à la prêtrise ? »

Un lien entre Hiémain et le navire... C'était impossible. Le cœur d'Althéa se glaça dans sa poitrine mais, curieusement, son corps continua d'avancer et ses yeux de voir ; Hiémain portait toute son attention sur sa grand-mère ; il ne la quittait pas du regard. Son ascendance Havre était manifeste dans son menton relevé et la colère qui brûlait dans ses yeux. Puis, comme elle déposait la jatte au linge humide près de lui, Althéa vit le jeune garçon reprendre sa maîtrise de soi : en cinq ou six respirations, il détendit ses traits et, l'espace d'un instant, Althéa remarqua chez lui une forte ressemblance non seulement avec le capitaine Vestrit mais aussi avec l'image que lui renvoyait son propre miroir. Elle en resta pantoise.

Quand il prit la parole, ce fut d'un ton mesuré et raisonnable. « J'ai entendu ce discours mille fois : c'est la volonté de Sa. Qu'il s'agisse du mauvais temps, de tempêtes tardives, d'enfants mort-nés, c'est la volonté de Sa. » Il saisit le linge humide, le plia soigneusement et l'appliqua sur sa joue, qui commençait déjà à virer au violacé ; le jeune garçon paraissait encore secoué et son esprit un peu confus. Ses mots manquaient de tranchant, et Althéa supposa qu'il avait du mal à s'exprimer. Mais il ne paraissait pas fâché, ni intimidé, ni effrayé : on eût dit seulement qu'il cherchait à atteindre sa

grand-mère par ses paroles, comme si, en la gagnant à sa cause, il pouvait sauver sa propre existence. C'était possible.

« Les tempêtes et le mauvais temps sont peut-être effectivement de son fait ; les enfants mort-nés aussi – sauf quand le mari a battu sa femme la veille… » Sa voix s'éteignit comme s'il se remémorait quelque souvenir désagréable, puis ses yeux se reportèrent sur le visage de sa grand-mère. « Je crois que Sa nous a donné ' notre existence et que sa volonté est que nous la vivions bien. Il place des obstacles sur notre chemin, c'est vrai… J'ai entendu des gens enrager contre sa cruauté et demander : « Pourquoi ? Pourquoi ? » Mais, le lendemain, ces mêmes personnes prennent leurs scies et s'en vont couper des branches de leurs arbres fruitiers, déraciner de jeunes baliveaux et les replanter loin de là où ils avaient poussé. « Ils croîtront mieux et ils donneront davantage », affirment les ouvriers des vergers ; mais ils ne restent pas auprès des arbres pour leur expliquer que c'est pour leur bien. »

Il retira le linge de sa joue et le plia différemment pour lui redonner de la fraîcheur. « Mon esprit divague, fit-il d'un air mécontent, au moment où je voudrais m'adresser le plus clairement à vous, grand-mère. Je ne pense pas que ce soit la volonté de Sa que je quitte le séminaire et que je vive à bord d'un navire afin que notre famille prospère financièrement. Je ne suis pas non plus certain que ce soit votre volonté à vous ; c'est celle de mon père. Pour obtenir ce qu'il veut, il se propose de violer une promesse et de » violer mon cœur. De plus, je me rends bien compte que ce « cadeau » qu'il me fait et dont je ne veux pas a été arraché, hier seulement, à ma tante Althéa. »

Pour la première fois, il regarda l'intéressée. Malgré la douleur qu'elle lut sur son visage meurtri, elle eut l'impression un instant de se trouver devant les yeux de son père, devant cette patience infinie qui capitonnait une volonté de fer. Elle se disait, stupéfaite, que ce n'était pas un jeune garçon fragile, un novice timide qu'elle avait devant elle, mais un homme enfermé dans le corps d'un adolescent en pleine modification.

« Votre propre fils constate l'injustice de votre conduite, dit-elle à Kyle d'un ton accusateur. Me dépouiller de *Vivacia* n'a

rien à voir avec votre conviction que je suis ou non capable de la commander ; c'est votre cupidité qui vous fait agir.

— Ma cupidité ? cria Kyle avec dédain. Ma cupidité ? Ah, elle est bien bonne ! C'est par cupidité que je voudrais récupérer un navire tellement grevé de dettes que j'aurai de la chance si je les rembourse avant ma mort ? C'est la cupidité qui me pousse à prendre la responsabilité d'une famille incapable de gérer correctement son argent ? Althéa, si je pensais que vous aviez la moindre chance de vous rendre utile à bord de la *Vivacia*, je sauterais sur l'occasion de vous y faire travailler, pour changer. Non, mieux que ça : si vous étiez capable de me montrer le moindre signe de compétence en tant que marin, si vous aviez ne serait-ce qu'une étiquette de recommandation à votre ceinture, je vous ferais présent de ce fichu bateau et de toutes ses dettes ! Mais vous n'êtes rien d'autre qu'une gamine gâtée !

— Menteur ! s'exclama Althéa avec dégoût.

— Par Sa, je ne dis que la vérité ! rugit Kyle, hors de lui. Si un seul capitaine digne de ce nom acceptait de témoigner de votre aptitude de marin, je vous remettrais le navire dès demain ! Mais tout Terrilville sait ce que vous êtes : une dilettante qui se prend pour ce qu'elle n'est pas !

— Le navire serait prêt à témoigner en sa faveur », intervint Hiémain d'une voix hésitante. Il porta une main à son front comme pour empêcher sa tête d'éclater. « S'il se portait témoin pour elle, tiendriez-vous parole ? Car, par Sa, vous avez fait un serment et nous l'avons tous entendu ; vous seriez obligé de le tenir. Je ne puis croire que mon grand-père voulait toutes ces disputes et cette violence, alors qu'il est très simple de rétablir un équilibre. Si Althéa montait à bord de la *Vivacia*, je rentrerais avec bonheur dans mon monastère, et chacun de nous retrouverait sa place, là où nous étions heureux… » Sa voix mourut quand il s'aperçut que tous les regards étaient fixés sur lui. Les yeux de son père étaient noirs de fureur, et Ronica Vestrit avait porté la main à sa bouche comme si le discours de Hiémain l'avait touchée au vif.

« J'en ai assez de toutes ces pleurnicheries ! » explosa soudain Kyle. En quelques enjambées, il s'approcha de la table, y prit appui et foudroya son fils du regard. « Est-ce ça que tu as

appris chez les prêtres ? A tout déformer pour obtenir ce que tu désires ? J'ai honte de voir un garçon de mon propre sang employer de telles pratiques sur sa grand-mère ! Lève-toi ! » aboya-t-il. Comme Hiémain ne bougeait pas et continuait de le dévisager sans un mot, il hurla : « Debout ! »

Le jeune novice hésita un instant, puis se redressa. Il ouvrit la bouche, mais son père le prit de vitesse. « Tu as treize ans, même si tu en parais dix et que tu te conduis comme si tu en avais trois ! Treize ans : selon la loi de Terrilville, le travail d'un fils revient à son père jusqu'à ses quinze ans. Si tu t'opposes à moi, j'invoquerai cette loi. Je me fiche que tu portes une robe marron ou qu'il te pousse des andouillers sacrés sur le front : jusqu'à quinze ans, tu travailleras sur ce navire. Est-ce clair ? »

Même Althéa fut choquée par le quasi-blasphème que constituaient les paroles de Kyle. Hiémain avait la voix tremblante, mais ce fut droit comme un i qu'il répondit : « En tant que prêtre de Sa, je ne suis tenu par les lois civiles que si elles sont justes et respectent la vertu. Vous invoquez une règle civile pour enfreindre votre promesse ; quand vous m'avez donné à Sa, vous avez aussi donné mon travail à Sa. Je ne vous appartiens plus. » Il jeta un coup d'œil à sa mère puis à sa grand-mère, et ajouta presque d'un ton d'excuse : « Je ne fais même plus vraiment partie de votre famille. J'ai été donné à Sa. »

Ronica voulut s'interposer, mais Kyle l'écarta avec une force qui fit trébucher la vieille femme. Un cri aux lèvres, Keffria se précipita vers sa mère. Pendant ce temps, Kyle agrippa Hiémain par le devant de sa bure et le secoua à lui en faire ballotter la tête ; sous l'effet de la fureur, ^ voix était méconnaissable. « A moi ! rugit-il. Tu es à moi ! Tu vas te taire et faire ce qu'on t'ordonne ! Tout de suite ! » Il cessa de secouer le garçon et le hissa sur la pointe des pieds. « Descends au navire et présente-toi au second. Dis-lui que tu es le nouveau mousse et n'ajoute rien de plus. Le mousse ! Compris ? »

Althéa avait assisté à la scène avec une fascination horrifiée. Elle avait vaguement conscience que sa mère serrait contre elle une Keffria sanglotante, à demi hystérique, et tentait de la consoler. Deux serviteurs, incapables de contenir leur

curiosité, observaient discrètement la salle par la porte ouverte. Althéa devait intervenir, elle le savait, mais les événements dont elle était témoin étaient si loin de son expérience qu'elle ne pouvait rester que bouche bée. Dans les cuisines, on murmurait qu'il se produisait des scènes semblables dans certaines maisons, ou bien on avait entendu parler de Marchands qui mettaient leurs fils en apprentissage contre leur volonté ; Althéa elle-même savait que, selon la rumeur, une discipline de fer régnait sur certains bateaux ; mais cela ne concernait absolument pas les Premiers Marchands et leurs familles – ou, sinon, on n'en parlait pas.

« Est-ce que c'est clair ? » hurla Kyle, comme si crier devait rendre ses propos plus compréhensibles. Etourdi, Hiémain réussit à acquiescer, et Kyle lâcha sa robe. Le garçon chancela, puis se rattrapa à l'angle de la table. Il resta appuyé là, la tête penchée.

« Et quand je dis tout de suite, c'est tout de suite ! » aboya Kyle d'un ton où se mêlaient la fureur et le triomphe. Il tourna la tête vers la porte, où se tenait un domestique. « Toi, Welf ! Cesse de bayer aux corneilles et accompagne mon fils jusqu'à la *Vivacia*. Veille à ce qu'il emporte toutes les affaires avec lesquelles il est venu, parce qu'à partir de maintenant il va vivre sur le navire ! »

Tandis que Welf entrait précipitamment pour prendre Hiémain par le bras et le conduire hors de la salle, Kyle se tourna vers Althéa d'un air menaçant. Avoir réussi à se faire obéir de son fils paraissait avoir accru son assurance, car il déclara d'un ton de défi : « Etes-vous assez avisée pour tirer une leçon de cette scène, petite sœur ? »

D'une voix basse et monocorde, Althéa répondit : « Ça m'étonnerait beaucoup que nous n'ayons pas tous appris quelque chose sur vous, Kyle ; surtout que vous êtes pratiquement prêt à tout pour assurer votre mainmise sur la famille Vestrit.

— Ma mainmise ? » Kyle la dévisagea, incrédule, puis regarda les deux autres femmes pour voir si elles partageaient sa stupéfaction ; mais Ronica lui rendit un regard noir pendant que Keffria sanglotait sur son épaule. « Vous croyez que c'est

mon but ? Prendre la direction absolue de la famille ? » Il secoua la tête, puis éclata d'un rire incertain. « Mon but, c'est de sauver ce qui peut encore l'être. Sacrénom, je ne sais pas pourquoi je me donne tant de mal ! Vous me considérez toutes comme un voleur, alors que j'essaye seulement de maintenir la famille à flot ! Keffria ! Tu le sais bien, toi ! Nous en avons parlé ! »

Il se tourna vers sa femme, qui finit par lever vers lui son visage sillonné de larmes ; mais il n'y avait aucune compréhension dans ses yeux. Il secoua la tête d'un air perplexe. « Que dois-je faire, selon vous ? demanda-t-il à la cantonade. Nos propriétés perdent de l'argent tous les jours, nos créanciers menacent de les saisir, et vous paraissez tous penser, en prenant une tisane autour d'une table, que votre bonne éducation vous interdit d'y prêter attention. Non, ça, je le retire. Althéa a l'air de vouloir accélérer notre ruine en conservant la vivenef comme jouet, pendant qu'elle passe ses soirées à s'enivrer avec les voyous du coin, à se bagarrer et à se faire tripoter.

— Arrêtez, Kyle ! l'avertit Ronica à voix basse.

— Arrêter quoi ? De vous dire ce que vous savez déjà mais que vous refusez de reconnaître ? Ecoutez-moi tous un instant ! » Il se tut et prit une longue inspiration, comme s'il s'efforçait d'écarter sa colère et sa frustration. « Je dois penser à mes enfants, Selden et Malta ; comme Ephron, moi aussi je mourrai un jour, et je n'ai pas l'intention de ne leur laisser que des dettes et une mauvaise réputation. Ephron ne vous a pas donné de garçon pour vous protéger, Ronica, d'homme pour prendre en charge la gérance des propriétés. Je me présente donc, comme un beau-fils digne de ce nom, pour accomplir ce qui doit l'être, si pénible cela soit-il. J'ai beaucoup réfléchi ces derniers mois, et je pense pouvoir nous remettre sur pied. J'ai noué un certain nombre de contacts avec des Chalcédiens qui sont prêts à traiter avec nous ; c'est un projet qui n'a rien d'inhabituel ; nous devons employer le bateau, et l'employer au maximum, pour transporter les frets les plus profitables le plus vite possible. Entre-temps, il faut évaluer toutes nos propriétés, sans faire de sentiment, et ne garder que celles qui peuvent nous

rapporter du bénéfice cette année. Mais, plus important, il ne faut pas affoler nos créanciers. Si nous vendons à tout vent, ils vont croire que nous coulons et ils se jetteront sur nous pour tirer une fraction de ce qui reste avant que tout soit parti ; et, franchement, s'ils voient Althéa boire et bambocher sans cesse avec des hommes de mauvaise vie comme si la famille avait perdu tout espoir et tout sens de la dignité, cela aura son effet : salissez votre nom, Althéa, et vous salissez celui de ma fille en même temps. Un jour, j'espère que vous verrez Malta faire un bon mariage, mais les hommes honorables se détourneront d'elle si vous passez pour une ivrognesse et une souillon. »

Althéa gronda :

« Comment osez-vous…

— J'ose beaucoup pour mes enfants. Hiémain deviendra un homme, qu'il le veuille ou non, même si plus tard il croit me détester. Je rendrai une base financière solide à cette famille, même si je dois employer la vivenef comme vous n'auriez jamais pu vous y résoudre. Si vous vous souciiez autant que moi des vôtres, ne fût-ce qu'à moitié, vous vous reprendriez, vous vous présenteriez comme une dame et vous chercheriez un mariage acceptable pour redresser la fortune de la famille. »

Une rage froide monta en Althéa. « Je dois donc faire la pute auprès du plus offrant, du moment qu'il m'appelle son épouse et propose un bon prix de mariage ?

— Ça vaudrait mieux qu'au moins offrant, comme vous sembliez vouloir le faire hier soir », répliqua Kyle d'un ton glacé.

Althéa prit son souffle et se hérissa comme un chat en colère, mais sa mère intervint dans sa querelle avec Kyle.

« Assez. »

Ce seul mot, prononcé calmement, suffit. Comme si elle déposait une pile de linge sur un lit, la vieille femme conduisit Keffria à un fauteuil proche et l'y fit asseoir. Le ton péremptoire de son intervention avait fait taire toute l'assemblée ; même les sanglots de Keffria cessèrent. Sa mère, de taille réduite, le teint sombre, paraissait encore plus petite dans ses habits noirs de deuil, mais quand elle s'interposa entre Althéa et Kyle, ils reculèrent tous les deux. « Je n'ai pas l'intention de crier, leur dit-elle, et je n'ai pas l'intention non plus de me répéter ; je vous

conseille donc de faire attention et de graver mes paroles dans votre mémoire. Althéa, c'est à toi que je m'adresse en premier parce que je n'ai pas eu l'occasion de te parler vraiment depuis que tu as mis pied à terre. Kyle, ne m'interrompez pas, même si vous êtes d'accord avec moi. Allons-y. »

Elle prit une inspiration et parut hésiter un instant. Puis, elle s'approcha d'Althéa et prit ses mains dans les siennes. « Ma fille, tu as l'impression qu'on t'a causé un préjudice, je le sais ; tu pensais hériter du navire. C'était ce que voulait ton père. Mais il est mort et, même si cela me cause de la peine, je vais te parler franchement : il t'a toujours traitée comme les fils que nous avons perdus. Si tes frères avaient survécu à la peste… Mais ce n'a pas été le cas. Cependant, de leur vivant, il disait toujours que les terres reviendraient à ses filles et le bateau à ses fils ; et, bien qu'il ne l'ait jamais déclaré franchement, après la mort de nos fils, je crois qu'il comptait donner les propriétés à Keffria et le navire à toi. Mais il pensait aussi vivre vieux, voir payées les dettes sur le navire et les créances sur nos terres, et te voir épouser un homme qui commanderait la *Vivacia*. Non, ne dis rien ! fit-elle d'un ton âpre pour couper court à l'objection qu'Althéa s'apprêtait à formuler. C'est déjà assez dur d'évoquer ces événements. Si on m'interrompt, je n'en finirai jamais », reprit-elle d'un ton radouci. Elle redressa la tête et regarda fermement sa fille. « Si tu veux reprocher à quelqu'un ta déception, prends-t'en à moi, car, lorsque je n'ai plus pu me cacher que ton père se mourait, j'ai envoyé chercher Curtil, notre vieux conseiller juridique, et, à nous deux, nous avons couché sur le papier ce qui nous paraissait la meilleure solution, puis j'ai persuadé ton père de signer le document. Je l'ai persuadé, Althéa, je ne l'ai pas trompé. Même ton père a fini pas se convaincre de la sagesse de ce que nous avions décidé. Si la fortune de la famille était divisée, aucun de nous ne survivrait. Keffria étant l'aînée qui doit pourvoir aux besoins de ses enfants, j'ai suivi la tradition et j'ai fait d'elle l'unique héritière. » Ronica Vestrit quitta le regard bouleversé d'Althéa pour contempler son autre fille. Keffria était toujours assise sur le banc, le front sur la table, mais ses pleurs s'étaient apaisés. Kyle s'approcha pour poser une main sur l'épaule de sa femme ;

Althéa ne put savoir s'il cherchait à la réconforter ou s'il s'agissait d'un geste d'appropriation. Sa mère reprit : « Keffria était au courant de son héritage. Elle le sait aussi, le document établit clairement qu'elle doit continuer à pourvoir aux besoins de sa sœur jusqu'à son mariage, auquel moment elle recevra en dot une somme importante. Keffria est donc tenue, non seulement par le sang, mais aussi par écrit, de bien te traiter. »

Le regard effaré d'Althéa n'avait pas changé. « Althéa… fit sa mère d'un ton implorant. Essaye de considérer la situation d'un point de vue impartial ; je me suis montrée aussi juste que je le pouvais ; si on t'avait laissé *Vivacia*, tu aurais eu à peine de quoi la faire marcher : il faut de l'argent pour approvisionner un navire, engager un équipage, pour l'entretien et les réparations, et un voyage profitable aurait risqué de t'obliger à faire des pieds et des mains pour payer les dettes et garder assez d'argent pour reprendre la mer. Et si tu ne faisais pas de profit, que se passerait-il ? La reconnaissance de dette du bateau est liée aux propriétés terriennes ; il n'existait aucun moyen raisonnable de diviser l'héritage ; il faut utiliser les deux pour nous tirer de notre situation financière.

— Par conséquent, je ne reçois rien, dit Althéa d'un ton calme.

— Althéa, ta sœur ne te laisserait jamais manquer… », répondit sa mère, mais, et elle en fut choquée, la jeune fille la coupa. « Je m'en fiche. Que je sois pauvre ou riche, je m'en fiche. C'est vrai, j'ai rêvé que *Vivacia* serait un jour à moi – parce qu'elle est à moi, maman, d'une façon que je ne peux te faire comprendre, de la même manière que les chevaux de Seddon Dib tirent sa voiture, mais que leurs cœurs, comme tout le monde le sait, appartiennent à son garçon d'écurie. Le cœur de *Vivacia* est à moi, et le mien est à elle. Je ne veux pas de meilleur mariage. Gardez l'argent que *Vivacia* rapportera, que chacun affirme qu'elle appartient à Keffria, mais laissez-moi naviguer sur elle. C'est tout ce que je demande, mère, Keffria ! Laissez-moi naviguer avec elle et je ne vous ferai plus d'ennuis, je ne remettrai pas en question votre volonté pour tout le reste. » Son regard éperdu se fixa d'abord sur sa mère, puis sur

le visage mouillé de larmes de Keffria levé vers elle. « Je vous en prie, souffla-t-elle. Je vous en prie…

« Non. » C'était Kyle qui avait parlé. « Non. J'ai déjà donné l'ordre qu'on ne vous laisse plus monter à bord du navire, et je ne changerai pas d'avis. Vous voyez comment elle est, ajouta-t-il en se tournant vers Ronica et Keffria. Elle n'a pas une seule idée pratique. Elle veut n'en faire qu'à sa tête, comme auparavant. Elle resterait la fille têtue de son père à bord de la *Vivacia*, elle ne prendrait aucune responsabilité sinon de jouer au matelot, et, une fois au port, elle ferait les boutiques, s'achèterait les breloques qui lui plaisent en les faisant mettre sur le compte de son père. Seulement, à partir d'aujourd'hui, ce compte serait celui de sa sœur et le mien. Non, Althéa. Votre enfance a pris fin avec la mort de votre père ; il est temps que vous vous conduisiez comme il sied à une fille de cette famille.

— Ce n'est pas à vous que je m'adresse ! éclata Althéa. Vous n'avez aucune idée de ce dont je parle ! Pour vous, *Vivacia* n'est qu'un bateau comme un autre, même s'il vous parle. Pour moi, c'est un membre de ma famille, plus proche de moi qu'une sœur ; il a besoin de moi à son bord, et j'ai besoin de naviguer avec lui. Elle affronterait la mer avec moi comme elle ne le ferait jamais avec vous, le cœur au vent !

— Fadaises de gamine ! s'esclaffa Kyle. Bêtises que tout ça ! Vous l'avez quittée furieuse le jour où elle s'est éveillée et vous avez laissé Hiémain passer la première nuit avec elle. Si vous éprouviez tous ces grands sentiments pour la *Vivacia*, jamais vous n'auriez agi ainsi. Elle a l'air d'apprécier Hiémain, et il sera à bord pour lui tenir compagnie ou je ne sais quoi ; et il apprendra à œuvrer comme un vrai marin au lieu de délirer à propos du navire ou de s'enivrer dans des ports étrangers. Non, Althéa, il n'y a pas de place pour vous à bord de la *Vivacia*, et je ne veux pas que vous semiez la discorde ni que vous souleviez une rivalité avec Hiémain pour les faveurs du navire.

— Maman ? » fit Althéa, désespérée.

Sa mère eut l'air peinée. « Si je ne t'avais pas vue hier soir, ivre et dépenaillée, je m'opposerais à Kyle sur ce sujet ; je considérerais qu'il est beaucoup trop dur avec toi. » Elle poussa un profond soupir. « Mais je ne peux nier ce que j'ai vu de mes

propres yeux. Althéa, je sais que tu aimes la *Vivacia*. Si ton père vivait encore… mais il ne sert à rien de se poser la question. Il est temps, peut-être, de te détacher du navire. Je l'ai vu, Hiémain a tout ce qu'il faut pour faire un homme de qualité. Il traitera bien le navire. Laisse-le faire. Il est temps, grand temps que tu prennes la place qui te revient à Terrilville.

— Ma place est à bord de la *Vivacia*, répondit Althéa d'une voix faible.

— Non, dit Kyle, et sa belle-mère lui fit écho en secouant la tête.

— Alors, je n'ai de place ni dans cette famille ni à Terrilville. » Althéa s'entendit prononcer ces mots avec une sorte d'étonnement. Elle sentit leur ton définitif et elle en fut choquée. Elle avait l'impression d'avoir lâché un caillou dans une eau calme, car elle ressentit la sensation vertigineuse de ses propos qui s'éloignaient d'elle comme des ondes toujours grandissantes, et qui changeaient toutes les relations autour d'elle, qui modifiaient à jamais les jours à venir. L'espace d'un instant, elle resta le souffle coupé.

« Althéa ? Althéa ! »

La voix de sa mère résonna fort derrière elle. Elle marchait dans le couloir et la maison lui paraissait soudain inconnue. Il y avait des années, elle s'en rendit soudain compte, qu'elle n'y avait passé plus d'un mois à la fois ; depuis combien de temps cette tapisserie était-elle suspendue là ? Quand ces carreaux avaient-ils été fêlés ? Elle l'ignorait ; elle n'était pas là ; non, rien ne changeait vraiment, puisque il y avait des années qu'elle ne vivait plus dans cette maison. Ce n'était plus son foyer depuis longtemps. Elle reconnaissait simplement la réalité, elle ne la créait pas. Seulement couverte des vêtements qu'elle portait, elle franchit la porte d'entrée et se lança dans le vaste monde.

« Si elle revient ivre encore une fois, je l'enferme dans sa chambre pour une semaine. Il faut qu'elle comprenne qu'elle ne peut pas noircir le nom de sa famille et sa réputation à Terrilville. » Kyle était maintenant assis près de Keffria, sur le banc, un bras protecteur autour de ses épaules.

« Kyle, taisez-vous. » Ronica s'entendit prononcer ces mots d'un ton sec mais avec calme. Tout s'effondrait autour d'elle, sa famille, sa maison, ses rêves d'avenir. Althéa ne plaisantait pas ; Ronica avait reconnu le ton d'Ephron dans ses propos. Sa fille ne se représenterait pas au seuil de la maison ce soir, ivre ou Sa savait dans quel état ; elle était partie. Et tout ce que savait faire cet idiot que Keffria avait épousé était monté sur ses grands chevaux et chercher à exercer sa nouvelle autorité. Elle poussa un long soupir : c'était peut-être le seul problème qu'elle avait à résoudre pour le moment ; et, en le résolvant, peut-être trouverait-elle la solution des autres. « Kyle, je n'ai rien dit devant Althéa, car elle n'a pas besoin qu'on l'encourage à se rebeller, mais vous vous êtes conduit stupidement ce matin. Comme vous l'avez fait remarquer avec tant de tact, je ne puis faire grand-chose pour intervenir entre votre fils et vous ; mais ma fille, Althéa, c'est une autre affaire. Elle n'est pas sous votre autorité, et j'ai trouvé extrêmement offensante votre volonté de la corriger. »

Elle s'attendait à ce qu'il prenne au moins un air contrit. Mais son visage se durcit sous l'affront, et elle se demanda encore une fois si elle ne s'était pas complètement méprise sur le discernement de cet homme quand elle avait remis la fortune de la famille entre les mains de sa fille aînée. La déclaration qu'il fit alors confirma ses pires craintes. « Je suis l'homme de la famille, aujourd'hui. Comment pouvez-vous dire qu'Althéa n'est pas sous mon autorité ?

— C'est ma fille, pas la vôtre ; c'est la sœur de votre femme, pas la vôtre.

— Et Althéa partage le même nom que vous deux, et ses actes affectent ce nom. Si Keffria et vous n'arrivez pas à lui faire entendre raison, je vais devoir la réfréner par des moyens plus fermes. Nous n'avons pas le temps de cajoler ni de choyer Hiémain et Althéa ; ils doivent accepter leur devoir de gré ou de force et l'exécuter convenablement.

— Pour ce qui est d'Althéa, ce n'est pas à vous de décider quels sont ses devoirs. » La résolution de fer qui lui avait si souvent servi à la table de marchandage lui venait en aide à présent.

« C'est peut-être votre avis, mais ce n'est pas le mien. Vous m'avez confié son entretien, et à la vue de l'entretien dont elle a vraiment besoin, je suis peut-être en mesure de plier sa conduite selon des critères décents. »

Il s'exprimait d'un ton calme et rationnel, mais ses propos piquèrent Ronica au vif.

« Quand vous critiquez la comportement de ma fille, vous critiquez l'éducation que lui ont donnée ses parents. Vous pouvez ne pas être d'accord avec la façon dont Ephron et moi avons élevé Althéa, mais vous n'avez pas à l'exprimer. J'ajoute que je n'ai pas confié à Keffria de réfréner Althéa, mais uniquement de déterminer ce que notre budget nous permettait de lui allouer. Il n'est pas normal qu'une sœur s'occupe de sa sœur, et encore moins que le mari d'une sœur joue les protecteurs. En outre, il n'a jamais été dans mes intentions de forcer Althéa à quitter la *Vivacia*, mais seulement de l'encourager à se trouver une nouvelle existence, une fois qu'elle aurait vu le navire en de bonnes mains. »

Ronica se laissa tomber sur le banc près de la table et secoua la tête en constatant la faillite de ses projets. « Ephron avait raison, à propos d'elle : il faut lui laisser la bride sur le cou. On ne peut la forcer à faire ce qui est le mieux pour elle. Hier soir, elle pleurait son père ; et, quel que soit votre avis sur Brashen, Ephron le tenait en haute estime. Peut-être ne l'a-t-il raccompagnée que pour lui éviter des ennuis, comme il sied à un gentilhomme devant une jeune fille en détresse.

— Et peut-être avaient-ils passé la journée à boire du thé, tant qu'on y est », fit Kyle avec une lourde ironie.

Ce fut une grave erreur. Des yeux, Ronica fixa Keffria derrière Kyle jusqu'à ce que sa fille s'en rende compte et croise brièvement son regard.

« Keffria, dit sa mère à mi-voix, tu connaissais mon intention en faisant rédiger ces documents. Il serait malhonnête de ta part de profiter de ta sœur, d'utiliser ton héritage pour la plier à ta volonté. Dis-moi que tu ne le permettras pas.

— Elle a des enfants auxquels elle doit penser, intervint Kyle.

— Keffria… répéta sa mère sans pouvoir effacer une note de supplication de sa voix.

— Je… » Les yeux de Keffria quittèrent le visage de sa mère pour le regard de granit de son époux. Elle avait le souffle court comme un animal acculé. « Je ne peux pas prendre parti ! Je ne peux pas ! cria-t-elle, bouleversée, et elle se tordit éperdument les mains sur sa poitrine.

— Ce n'est pas nécessaire, l'assura Kyle. Les papiers ont été signés devant témoins. Tu le sais, ce que nous avons convenu est le mieux pour Althéa ; nous ne voulons que son bien. Aie confiance en toi, Keffria ; aie confiance en moi, ton époux. »

Une dernière fois, Keffria croisa le regard incrédule de sa mère avant de baisser les yeux vers la surface polie de la table. Ses mains en caressèrent nerveusement le bois. « J'ai confiance en toi, Kyle, dit-elle dans un souffle, crois-moi. Mais je ne veux pas faire souffrir Althéa. Je ne veux pas être cruelle envers elle.

— Tu n'as rien à craindre de ce côté-là, répondit-il vivement, tant qu'elle-même ne nous fait pas souffrir. Ce n'est que justice.

— En effet, cela semble… n'être que justice », dit-elle d'un ton hésitant. Du regard, elle chercha l'approbation de sa mère, mais le visage de Ronica était fermé ; elle avait toujours cru sa fille aînée la plus forte des deux ; après tout, Keffria n'avait-elle pas choisi une vie qui exigeait de la solidité, tandis qu'Althéa s'en allait s'amuser, accrochée aux basques de son père ? Keffria avait pris époux, avait eu des enfants, géré sa propre famille et aidé à diriger les plus grandes propriétés – du moins était-ce l'impression de Ronica quand elle avait rédigé les documents sur l'héritage. Aujourd'hui, il lui semblait que Keffria s'était surtout occupée des affaires intérieures de la maison, qu'elle avait décidé des menus, des listes de commissions et organisé les réceptions ; du coup, c'était Ronica qui exécutait les véritables tâches qu'exigeait la gérance des propriétés. Comment avait-elle pu ne pas se rendre compte que Keffria devenait peu à peu une simple maîtresse de maison qui suivait les instructions de sa mère, obéissait à son époux, mais prenait rarement position ? Ronica tenta de se rappeler la dernière fois

où Keffria avait proposé un changement ou pris une initiative, mais rien ne lui vint.

Pourquoi, mais pourquoi donc fallait-il que ces éclairs de compréhension surviennent à ce moment précis ? Par Sa, elle venait de placer les rênes de son existence entre les mains de Keffria ! Selon les coutumes et les traditions de Terrilville, quand un homme décédait, ce qu'il possédait était transmis à ses enfants ; pas à son épouse : à ses enfants. Certes, Ronica avait le droit de garder la gérance des propriétés qu'elle avait apportées lors de son mariage avec Ephron, mais il n'en restait guère. Le cœur glacé, elle prit soudain conscience que ce n'était pas seulement sa puînée qui se trouvait à présent à la merci de ce que Kyle considérait comme convenant à une femme : la même menace pesait sur elle.

Elle jeta un vif coup d'œil à son gendre en se composant un visage inexpressif. Elle pouvait seulement prier Sa qu'il ne se fût pas encore rendu compte de ce dont elle s'était aperçue, sans quoi elle risquait de tout perdre ; ne pouvait-il pas la mettre au pas en l'étranglant financièrement ?

Elle prit une profonde inspiration et maîtrisa sa voix. « Cela paraît équitable, en effet », concéda-t-elle. Elle ne devait pas donner soudain l'impression d'être trop soumise. « Nous verrons avec le temps si cela se réalise. »

Elle soupira ostensiblement, puis se frotta les yeux comme si elle était lasse. « Nous avons tant de sujets de réflexion, à présent. Pour le moment, je vous laisse vous occuper d'Althéa ; quant à la *Vivacia*, comme l'a dit Kyle, elle doit reprendre la mer aussitôt que possible. Ce doit être notre principal souci pour l'instant, je pense ; puis-je vous demander quels ports et quels frets vous avez choisis, et dans combien de temps vous comptez partir ? » Elle espérait que son envie de le voir s'en aller le plus vite possible ne transparaissait pas trop dans sa question. Déjà, elle réfléchissait à la meilleure façon d'œuvrer en son absence ; elle pouvait au moins veiller à ce qu'à sa mort Althéa hérite de ce qui restait de ses propriétés. Elle n'en ferait part à personne : elle avait soudain jugé qu'il valait mieux ne pas paraître s'opposer à Kyle ; et, seule avec Keffria, elle aurait le temps de travailler au corps sa fille aînée.

Kyle parut soulagé par la diversion qu'apportait sa question. « Comme vous l'avez dit vous-même, nous devons nous mettre en route rapidement, et pas seulement pour nos finances : plus tôt j'éloignerai Hiémain des distractions de la vie à terre, plus vite il acceptera son sort. Il lui reste beaucoup à apprendre et, même si ce n'est pas sa faute, il parvient à ce stade alors qu'il est presque un homme et non plus un enfant. Il doit s'y mettre le plus rapidement possible. »

Il se tut assez longtemps pour permettre aux deux femmes d'acquiescer, Ronica rongeant son frein, car son gendre paraissait sous-entendre qu'elle avait mal éduqué son fils. Quand il fut convaincu de leur accord, il reprit : « Quant aux ports et aux frets, ma foi, nous en avons tous convenu : nous devons faire commerce le plus vite possible des marchandises les plus profitables. » Encore une fois, il attendit qu'elles hochent la tête.

« Il n'existe donc qu'une seule possibilité, dit-il. Je vais conduire la *Vivacia* vers le sud, à Jamaillia, pour embarquer les meilleures marchandises que nous pourrons payer ; puis j'irai au nord jusqu'en Chalcède aussi rapidement que possible.

— Et la cargaison ? » demanda Ronica d'une voix défaillante. Déjà la certitude de la réponse lui serrait le cœur.

« Des esclaves, naturellement. Des esclaves instruits, pas des voleurs à la tire, des brigands ni des meurtriers, mais des asservis qui vaudront un bon prix en Chalcède comme précepteurs, contremaîtres et gouvernantes ; nous prendrons aussi des artistes et des artisans. Il faut acheter ceux que les dettes ont conduits à la vente aux enchères plutôt que ceux qui ont été condamnés à l'esclavage pour un délit quelconque. » Il se tut, plongé dans ses réflexions, puis secoua la tête. « Ils n'auront pas autant de caractère, évidemment ; il nous faudra peut-être donc équilibrer la cargaison avec une cale pleine de… de ce que nous aurons les moyens d'acheter : prisonniers de guerre, esclaves de naissance et que sais-je encore. Le lieutenant, Torg, a déjà travaillé sur des transports d'esclaves et connaît beaucoup de négociants aux ventes aux enchères. Il devrait pouvoir nous permettre de faire quelques affaires.

— L'esclavage est illégal à Terrilville », remarqua Keffria d'un ton incertain.

Kyle éclata d'un rire qui évoquait un aboiement. « Pour le moment ! Mais pas pour très longtemps encore, à mon avis ! Et tu n'as aucune crainte à nourrir, ma chérie : je n'ai pas l'intention de faire halte à Terrilville avec eux. Je vais aller tout droit à Jamaillia par la passe Intérieure, puis je repartirai et passerai devant Terrilville vers le nord jusqu'en Chalcède. Personne ne nous fera d'ennuis.

— Les pirates ? fit Keffria timidement.

— Ils ne s'en sont jamais pris à la *Vivacia*. N'as-tu pas souvent entendu ton père vanter sa vitesse de réaction, son agilité à suivre un chenal ? Maintenant qu'elle est éveillée, ce sera encore plus vrai. Les pirates savent que donner la chasse à une vivenef est une perte de temps ; ils nous laisseront tranquilles. Essaye de ne pas t'inquiéter pour des choses auxquelles j'ai déjà réfléchi ; je n'aurais pas fait ce choix si je le jugeais dangereux.

— La cargaison elle-même risque d'être dangereuse pour une vivenef, observa Ronica à mi-voix.

— Que redoutez-vous ? Un soulèvement général ? Non : ils se trouveront sous les panneaux et solidement attachés à fond de cale pendant tout le trajet. » Apparemment, Kyle commençait à s'agacer des réserves des deux femmes envers son projet.

« Cela pourrait s'avérer encore plus dangereux, dans ce cas. » Ronica s'efforçait de s'exprimer avec douceur, comme si elle donnait une opinion au lieu de décrire un péril dont Kyle aurait dû avoir clairement conscience. « Les vivenefs sont des créatures sensibles, Kyle, et *Vivacia* ne s'est éveillée que récemment. De même que vous n'exposeriez pas Malta aux… inconforts que les esclaves doivent supporter pendant leur transport, il vaudrait mieux en préserver la *Vivacia*. »

L'expression de Kyle s'assombrit, puis s'adoucit. « Ronica, je n'ignore pas les traditions qui entourent les vivenefs, et, tant que nos finances nous le permettront, je les respecterai. Hiémain se trouvera à bord et il lui sera alloué du temps chaque jour, simplement pour converser avec le navire ; il pourra ainsi

l'assurer que tout va bien et qu'aucune de nos activités n'a de rapport avec son bien-être. Je n'ai pas non plus l'intention de me montrer cruel sans nécessité ; il faut maintenir les esclaves enfermés et contenus mais, en dehors de cela, ils seront bien traités. Vous vous faites du souci pour rien, je crois, Ronica. En outre, même si la *Vivacia* ressent quelque angoisse, ce ne sera que passager. Quel mal peut-il en sortir ?

— Apparemment, vous avez tout envisagé. » Ronica s'efforça de prendre une voix raisonnable et de remplacer la colère qu'elle éprouvait par un ton préoccupé. « On raconte des histoires, naturellement, sur ce dont est capable une vivenef tourmentée par l'angoisse. Certaines, dit-on, avancent contre leur gré, laissent le vent échapper à leurs voiles, s'échouent là où, apparemment, elles devraient flotter sans mal, et laissent traîner leur ancre… Mais, sans doute, un équipage vif et bien formé doit pouvoir en venir à bout. Dans certains cas plus graves, on prétend que des navires mal employés peuvent devenir enragés. Le *Paria* n'est que le plus célèbre d'entre eux ; on parle de certains autres, de vivenefs qui ont quitté le port et ne sont jamais revenues parce qu'elles se sont retournées contre leur propriétaire et leur équipage…

— Et chaque saison des navires ordinaires ne reviennent pas. Les tempêtes et les pirates expliquent, aussi bien qu'une crise de nerfs, qu'une vivenef ne regagne pas son port, la coupa Kyle d'un ton impatient.

— Mais avec Hiémain et toi à bord, je pourrais perdre la moitié de ma famille d'un seul coup, intervint soudain Keffria, des larmes dans la voix. Oh, Kyle, crois-tu que ce soit sage ? Papa gagnait de l'argent avec la *Vivacia*, et il n'a jamais embarqué de cargaisons illégales ni dangereuses ! »

Kyle se rembrunit encore davantage. « Keffria, ma chérie, ton père ne gagnait pas assez ; c'est précisément ce dont nous sommes en train de discuter : comment éviter les erreurs qu'il a commises et rendre à notre famille sa santé économique et sa respectabilité ; et, sous cet aspect, une autre de ses bizarreries saute aussitôt à l'esprit. » Il dévisagea soudain Ronica et observa : « Si le commerce des esclaves vous déplaît, nous pourrions commercer le long du fleuve du désert des Pluies.

C'est assurément de là que proviennent les articles les plus recherchés ; toutes les autres vivenefs y font du négoce ; pourquoi pas nous ? »

Ronica soutint calmement son regard. « Parce que, il y a des années, Ephron a décidé que la famille Vestrit n'y commercerait plus ; et c'est ce qui s'est passé. Nos contacts avec les négociants du désert n'existent plus.

— Et Ephron n'est plus, aujourd'hui. Je suis prêt à affronter ce qu'il craignait. Remettez-moi les cartes du fleuve du désert des Pluies et je nouerai mes propres contacts, dit Kyle.

— Ce serait signer votre arrêt de mort »3 répondit Ronica avec une profonde conviction.

Kyle émit un grognement méprisant. « Ça m'étonnerait. Le fleuve du désert des Pluies est peut-être dangereux, mais j'ai déjà remonté des rivières en bateau. » Il s'interrompit, puis prononça les mots fatidiques : « Je vais prendre ces cartes dès maintenant. Elles appartiennent de droit à Keffria, vous ne pouvez plus nous empêcher d'y accéder, et alors tout le monde sera satisfait : pas d'esclaves à bord de la *Vivacia* et un commerce profitable le long du fleuve du désert des Pluies. »

Ronica mentit sans hésiter. « Ce serait peut-être possible si de telles cartes existaient ; mais elles ne sont plus, Kyle. Ephron les a détruites il y a des années, quand il a décidé de rompre nos contrats commerciaux avec le fleuve. Il voulait mettre fin au négoce de la famille Vestrit avec le fleuve du désert des Pluies, et c'est ce qu'il a fait. »

Kyle se leva brusquement. « Je ne vous crois pas ! gronda-t-il. Ephron n'était pas stupide, et seul un imbécile aurait détruit des cartes de cette valeur ! Vous voulez nous empêcher de nous en emparer, c'est ça ? Vous les gardez pour votre précieuse Althéa et le rebut que vous trouverez pour l'épouser ?

— Me faire traiter de menteuse m'importe peu », siffla Ronica. Et cela, du moins, était la vérité.

« Et qu'on me prenne pour un imbécile m'importe peu ! rétorqua Kyle, furieux. Nul dans cette famille ne m'a accordé le respect que je mérite ! J'acceptais de le supporter de la part du vieil Ephron ; c'était un homme et mon aîné de bien des années. Mais je ne le tolérerai pas de qui que ce soit d'autre sous ce toit !

Une fois pour toutes, je veux la vérité ! Pourquoi Ephron a-t-il rompu les contrats commerciaux de la famille avec le fleuve du désert des Pluies, et comment s'y prendre pour les renouer ? »

Ronica se contenta de le regarder sans répondre.

« Sacrebleu, s'écria Kyle, vous ne comprenez donc pas ? A quoi bon posséder une vivenef si nous ne nous en servons pas pour exploiter le commerce du fleuve ? Chacun sait que seules les familles qui détiennent une vivenef peuvent pratiquer le négoce dans le désert des Pluies ! Nous sommes une famille de Premiers Marchands, mais qu'a fait votre époux de ce privilège et de cette dette ? Il a vendu des soieries et de l'eau-de-vie, comme n'importe qui en est capable avec un radeau et une voile, tout en regardant croître notre dette chaque année. L'argent coule plus vite que l'eau dans le fleuve du désert des Pluies, mais vous préféreriez nous obliger à rester sur ses berges à crever de faim ! »

Ronica s'entendit répondre : « Il y a pire sort que mourir de faim, Kyle Havre.

— Quoi, par exemple ? » demanda-t-il d'une voix tendue.

Elle ne put se retenir. « Avoir comme gendre un crétin cupide. Vous ignorez de quoi vous parlez lorsque vous évoquez le fleuve du désert des Pluies. »

Kyle eut un sourire glacial. « Pourquoi ne pas donner les cartes, dans ce cas, que je me rende compte par moi-même ? Si vous avez raison, vous serez débarrassé de votre gendre, et vous aurez tout loisir de noyer vos enfants et vos petits-enfants dans les dettes.

— Non ! hurla Keffria en sursautant. C'est insupportable ! Ne discutez pas de ces choses ! Kyle, il ne faut pas remonter le fleuve. Le trafic des esclaves est bien préférable ; emmène Hiémain si tu le dois, mais ne remonte pas le fleuve ! » Elle regarda tour à tour sa mère et son mari d'un air implorant. « Il n'en reviendrait pas, tu le sais comme moi, maman. Papa vient à peine de mourir et tu parles maintenant de laisser Kyle se faire tuer !

— Keffria, tu es excédée de fatigue et tu réagis excessivement. » Le regard qu'adressa Kyle à Ronica sous-entendait que c'était sa faute, qu'elle jouait avec l'imagination

de sa fille. Une petite étincelle de colère s'alluma dans le cœur de Ronica, mais elle l'étouffa fermement, car sa fille regardait son époux avec des yeux pleins de douleur. C'est l'occasion, se dit-elle. C'est l'occasion.

« Permettez que je m'occupe d'elle, proposa-t-elle d'un ton apaisant à Kyle. Vous avez sûrement beaucoup à faire pour préparer le navire. Viens, Keffria, allons dans mon salon. Je vais demander à Rache de nous apporter de la tisane. Pour dire la vérité, je me sens fatiguée, moi aussi. Viens. Laissons un moment Kyle s'occuper de ses affaires. »

Elle se leva, passa un bras autour de la taille de Keffria et la fit sortir de la salle. *Je sauverai ce que je pourrai*, murmura-t-elle intérieurement à Ephron. *Je sauverai ce que je pourrai de ce que tu m'as laissé, mon chéri. Au moins une fille que je garderai en sécurité auprès de moi.*

11

CONSÉQUENCES ET RÉFLEXIONS

« Et si je voulais contester ces documents ? » demanda Althéa d'une voix lente. Elle s'efforçait de garder un ton calme et impartial mais, au fond d'elle, elle tremblait de colère et de ressentiment.

A contrecœur, Curtil se gratta les rares cheveux gris qui lui restaient. « Le cas est prévu : celui ou celle qui conteste ce dernier testament en est automatiquement exclu. » Il secoua la tête presque comme s'il s'excusait. « C'est une procédure classique, dit-il avec douceur. N'allez pas imaginer que votre père pensait spécifiquement à vous quand nous l'avons rédigé. »

Elle leva le regard de ses doigts entremêlés et planta fermement les yeux dans ceux du vieil homme. « Et c'est vraiment ce qu'il désirait, à votre avis ? Que Kyle s'empare de *Vivacia* et que je me retrouve dépendante de ma sœur ?

— Ma foi, je doute qu'il ait envisagé la situation ainsi », répondit Curtil d'un ton raisonnable, et il avala une gorgée de tisane. Althéa se demanda s'il s'agissait d'une tactique pour gagner du temps, afin de se laisser l'occasion de réfléchir. Soudain, le vieillard se redressa dans son fauteuil comme s'il venait de prendre une décision. « Mais je crois que c'était sa volonté ; nul ne l'a dupé ni ne lui a forcé la main : jamais il ne l'aurait accepté. Votre père désirait que votre sœur soit son unique héritière ; il n'avait pas pour but de vous sanctionner, mais plutôt de protéger les intérêts de sa famille tout entière.

— Eh bien, il a manqué son coup dans les deux cas ! » fit Althéa d'un ton hargneux ; puis elle baissa son visage dans ses mains, honteuse d'avoir ainsi parlé de son père. Curtil garda le silence. Quand elle releva la tête un moment plus tard, elle dit : « Vous devez me considérer comme un charognard ; mon père

est mort hier et je viens aujourd'hui disputer une part de ce qu'il possédait. »

Curtil lui tendit son mouchoir, qu'elle accepta avec reconnaissance. « Non, répondit-il. Non, ne croyez pas cela. Quand le point d'appui de son monde disparaît, il est naturel de se raccrocher à ce qui reste, de faire tout son possible pour que la situation demeure aussi proche que possible de ce qu'elle était. » Il secoua la tête d'un air peiné. « Mais nul ne peut arrêter le temps.

— J'imagine que non. » Althéa poussa un profond soupir, puis elle réfléchit au petit fétu d'espoir qui lui restait. « Marchand Curtil, selon la loi de Terrilville, quand quelqu'un prête serment devant Sa, ne peut-on l'obliger à tenir sa parole comme dans le cas d'un contrat légal ? »

Curtil fronça ses sourcils broussailleux. « Ma foi, cela dépend : si, dans un accès de colère, dans une taverne, je jure par Sa de tuer Untel, cela n'a rien d'une valeur légale, et par conséquent… »

Althéa décida de parler franchement. « Si Kyle Havre jurait devant témoins que, si j'étais capable d'apporter la preuve que je suis un matelot digne de ce nom, il me rendrait *Vivacia*, s'il le jurait devant Sa, pourrait-on l'obliger à respecter sa parole ?

— Eh bien, techniquement, le navire est la propriété de votre sœur, pas la sienne…

— Elle lui en a cédé le commandement, le coupa Althéa d'un ton impatient. Ce genre de serment a-t-il une valeur légale ? »

Curtil haussa les épaules. « Il vous faudrait passer devant le Conseil des Marchands, mais, oui, je pense que vous auriez gain de cause ; ils sont conservateurs et les vieilles coutumes comptent beaucoup à leurs yeux. Un serment prêté devant Sa devrait être légalement honoré. Vous en avez des témoins ? Au moins deux ? »

Althéa se laissa aller contre le dossier de son fauteuil avec un soupir. « Un, peut-être, qui soutiendrait mes dires. Les deux autres… je ne sais plus à quoi m'attendre de la part de ma mère ni de ma sœur. »

Curtil secoua la tête. « Les disputes de famille comme celle-ci sont compliquées. Je vous conseille de ne pas continuer, Althéa ; vous n'arriverez qu'à créer de nouvelles déchirures, encore pires.

— Je ne pense pas que la situation puisse devenir pire », fit-elle d'un ton lugubre avant de prendre congé.

Fille de son père, elle s'était rendue aussitôt aux bureaux de Curtil ; le vieillard n'avait pas eu l'air étonné de la voir. Dès qu'il l'avait conduite dans ses appartements, il avait sorti plusieurs documents enroulés ; l'un après l'autre, il les lui avait montrés en lui faisant comprendre que sa position était intenable. Elle devait reconnaître que sa mère n'avait rien laissé au hasard : les documents étaient aussi solides que l'arrimage d'une cargaison en prévision d'une tempête. Légalement, Althéa n'avait rien ; elle dépendait entièrement de la bonne volonté de sa sœur.

Légalement… Elle n'avait pas l'intention que sa vie ait le moindre rapport avec cette légalité. Elle refusait de vivre aux crochets de Keffria, surtout si elle devait se plier à la volonté de Kyle ! Non : qu'ils continuent à croire que son père était mort sans rien lui laisser ; c'est là qu'ils se tromperaient. Elle conservait en elle tout ce qu'il lui avait enseigné, tout son savoir du commerce à la voile et ses observations sur sa façon de négocier. Si elle n'arrivait pas à s'en tirer avec ça, elle méritait de mourir de faim dans un coin. Avec résolution, elle songea que le premier Vestrit arrivé à Terrilville en savait à peine plus qu'elle, et il avait quand même fait son chemin. Elle devait donc être capable d'y parvenir.

Non, sacrénom, elle ferait mieux : elle apporterait la preuve qu'elle était ce qu'elle prétendait être, et elle obligerait Kyle à respecter son serment ! Hiémain la soutiendrait, elle en avait la certitude ; il n'avait pas d'autre moyen d'échapper à l'autorité de son père. Mais sa mère et Keffria ? Elles ne l'appuieraient certes pas de bonne grâce, mais, d'un autre côté, elles ne mentiraient pas devant le Conseil des Marchands. Sa résolution s'affirma ; d'une façon ou d'une autre, elle affronterait Kyle et récupérerait ce qui lui revenait de droit.

Les quais étaient bondés. Althéa se faufila jusqu'à l'endroit où la *Vivacia* était amarrée, en évitant des brouettes, des chariots que tiraient des chevaux écumants, des marchands de chandelles qui livraient l'approvisionnement de navires en partance et des négociants qui se hâtaient d'examiner les cargaisons entrantes avant d'en accepter la livraison. Naguère, l'activité de la mi-journée sur les quais l'aurait surexcitée, mais aujourd'hui elle lui paraissait pesante. Elle se sentit tout à coup exclue de ces existences, mise à l'écart, invisible. Quand elle arpentait les quais vêtue comme il convenait à la fille d'un Marchand de Terrilville, aucun matelot n'osait faire mine de la remarquer, encore moins la saluer joyeusement. Quelle ironie ! Ce matin, elle avait choisi la robe noire toute simple et les sandales lacées comme une forme d'excuse envers sa mère pour son comportement malséant de la veille, mais elle ne s'était pas attendue à ce que ces vêtements constituent sa seule fortune quand elle était partie à l'aventure dans le monde.

Comme elle suivait les quais, elle sentit sa confiance en elle l'abandonner : comment employer le savoir qu'elle possédait pour se nourrir ? Comment aborder un capitaine ou un second, habillée comme elle l'était, et le convaincre qu'elle était un matelot bon pour le service ? Les femmes marins n'étaient pas rares à Terrilville, mais elles n'étaient pas non plus fréquentes. On en voyait souvent s'activer sur les ponts des navires des Six-Duchés quand ils venaient à Terrilville ; de nombreux immigrants de Trois-Bateaux s'étaient faits pêcheurs et, chez eux, la manœuvre de l'embarcation était l'affaire de toute la famille ; en conséquence, même si les femmes marins n'étaient pas inconnues à Terrilville, Althéa devrait prouver qu'elle était aussi solide, voire plus, que les hommes aux côtés desquels elle devrait travailler ; mais on ne lui en laisserait même pas l'occasion, vêtue comme elle l'était. Comme la chaleur croissante du jour rendait de plus en plus inconfortables le poids et l'ampleur de ses jupes noires et de sa veste pudique, elle se prit à regretter de ne pas porter un simple pantalon de toile, une chemise et une veste de coton.

Enfin, elle parvint auprès de la *Vivacia*. Elle leva les yeux vers la figure de proue ; n'importe qui aurait cru que le navire

somnolait au soleil, mais Althéa n'eut même pas besoin de la toucher pour savoir qu'en réalité les sens et les pensées de *Vivacia* étaient tournés vers l'intérieur et qu'elle suivait son déchargement. Le travail avançait rapidement ; un flot de débardeurs descendait sa passerelle, chargés de ses différents frets, tels des fourmis fuyant un nid détruit ; ils ne prêtaient guère attention à Althéa, badaude parmi les autres spectateurs sur le quai. Elle s'aventura près de la *Vivacia* et posa la main sur son vaigrage tiède de soleil. « Bonjour, dit-elle à mi-voix.

— Althéa ! » Le navire avait une chaude voix de contralto. La figure de proue ouvrit les yeux et sourit à sa visiteuse, puis elle tendit une main vers elle mais, allégée de sa cargaison, elle flottait trop haut pour que leurs doigts se touchent. Althéa dut se contenter des sensations qu'elle percevait par le biais du bordage rêche où reposait sa paume. Déjà, son navire avait une plus grande conscience de soi ; il était capable de parler avec Althéa tout en restant conscient du déplacement de son fret dans ses cales ; en outre, comme Althéa s'en rendit compte avec un pincement au cœur, sa vigilance se concentrait davantage sur Hiémain. Le garçon se trouvait dans la soute aux chaînes, occupé à enrouler et à ranger des cordages. Il faisait une chaleur étouffante dans la petite pièce, et l'odeur lourde du navire lui donnait la nausée. L'angoisse qu'il ressentait s'était répandue dans le navire sous la forme d'une tension dans le vaigrage et d'une raideur dans les espars. A quai, ce n'était pas très grave, mais en pleine mer un navire devait être capable de jouer avec les pressions de l'eau et du vent.

« Il s'en tirera bien, dit Althéa à Vivacia pour la réconforter, malgré la jalousie que lui inspirait l'inquiétude du navire. C'est une corvée dure et sans intérêt pour un bleu, mais il y survivra. Tâche de ne pas songer au malaise qu'il ressent pour l'instant.

— C'est pire que ça, fit le navire à mi-voix. Il est pratiquement prisonnier à bord. Il n'a pas envie d'être là, il veut devenir prêtre. Au début, nous commencions à devenir d'excellents amis, mais j'ai l'impression aujourd'hui qu'on fait tout pour qu'il me déteste.

— Personne ne peut te détester, lui assura Althéa en s'efforçant de prendre un ton confiant. C'est vrai, il souhaiterait se trouver ailleurs ; il ne servirait à rien que je te mente là-dessus : ce qui lui déplaît, c'est de ne pas être là où il le voudrait. Mais il ne peut pas te détester, c'est impossible. » S'armant de courage comme si elle allait plonger la main dans le feu, elle ajouta : « Tu peux lui donner ta force, tu sais ; dis-lui que tu l'estimes et que tu te réjouis de le savoir à bord, comme tu l'as fait autrefois pour moi. » Néanmoins, elle eut beau se maîtriser, sa voix se brisa sur ces derniers mots.

« Mais je suis un navire, pas ton enfant, dit Vivacia, répondant à la pensée informulée d'Althéa plus qu'à ses propos. Tu n'abandonnes pas un bébé qui n'a aucune connaissance du monde ; par bien des aspects, je le sais, je suis encore naïve, mais je dispose de toute une masse de souvenirs et de renseignements. Il suffit que je les mette en ordre et que je voie comment ils se relient à ce que je suis maintenant. Je te connais, Althéa, je sais que ce n'est pas de ton propre choix que tu m'as quittée ; mais tu me connais aussi, et tu dois comprendre à quel point je souffre de savoir Hiémain forcé de rester à mon bord, obligé d'être mon compagnon et mon ami de cœur alors qu'il désire se trouver ailleurs. Nous sommes attirés l'un vers l'autre, Hiémain et moi, mais la colère que lui inspire sa situation le pousse à résister à ce lien, et j'ai honte de si souvent tendre mon esprit vers le sien. »

Le déchirement du navire était terrible à ressentir. Vivacia combattait son propre désir de la compagnie de Hiémain et se forçait à un isolement semblable à un brouillard ; Althéa le percevait presque comme un lieu effrayant, battu par la pluie, froid et d'un gris uniforme. Elle en fut épouvantée. Comme elle cherchait des paroles de réconfort, une voix d'homme retentit, autoritaire, par-dessus les cris et les bruits habituel du quai. « Eh, vous ! Oui, vous ! Eloignez-vous du bateau ! Ordre du capitaine : vous ne devez pas monter à bord ! »

Althéa leva la tête en se protégeant les yeux de l'éclat du soleil, et elle dévisagea Torg comme si elle ne reconnaissait pas sa voix. « Le quai est à tout le monde, monsieur, fit-elle calmement.

— Peut-être, mais pas ce navire. Alors, du vent ! »

Moins de deux mois plus tôt, Althéa aurait fait un esclandre ; mais le temps qu'elle avait passé avec *Vivacia* et les événements des trois derniers jours l'avaient transformée. Elle n'avait pas meilleur caractère, se dit-elle avec détachement, mais sa colère avait acquis une terrible patience. A quoi bon s'en prendre à un lieutenant mesquin et tyrannique ? Ce n'était qu'un petit roquet, alors qu'elle était une tigresse. Inutile de gronder après une créature qui présentait si peu d'intérêt : il suffisait d'attendre de pouvoir lui briser les reins d'un coup de dents. En maltraitant Hiémain, il avait scellé son destin ; sa grossièreté envers Althéa serait rachetée par la même occasion.

Dans une vague de vertige, Althéa se rendit compte à cet instant que, sa paume plaquée sur le vaigrage du navire, elle partageait les pensées de Vivacia et réciproquement. Avec retard, elle s'écarta de la coque avec la sensation se retirer sa main d'une mélasse épaisse. « Non, Vivacia, dit-elle à mi-voix. Je ne veux pas que ma colère devienne la tienne ; laisse-moi me venger seule : ne te souille pas. Tu es trop grande, trop belle ; ce n'est pas digne de toi.

— Ce n'est pas digne de mon pont, alors, répondit Vivacia d'une voix basse et amère. Pourquoi dois-je tolérer une vermine comme Kyle alors que tu restes à quai ? Ne me dis pas que c'était ainsi que le capitaine Vestrit traitait ceux de sa famille.

— Non, en effet, lui assura précipitamment Althéa.

— Je vous ai dit de dégager ! » cria Torg du pont au-dessus d'elle. Althéa lui jeta un coup d'œil : penché par-dessus le bastingage, il agitait le poing dans sa direction. « Allez-vous-en, ou je vais vous faire bouger d'ici !

— Il ne peut rien, en réalité », assura Althéa au navire. Mais, à cet instant, un cri étouffé retentit, suivi d'un choc sourd dans la cale de Vivacia. Quelqu'un jura abondamment sur le pont, et Torg se mit à brailler juste après. Une voix jeune s'éleva : « Ce palan s'est détaché de la poutre, lieutenant, et pourtant je jurerais qu'il était bien accroché quand on s'est mis au travail ! »

Torg disparut et Althéa entendit sa course sur le pont. Le déchargement de Vivacia cessa peu à peu alors que la moitié de

l'équipage venait regarder, bouche bée, la palette et les caisses fracassées, et les noix de comefère éparpillées sur le plancher. « Ça devrait l'occuper un moment, fit Vivacia d'un ton suave.

— Il faut quand même que je te quitte », décida précipitamment Althéa ; si elle restait, elle devrait demander au bateau s'il avait une part de responsabilité dans l'histoire du palan et des caisses brisées. C'était un secret trop lourd ; elle pouvait plus facilement supporter ses soupçons que vivre en sachant la vérité. « Fais attention à toi, dit-elle à Vivacia ; et occupe-toi aussi de Hiémain.

— Althéa ! Tu vas revenir ?

— Naturellement. J'ai seulement quelques petites affaires à régler, mais je serai de retour avant que tu partes.

— Je n'imagine pas de naviguer sans toi », dit *Vivacia* d'un ton désolé, et la figure de proue leva les yeux vers l'horizon comme si elle se trouvait déjà loin de Terrilville. Un souffle d'air agita les lourdes boucles de sa chevelure.

« Moi aussi, j'aurai de la peine à demeurer sur les quais en te regardant t'éloigner. Mais au moins Hiémain sera à ton bord.

— Hiémain qui ne me supporte pas. » Le navire paraissait soudain très jeune, et très malheureux.

« Vivacia, tu sais que je ne peux pas rester, mais je vais revenir. Sache que je cherche un moyen de nous réunir. Cela va me prendre un peu de temps, mais je te retrouverai –, jusque-là, tiens-toi tranquille.

— S'il le faut, soupira Vivacia.

— Parfait ; à bientôt. »

Althéa s'en alla d'un pas vif. Elle avait failli s'étrangler en tenant ces propos trompeurs, et elle se demanda si le navire avait été dupe une minute. Elle l'espérait, mais tout ce qu'elle pressentait de la *Vivacia* lui disait qu'on n'abusait pas le navire si aisément. Il devait savoir à quel point elle était jalouse de la place de Hiémain à son bord ; il sentait sûrement la profonde colère qu'éprouvait Althéa devant la situation ; et pourtant Althéa espérait qu'il n'en était rien, que *Vivacia* n'avait rien à voir avec le palan décroché, et elle priait fermement Sa que le navire ne tente pas de redresser lui-même les torts commis.

Comme elle s'apprêtait à s'éloigner, elle se prit à penser que *Vivacia* était à la fois telle qu'elle s'y était attendue et différente ; elle avait rêvé d'un bateau doté de toutes les qualités d'une femme belle et fière ; cependant, elle n'avait pas réfléchi que *Vivacia* avait hérité non seulement de l'expérience de son père mais aussi de celles de sa grand-mère et de sa trisaïeule, sans parler de ce qu'Althéa elle-même y avait ajouté, et elle craignait à présent que le navire s'avère aussi obstiné que les Vestrit, aussi lent à pardonner, aussi acharné à n'en faire qu'à sa tête. *Si j'étais à bord, je pourrais la guider comme mon père lorsque je faisais montre d'entêtement. Hiémain n'aura pas la moindre idée de la façon de s'y prendre avec elle.* Une petite idée obscure s'infiltra dans son esprit. *Si elle tue Kyle, il l'aura bien cherché.*

Un frisson de dégoût la parcourut à l'idée qu'elle pût nourrir une telle pensée. Elle se courba vivement pour cogner ses phalanges contre le bois du quai, afin d'empêcher la *Vivacia* d'accomplir un acte aussi horrible ; comme elle se redressait, elle se sentit observée. Elle leva les yeux et découvrit devant elle Ambre qui la dévisageait ; la femme aux cheveux blonds portait une longue robe simple couleur de gland mûr, et elle avait tressé ses cheveux en une natte scintillante. Le tissu de son vêtement formait des plis depuis ses épaules jusqu'à l'ourlet du bas et dissimulait les contours de son corps ; à l'instar d'une femme noble, elle portait des gants, mais ils servaient à cacher les cicatrices et les cals des mains d'un artisan. Au milieu de l'agitation du quai, elle se tenait immobile, aussi peu touchée par elle que si elle se trouvait à l'intérieur d'une bulle de verre. L'espace d'une seconde, ses yeux fauves croisèrent ceux d'Althéa, et la bouche de la jeune fille s'assécha : il y avait chez cette femme quelque chose qui n'était pas de ce monde. Tout autour d'elle, des gens allaient et venaient, affairés, mais elle ne bougeait pas, immobile et concentrée. Son cou était orné d'un collier de simples perles de bois qui brillaient de tous les tons de brun existants. Malgré la distance, Althéa les remarqua et se sentit attirée vers elles : qui les voyait ne pouvait manquer de les désirer.

Elle reporta les yeux sur Ambre, et encore une fois leurs regards se croisèrent. Ambre ne sourit pas ; elle tourna lentement la tête d'un côté puis de l'autre comme si elle invitait Althéa à admirer son profil, mais la jeune fille ne remarqua que ses boucles d'oreilles dépareillées : elle en portait plusieurs à chaque lobe, mais celles qui attirèrent l'attention d'Althéa étaient des serpents entrelacés en bois luisant dans l'un et un dragon brillant dans l'autre. Chacun était aussi long qu'un pouce d'homme et si artistement sculpté qu'on s'attendait presque à voir la vie frémir en eux.

Althéa s'aperçut qu'elle les fixait du regard depuis un long moment et, involontairement, elle croisa de nouveau le regard d'Ambre. La femme lui adressa un sourire interrogateur, mais, comme Althéa gardait les traits figés, la femme prit un air de dédain, et, sans changer d'expression, elle toucha de ses doigts longs et fins son ventre plat ; comme si cette main gantée s'était posée sur sa taille, Althéa sentit une angoisse glacée l'envahir. Elle jeta encore une fois un coup d'œil au visage d'Ambre, à présent fermé et résolu ; elle regardait Althéa comme un archer sa cible. Parmi l'agitation générale, elles se trouvèrent soudain seules, se fixant des yeux, insensibles à la foule. Avec un effort aussi grand que si elle eût voulu échapper à une main qui l'eût crochée, Althéa se détourna et s'enfuit sur les quais en direction du marché de Terrilville.

Elle courut gauchement parmi la presse du marché d'été, heurta des gens, se cogna contre une table couverte d'écharpes, en se retournant pour regarder par-dessus son épaule : elle ne vit pas trace d'Ambre. Elle continua d'un pas plus ferme le long du trottoir ; son cœur se calma et elle s'aperçut qu'elle transpirait sous le soleil d'été. Sa rencontre avec le navire puis avec Ambre l'avait laissée la bouche sèche, et presque tremblante. C'était absurde ! Ridicule ! La femme n'avait fait que la regarder ; pourquoi s'était-elle sentie menacée ? Jamais elle n'avait été sujette à se sauver ainsi sans raison. C'était sans doute la tension des deux derniers jours ; en outre, elle ne se rappelait pas depuis quand elle n'avait pris de repas digne de ce nom. Maintenant qu'elle y pensait, à part de la bière, elle n'avait

rien absorbé depuis l'avant-veille –, voilà probablement ce qui n'allait pas.

Elle trouva une table à l'arrière d'un petit salon de tisane et y prit place. Elle éprouva un tel soulagement à échapper au soleil qu'elle se sentit comme amollie. Quand le serveur s'approcha, elle commanda du vin, du poisson fumé et du melon ; il s'inclina puis s'en alla, et c'est alors seulement qu'elle se demanda si elle aurait assez d'argent : elle n'y avait pas pensé en se vêtant avec soin ce matin. Sa chambre à la maison était d'une propreté immaculée, comme toujours quand elle revenait de voyage, et quelques pièces et billets traînaient dans le coin d'un tiroir ; elle s'en était emparée et les avait fourrés dans les poches de sa jupe avant de les refermer, plus par habitude que par précaution. Même si elle possédait assez pour payer ce simple repas, la somme était sûrement insuffisante pour s'offrir une chambre d'hôtel. Si elle ne voulait pas rentrer chez elle l'oreille basse, elle avait intérêt à réfléchir pour assurer son avenir.

Elle en débattait encore avec elle-même quand on lui présenta son repas. Avec audace, elle demanda de la cire et y appuya le cachet de son anneau sur la baguette de comptes ; c'était sans doute la dernière fois qu'elle pourrait se permettre d'envoyer la facture chez son père. Sachant cela, elle aurait dû se faire offrir un repas plus raffiné par Keffria ; mais le melon était craquant et sucré, le poisson bien fumé et le vin, ma foi, buvable. Elle avait connu pire par le passé et connaîtrait sans doute bien pire plus tard. Il lui suffisait de s'accrocher et la situation s'arrangerait avec le temps. Il le fallait.

Alors qu'elle finissait son vin, elle prit soudain conscience que son père était mort et le resterait jusqu'à la fin de ses propres jours. Cette partie de son existence ne s'arrangerait jamais. Elle s'était presque habituée à son chagrin, et, à ce sentiment renouvelé de perte, ses genoux se mirent à trembler ; c'était là une façon douloureuse d'envisager son existence à laquelle elle n'avait jamais songé : si longtemps qu'elle parvienne à s'accrocher, Ephron Vestrit ne rentrerait plus jamais pour mettre bon ordre à la situation. Nul n'allait rien arranger sinon elle-même. Elle doutait de la compétence de

Keffria pour gérer la fortune familiale ; sa sœur et sa mère auraient pu se débrouiller, mais Kyle allait lui aussi touiller dans la marmite. Si elle restait en dehors de tout cela, quelle gravité pouvaient atteindre les événements pour les Vestrit ?

Ils pouvaient tout perdre.

Même Vivacia.

Ce n'était encore jamais arrivé à Terrilville, mais la famille Devouchet n'en était pas passée loin ; elle était grevée de dettes à tel point que le Conseil des Marchands avait convenu que ses créanciers principaux, les Marchands Conry et Risch, avaient le droit de s'emparer de la vivenef Devouchet ; le fils aîné devait rester à bord comme serviteur sous contrat jusqu'à ce que les dettes fussent remboursées, mais, avant que l'accord eût été conclu, ce même fils était rentré à Terrilville avec une cargaison d'une valeur suffisante pour satisfaire les créanciers. Toute la ville s'était réjouie de son triomphe et en avait fait quelque temps une sorte de héros. Mais Althéa ne voyait pas Kyle dans ce rôle, non : il était plus probable qu'il remettrait navire et fils à ses créanciers, en disant à Hiémain que c'était sa faute.

Avec un soupir, elle se força à repenser à ce qui l'inquiétait le plus : que devenait Vivacia ? Le navire venait seulement de s'éveiller ; la tradition prétendait que sa personnalité se développerait au cours des semaines à venir, et chacun s'accordait à dire qu'il était impossible de prévoir le tempérament d'une vivenef : elle pouvait tenir de ses propriétaires, ou bien être extraordinairement différente d'eux. Althéa avait perçu chez *Vivacia* un côté implacable qui lui glaçait les sangs ; dans les semaines suivantes, ce caractère s'affirmerait-il ou bien le navire manifesterait-il tout à coup le sens de la justice et de la loyauté du père d'Althéa ?

Elle songea au *Kendry*, navire notoirement entêté ; il ne tolérait pas de fret vivant dans ses cales et détestait la glace. Il faisait volontiers voile vers le sud et Jamaillia, mais les marins déclaraient que travailler sur ses ponts vers le nord et les Six-Duchés ou au-delà était comme naviguer sur un navire en plomb ; en revanche, avec une cargaison parfumée et une destination méridionale, le navire se pilotait tout seul, rapide

comme le vent. Une telle rétivité n'était pas si terrible pour un navire.

Sauf s'il devenait enragé.

Althéa piqua le dernier morceau de poisson dans son assiette. Malgré la chaleur de la journée d'été, elle se sentait glacée. Non ! *Vivacia* ne ressemblerait pas au *Parangon* ; c'était impossible ! Elle avait été convenablement éveillée au milieu d'une cérémonie de bienvenue, après que trois existences de navigateurs avaient été intégrées en elle, alors que la cupidité des propriétaires avait fait du *Parangon* une vivenef enragée et semé la mort et la destruction dans leur famille ; chacun savait que c'était ce qui avait causé la perte du navire.

Une seule existence avait imprégné le *Parangon* quand Uto Ludchance avait pris son commandement ; tout le monde déclarait que Palwick, le père d'Uto, était un excellent Marchand et un grand capitaine ; d'Uto, en revanche, tout ce qu'on pouvait dire de plus aimable sur lui était qu'il était matois et retors – et qu'il aimait jouer. Impatient de rembourser la vivenef de son vivant, il avait toujours trop chargé le *Parangon* lors de ses voyages, et rares étaient les marins prêts à embarquer une deuxième fois car Uto se conduisait comme un véritable tyran, non seulement avec ses subordonnés mais aussi avec son jeune fils Kerr, le mousse. Selon certaines rumeurs, le navire, pas encore éveillé, était difficile à manœuvrer, bien qu'on mît généralement ce défaut sur le compte de la trop grande quantité de voile utilisée et le manque d'accastillage, dus à Uto et à son âpreté au gain.

Et l'inévitable s'était produit : un jour d'hiver, pendant la saison des tempêtes, le *Parangon* fut déclaré en retard. Setre Ludchance avait erré sur les quais en demandant des nouvelles à tous les navires entrants mais nul n'avait vu le *Parangon* ni ne savait rien sur son époux ni sur son fils.

Six mois plus tard, le *Parangon* rentra au port ; on le découvrit flottant à l'entrée du port, la quille en l'air. Tout d'abord, personne ne reconnut l'épave ; son bois indiquait simplement qu'il s'agissait d'une vivenef. Dans des doris, des volontaires remorquèrent le navire jusqu'à la plage et l'y ancrèrent jusqu'à ce que la marée basse l'échoué et laisse voir le

désastre. Quand l'eau se retira, le *Parangon* apparut tout entier : une tempête d'une rare violence avait arraché ses mâts, mais la vérité la plus cruelle se trouvait sur son pont : attachés si solidement qu'aucun grain ni aucune lame n'aurait pu les arracher, on voyait les restes de son dernier fret, et, emmêlées dans le filet de la cargaison, les dépouilles d'Uto Ludchance et de son fils Kerr dévorées par les poissons. Le *Parangon* les avait ramenés chez eux.

Mais plus horrible que tout, peut-être, le navire s'était éveillé. La mort d'Uto et de Kerr à son bord avait achevé le décompte des trois vies nécessaires. Comme l'eau descendait en découvrant la figure de proue, le féroce guerrier barbu sculpté dans le bois s'était écrié d'une voix d'enfant : « Maman ! Maman, je suis rentré ! »

Avec un grand cri, Setre Ludchance avait perdu connaissance. On l'avait ramenée chez elle, et, par la suite, elle avait toujours refusé de se rendre sur la digue du port où le *Parangon*, remis d'aplomb, était amarré. Affligé, effrayé, le navire inconsolable avait sangloté et appelé des jours durant ; tout d'abord, les spectateurs avaient fait preuve de compassion et fait des efforts pour le réconforter ; on avait attaché le *Kendry* près de lui pendant près d'une semaine au cas où le navire, plus âgé, pourrait l'apaiser, mais, au contraire, il était devenu agité, difficile et on avait dû finalement le déplacer. Et *Parangon* continua de pleurer. Le spectacle de ce farouche guerrier barbu aux bras musclés et à la poitrine velue, qui sanglotait comme un enfant apeuré en appelant sa mère, avait un côté terrible. De compatissants, les gens devinrent apeurés puis furent pris d'une sorte de colère. C'est alors que *Parangon* gagna un nouveau nom : le Paria, le rejeté. Nul équipage ne voulut plus s'amarrer près de lui : il portait malchance, murmuraient les marins entre eux, et ils le laissaient livré à lui-même. La pourriture amollit les amarres et les bernacles les alourdirent qui l'attachaient aux quais ; le *Parangon*, pour sa part, se tut, en dehors d'imprévisibles crises de jurons et de pleurs violents.

A la mort de Setre Ludchance, encore jeune, la possession du *Parangon* passa aux créanciers, pour lesquels il n'était qu'un boulet, un navire impossible à faire naviguer et qui occupait une

cale de chargement onéreuse dans le port. Le temps passant, plusieurs cousins acceptèrent à contrecœur une propriété partagée du navire s'ils parvenaient à le convaincre de reprendre du service. Deux frères, Cable et Sedge, se présentèrent pour prendre possession du bâtiment, ce qui donna lieu entre eux à une féroce compétition, mais Cable était le plus âgé de quelques minutes. Il obtint gain de cause et promit de récupérer la vivenef familiale ; il passa des mois à parler avec le *Parangon*, et finit apparemment par établir une sorte de lien avec lui. Il affirmait que le navire était comme un enfant effrayé avec lequel il fallait user de cajolerie. Ceux qui détenaient une créance sur la vivenef prorogèrent le crédit de Cable en marmonnant qu'ils jetaient leur argent par les fenêtres, mais ils étaient incapables de résister à l'espoir de récupérer leurs pertes. Cable engagea des ouvriers en leur payant des salaires exorbitants pour obtenir des marins qu'ils s'approchent du navire néfaste ; il lui fallut une année presque entière pour regréer le *Parangon* et pour recruter un équipage en mesure de le manœuvrer. On le félicita vivement d'avoir sauvé le navire car, au cours des jours qui précédèrent son départ, le *Parangon* se fit connaître comme un bateau modeste mais poli, parlant peu mais dont le rare sourire faisait fondre les cœurs. Par une belle matinée, ils quittèrent Terrilville. On n'eut plus jamais de nouvelles de Cable ni de son équipage.

Quand on aperçut enfin le *Parangon*, c'était une épave, son gréement fracassé et sa toile en lambeaux. On reçut à Terrilville des rapports sur la catastrophe bien des mois avant qu'il y parvînt lui-même ; il flottait bas, ses ponts presque inondés, et nul ne répondait aux appels des autres bateaux de passage. Seule la figure de proue, l'œil noir et le visage de pierre, rendait leur regard à ceux qui se risquaient assez près pour constater d'eux-mêmes que personne ne travaillait sur les ponts. Il revint à Terrilville, à la digue où il était resté amarré bien des années. Les premières et uniques paroles qu'il prononça, paraît-il, furent : « Dites à ma mère que je suis rentré à la maison. » Vérité ou légende, Althéa ne pouvait que le deviner.

Quand Sedge eut le courage d'amarrer le navire et de monter à bord, il ne trouva pas trace de son frère ni d'aucun

matelot, vivant ou mort. La dernière inscription du journal de bord parlait de beau temps et de la perspective d'un bon profit sur leur fret ; rien n'indiquait pourquoi l'équipage aurait abandonné le navire. Dans la cale se trouvait une cargaison de soieries détrempées et d'eau-de-vie ; les créanciers s'approprièrent ce qui était à sauver et laissèrent le navire maudit à Sedge. Toute la ville le prit pour un fou quand il récupéra le *Parangon* et engagea sa maison et ses terres pour le remettre en état.

Sedge avait ensuite effectué dix-sept voyages sans ennuis avec le *Parangon*. A ceux qui lui demandaient comment il y était parvenu, il expliquait qu'il ne prêtait nulle attention à la figure de proue et pilotait le navire comme s'il était en bois ordinaire ; pendant toutes ces années, la figure de proue resta en effet muette, quoiqu'elle jetât des coups d'œil sinistres à ceux qui la regardaient ; ses bras musclés restaient croisés sur sa poitrine puissante, ses mâchoires aussi serrées que lorsqu'elles étaient en bois ; quels que fussent les secrets que connût le navire sur le sort de Cable et de ses hommes, il les gardait pour lui. Par son père, Althéa avait appris que le navire avait presque été accepté dans le port ; que, selon certains, Sedge avait délié la malchance qui entourait le *Parangon*. Sedge lui-même se vantait de sa maîtrise du bateau, et emmena sans crainte son fils aîné en voyage ; il racheta les hypothèques sur sa maison et ses terres, et fit une existence confortable à sa femme et à ses enfants. Certains des anciens créanciers commencèrent à murmurer qu'ils avaient agi trop précipitamment en lui rendant le navire.

Mais le *Parangon* ne revint jamais du dix-huitième voyage de Sedge. Cela avait été une année de tempêtes, et, d'après certains, le destin de Sedge n'avait pas été différent de celui qu'avaient subi bien des marins à ce moment-là : un gréement lourdement chargé de glace peut aisément faire chavirer un navire, vivant ou non. La veuve de Sedge arpentait les quais et regardait l'horizon, l'œil vide –, mais vingt ans plus tard, elle s'était remariée et avait eu d'autres enfants avant que le *Parangon* fît son retour.

Une fois de plus, il apparut la coque en l'air et pénétra lentement dans le port en défiant vent, marées et courants. Lors, quand la quille argentée fut aperçue, on sut presque aussitôt de quel navire il s'agissait. Nul volontaire n'accepta de le remorquer, nul ne voulut le retourner pour découvrir ce qu'il était advenu de l'équipage ; même parler de lui passait pour porter malheur. Mais quand son mât se prit dans la vase épaisse du port et que sa coque devint un danger pour les bateaux de passage, l'officier de port mit ses hommes à l'œuvre ; avec force jurons et sueur, ils dégagèrent la vivenef et, à la marée la plus haute du mois, ils la treuillèrent sur la grève aussi loin que possible. Les marées descendantes la laissèrent complètement à sec, et tous purent voir alors que les hommes du *Parangon* n'avaient pas seuls connu un sort terrible : la figure de proue elle-même avait été sauvagement mutilée à coups de hache entre le front et le nez. Du regard sombre et renfermé du navire, rien ne demeurait que des débris de bois ; une curieuse étoile à sept pointes, aussi livide qu'une cicatrice de brûlure, marquait sa poitrine. Le plus terrible était qu'il jurait plus violemment que jamais et que ses mains tâtonnantes se tendaient comme pour déchiqueter quiconque passerait à sa portée.

Ceux qui eurent le courage de monter à bord décrivirent un navire dépouillé jusqu'à l'os. Il n'y avait nulle trace des hommes du bateau, pas une chaussure, pas un couteau, rien ; même les journaux de bord avaient disparu, et, privée de tous ses souvenirs, la vivenef marmonnait, éclatait de rire et jurait toute seule, avec des discours dont tout sens s'était échappé comme le sable d'un sablier brisé.

Le *Parangon* était demeuré ainsi toute la vie d'Althéa. Il arrivait que le *Paria*, ou le *Bon-à-Rien*, comme on l'appelait parfois, soit presque soulevé par une marée exceptionnellement haute, mais l'officier de port avait ordonné qu'on l'ancre fermement aux falaises de la grève : il ne tenait pas à ce que la coque se libère et s'en aille en mer où elle représenterait un risque pour les autres bateaux. Officiellement, le *Paria* appartenait désormais à Amis Ludchance, mais Althéa doutait qu'elle eût jamais été voir l'épave échouée de la vivenef. Telle une parente démente, on la gardait cachée et on ne l'évoquait

qu'à voix basse, si toutefois on l'évoquait. Althéa imagina un tel sort advenant à *Vivacia* et frissonna d'horreur.

« Encore du vin ? » demanda le serveur d'un ton appuyé. Althéa refusa promptement en se rendant compte qu'elle s'était beaucoup trop attardée à la table. Ce n'était pas en restant assise à ruminer les tragédies des autres qu'elle allait améliorer sa propre condition ; elle devait agir. Ce qu'elle pouvait faire, tout d'abord, était avertir sa mère du trouble apparent de la vivenef et la convaincre, par quelque miracle, de la laisser voyager à bord. Ensuite, elle décida de se trancher la gorge avant d'agir comme une enfant pleurnicharde.

Elle quitta le salon de tisane et se promena par les rues animées du marché. Plus elle cherchait à se concentrer sur ses problèmes, plus elle avait de difficultés à déterminer lequel affronter en premier. Elle avait besoin d'un gîte, d'un couvert et d'une perspective d'emploi. Son navire bien-aimé se trouvait entre des mains insensibles et elle n'y pouvait rien ; elle essaya de songer à des alliés qui pourraient l'aider et n'en vit aucun ; elle se maudit alors de n'avoir jamais cultivé la compagnie des fils et filles d'autres Marchands. Elle n'avait pas de galant vers qui se tourner, pas de meilleure amie qui l'abriterait quelques jours. A bord de la *Vivacia*, elle avait son père comme fréquentation pour parler sérieusement, et les marins comme amis avec qui plaisanter. A Terrilville, elle passait ses journées à la maison à jouir du luxe d'un vrai lit et de repas chauds composés d'aliments frais, ou bien elle accompagnait son père lors de sorties d'affaires. Elle connaissait Curtil, son conseiller juridique, plusieurs agents de change et un certain nombre de Marchands qui leur avaient acheté des cargaisons au cours des années. Apparemment, elle ne pouvait se tourner vers aucun d'entre eux dans ses difficultés présentes.

Elle ne pouvait pas non plus rentrer chez elle sans donner l'impression de s'aplatir, et nul ne pouvait prévoir la réaction de Kyle s'il la voyait sur le seuil, même si elle ne venait que reprendre ses affaires –, il serait capable d'essayer de l'enfermer à clé dans sa chambre, comme une enfant mal élevée ! Pourtant, elle se sentait une responsabilité envers la

Vivacia même si le navire avait été déclaré ne plus lui appartenir.

Elle finit par apaiser sa conscience en hélant un coursier ; pour un sou, elle obtint une feuille de mauvais papier, un crayon au fusain et la promesse d'une remise du message avant le coucher du soleil. Elle rédigea un mot hâtif à sa mère mais ne trouva guère à lui apprendre, sinon qu'elle se faisait du souci pour le navire, que *Vivacia* paraissait malheureuse et inquiète. Elle ne demanda rien pour elle, seulement que sa mère aille voir personnellement la *Vivacia* afin de l'encourager à s'exprimer franchement et à révéler l'origine de sa détresse. Sachant que cela aurait l'air dramatique à l'excès, elle n'en rappela pas moins à sa mère le triste sort du *Parangon*, en ajoutant souhaiter que le navire familial ne le partageât pas. Ensuite, elle relut sa missive, les sourcils froncés à cause de son côté trop poignant ; elle songea néanmoins qu'elle ne pouvait faire mieux, et que sa mère était du genre à descendre au moins sur les quais pour se rendre compte elle-même des affirmations de sa fille. Althéa scella le message avec une goutte de cire dans laquelle elle imprima son cachet de travers, puis elle envoya le garçon le porter à destination.

Cela fait, elle releva la tête et promena son regard sur les alentours. Elle se trouvait maintenant dans la rue du désert des Pluies, dont le quartier avait toujours été le préféré de son père et 1e sien. Une fois leurs affaires conclues, ils avaient presque toujours inventé un prétexte pour parcourir l'avenue bras dessus, bras dessous en prenant plaisir à attirer chacun l'attention de l'autre sur tel ou tel produit exotique et récent. La dernière fois qu'ils s'y étaient promenés, ils avaient passé presque toute une après-midi dans un magasin de cristallerie, dont le tenancier proposait une nouvelle harpe éolienne ; le moindre souffle de vent la déclenchait et elle jouait, non pas des notes au hasard, mais une mélodie insaisissable et infinie, trop délicate pour qu'une langue humaine la fredonne et qui subsistait étrangement dans l'esprit par la suite. Ephron avait acheté à sa fille un petit sachet de violettes et de pétales de rose enrobés de sucre, ainsi qu'une paire de boucles d'oreilles en forme de poisson-pèlerin –, elle l'avait aidé à choisir parmi des

pierres précieuses parfumées pour l'anniversaire de sa mère, puis l'avait accompagné chez l'orfèvre pour les faire monter en bague.

On affirmait que la magie coulait dans les eaux du fleuve du désert des Pluies, et, de fait, les objets que les familles du désert faisaient parvenir en ville en étaient merveilleusement empreints. Quelles que fussent les sombres rumeurs concernant les hommes qui avaient choisi de rester dans la première colonie bâtie sur le fleuve, leurs produits tenaient toujours du prodige. De la famille Verga provenaient des biens qui fleuraient bon l'antiquité : tapisseries fines qui représentaient des êtres pas tout à fait humains aux yeux lavande ou topaze, bijoux travaillés dans un métal à l'origine inconnue et aux formes extraordinaires, charmants vases en poterie, à la fois aromatiques et gracieux. Les Soffron commercialisaient des perles aux profondes teintes orange, améthyste et bleues, des récipients de verre glacé qui ne se réchauffaient jamais et qu'on employait pour refroidir le vin, les fruits ou la crème. D'autres familles vendaient des kwazis, fruits dont la peau rendait une huile capable d'apaiser les souffrances les plus graves et dont la pulpe donnait une drogue dont l'effet durait plusieurs jours. C'étaient les boutiques de jouets qui attiraient toujours le plus Althéa : là, on pouvait trouver des poupées dont les yeux humides et la peau douce et tiède imitaient ceux d'un véritable nourrisson, des jouets mécaniques si efficacement fabriqués qu'ils fonctionnaient pendant des heures, des oreillers bourrés d'herbes qui assuraient des rêves surnaturels, et des pierres lisses et merveilleusement sculptées qui luisaient d'une lumière intérieure pour éloigner les cauchemars. Ces objets étaient onéreux môme à Terrilville, et atteignaient des prix exorbitants une fois embarqués pour d'autres ports. Ce n'était pourtant pas à cause de leur prix qu'Ephron refusait d'acheter ces jouets, même pour Malta, sa petite-fille qu'il gâtait scandaleusement. Quand Althéa avait insisté, il s'était contenté de secouer la tête. « On ne touche pas à la magie sans en être souillé, avait-il affirmé d'un ton grave. Nos ancêtres ont jugé le prix trop élevé et ils ont quitté le désert des Pluies pour fonder Terrilville ; nous-mêmes ne faisons pas le commerce des produits du

désert. » Quand elle l'avait pressé davantage, il avait à nouveau secoué la tête et répondu qu'ils en discuteraient quand elle serait plus grande. En attendant, ses craintes ne l'avaient pas empêché d'acheter les pierres parfumées qui faisaient tellement envie à son épouse.

Quand elle serait plus grande…

Eh bien, si grande qu'elle devienne, c'était là une discussion qu'ils n'auraient jamais. L'amertume de cette idée fit éclater ses pensées plaisantes et la ramena dans l'après-midi finissant. Elle quitta la rue du désert des Pluies, mais non sans un regard d'appréhension au magasin d'Ambre, à l'angle ; elle s'attendait presque à voir la femme dans la vitrine en train de la dévisager ; cependant, le présentoir ne montrait que ses articles drapés artistiquement sur un plaid de tissu d'or étendu sur le canapé. La porte de la boutique était ouverte, tentante, et des gens entraient et sortaient. Son affaire prospérait donc. Althéa se demanda avec quelles familles du fleuve du désert des Pluies elle s'était alliée et comment elle s'y était prise. A la différence de la plupart des autres magasins, son enseigne n'arborait nul signe d'une famille de Marchands.

Dans une ruelle tranquille, Althéa décrocha ses poches de ses jupes et contempla leur contenu. C'était bien ce à quoi elle s'attendait : elle pouvait s'offrir une chambre et un repas le soir même, ou manger frugalement quelques jours avec ce qu'elle possédait. Elle songea de nouveau à revenir simplement à la maison, mais ne put s'y résoudre – du moins, tant que Kyle s'y trouverait. Plus tard, quand il aurait repris la mer, si elle n'avait pas trouvé de travail ni de gîte, elle serait peut-être obligée de retourner chez elle pour récupérer au moins ses vêtements et ses bijoux personnels ; cela, elle pouvait sûrement le demander sans atteinte à son orgueil. Mais tant que Kyle serait là, jamais ! Elle laissa tomber ses pièces et ses billets dans sa bourse qu'elle resserra fermement en regrettant l'argent qu'elle avait dépensé à boire de façon si insouciante la veille. Comme elle n'y pouvait rien, mieux valait prendre soin de ce qui restait ; elle suspendit à nouveau les poches à l'intérieur de ses jupes.

Elle quitta la ruelle et se mit à marcher d'un air décidé. Il lui fallait trouver quelque part où dormir cette nuit et une seule

idée lui venait. Elle s'efforça de ne pas penser aux nombreuses fois où son père l'avait sévèrement mise en garde contre le fait de le fréquenter, jusqu'au jour où il lui avait carrément interdit d'aller le voir. Elle ne lui avait plus parlé depuis des mois, mais, quand elle était enfant, avant de commencer à naviguer avec son père, elle avait passé bien des après-midi d'été en sa compagnie. Les autres enfants de la ville le trouvaient effrayant et répugnant, mais la crainte avait vite quitté Althéa. Elle s'était sentie triste pour lui, à la vérité ; il était effrayant, c'était exact, mais le plus effrayant chez lui était ce que d'autres lui avaient infligé. Une fois qu'elle eut compris cela, une amitié hésitante s'en était suivie.

Comme le soleil de l'après-midi s'éteignait en une longue soirée d'été, Althéa sortit de Terrilville et se mit à suivre la grève criblée de cailloux où le *Parangon* échoué reposait sur le sable.

12

ÉPAVES ET NAVIRES ESCLAVAGISTES

Sous l'eau, pas seulement le temps d'un souffle, restant au ras de la surface malgré le passage d'une vague, mais la tête en bas, les cheveux ondulants, les poumons n'aspirant que de l'eau salée. *Je suis noyé, je suis mort*, se dit-il. *Noyé et mort comme avant*. Devant lui ne s'ouvrait que l'univers éclairé de vert des poissons et de la mer. Il lui ouvrit les bras, les laissa pendre sous ses épaules et bouger au gré des vagues. Il voulait être mort.

Mais c'était une escroquerie, comme toujours : tout ce qu'il désirait, c'était arrêter, cesser d'être, mais on ne le lui permettait jamais. Même ici, sous les eaux, ses ponts exempts du bruit des pas et des ordres, ses cales pleines d'eau salée et de silence, la paix n'existait pas. L'ennui, oui, mais pas la paix. Les bancs argentés des poissons l'évitaient ; ils venaient vers lui comme des phalanges d'oiseaux marins, puis viraient soudain, toujours en formation, lorsqu'ils percevaient le bois-sorcier impie de ses os. Il se déplaçait seul dans un monde de sons atténués et de couleurs délavées, sans respirer, sans dormir.

Puis vinrent les serpents.

Ils étaient attirés, apparemment, à la fois repoussés et fascinés par lui. Ils se moquaient de lui, l'observaient en ouvrant et refermant leur gueule pleine de crocs tout près de son visage et de ses bras. Il voulut les chasser mais ils se mirent à le houspiller, et ses poings avaient beau les frapper de toute leur violence, ils ne paraissaient rien ressentir de plus que le faible coup de queue d'un poisson. Ils parlaient de lui entre eux à grands barrissements qu'il comprenait presque ; c'était le plus effrayant : qu'il les comprît presque. Ils le regardaient droit dans les yeux, enlaçaient sa coque dans leurs étreintes sinueuses, le serraient d'une façon à la fois menaçante et qui lui

rappelait… il ne savait quoi. Le souvenir rôdait aux confins de sa mémoire, vestige trop familier et trop terrifiant pour être rappelé à la surface. Ils l'étreignirent et s'enfoncèrent avec lui, toujours plus bas, si bien que la cargaison enfermée en lui et plus légère que l'eau le déchira pour se libérer. Et encore et toujours ils l'accusaient avec une furieuse exigence, comme si leur colère pouvait l'obliger à les comprendre.

« *Parangon* ? »

Il émergea en sursaut d'une vision qui plongeait dans l'enfer éternel des ténèbres. Il voulut ouvrir les yeux ; malgré les années passées, il essayait encore pour voir qui s'adressait à lui. Gêné, il baissa ses bras levés et les croisa dans un geste protecteur sur sa poitrine balafrée pour y dissimuler sa honte. Il avait l'impression de reconnaître la voix. « Oui ? demanda-t-il d'un ton méfiant.

— C'est moi, Althéa.

— Ton père va être très en colère s'il te trouve ici. Il va te gronder.

— Ça, c'était il y a très longtemps, *Parangon* ; je n'étais qu'une petite fille, alors. Je suis venue te voir plusieurs fois depuis, tu ne t'en souviens pas ?

— Si, je pense ; tu ne viens pas souvent. Et ce que je me rappelle le mieux, c'est ton père qui nous criait après quand il t'a découverte en ma compagnie. Il m'a traité de « saleté d'épave » et de « pire porte-guigne qu'on puisse trouver ». »

Elle paraissait presque honteuse en répondant : « Oui, je m'en souviens aussi très bien.

— Sans doute pas aussi clairement que moi. Mais, d'un autre côté, tu as sûrement plus de souvenirs à te rappeler. » Il ajouta d'un ton irrité : « On n'en acquiert guère quand on est échoué sur une plage.

— Je suis sûre que tu as vécu bien de grandes aventures en ton temps

— Sans doute. J'aimerais pouvoir m'en rappeler une. »

Il l'entendit s'approcher. D'après le secteur d'où venait sa voix, il estima qu'elle s'était assise sur un rocher de la plage. « Tu évoquais ce dont tu te souvenais ; quand j'étais petite et que je venais ici, tu me racontais toutes sortes d'histoires.

— Des mensonges, la plupart, sans doute. Je ne me rappelle rien. Peut-être à l'époque, mais plus aujourd'hui. Je crois que mon esprit devient confus. D'après Brashen, ce pourrait être parce que mon journal de bord a disparu. Il dit avoir l'impression que je ne me rappelle pas autant de mon passé qu'autrefois.

— Brashen ? » Il y avait une surprise aiguë dans sa voix.

« Un autre ami », répondit *Parangon* d'un ton insouciant. La choquer en lui apprenant qu'il avait un second camarade lui plaisait ; parfois, il s'irritait de ce que ces visiteurs l'imaginent heureux de leur venue, comme s'ils étaient les seules personnes qu'il connût. Même si c'était vrai, ils n'avaient pas à s'en sentir si sûrs, comme si une épave comme lui n'était pas capable d'avoir fait d'autres connaissances.

« Ah ! » Au bout d'un moment, Althéa ajouta : « Je l'ai beaucoup côtoyé. Il servait sur le navire de mon père.

— Ah oui ! La… *Vivacia*. Comment va-t-elle ? S'est-elle éveillée ?

— Oui. Il y a deux jours seulement.

— Vraiment ? Alors je m'étonne que tu sois ici. J'aurais cru que tu aurais préféré rester avec ton bateau. » Brashen lui avait appris tout ce qui s'était produit, mais il éprouvait un curieux plaisir à obliger Althéa à lui raconter.

« Ce serait sûrement le cas si c'était possible, reconnut la jeune fille à contrecœur. Elle me manque terriblement ; j'aurais tellement besoin d'elle en ce moment ! »

Sa franchise prit *Parangon* par surprise. Il avait pris l'habitude de considérer les gens comme des bourreaux involontaires : ils pouvaient se déplacer librement et mettre fin à leur vie quand ils le décidaient ; aussi avait-il du mal à comprendre qu'elle pût ressentir un chagrin aussi profond que l'indiquait sa voix. L'espace d'un instant, quelque part dans le labyrinthe de sa mémoire, un jeune garçon atteint du mal du pays sanglota sur une couchette. *Parangon* ramena brutalement sa conscience sur l'instant présent. « Parle-m'en », proposa-t-il à Althéa. Il n'avait pas vraiment envie d'entendre le récit de ses malheurs, mais c'était au moins un moyen de maintenir les siens à distance.

Sa surprise s'accrut quand elle obéit. Elle parla longtemps, de tout, depuis la trahison de Kyle Havre envers la confiance de sa famille jusqu'à son deuil incomplet de son père. Tandis qu'elle s'exprimait, il sentit la dernière chaleur de l'après-midi se retirer et la fraîcheur de la nuit monter. A un moment, elle quitta son rocher pour venir s'adosser au vaigrage argenté de sa coque. Elle cherchait sans doute à profiter de la chaleur du jour qui s'attardait dans son bois, mais la proximité de son corps suscita aussi un plus grand partage de ses paroles et de ses sentiments. C'était presque comme s'ils étaient parents. Se rendait-elle compte qu'elle cherchait sa compréhension comme s'il était sa propre vivenef ? Non, sans doute, se dit-il âprement. Il lui rappelait probablement la *Vivacia*, tout simplement, et elle étendait ses émotions à lui –, c'était tout. Il ne comptait pas vraiment pour elle.

Il ne comptait vraiment pour personne.

Il se força à ne pas l'oublier, ce qui lui permit de rester calme quand, après un temps de silence, elle déclara : « Je n'ai nulle part où dormir cette nuit. Pourrais-je coucher à bord ?

— Il doit y régner un désordre nauséabond, la prévint-il. Oh, ma coque est encore assez saine, mais il n'y a pas grand-chose à faire contre les tempêtes ; quant au sable soufflé part le vent et aux poux de plage, ils pénètrent partout.

— Je t'en prie, *Parangon* ; ce n'est pas grave. Je trouverai sûrement un coin sec pour m'y rouler en boule.

— Très bien », dit-il ; puis il dissimula son sourire dans sa barbe en ajoutant : « Si tu ne vois pas d'inconvénient à partager ton espace avec Brashen. Il revient ici tous les soirs, tu sais.

— Ah bon ? » On sentait de la consternation dans sa voix.

— Il s'installe ici presque chaque fois qu'il fait relâche à Terrilville. C'est toujours pareil : la première nuit, c'est parce qu'il est tard, qu'il est ivre, qu'il n'a pas envie de payer une nuit entière dans une auberge pour quelques heures de sommeil et qu'il se sent à l'abri ici ; et il me récite toujours la même chanson : il va économiser sur son salaire et n'en dépenser qu'un peu cette fois, si bien qu'un jour il aura mis assez de côté pour monter sa propre affaire. » *Parangon* se tut pour savourer le silence choqué d'Althéa. « Il ne s'y tient jamais,

naturellement ; chaque nuit, il rentre en titubant, les poches un peu plus vides, jusqu'à ce que tout son argent ait fondu. Et, quand il n'a plus rien à dépenser pour boire, il retourne en ville et travaille sur le premier navire qui veut bien de lui en attendant de repartir en mer.

— *Parangon*, le reprit doucement Althéa, Brashen est à bord de la *Vivacia* depuis des années, et il dormait toujours à bord, il me semble, quand il était au port ici.

— Ah… oui, mais… mais je parlais d'avant. D'avant aujourd'hui. » Sans l'avoir voulu, il exprima tout haut sa pensée : « Le temps s'écoule d'un même courant et s'emmêle quand on est aveugle et isolé.

— J'imagine. » Elle appuya la tête en arrière contre le navire et poussa un profond soupir. « Bon, eh bien, je crois que je vais entrer pour essayer de trouver un coin où m'installer avant que la lumière ait complètement disparu.

— Avant que la lumière ait complètement disparu, répéta lentement *Parangon*. Donc, il ne fait pas encore complètement nuit.

— Non. Tu sais combien les soirées sont longues en été ; mais il fait sans doute noir comme dans un four à l'intérieur, alors ne t'inquiète pas si je trébuche de temps en temps. » Elle se tut, embarrassée, puis alla se placer devant le navire. Penché comme il l'était sur la grève, sa grande main était facilement accessible ; Althéa la tapota gentiment, puis la serra. « Bonne nuit, *Parangon*, et merci.

— Bonne nuit, fit-il à son tour. Ah oui ! Brashen occupe les quartiers du capitaine.

— D'accord. Merci. »

Elle grimpa maladroitement le long du flanc du navire, et il entendit le bruissement d'une grande quantité de tissu qui parut la gêner pour traverser le pont incliné et s'insinuer dans la cale. Fillette, elle était plus agile ; un été, elle était venue lui rendre visite presque tous les jours. Elle habitait quelque part sur le versant de la colline qui le surplombait ; elle évoquait la marche qu'elle effectuait dans les bois derrière sa maison, puis les falaises qu'elle descendait pour arriver jusqu'à lui. Cet été-là, elle avait appris à bien le connaître et joué à divers jeux à

l'intérieur de sa coque et autour de lui, en disant qu'il était son navire et elle son capitaine, jusqu'au jour où son père avait eu vent de ses activités. Il l'avait suivie un jour, et, quand il l'avait découverte en train de parler au bateau maudit, il les avait fermement réprimandés tous les deux, puis il avait ramené la petite chez elle à coups de badine. Pendant longtemps après cet épisode, elle n'était plus venue le voir ; quand elle lui rendait visite, c'était brièvement, à l'aube ou le soir Mais cet été-là, elle avait appris à bien le connaître.

Elle paraissait en avoir conservé quelques souvenirs, car elle traversa l'intérieur jusqu'à l'espace arrière où les hommes suspendaient habituellement leurs hamacs. Curieux, comme de la sentir en lui réveillait sa mémoire ; Crenshau était roux et se plaignait toujours de l'ordinaire ; il était mort là ; la hache qui avait mis fin à sa vie avait aussi laissé une profonde entaille dans le planchéiage et son sang avait taché le bois…

Elle se pelotonna contre une cloison ; elle aurait froid, cette nuit : la coque était peut-être saine, mais cela n'empêchait pas l'humidité d'y pénétrer. *Parangon* percevait Althéa, immobile et petite contre lui ; elle ne dormait pas. Elle avait sans doute les yeux ouverts dans le noir.

Du temps passa, une minute ou presque toute la nuit ; difficile à dire. Brashen arriva ; *Parangon* reconnut ses grands pas et sa façon de marmonner quand il avait bu. Ce soir, l'inquiétude rendait sa voix sombre, et *Parangon* supposa qu'il approchait de la fin de ses fonds ; demain, il se morigénerait longuement de sa stupidité, puis il irait dépenser le reste de son argent. Alors, il devrait reprendre la mer.

Il manquerait presque à *Parangon* : avoir de la compagnie était intéressant et mettait de l'animation dans sa vie – mais c'était aussi agaçant et dérangeant. Brashen et Althéa lui faisaient penser à des événements qu'il valait mieux laisser tranquilles.

« *Parangon*, le salua Brashen en s'approchant. Permission de monter à bord ?

— Accordée. Althéa Vestrit est ici. »

Un silence. *Parangon* avait presque l'impression de voir les yeux exorbités de Brashen. « C'est moi qu'elle cherche ? demanda l'homme d'une voix pâteuse.

— Non : moi. » Le navire éprouva un singulier plaisir à cette réponse. « Sa famille l'a jetée dehors et elle n'avait nulle part où aller ; du coup, elle est venue.

— Ah ! » Nouveau silence. « M'étonne pas. Ma foi, plus vite elle renoncera et rentrera chez elle, plus ce sera avisé ; mais j'imagine qu'il lui faudra un moment avant d'en arriver là. » Brashen bâilla à s'en décrocher la mâchoire. « Elle sait que j'ai mes quartiers à bord ? » Le ton était circonspect, comme s'il appelait une réponse négative.

« Naturellement, répondit mielleusement *Parangon*. Je lui ai annoncé que tu avais pris la cabine du capitaine et qu'elle devrait se débrouiller autrement.

— Ah ! Bien joué. Bien joué. Allons, bonne nuit. Je suis sur les genoux.

— Bonne nuit, Brashen. Dors bien. »

Quelques instants plus tard, l'homme se trouvait dans les quartiers du capitaine ; au bout de deux ou trois minutes, *Parangon* sentit Althéa se déplacer. Elle s'efforçait de ne pas faire de bruit, mais elle ne pouvait se dissimuler de *Parangon*. Quand elle atteignit enfin la porte de la cabine du gaillard d'arrière où Brashen avait accroché son hamac, elle s'interrompit, puis frappa très doucement sur le panneau de bois. « Brash, fit-elle précautionneusement.

— Quoi ? », répondit-il aussitôt. Il ne dormait pas, n'était même pas sur le point de s'assoupir. L'avait-il attendue ? Comment aurait-il pu savoir qu'elle viendrait chez lui ?

Althéa prit une profonde inspiration. « Puis-je vous parler ?

— Puis-je vous en empêcher ? » rétorqua-t-il d'un ton bourru. D'évidence, c'était une réponse habituelle, car elle ne parut pas troubler Althéa. Elle posa la main sur la poignée, puis l'ôta sans ouvrir la porte, contre laquelle elle s'appuya pour demander : « Avez-vous une lanterne ou une bougie ?

— Non. C'est de ça que vous vouliez parler ? » Sa voix prenait des accents brusques.

« Non ; je préfère voir la personne à qui je m'adresse, c'est tout.

— Pourquoi ça ? Vous savez de quoi j'ai l'air.

— Vous êtes impossible quand vous êtes ivre !

— Avec moi, au moins, c'est seulement quand je suis ivre. Vous, c'est tout le temps. »

Au son de sa voix, Althéa parut nettement agacée « Je ne sais pas pourquoi je me fatigue à essayer de vous parler !

— Dans ce cas, nous sommes deux », fit Brashen en aparté. *Parangon* se demanda soudain s'ils savaient avec quelle clarté il percevait leurs paroles et leurs mouvements. Constituait-il un public invisible ou bien se croyaient-ils vraiment seuls ? Brashen, tout au moins, devait prendre le bateau en compte.

Althéa poussa un long soupir et posa la tête contre la porte à panneaux qui les séparait. « Je n'ai personne d'autre à qui m'adresser, et j'ai vraiment besoin de… Ecoutez, puis-je entrer ; Ça m'énerve de parler à travers cette porte !

— Elle n'est pas verrouillée », répondit-il à contrecœur. Il ne bougea pas de son hamac.

Dans l'obscurité, Althéa poussa la porte. Elle resta immobile dans l'entrée, hésitante, puis pénétra dans la pièce à tâtons, en suivant la paroi, les jambes tendues pour éviter de tomber sur le plancher pentu. « Où êtes-vous ?

— Par ici, dans un hamac. Vous feriez mieux de vous asseoir avant de vous casser la figure. »

Ce fut sa seule manifestation de courtoisie. Althéa obéit en prenant appui des pieds sur la pente du sol et en s'adossant à une cloison. Elle inspira pour se donner du courage. « Brashen, toute ma vie s'est effondrée au cours des deux derniers jours. Je ne sais plus quoi faire.

— Rentrez chez vous, répondit-il sans compassion. Vous finirez par y être obligée, vous le savez bien ; plus vous remettrez ce moment, plus ce sera difficile ; alors, faites-le tout de suite.

— C'est facile à dire, mais difficile à réaliser. Vous devriez le comprendre ; vous n'êtes jamais rentré chez vos parents, vous ! »

Brashen éclata d'un rire bref et amer. « Ah non ? J'ai essayé, mais on m'a simplement jeté dehors à nouveau, parce que j'avais attendu trop longtemps. Donc, vous savez maintenant que je vous donne un bon conseil. Rentrez chez vous tant que c'est encore possible ; en vous aplatissant et en obéissant humblement, vous y gagnerez le gîte et le couvert. Attendez trop, laissez votre réputation d'infamie s'installer, laissez-les s'habituer à vivre sans le fauteur de troubles de la famille et ils ne voudront plus de vous, même si vous les suppliez à genoux. »

Althéa garda longtemps le silence, puis elle demanda : « C'est vraiment ce qui vous est arrivé ?

— Mais non, voyons ; j'ai tout inventé, répliqua Brashen d'un ton aigre.

— Je regrette », fit Althéa au bout d'un moment. D'un ton plus résolu, elle reprit : « Mais je ne peux plus revenir chez moi, du moins tant que Kyle est au port ; et, même quand il sera parti, si je retourne à la maison, ce ne sera que pour y prendre mes affaires. »

Brashen se déplaça dans son hamac. « Vos robes et vos babioles, vous voulez dire ? De précieux souvenirs de votre enfance ? Votre oreiller préféré ?

— Et mes bijoux. Si j'y suis contrainte, je pourrai toujours les vendre. »

Brashen se rejeta en arrière dans son hamac. « Pourquoi perdre votre temps ? Vous vous apercevrez vite que vous ne pouvez pas traîner partout ce barda. Quant à vos bijoux, pourquoi ne pas vous dire que vous les avez déjà récupérés, vendus difficilement un à un, que vous avec dépensé tout l'argent obtenu et qu'il ne vous reste plus qu'à vous débrouiller vraiment pour vivre votre existence ? Ça vous économisera du temps et tous vos bijoux demeureront au moins dans votre famille – si Kyle ne s'est pas déjà occupé de les faire mettre sous clé. »

Un lourd silence suivit la suggestion amère de Brashen, tandis que *Parangon* restait plongé dans ses ténèbres sans étoiles. Ce fut d'un ton empreint de détermination qu'Althéa répondit :

« Vous avez raison, je le sais. Je dois agir sans attendre un événement salvateur. Il me faut du travail, et le seul travail que je connaisse concerne la navigation ; or c'est la seule façon dont je remonterai à bord de la *Vivacia*. Mais jamais on ne m'engagera vêtue ainsi… »

Brashen émit un grognement méprisant. « Soyez réaliste, Althéa : on ne vous engagera jamais quels que soient vos vêtements. Vous faites face à trop d'obstacles : vous êtes une femme, vous êtes la fille d'Ephron Vestrit, et Kyle Havre en voudra à qui vous acceptera à son bord.

— Pourquoi le fait d'être la fille d'Ephron Vestrit jouerait-il contre moi ? » Althéa s'exprimait d'une toute petite voix. « Mon père était un homme probe.

— Exact ; c'était un homme très probe. » Un instant, le ton de Brashen s'adoucit. « Mais vous devez l'apprendre : ne plus être la fille – ou le fils – d'un Marchand n'a rien de facile. De l'extérieur, les Marchands de Terrilville semblent former une alliance indestructible ; mais vous et moi sommes originaires de ce monde et ce monde joue contre nous. Vous, par exemple, vous êtes une Vestrit. Très bien ; certaines familles négocient donc avec vous et en tirent profit ; d'autres sont en concurrence avec vous, et d'autres sont alliées à vos concurrents… Nul n'est vraiment ennemi avec personne. Mais quand vous vous mettrez en quête de travail, ce sera comme pour moi : « Brashen Trell, hein ? Le fils de Kelf Trell ? Eh bien, pourquoi ne travaillez-vous pas pour votre famille, mon garçon ? Ah, vous êtes brouillé avec elle ? Ma foi, je n'ai pas envie de me mettre votre père à dos en vous engageant. » On ne vous l'annonce pas toujours aussi carrément, bien sûr ; parfois, on vous renvoie en vous disant : « Revenez dans quatre jours », seulement il n'y a personne quand vous vous présentez. Quant à ceux qui ne s'entendent pas avec votre famille, ils ne vous engagent pas parce que ça leur fait plaisir de vous voir vous traîner dans la boue. »

La voix de Brashen se faisait plus lente, plus grave et moins audible. Il s'endort en parlant, comme souvent, songea *Parangon* ; il a sans doute oublié jusqu'à la présence d'Althéa. *Parangon* n'était que trop familier des longues litanies de Brashen sur les torts et les injustices qu'il avait subis. Il était

encore plus habitué à l'entendre se traiter d'un ton caustique de crétin et de moins que rien.

« Alors comment avez-vous survécu ? demanda Althéa d'un ton empreint de rancœur.

— Je suis allé là où mon nom n'avait pas d'importance. Le premier bateau sur lequel j'ai embarqué était chalcédien ; les hommes se fichaient de qui j'étais du moment que j'acceptais de travailler dur et pour pas cher ; c'était la bande de salauds pourris la plus minable avec laquelle j'aie navigué. Ils n'avaient aucune pitié pour le gamin que j'étais. J'ai sauté du bord au premier port où nous avons fait relâche et je suis reparti le même jour sur un autre navire. Ce n'était guère mieux, mais un peu quand même… Et puis nous… » La voix de Brashen mourut. Un moment, *Parangon* le crut endormi ; il entendit Althéa s'agiter pour s'asseoir plus confortablement sur le plancher incliné. « … quand je suis revenu à Terrilville, je m'étais amariné. Ah ça, oui ! Mais rien n'avait changé : le petit Trell ceci, le fils Trell cela… Je croyais m'être construit une existence ; je suis même allé voir mon père pour essayer de nous réconcilier, mais il n'a pas eu l'air impressionné par ce que j'étais devenu par moi-même, pas du tout ! Quel cul de vache… Alors je me suis rendu dans chaque navire du port – dans chacun. Aucun ne voulait du fils de Kelf Trell. Arrivé à la *Vivacia*, j'ai enfoncé mon mouchoir sur mon front et gardé les yeux baissés sur le pont, et j'ai demandé un travail honnête pour un marin honnête – et votre père a dit qu'il me prenait à l'essai, en ajoutant qu'un homme consciencieux pouvait lui servir. A sa façon de répondre… j'ai été certain qu'il ne m'avait pas reconnu et qu'il me virerait si je lui apprenais mon nom. Pourtant, c'est ce que j'ai fait. Je l'ai regardé et j'ai dit : « Je m'appelle Brashen Trell. J'étais le fils de Kelf Trell. » Et il a répondu : « Ton quart n'en sera pas plus long ni plus court d'une minute, matelot. » Et vous savez quoi ? Eh bien, c'était vrai !

— Les Chalcédiens n'engagent pas de femmes », fit Althéa d'un ton morne. *Parangon* se demanda ce qu'elle avait écouté de l'histoire de Brashen.

« Pas comme matelots, convint Brashen. Ils croient qu'une femme à bord attire les serpents, parce que les femmes

saignent, vous comprenez. C'est ce que disent beaucoup de marins.

— C'est ridicule ! s'exclama-t-elle, dégoûtée.

— Ouais. Beaucoup de matelots sont des crétins. Regardez-nous. » Sa plaisanterie le fit éclater de rire, mais elle ne l'imita pas.

« Il y a d'autres femmes marins à Terrilville. Quelqu'un m'embauchera.

— Peut-être, mais pas pour ce que vous espérez, répondit durement Brashen. C'est vrai, il existe des femmes marins mais la plupart de celles que vous voyez sur les quais travaillent sur leurs navires familiaux, avec leur père et des frères pour les protéger. Essayez de naviguer sur un autre bateau, et vous aurez intérêt à choisir rapidement avec quels compagnons de bord vous voulez coucher ; avec de la chance, ils seront assez possessifs pour empêcher les autres de vous approcher ; sinon, ils tireront un maximum de vos services avant d'atteindre le port suivant. Et la plupart des capitaines et des seconds feront semblant de ne rien voir, afin de maintenir l'ordre sur le bâtiment – du moins s'ils ne prennent pas leur part eux-mêmes. » Il s'interrompit, puis ajouta d'un ton bourru : « Et vous le saviez déjà ; vous ne pouvez pas avoir passé votre adolescence au milieu de matelots sans l'avoir appris. Alors, pourquoi envisager une telle solution ? »

La fureur envahit Althéa. Elle eut envie de hurler qu'elle ne le croyait pas ou d'exiger de savoir pourquoi il fallait que les hommes soient de tels porcs. Mais elle le croyait, et elle savait que Brashen ne pouvait pas plus répondre à sa question qu'elle-même. Le silence s'épaissit dans l'obscurité qui les séparait, et sa colère s'apaisa.

« Alors, que dois-je faire ? » demanda-t-elle d'un ton pitoyable. *Parangon* n'eut pas l'impression qu'elle s'adressait à Brashen, mais le jeune homme répondit tout de même.

« Trouver un moyen de renaître sous la forme d'un garçon, de préférence qui ne porte pas le nom de Vestrit. » Brashen s'agita dans son hamac et prit une profonde inspiration qui sortit sous forme d'un ronflement nasillard.

Dans son coin, Althéa soupira, puis elle appuya la tête contre le bois dur de la cloison et resta immobile et muette.

*

Le navire esclavagiste formait une silhouette sombre sur le ciel nocturne. S'il se sentait en danger de poursuite, il n'en montrait aucun signe : il arborait une quantité respectable de voile mais l'œil perçant de Kennit ne dénotait à son bord aucune activité anormale qui indiquât le besoin d'une vitesse extrême. La nuit était parfaite ; une brise égale soufflait sur la mer et les vagues semblaient comme des bêtes de somme qui portaient le bateau. « Nous le rattraperons avant l'aube, dit-il à mi-voix à Sorcor.

— Oui », répondit le second dans un souffle. On sentait dans sa voix une surexcitation à cette perspective que son capitaine ne ressentait pas. Par-dessus son épaule, il indiqua doucement au timonier : « Maintiens-la près de la côte, à la serrer comme ta grand-mère. Si leur vigie regarde par hasard de notre côté, je ne veux pas qu'on soit visibles en pleine eau… » Au mousse, il ajouta sur le même ton : « Descends et refais passer le mot : pas un geste, pas de bruit, pas de mouvement sauf pour répondre à un ordre. Et pas une lumière, pas la moindre étincelle. Vas-y et discrètement.

— Des serpents suivent sa proue, observa Kennit.

— Ils attendent les esclaves morts qu'on jette par-dessus bord, dit Sorcor d'un ton acide, et aussi ceux qui sont trop faibles pour que ça vaille la peine de les nourrir. Ceux-là aussi passent à l'eau.

— Et si les serpents décidaient de se tourner contre nous pendant le combat ? demanda Kennit.

— Pas de danger, lui assura Sorcor. Les serpents apprennent vite ; ils vont nous laisser nous entre-tuer en sachant bien que les morts leur reviendront sans avoir à y laisser une écaille.

— Et après ? »

Sorcor eut un sourire carnassier. « Si on gagne, ils seront si pleins de l'équipage de l'esclavagiste qu'ils ne pourront plus

nous suivre. Si on perd… » Il haussa les épaules. « Ça n'aura plus grande importance pour nous. »

Kennit s'accouda au bastingage, muet, la mine revêche. Plus tôt dans la journée, ils avaient repéré *l'Anneau-d'Or*, une belle et vieille vivenef qui avançait cahin-caha, lourdement chargée, et s'enfonçait dans l'eau de presque toute la taille de Kennit. Ils avaient eu l'avantage de la surprise ; Kennit avait fait mettre dehors toute la toile que le gréement pouvait supporter, et cependant la vivenef s'était soulevée et s'était enfuie comme si une brise propre la poussait. Sorcor était resté muet pendant que Kennit était d'abord demeuré sans mot dire, incrédule, puis avait piqué une violente colère devant la tournure des événements. Quand *l'Anneau-d'Or* avait contourné l'île Ronde pour y attraper un courant favorable et disparaître au loin, le second s'était risqué à remarquer : « Le bois mort n'a aucune chance contre le bois-sorcier. Les vagues elles-mêmes s'ouvrent devant lui.

— Sois maudit ! lui avait lancé Kennit d'un ton farouche.

— Ça m'arrivera sans doute, cap'taine », avait répondu Sorcor d'un ton imperturbable. Il avait probablement déjà flairé la trace d'un navire esclavagiste.

Ou bien c'était par sa chance infernale qu'ils avaient levé celui-là si vite. C'était le bâtiment esclavagiste chalcédien typique, la coque profonde et la taille large pour mieux le bourrer de chair humaine. Jamais Kennit n'avait vu Sorcor se mettre à une chasse avec tant de convoitise, prendre tant de peine à surveiller sa proie ; les vents eux-mêmes paraissaient le favoriser, et c'est bien avant l'aube que le second ordonna qu'on sortît les rames. Les balistes étaient déjà tendues, chargées de boulets et de chaînes pour déchiqueter le gréement de l'adversaire, et les grappins étaient prêts à saisir leur victime infirme.

« Voulez-vous conduire les hommes, cap'taine ? demanda Sorcor alors que les vigies de l'esclavagiste lançaient les premières alertes.

— Oh, je vais te laisser cet honneur, je pense », répondit Kennit sèchement. Accoudé, oisif, sur le bastingage, il abandonna la poursuite et le combat au seul Sorcor. Si le second

fut déconcerté par le manque d'enthousiasme de son capitaine, il le cacha bien. Il bondit à l'avant pour crier ses ordres à ses hommes sur le pont. Ils partageaient sa soif de combat, car ils obéirent vivement, si bien que le mât parut se couvrir brusquement de toile en plus et fleurir sous le vent nocturne. Egoïstement, Kennit se réjouissait de cette brise, car elle emportait la plus grande partie de la puanteur de l'esclavagiste.

Il se sentit presque faire partie de l'équipage quand le *Marietta* se rapprocha du navire. Dans une tentative désespérée de lui échapper, l'esclavagiste augmentait sa toile et son gréement était plein d'hommes qui grouillaient comme des fourmis. D'un juron, Sorcor exprima sa joie et donna l'ordre qu'on déclenche les balistes. Selon Kennit, il s'y était pris trop tôt, mais les deux lourds boulets munis d'une épaisse chaîne, longue, hérissée de pointes et de lames, s'envolèrent, déchiquetèrent les voiles et les cordages et poursuivirent leur œuvre de destruction en retombant sur le pont. Une demi-douzaine d'hommes churent avec eux en hurlant jusqu'à ce qu'ils s'écrasent sur le bois ou disparaissent dans les flots. Leurs cris avaient à peine pris fin que Sorcor fit lancer un nouveau jeu de boulets et de chaînes ; celui-là provoqua moins de dégâts, mais l'équipage harcelé de l'esclavagiste était trop occupé à présent à surveiller l'arrivée de nouveaux projectiles pour manœuvrer efficacement les voiles, tandis que la toile et les cordages tombés encombraient le pont et rendaient difficile de ferler de nouvelles voiles. Une pagaille totale régnait sur les ponts de l'esclavagiste quand Sorcor ordonna qu'on lançât les grappins.

Avec détachement, Kennit regarda les malheureuses victimes se faire solidement ligoter. Comme l'aurore se risquait sur les eaux, Sorcor et ses pirates, en vociférant leur soif de sang, franchissaient d'un bond ou accrochés à un cordage la courte distance qui séparait les deux vaisseaux. Kennit, pour sa part, avait porté sa manche à son nez et respirait à travers le revers pour éviter d'inhaler la puanteur de l'esclavagiste. Il était resté à bord du *Marietta* avec un équipage réduit et manifestement exaspéré d'avoir été frustré du carnage ; cependant, quelqu'un devait bien demeurer à bord pour se tenir

prêt à repousser les abordeurs ou décrocher les grappins si la situation se retournait.

Kennit assista au massacre des hommes de l'esclavagiste ; ils n'étaient guère préparés à une attaque de pirates, pour lesquels leur fret ne présentait en général pas d'intérêt. La plupart des forbans, tels Kennit, préféraient les marchandises de valeur, non périssables et, si possible, facilement transportables ; or ce navire-ci ne renfermait sous ses ponts que des esclaves enchaînés. Même si les pirates avaient accepté d'effectuer le trajet monotone jusqu'en Chalcède pour les vendre, une telle cargaison exigeait un œil vigilant et un estomac solide. Il fallait surveiller et nourrir ce genre de cheptel, l'abreuver et lui fournir un système sanitaire rudimentaire. Kennit songea que le navire en lui-même aurait quelque valeur, bien que la puanteur qui s'en échappait présentement lui donnât à tout instant des haut-le-cœur.

L'équipage de l'esclavagiste ne possédait que les armes dont il se servait pour maintenir l'ordre dans le fret et guère plus. Ces gens-là, se dit Kennit, ne paraissaient pas se faire une bonne idée de la façon dont on combat un pirate armé et en bonne santé –, on devait s'habituer, supposa-t-il, à frapper des hommes enchaînés et à leur donner des coups de pied, et à oublier comment faire face à un autre type d'adversaire.

Plus tôt, il avait tenté de convaincre Sorcor que l'équipage et le navire pourraient représenter quelque valeur de rançon, même sans leur cargaison. Le second s'était farouchement opposé à cette idée. « On tue l'équipage, on libère la cargaison et on vend le navire – mais pas à d'autres esclavagistes ! » avait-il stipulé d'un air altier.

Kennit commençait à regretter d'avoir laissé l'homme le regarder comme son égal ; il devenait beaucoup trop exigeant et ne paraissait pas se rendre compte à quel point cette conduite était odieuse à son capitaine. Kennit plissa les yeux en réfléchissant à la félicité avec laquelle l'équipage accueillait les délires idéalistes de Sorcor ; cela l'eût étonné que les hommes partagent ses grandes idées de suppression de l'esclavage ; ils devaient plutôt se réjouir à l'avance des carnages à venir. En voyant deux de ses meilleurs matelots balancer un homme

vivant par-dessus le bastingage dans la gueule d'un serpent, il hocha lentement la tête. C'étaient ces bestiales effusions de sang qui leur plaisaient ; peut-être avait-il trop bridé ses hommes pour la rançon que rapportaient des captifs vifs. Il mit cette pensée de côté pour y songer plus tard. Comme quoi, il pouvait apprendre de n'importe qui, même de Sorcor ; il fallait laisser courir les chiens de temps en temps. Mais l'équipage ne devait pas s'imaginer que seul Sorcor était capable de fournir de telles fêtes.

Il se lassa rapidement de contempler le massacre final. L'équipage de l'esclavagiste n'arrivait pas à la cheville du sien ; il n'y avait aucune organisation dans la défense de leur navire, rien qu'une bande d'hommes qui essayaient d'échapper à la mort, en quoi ils échouèrent. La masse de ceux qui firent front au groupe d'abordage se réduisit vivement en petits groupes de défenseurs encerclés par un ennemi implacable. Le dénouement était évident et la victoire n'eut rien d'une surprise. Kennit s'en détourna. Les hommes, en mourant, se ressemblaient tous et cela l'ennuyait plus que cela ne l'écœurait ; les hurlements, le sang qui jaillissait ou ruisselait, les ultimes combats frénétiques, les supplications inutiles, tout cela, il l'avait déjà vu. Il était beaucoup plus éclairant d'observer les deux serpents.

Il se demanda s'ils n'escortaient pas le navire depuis quelque temps déjà ; peut-être même le considéraient-ils d'un œil amical, comme une sorte de fournisseur de proies faciles. Ils s'étaient écartés lors de l'attaque du *Marietta*, apparemment effrayés par la soudaine agitation ; mais quand les bruits des combats et les cris des mourants s'étaient élevés, ils étaient promptement revenus, et ils tournaient à présent autour des bateaux accrochés l'un à l'autre comme des chiens mendiant à table, en se battant pour les morceaux de choix. Kennit n'avait jamais eu l'occasion d'observer un serpent aussi longtemps et d'aussi près. Ces deux-là ne paraissaient pas connaître la peur. Le plus gros était d'un pourpre scintillant tacheté d'orange ; quand il dressait la tête et le cou hors de l'eau en ouvrant la gueule, une collerette de piquants apparaissait autour de sa gorge et de sa tête telle une crinière de lion ; c'étaient des appendices charnus qui rappelaient à Kennit les bras urticants

de l'anémone ou de la méduse. Il aurait été fort étonné qu'ils ne distillent pas quelque poison paralysant. En tout cas, quand la plus petite des bêtes se disputait une proie avec la plus grande, elle évitait de toucher la collerette de l'autre.

Le moins grand des serpents compensait sa taille inférieure par une plus forte agressivité ; il osait s'approcher beaucoup plus près du flanc du navire, et, quand il dressa la tête à la hauteur du bastingage de l'esclavagiste, il ouvrit la gueule, dénudant des rangées sans fin de crocs. Alors, il siffla en projetant un léger nuage de salive venimeuse qui engloba deux hommes en plein combat. Tous deux abandonnèrent aussitôt la bataille et s'écroulèrent sur le pont en hoquetant et en se tordant dans un effort vain pour aspirer l'air dans leurs poumons. Ils retombèrent bientôt inertes tandis que le serpent frustré battait en écume l'eau près du navire, furieux que ses proies demeurent à bord. Kennit le supposa jeune et inexpérimenté.

Le plus grand avait une attitude plus philosophe : il se contentait de nager le long de l'esclavagiste, aux aguets des hommes qui portaient des corps jusqu'au bastingage ; il ouvrait alors la gueule et engloutissait tout ce qu'on lui jetait, mort ou encore en mouvement. Il saisissait un corps entre ses mâchoires mais ne cherchait pas à le broyer : ses dents ne semblaient servir qu'à déchirer. Inutile de démembrer ces petits morceaux de viande : le serpent rejetait la tête en arrière et ouvrait sa gueule plus largement que Kennit ne l'aurait cru possible ; puis le corps disparaissait avec les bottes et le reste, et le pirate distinguait sa progression dans le gosier par la distension de la gorge sinueuse de la créature. C'était un spectacle à la fois glaçant et fascinant.

Ses hommes paraissaient partager sa révérence, car, comme le combat diminuait d'intensité et qu'il ne restait plus que des cadavres et des prisonniers dont se débarrasser, ils disposèrent leurs victuailles à serpents sur le haut gaillard d'arrière du navire et, de là, nourrirent les bêtes à tour de rôle. Certains des captifs ligotés pleuraient et hurlaient, mais leurs cris étaient noyés par les rugissements d'approbation de l'équipage chaque fois qu'un corps passait par-dessus bord. Il

devint bientôt un jeu de balancer chaque victime ou cadavre non pas à un serpent, mais entre les deux, pour voir les grandes bêtes se battre pour un morceau. Les hommes demeurés sur le *Marietta* se sentaient frustrés d'être exclus de ce passe-temps, car, même s'ils exécutaient leurs devoirs sur le bateau, c'était avec de nombreux regards en direction de leurs camarades. Les serpents perdant leur appétit, leur agressivité fondit et ils se contentèrent de manger à tour de rôle.

Comme les derniers captifs passaient par-dessus bord, les premiers esclaves émergèrent sur le pont ; ils sortirent par les panneaux en toussant et en clignant des yeux dans la lumière du matin. Ils serraient leurs haillons contre leur corps décharné pour se protéger du vent vif. Comme on ôtait un panneau de cale après l'autre, l'odeur fétide de l'air augmenta, comme si la puanteur était un génie maléfique enfermé trop longtemps sous les ponts. Kennit eut un haut-le-cœur en constatant l'état de ces hommes ; la maladie lui avait toujours inspiré une grande horreur, et il envoya précipitamment un homme prévenir Sorcor qu'il était temps que les navires se séparent : il désirait une bonne distance d'eau propre entre cette coque pestilentielle et lui-même. Son messager réagit promptement, plus que volontaire pour assister de près au spectacle –, quant à Kennit, il quitta le gaillard d'arrière et descendit dans sa cabine, où il alluma des chandelles parfumées pour couvrir l'odeur qui s'était infiltrée de l'extérieur.

Quelques instants plus tard, Sorcor frappait alertement à la porte.

« Entrez ! » répondit Kennit d'un ton brusque.

Le solide second obéit, les mains rouges et l'œil brillant. « Victoire complète ! annonça-t-il au capitaine, à bout de souffle. Victoire complète ! Le navire est à nous, cap'taine, et on a libéré plus de trois cent cinquante hommes, femmes et enfants de sous ses vilains ponts !

— D'autre fret valable ? » demanda Kennit sèchement quand Sorcor se tut pour reprendre sa respiration.

Le second eut un sourire complice. « Apparemment, le capitaine appréciait les vêtements raffinés ; mais il était corpulent et son goût des couleurs un peu étrange.

— Alors, peut-être trouveras-tu ses habits à ton goût. » Au ton glacé de Kennit, Sorcor se raidit. « Si nous en avons fini avec ce navire, je propose que nous postions un équipage réduit à son bord et que nous envoyions notre « butin » au port, quelque part, puisque nous n'avons que cette coque de bois en récompense du travail de cette nuit. Combien d'hommes perdus ou tués ?

— Deux morts, cap'taine, et trois légèrement blessés. » La question n'avait manifestement pas plu à Sorcor ; il s'était stupidement attendu à ce que Kennit partage son exubérance.

« Je me demande combien nous en perdrons encore de maladie. Rien que la puanteur suffit à donner la dysenterie, sans parler des autres contagions qui sont nées dans ce sabot.

— Ce n'est pas la faute des gens qu'on a sauvés si on tombe malade, cap'taine, observa Sorcor d'un ton guindé.

— Je n'ai pas dit ça. J'en fais plutôt reproche à notre idiotie. Bien, nous avons un navire comme récompense du mal que nous nous sommes donné, et peut-être arriverons-nous à le vendre, mais seulement une fois débarrassé de sa cargaison et récuré à fond. » Il regarda Sorcor et, avec un sourire prudent, formula la question qui lui brûlait les lèvres : « Que proposes-tu de faire des misérables que tu as sauvés ? Où allons-nous les libérer ?

— On ne peut pas simplement les relâcher sur la terre la plus proche, cap'taine. Ce serait un meurtre : la moitié sont malades, les autres tiennent à peine debout, et on ne peut pas leur laisser d'outils ni de provisions, à part des biscuits.

— Un meurtre, fit Kennit d'un ton affable. Ah, voilà un concept qui nous est étranger, à toi et à moi. Encore que je n'aie pas jeté de gens aux serpents de mer, dernièrement.

— Ils n'ont eu que ce qu'ils méritaient ! » Sorcor paraissait commencer à s'énerver. « Et mieux que ça, parce que leur sort a été rapide ! » D'un poing charnu, il se frappa la paume de l'autre main, et foudroya presque le capitaine du regard.

Kennit poussa un petit soupir. « Ah, Sorcor, je ne le discute pas. J'essaye simplement de te rappeler que nous sommes, toi et moi, des pirates, de méchants meurtriers qui sillonnent la passe Intérieure pour nous emparer de vaisseaux et de butins, pour

piller et rançonner. Nous agissons ainsi pour notre propre profit ; nous ne sommes pas des infirmières pour esclaves malades, dont la moitié méritent sans doute autant leur sort que l'équipage jeté aux serpents –, nous ne sommes pas non plus d'héroïques sauveurs des opprimés : des pirates, Sorcor Nous sommes des pirates.

— C'était notre marché, répondit le second, opiniâtre : pour chaque vivenef qu'on pourchasse, on attaque un esclavagiste. Vous avez donné votre accord.

— En effet ; j'espérais qu'après t'être frotté à la réalité d'un « triomphe » tu en verrais la futilité. Regarde-toi, Sorcor. Imaginons que nous épuisions notre équipage et nos réserves pour ramener ce navire sordide à Partage ; crois-tu que les habitants vont nous souhaiter la bienvenue et se réjouir de nous voir déposer à terre trois cent cinquante épaves à demi mortes de faim, en haillons et maladives, qui infesteront leur ville comme mendiants, putains et voleurs ? Crois-tu que ces esclaves que nous avons « sauvés » vont nous remercier de les abandonner à leur sort sans un sou ?

— Ils nous sont tous reconnaissants, déclara Sorcor, entêté. Et je sais qu'à mon époque, cap'taine, j'aurais été sacrément content qu'on me dépose à terre n'importe où, avec ou sans une bouchée de pain, des vêtements ou non, du moment que j'étais libre et que je pouvais respirer de l'air pur.

— Très bien, très bien ! » Kennit capitula ostensiblement avec un soupir résigné. « Montons cet âne jusqu'au bout, s'il le faut. Choisis un port, Sorcor, et nous les y amènerons. Je n'y mets qu'une condition : sur le trajet, ceux qui en seront capables commenceront à récurer cette coque de noix. Et j'aimerais me mettre en route le plus vite possible, tant que les serpents sont rassasiés. » Mine de rien, son regard quitta celui de Sorcor. Il ne fallait pas le laisser se vautrer dans la gratitude des rescapés. « J'aurai besoin de toi à bord du *Marietta*, Sorcor. Mets Rafo en charge de l'autre navire et assigne-lui quelques hommes. »

Sorcor se raidit. « Bien, cap'taine », répondit-il d'une voix traînante, et il sortit d'un pas lourd ; ce n'était plus le même homme qui était entré plein de sa victoire. Il referma la porte sans bruit derrière lui. Kennit resta un moment à fixer le

panneau du regard : il forçait la fidélité de l'homme, il le savait ; le lien qui les rattachait tenait surtout à la loyauté de Sorcor. Kennit secoua la tête : c'était peut-être sa faute. Il avait pris un simple matelot sans instruction, mais avec un don pour le calcul et la navigation, et l'avait élevé au statut de second en lui faisant sentir l'effet de commander des hommes. Commander entraînait naturellement la réflexion ; mais Sorcor commençait à trop réfléchir, et Kennit allait bientôt devoir décider ce qui comptait le plus pour lui : la valeur du second pour contrôler l'équipage, ou bien sa propre maîtrise à lui, Kennit, de son navire et de ses hommes. Il poussa un profond soupir. Les outils s'émoussaient rapidement dans ce métier.

REMERCIEMENTS

L’auteur aimerait remercier Gale Zimmermann de Software Alternatives, Tacoma, Washington, dont l’aide rapide et compatissante a permis d’éliminer le virus informatique qui a failli dévorer cet ouvrage.

Table

PROLOGUE LE NŒUD 8
PLEIN ÉTÉ 10
1 PRÊTRES ET PIRATES 11
2 VIVENEFS 46
3 EPHRON VESTRIT 76
4 PARTAGE 103
5 TERRILVILLE 129
6 L'ÉVEIL DE LA VIVACIA..... 155
7 LOYAUTÉS 175
8 CONVERSATIONS NOCTURNES 196
9 CHANGEMENT DE FORTUNE..... 217
10 CONFRONTATIONS 236
11 CONSÉQUENCES ET RÉFLEXIONS 262
12 ÉPAVES ET NAVIRES ESCLAVAGISTES 284
REMERCIEMENTS 306